COLLECTION · GALLIA ·



COLLECTION
GALLIA

COLLECTION GALLIA

PRINTED IN GREAT BRITAIN

COLLECTION GALLIA

LOUIS VEUILLOT

Le Parfum de Rome

Tome I

COLLECTION GALLIA

DEJÁ PARUS

I. BALZAC. Contes Philosophiques. Introduction de Paul Bourget.

II. L'IMITATION DE JESUS-CHRIST. Introduction de Monseigneur R. H. Benson.

III. ALFRED DE MUSSET. Poesies Nouvelles.

IV. PENSEES DE PASCAL. Texte de Brunschvigg. Préface d'Emile Boutroux. Introduction de Victor Giraud.

V. LA PRINCESSE DE CLEVES. Par Madame de la Fayette. Introduction de Madame Lucie Félix Faure-Goyau.

VI. GUSTAVE FLAUBERT. La Tentation de Saint-Antoine. Introduction d'Emile Faguet.

VII. MAURICE BARRÈS. L'Ennemi des Lois.

VIII. LA FONTAINE. Fables.

IX. EMILE FAGUET. Petite Histoire de la Litterature Française.

X. BALZAC. Le Pere Goriot. Introduction d'Emile Faguet.

XI. ALFRED DE VIGNY. Servitude et Grandeur Militaires.

XII. EMILE GEBHART. Autour d'une Tiare.

XIII. ETIENNE LAMY. La Femme de Demain.

XIV. LOUIS VEUILLOT. Odeurs de Paris.

XV. BENJAMIN CONSTANT. Adolphe.

XVI. CHARLES NODIER. Contes Fantastiques.

XVII. LEON BOURGEOIS. La Societe des Nations.

XVIII. SAINT-SIMON. La Cour du Regent. Préface de Henri Mazel.

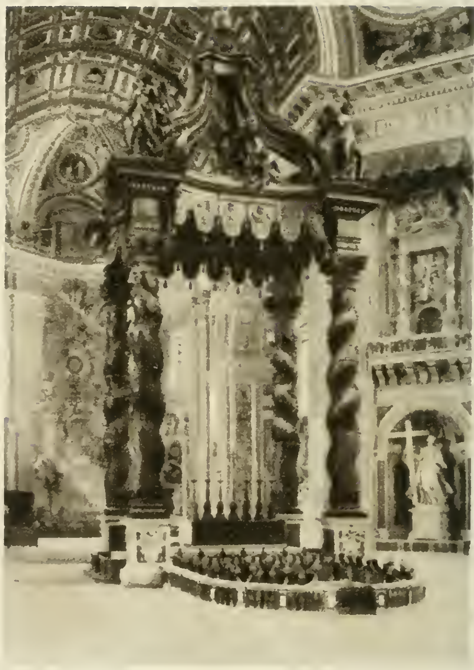
XIX. BERANGER. Chansons. Préface du Cte. S. Fleury.

XX. BOSSUET. Oraisons Funebres. Préface de Réné Doumic.

XXI. VOLTAIRE. Contes. Préface de Gustave Lanson.

XXII. BERNARDIN DE ST. PIERRE. Paul et Virginie. Préface du Vte. M. de Vogüé.

XXIII. BEAUMARCHAIS. Le Barbier de Seville et Le Mariage de Figaro. Préface de Jules Claretie.



Alinari

Vue du Maître Autel de St. Pierre.

LOUIS VEUILLOT

LE PARFUM DE ROME

PRÉFACE
PAR
T. DE WYZEWA



TOME I

PARIS: J. M. DENT ET FILS
LONDRES: J. M. DENT & SONS LTD.
NEW YORK: E. P. DUTTON & CO.

PRÉFACE

Le soir du Lundi Gras de l'année 1838, un jeune journaliste parisien était venu dîner avec un de ses amis, plus âgé que lui de cinq ou six ans. Le journaliste se sentait, ce soir-là, tout particulièrement ennuyé et découragé, peut-être par un contrecoup de la grosse gaieté populaire qu'il avait vue et entendue se démener dans les rues, sur son passage: mais le fait est que, depuis plusieurs mois déjà, une vague tristesse avait commencé à l'envahir, se substituant plus manifestement, de jour en jour, à son humeur joyeuse et confiante de naguère. Revenu désormais à Paris, après une série de fatigantes campagnes politiques dans des journaux de province, le jeune homme s'employait obscurément à la rédaction d'une petite feuille conservatrice, le *Moniteur Parisien*, dont la médiocrité timorée et « bourgeoise » était en vérité la moins faite du monde pour répondre à ses doubles aspirations natives de poète et de polémiste. Des amis lui avaient bien proposé, quelque temps auparavant, d'entrer dans la rédaction d'un autre journal, qui, celui-là, inspiré par M. Thiers et appartenant à l'opposition « libérale, » lui aurait permis d'épancher beaucoup plus à l'aise sa verve combative: mais un scrupule de reconnaissance envers M. Guizot, qui l'estimait fort et avait eu

plus d'une fois recours à ses services, lui avait interdit d'accepter la proposition. Force lui était donc de poursuivre indéfiniment, dans la presse de « juste milieu, » une tâche qui de plus en plus lui devenait à charge; et l'amertume croissante qu'il en éprouvait s'aggravait encore d'un profond sentiment comme de vide intérieur, faute pour lui de pouvoir s'intéresser dorénavant, en matière de littérature aussi bien que de politique, à aucune des doctrines qu'il avait toujours professées et défendues jusque-là.

De telle sorte que son ami Gustave Olivier et la jeune femme de celui-ci, en le voyant arriver ce soir de Lundi Gras, avaient été frappés de l'expression mélancolique de son long visage pitoyablement ravagé et enlaidi à jamais par des traces de petite vérole, mais qui d'ordinaire s'illuminait, dans la conversation, d'une touchante noblesse et beauté juvénile, sous l'influence d'une âme incomparablement mobile et ardente, toute pleine à la fois d'ironie et de tendresse, et non moins prompte aux larmes qu'aux éclats de rire. Longtemps même Olivier avait hésité à informer son ami d'un projet dont la révélation risquerait d'être pour lui une cause nouvelle de souci et de regrets: mais voici que, au contraire, l'annonce du projet avait eu tout de suite pour effet de rendre au visage de l'ami sa chaude et vivante lumière accoutumée! Tout de suite, en apprenant qu'Olivier et sa femme étaient sur le point d'entreprendre un grand voyage, le journaliste s'était offert à les accompagner. On visiterait

Rome et Naples, la Sicile, et puis l'Orient, Constantinople, le Caire, et peut-être la Perse. A chacun de ces noms, l'enthousiasme du jeune homme grandissait, l'impression se renforçait en lui d'avoir enfin trouvé l'unique remède à son mal.

Dès au sortir de table, il avait promis à Olivier d'être prêt pour le départ avant une semaine. Et sa guérison imprévue avait décidément duré. Secouant soudain l'inertie qui, la veille encore, l'empêchait de tenter la moindre démarche, il avait fait des visites, écrit des lettres, recueilli miraculeusement plusieurs centaines de francs; mieux encore, il avait obtenu du ministère de l'Instruction Publique la mission officielle d'aller étudier, aux frais de l'état, le fonctionnement des écoles et des établissements de bienfaisance dans toutes les régions du monde où il plairait aux Olivier de l'emmener avec soi!

. . . . . .

Les voyageurs s'étaient rendus, presque sans arrêt, à Marseille, d'où ils s'étaient embarqués pour Civita-Vecchia. « Me voici à Rome! écrivait notre journaliste le 19 mars 1838. L'Italie est bien belle. Ceux qui disent, comme je le disais il y a deux mois, qu'ils n'ont pas envie de voir l'Italie, qu'ils en ont les oreilles rebattues, qu'ils la savent par cœur, sont de grands sots. Elle est jeune et brillante, et aussi pleine d'attraits que si jamais voyageur ne l'avait parcourue. Depuis quatre jours je me promène au soleil, je vois partout de la verdure et des fleurs. . . . On conçoit parfaitement des gens qui, venus ici pour

y passer quelques semaines, y ont passé leur vie. »

En un mot la lumière de Rome avait tout de suite achevé la cure merveilleuse commencée naguère dans la petite salle à manger des Olivier. Encore n'était-ce là, pour ainsi dire, qu'une guérison purement « corporelle. » Sous l'heureuse action d'un milieu nouveau, les poumons du jeune journaliste, ses muscles, ses artères, s'étaient nettoyés du poison qui les avait envahis dans l'atmosphère « renfermée » et malsaine de la politique du « juste milieu : » mais son esprit et son cœur restaient malades, avec la sensation douloureuse du vide profond qu'y avait creusé l'absence de toute certitude vivante, ou, plus exactement, de toute foi.

Car le fait est que notre voyageur n'avait encore jamais eu, jusque-là, l'occasion ni non plus le loisir de se pourvoir d'un fonds de croyances qui pût, tout ensemble, inspirer son imagination de poète et servir d'appui solide à sa verve de polémiste. Fils d'humbles ouvriers bourguignons, il s'était élevé un peu au hasard, privé même de cette première formation religieuse que subissaient alors la plupart des enfants de sa classe sociale ; et de très bonne heure, ensuite, l'obligation de gagner péniblement son pain quotidien l'avait empêché de réfléchir, pour son propre compte, à des problèmes dont il s'imaginait d'ailleurs avoir trouvé la solution décisive dans les *Contes* de Voltaire et dans les *Chansons* de Béranger. Un vague déisme, accompagné de railleries méprisantes à l'endroit des « préjugés » chrétiens, lui avait

semblé pouvoir être toujours un fondement « métaphysique » très suffisant pour sa carrière de journaliste plus ou moins « électoral, » — sauf pour lui à épancher le surplus de ses aspirations intérieures dans d'innombrables sonnets et madrigaux consacrés à l'éloge de telle ou telle beauté de sous-préfecture. Et puis, comme je l'ai dit, son exaltation juvénile s'était calmée; son goût naturel, en se développant, lui avait dénoncé la plate niaiserie des chansons anti-religieuses de Béranger, et peut-être aussi tout ce qui se cachait d'inintelligence foncière ou de mauvaise foi sous la spirituelle et souriante incrédulité des *Contes* de Voltaire. Le jeune homme avait clairement reconnu l'inanité pitoyable d'une vie toute partagée entre l'incessante répétition des mêmes sonnets amoureux et le recommencement perpétuel des mêmes campagnes de presse,—dirigées contre des adversaires dont le seul crime était de porter plus d'intérêt aux ambitions politiques de M. Thiers qu'à celles de M. Guizot. Il avait compris que quelque chose lui manquait, dont la possession lui était cependant plus indispensable encore que celle d'un emploi régulier dans un journal « payant : » quelque chose qui, en comblant le vide qu'il découvrait au fond de son être, vaudrait à lui procurer à la fois les jouissances du rêve et celles de la lutte.

Or, il se trouvait que les Olivier avaient rencontré à Rome un autre couple de pieux « pèlerins » français, à qui ils s'étaient empressés de présenter leur compagnon de voyage. Gustave Olivier

lui-même, en effet, était récemment revenu aux croyances chrétiennes de son enfance: mais bien plus profonde encore, et plus touchante, était apparue au jeune journaliste la dévotion de ces nouveaux amis qu'un heureux hasard venait ainsi d'envoyer sur sa route. La douce et charmante Mme Féburier, notamment, lui avait révélé, dès le premier jour, un idéal de beauté chrétienne que jamais jusqu'alors il n'avait soupçonné; et lorsque, un jour, avant de laisser partir ses hôtes, la jeune femme leur avait proposé de réciter en commun la prière du soir, c'est presque involontairement que l'ex-admirateur de Béranger était tombé à genoux, avait écouté et s'était répété intérieurement ces paroles de préambule, prononcées d'une voix recueillie par Adolphe Féburier: « Mettons-nous en la présence de Dieu, et adorons-le! »

Une autre fois, au retour d'une délicieuse excursion à Naples, Mme Féburier l'avait prié de lire tout haut quelques pages d'un sermon de Bourdaloue. Lui-même nous a raconté l'impression soudaine et inoubliable qu'avait produite en lui cette lecture. « Chaque mot que je lisais frappait d'aplomb sur mon esprit, broyait mes prétextes, déjouait mes ruses, me convainquait de ma déraison, proclamait ma folie. » Cette crise violente n'était que l'aboutissement d'un long travail intérieur, accompli inconsciemment depuis des mois, — ou peut-être des années, — dans l'âme du journaliste: celle-ci venait, à son tour, d'opérer enfin sa guérison, — sous l'influence d'une

foule d'éléments divers, au premier rang desquels figurait, sans aucun doute, l'atmosphère chrétienne des églises, des palais, des rues et des places de la Ville Éternelle.

Dès le lendemain, le jeune homme était allé se confesser à un saint religieux, le P. Rosaven, que lui avaient recommandé ses amis, les Féburier; après quoi, au lieu de poursuivre l'ancien projet de voyage en Grèce et en Orient, il avait employé le reste de ses vacances à visiter pieusement les vénérables sanctuaires de la Suisse catholique. De retour à Paris, il avait renoncé à servir M. Guizot, mais non plus pour se vouer au service de M. Thiers. Il avait trouvé à Rome un maître plus puissant à la fois et meilleur que ces deux là, un maître au service duquel, joyeusement, il s'était juré désormais de se consacrer tout entier. Poète, il avait publié coup sur coup deux livres remplis des plus exquises fleurs d'émotion et de beauté qu'avaient eu à lui offrir les « légendes » des saints; polémiste, il avait aussitôt entrepris la rédaction d'un journal qui, pendant un demi-siècle, n'allait point cesser de combattre vaillamment pour la cause de Dieu. Les livres s'appelaient: *Rome et Lorette* et *Les Pèlerinages de Suisse*. Le nom du journal était l'*Univers*.

Aussi comprend-on sans peine que le parfum de Rome, tout de même que la lumière de la bienfaisante Cité, ait eu toujours depuis lors, pour le cœur de Louis Veuillot, un attrait particulier. Jusqu'au bout, dorénavant, Rome allait être

la véritable patrie de ce grand cœur ; et l'on serait tenté d'appliquer à Louis Veuillot lui-même ce qu'il disait jadis, — dans sa lettre du 19 mars 1838, — de ces « gens qui, venus à Rome pour y passer quelques semaines, y ont passé leur vie. » Sans compter qu'au souvenir de la guérison merveilleuse que j'ai trop brièvement résumée devait bientôt se joindre, pour lui, un nouveau motif d'affection et de gratitude envers la vénérable capitale du monde chrétien. N'est-ce point là que le directeur de l'*Univers*, attaqué et harcelé impitoyablement dans son pays par quelques-uns des principaux représentants de son propre parti, devait trouver, en la personne du pape Pie IX, l'ami plein de tendre indulgence et le zélé protecteur qui, d'année en année, lui redonnerait une provision nouvelle de pieuse résignation pour supporter les coups, de courage pieux pour continuer la lutte ? Il faudra bien que, tôt au tard, l'on se décide à nous raconter pleinement et impartialement les péripéties de cette lutte incessante de Louis Veuillot, avec tout le détail des obstacles incroyables qu'il a eu à franchir : alors enfin nous pourrons apprécier toute la beauté, vraiment héroïque, du rôle de ce glorieux serviteur de l'Église, et alors aussi du même coup, nous mesurerons l'importance extraordinaire de l'appui que lui a prêté le seul homme qui, peut-être, par-dessous son génie d'écrivain, eût de tout temps deviné et aimé son cœur de chrétien.

. . . . . .

Toujours est-il que, lorsqu'en 1860 le gouverne-

ment impérial a supprimé l'*Univers*, le premier mouvement de Louis Veuillot a été de courir, une fois de plus, vers sa chère Rome; et sa première pensée d'occuper ses loisirs forcés à la préparation d'un livre en l'honneur de la ville de saint Pierre. Médité pendant plus de deux ans, le *Parfum de Rome* a été, sans contredit, l'ouvrage préféré de son auteur, celui où il avait conscience d'avoir mis le plus de soi-même. Moins célèbre aujourd'hui que les *Odeurs de Paris*, — qui lui ont succédé, et en forment pour ainsi dire la contre-partie, — il a sur elles l'avantage d'être une œuvre de poète, en même temps que de polémiste. Des deux moitiés de l'âme de Louis Veuillot, que nous avons vues tout à l'heure se guérissant simultanément d'une longue maladie dans un petit logement meublé voisin de la Trinité des Monts, les *Odeurs de Paris* nous révèlent surtout, en quelque sorte, la moitié extérieure et superficielle, celle qui était tournée vers le dehors: l'autre moitié, celle du dedans, se livre à nous dans le *Parfum de Rome* plus encore que dans les mémorables confidences autobiographiques de *Çà et Là*, et beaucoup plus assurément que dans aucun des recueils de vers de Louis Veuillot.

Il est bien arrivé à celui-ci, d'après ce que nous raconte son frère, de regretter l'emploi qu'il avait fait, pour son livre, d'une espèce de coupe lyrique, avec de courts versets ayant un peu la forme de strophes rythmées. En réalité, cependant, cette coupe ne gêne nullement le lecteur, non plus d'ailleurs qu'elle ne lui paraît indispensable. La

profonde et émouvante poésie du livre ne dépend en aucune façon de ces procédés d'ordonnance quasi purement « typographique. » Elle est dans le fond le plus intime de l'œuvre, dans les sentiments qui l'ont inspirée, dans les vivantes images dont elle déborde, dans la musique infiniment nuancée et variée de son style; elle est dans le « parfum, » délicieux et indéfinissable, qui s'exhale pour nous de cette évocation magnifique du passé et du présent religieux de la Ville des Villes, — indéfinissable, mais non pas à tel point que nous ne puissions y reconnaître un mélange constant du propre parfum du cœur enthousiaste du poète avec l'antique parfum immortel de Rome.

T. DE WYZEWA.

LE PARFUM DE ROME

Rome ! nom de mystère. Dès que ce nom s'est élevé sur les nations, nulle voix ne l'a prononcé sans haine ou sans amour, et l'on ne sait qui l'a emporté de l'ardeur de la haine ou de l'ardeur de l'amour. Quand la vanité de l'esprit moderne se targue de tout concilier, la haine et l'amour de Rome poursuivent leur vieux combat, plus âpre que jamais.

La haine fait couler le sang ; l'amour est inépuisable ; le combat ne finira qu'au seuil de l'éternité, où triomphera l'amour. Jusqu'alors la haine paraîtra victorieuse, et cependant elle est vaincue. La défaite de la haine, c'est de durer, c'est de poursuivre en vain cette victoire de la mort qui la délivrerait aussi d'elle-même. Rome vivra ; ses ennemis ne seront point soulagés du poids de sa gloire.

Rome la triomphante, la dominatrice des nations ! C'est Rome qui s'est assujetti la terre et qui s'est nourrie de la chair de l'humanité ; c'est Rome qui a pris le genre humain dans ses bras, comme un enfant malade, qui lui a fait respirer l'air salubre des hauteurs, qui l'a nourri de la chair de Jésus le Dieu vivant.

Dieu soit béni ! Je suis de ceux que Rome a pris en bas, blessés, de la vieille mort. Sa main

lumineuse m'a transporté sur les hauteurs divines, sa main maternelle m'a baigné dans l'air divin, sa main sainte m'a nourri du divin aliment. J'ai reçu d'elle la vie, je lui rends l'amour.

Quand j'ai vu Rome pour la première fois, ignorant de la mort et plus ignorant de la vie, mais remué d'un instinct inconnu; quand j'ai vu cette Rome auguste et que j'en eus respiré le parfum, alors j'ai su que j'aimerais.

Le parfum de Rome? Telle que le Christianisme l'a faite, Rome est la ville des âmes. Elle a une langue que toute âme peut entendre; mais l'esprit séparé de l'âme ne l'entend point.

Nul esprit n'est plus séparé de l'âme et ne comprend moins Rome que ce sot et vulgaire épanouissement d'incrédulité qu'on appelle « le bel esprit. » Il n'entend point Rome et il empêche l'âme de l'entendre; il ne voit point sa beauté souveraine, il la tourne en dérision.

Le bel esprit n'est pas la haine; la haine l'emploie et le méprise. Il jappe, il frétille, il mordille. Rome prête aux exercices du bel esprit. Il y a là tant de choses révérées et sacrées! On y voit tant d'hommes à genoux.

Dans les dépositaires des choses de la Divinité, le bel esprit ne voit que les fragilités humaines. Il remarque la rouille sur le marbre, la verrue sur le visage, et il demande où est la Divinité. Il fredonne un vaudeville quand la prière chante, il se couvre le front quand la bénédiction descend.

Il dit à la bénédiction: « Va chercher des têtes

moins hautes; la main qui t'envoie n'est qu'une main mortelle! » Ainsi, à travers la Cité sainte, le bel esprit se carre et se gonfle, *tanquam pullus onagri*.

Un bel esprit par chaque siècle, un au moins, s'est chargé de bafouer Rome. Au dernier siècle, ce fut le savant président De Brosses, Bourguignon. De nos jours, beaucoup de singes sont venus; l'un d'eux s'est fait remarquer un instant.

Quelques années après le Bourguignon, un autre sceptique arrivait d'Allemagne. Savant aussi, et qui ne manquait pas d'orgueil; et de plus, enfant du protestantisme, c'est-à-dire enfant de la haine. Mais il n'était point piqué de bel esprit.

Dans son âme obstruée par le protestantisme, envahie par l'orgueil, liée par les sens, le génie faisait pénétrer d'impérieux rayons; et alors cet homme, comme un aigle captif, volant du regard, parcourait un horizon immense. Il se nommait Jean-Wolfgang Gœthe.

Il avait quarante ans; déjà il planait dans la maturité précoce de sa renommée. Écoutons-le parler de Rome. Il écrit à ses amis d'Allemagne et il leur jette les notes qui seront plus tard la chanson de Mignon:

« J'ai volé à travers les villes. Pressé du désir de Rome, je ne pouvais tenir nulle part. Je n'ai donné que trois heures à Florence.

« Je vois ce que j'ai tant contemplé en esprit. Rien ne m'a paru étranger; mais tout est si vivant que tout peut compter pour nouveau.

« Quand cette Élise de Pygmalion, qu'il avait formée entièrement selon son rêve, lui donnant toute la vie que l'artiste peut produire:

« Quand cette Élise vint vers lui, disant : *C'est moi!* quelle différence entre la vérité et le rêve, entre la pierre ciselée et la vie! »

Gœthe emporta de Rome l'effroi de ne la plus revoir. « Oh! quitter Rome sans espoir d'y revenir! Celui-là seul pourra comprendre cette amertume qui l'aura ressentie! »

Douleur chère du souvenir, fleur d'ombre, incomparablement triste, mais belle à faire craindre la clarté qui viendrait la dissoudre et le souffle de joie qui pourrait en dissiper le parfum!

Dans les jardins de Florence, il composa les scènes du *Tasse*, et il remplit son poème de cette douleur « d'une âme condamnée à l'irrévocable exil! »

Voilà de quoi étonner le bel esprit! Gœthe aimait Rome à ce point! Rome absente éveillait en son cœur les grandes lamentations de l'exil!

Et cependant Gœthe s'est arrêté devant une enveloppe grossière. La véritable Rome ne lui a pas été connue. Il en a respiré le parfum, mais à la manière de ces profanes qui se glissent dans nos temples: charmés, ils ignorent que les hymnes et les vêtements sacrés et la fumée de l'encens sont des prières.

Gœthe, tout païen, se chantait les pauvres vers d'Ovide; c'est au Capitole qu'il avait porté ses adieux. La grande Rome, maîtresse encore du

monde, cette Rome spirituelle, notre amour et notre gloire, à peine l'a-t-il entrevue.

Celle-là n'est donnée qu'à l'œil simple de la foi. Comme le Dieu qui la remplit, elle se cache aux superbes. L'orgueil de l'esprit la parcourt et ne la découvre pas. Heureux s'il peut soupçonner qu'elle existe, aux influences bénignes qu'il en reçoit!

L'humble qui s'est agenouillé de loin devant l'impérissable Croix, celui qui a touché de son front le pavé saint, le fils de l'Église qui veut bien se souvenir de César, mais qui vient pour honorer Pierre, voilà l'hôte de Rome. Elle lui parlera.

La maison du père est ouverte à l'enfant; Rome ainsi lui sera ouverte. Il aura le sens de ses harmonies, le charme vainqueur de ses parfums; il comprendra, il aimera, et il gardera les délices de son amour.

J'étais venu sans désir. On m'avait dit: « Tu verras le Capitole et le Vatican, les grands tombeaux et les vastes Catacombes, les fêtes du peuple et les fêtes de l'Église. » Mais je ne souhaitais qu'une chose, et c'était de ne me voir plus!

De tout ce que l'on m'avait annoncé, je ne vis rien. Ce que mes yeux contemplaient, je n'en savais rien. Le parfum de Rome enveloppait mon âme et lui dérobait le monde extérieur.

Quel était ce parfum qu'exhalaient toutes choses, et que jusqu'alors les choses ne m'avaient jamais envoyé? Il pénétrait mon âme sans prendre la voie des sens. En moi je le sentais lumière et

parole, et il m'empêchait de voir et d'entendre autour de moi!

Ce parfum était un vêtement de Dieu, dans lequel en même temps Dieu se cachait et se faisait sentir. Hors des routes où j'avais marché, je suivais Dieu sans le connaître, hésitant et vaincu, à la trace de ce parfum. Et bientôt je reconnus que j'entendais vraiment une parole: parole de Rome, parole de Dieu.

Et cette lumière qui éclipsait les choses extérieures, je la reconnus pour la vraie lumière, de laquelle les choses recevaient leur vraie figure, jusqu'alors cachée à mes regards: lumière de Rome, lumière de Dieu.

Et dans ce parfum, dans cette parole, dans cette lumière, je trouvais ce que je ne cherchais pas et ne connaissais pas: Dieu, Rome et moi-même.

Avec la superbe d'un fils des temps nouveaux, je m'étais dit: je verrai le Pape! Comme s'il se fût agi simplement d'un prêtre, tout au plus d'un roi, dans tous les cas, d'un mortel. Mais avant de monter au Vatican, j'avais passé par le bain de la pénitence, j'y avais laissé la superbe et la souillure des temps nouveaux.

J'étais désormais l'homme des temps anciens, l'homme du baptême, le fils de la vieille Église qui a précédé tous les temps, qui consommera tous les temps, qui survivra dans l'éternité. J'étais l'homme « créé pour connaître, aimer et servir Dieu, et conquérir la vie éternelle. »

J'étais héritier de cette promesse oubliée du monde, renouvelée en vain pour tant de faux sages, ignorée de tant de faux savants, dédaignée de tant de fausses grandeurs. Je l'avais reçue, et avec elle mon âme et ma gloire. Dans la ville royale, je ne passais pas étranger.

J'étais un fils de la Cité; je devais aspirer à la défendre. Bien plus, j'étais un fils du Roi; dans ce palais même, j'habitais mon patrimoine. Je ne venais pas saluer un de ces hommes « qui se font appeler seigneur » parce qu'ils ont ceint un bandeau que la force peut déchirer.

J'allais vers le représentant vivant de la miséricorde et de la justice; vers le prêtre orné de la couronne qui ne tombe pas dans les gouffres de la mort. O Seigneur Jésus! il est donc vrai, je suis catholique!

J'entrai, non assuré, non tremblant, mais ému jusqu'au fond de l'être. Je vis la robe blanche du grand vieillard. Depuis huit ans, Grégoire portait la tiare et n'avait pas fléchi; depuis huit ans sa main gouvernait dans la tempête.

J'oubliai le vieillard, le docteur, le roi, l'Évêque; un titre plus auguste et plus doux couronnait cette tête vigoureuse: je me prosternai devant l'Immortel, devant le Vicaire de Jésus-Christ, et je l'appelai: Mon Père! Et lui, s'inclinant pour me bénir, me dit: *Figliuolo,* mon enfant!

Il ajouta quelques paroles; je n'entendis que ce mot. Dans ce seul mot, j'avais tout compris. J'étais jeune, obscur; j'étais un passant. Cet accueil a tant de faiblesse, la douceur de cette

majesté, la tendresse de ce sourire, me disaient quelle est la dignité du Chrétien.

Figliuolo ! D'un bond de la pensée, je parcourus ma vie: à quelques années en arrière, sous les livrées de l'indigence; plus tard, dans les détresses de l'âme. Qui m'avait jamais donné ce nom avec cet accent et ce sourire, si ce n'est mon père, et de qui l'eussé-je accepté?

« Mon enfant! » Ce mot s'est allumé soudain pour m'éclairer à jamais les choses humaines: par ce mot, j'ai connu l'histoire du monde. Avant Jésus-Christ, avant le Pape, ce mot manquait parmi les hommes; dans la famille même, il ne possédait pas cette douceur.

Je compris que le genre humain n'avait pas uniquement des maîtres, mais aussi un père. Je compris ce symbole du bon Pasteur, vaguement regardé dans les Catacombes. Le bon Pasteur va chercher sa brebis, la dégage des épines, la prend sur ses épaules.

Que de droits inébranlablement soutenus, que de faiblesses amoureusement protégées, et aussi que de passions apaisées, et de révoltes calmées, et d'orgueils guéris par l'action de cette royauté divine qui arrête ses regards sur le plus pauvre mortel, et lui dit: Mon enfant!

A diverses reprises, l'amour victorieux de tous les obstacles, m'a ramené au Vatican. En Pie IX, j'ai retrouvé la majesté de Grégoire. J'ai senti de nouveau ce cœur de Père, j'ai reçu de nouveau ce nom de Fils. Un jour, j'ai dû demander justice:

et le Juge, aussi attentif que le Père s'était montré clément, a relevé mon humble droit qu'une main puissante avait brisé.

Un autre jour, écrasé par la force, insulté par cette force qui m'écrasait; sans recours, mais ainsi traité, grâce à Dieu, parce que j'avais fait mon devoir; triste de me sentir inutile, tranquille comme un soldat blessé, je parus devant le Vicaire de Jésus-Christ.

O ciel! prosterné, je l'entendis glorifier ma blessure. Sa voix sacrée disait: *Beati qui persecutionem patiuntur propter justitiam.* Oui, mes oreilles ont recueilli ces mots; j'ai eu cette gloire!

Et je me trouvais dans un ravissement de lumière. Bienheureux donc êtes-vous, ô Père très saint! ô juste trahi, flagellé et crucifié! ô gardien et défenseur de la justice, qui souffrez pour elle de si dures persécutions!

Bienheureux sur votre calvaire! Et vous ne craignez pas de souffrir, car la justice triomphera parce que vous souffrez! Et nous, baisant vos pieds captifs, recevant la bénédiction de vos mains enchaînées, nous recevons sur nos âmes le sang de la croix!

Le douloureux spectacle de Rome envahie, ici désolée, là ingrate; cette majesté affligée du Vatican, ces souvenirs du Golgotha, ces scènes navrantes, ces terribles images, déchirent nos cœurs sans les désespérer. La justice vaincra. Nous savons que Rome est au Vicaire de Jésus-Christ.

Pierre l'a prise à Satan pour Jésus-Christ; une armée infernale la veut reprendre à Pierre pour la rendre à Satan. Alors donc, avec Pierre, Jésus serait banni de Rome! L'ennemi ravagerait ce lieu saint; il insulterait les ossements des martyrs, il abattrait les temples!

Rome, par ces mains impures, se verrait dépouillée des trésors du Christ; et en même temps ils la souilleraient des pompes de leur corruption; ils la rempliraient de casernes et de théâtres; ils y mettraient un trône entouré d'espions et de soldats!

Ainsi Rome perdrait ses parfums qui attirent à la vie divine, ainsi l'âme et la liberté de l'homme perdraient leur refuge dernier, ainsi l'humanité demanderait où réside son pasteur: et nous deviendrions étrangers dans Rome, et notre héritage nous serait volé; et le servile genre humain laisserait détrôner ce roi que tout homme peut appeler *Père*, et qui répond: Mon fils!

Ceux qui tentent ce crime contre le genre humain espèrent-ils l'accomplir? Ils disent qu'ils sont assez rusés et assez forts; que l'humanité sans Dieu n'est pas seulement une bête féroce, qu'elle est une bête lâche; mais Dieu a racheté le genre humain.

Qu'ils tiennent Rome en leur puissance, qu'ils la salissent, qu'ils l'embellissent à leur manière, cela est possible. Ils le feront si le monde a mérité ce châtiment. Mais Dieu est père. Il rendra le Pape au monde et Rome au Pape.

Et Rome, vidée de ses envahisseurs, se repeuplera

et se reconstruira. Les créations modernes tomberont ou seront purifiées. Un vent se lèvera qui emportera le petit trône nouveau, et ce qu'on aura placé dessus, et ce qu'on aura planté autour pour en accroître le lustre.

Et nos neveux retrouveront dans Rome tous les parfums de Rome; parfums de science et de sainteté, parfums lumineux et éloquents qui leur apprendront l'histoire de la vie. Et comme nous, ils seront les citoyens de la Ville et les enfants du Roi; ils lui diront: Père! et il leur répondra: Fils!

O Dieu du ciel et de la terre, qui avez choisi Rome entre le ciel et la terre comme un point où vous daigneriez descendre et où nous pourrions monter, afin qu'il nous fût donné sur la terre de plonger nos regards jusque dans le ciel, et de vous voir de nos yeux, et de vous toucher de nos mains, et de recevoir dans nos oreilles de chair quelque chose du son de votre voix;

O Dieu des anges et des hommes, Dieu des pauvres, Dieu des faibles, Dieu clément qui créez en nous les bons désirs et qui les entendez:

Soyez béni de m'avoir appelé dans votre Rome, de m'avoir révélé ses parfums, d'avoir ouvert mon intelligence à sa parole, d'avoir purifié et illuminé mes yeux dans sa lumière: et alors j'ai connu le ciel et le monde, et moi-même, et Vous!

LIVRE PREMIER

LE CHEMIN

I

LA MACHINE ET L'ESPRIT

Rome est déjà sur le chemin qui mène à Rome: le parfum de Rome s'épanche dès que le cher voyage est résolu. *Je vais à Rome!* cela ne se dit pas comme s'il s'agissait d'aller ailleurs; la voix prend un autre accent. Sur la route, l'esprit reçoit d'autres impressions!

Nous voilà partis, pleins d'allégresse, chargés des vœux de nos amis et de nos proches, ambassadeurs de la tendresse chrétienne auprès des saints que nous implorerons sur leurs tombeaux. Nous allons vers le soleil, vers la prière, vers la liberté.

De telles joies mériteraient d'être achetées d'un peu de peine. Autrefois le pèlerin cheminait de clocher en clocher, chantant des cantiques, examinant son cœur. Souvent il demandait à la charité son gîte et son pain.

Ils étaient bien maîtres d'eux-mêmes ces hommes d'autrefois, et bien maîtres du temps! Ils possédaient le temps, ils le prodiguaient. Ils donnaient du temps à la prière, à l'étude, au loisir. Assez riches de temps pour voyager à pied!

Nous, heureux de ce bel âge, ménageons notre temps. On lit en langue d'Amérique: *Le temps est de l'argent !* Dévorons la route, afin de revenir plus vite au travail, aux affaires, à la fouille de l'argent.

On nous accroche à la locomotive. Non, je ne saurais louer cette machine violente! Jamais je n'aimerai sa fumée, ses hurlements, son brutal trajet à travers la terre déchirée. Jamais je ne verrai d'un œil content les automates uniformes qui servent le monstre.

Je hais sa rapidité. Cette rapidité m'ôte le désir et me laisse l'impatience. Il me déplaît d'être ainsi pressé, d'être aux ordres du sifflet, de ne voir partout que servitude, de me sentir moi-même sous le joug.

Le chemin de fer est l'expression insolente du mépris de la personne. Rien ne figure mieux la démocratie. Je ne suis plus un homme, je suis un objet; je ne voyage pas, je suis expédié.

Des deux côtés de la voie se dressent les poteaux du télégraphe électrique. Vous dites que là-dessus vos pensées « voyagent avec la rapidité de la foudre. » Là-dessus ne voyagent que la Bourse et la Police. — La liberté est pendue à ces poteaux.

Quand je regarde cette barre de fer sur laquelle je cours, et ce fil de fer où mon signalement vole au-devant de moi, j'entends le propos de l'hirondelle: *Voyez-vous* ce filet *qui par les airs chemine ?* Oisillons du progrès, ce filet, c'est la *cage :* gare le *chaudron !*

Nul doute: bientôt, vous connaîtrez le soir à

Paris le cours du jour à la bourse de Pékin. Bientôt aussi la même volonté sera maîtresse à Paris et à Pékin; et elle rendra le matin dans Paris des décrets auxquels vous obéirez le soir sans réplique, fussiez-vous à Pékin.

Croyez-vous que cette volonté prendra grand souci de vos pensées? Elle se proposera premièrement de vous faire courber la tête, et elle ne dira pas: *Obéis ou meurs*, phrase trop condescendante. *Obéis*! c'est plus télégraphique. — Le reste va de soi.

Notre ami Coquelet « adore » la photographie, la sténographie, l'électrographie. — « Voilà, dit-il, des merveilles! Quand j'y pense, je m'exalte. Pour les célébrer, je voudrais avoir le génie de Babinet.

« L'intelligence humaine est enfin maîtresse des forces de la nature: par leur moyen, elle double, elle décuple la vie. Que dis-je? nous vivons plus en une année que nos pères dans tout le cours d'une longue existence! »

Voulant caresser mon faible, Coquelet poursuit: « Imaginez un prêtre éloquent: il prêche le même jour dans trois, dans quatre villes. Ses discours reçus par la sténographie, expédiés par la télégraphie, multipliés aussitôt par la photographie, retentissent dans les cinq parties du monde . . . Et vous refusez cela? »

— O Coquelet! un orateur capable de prononcer le même jour trois discours dans trois villes, où prendra-t-il le temps de composer un bon discours?

La pensée se fait des ailes pour monter vers la lumière; mais ces ailes ne lui poussent que lentement, tandis qu'elle chemine à pied.

La pensée a peu de commerce avec les improvisateurs. Je n'ai pas lu que saint Thomas d'Aquin prêchât le même jour en trois lieux différents, ni seulement tous les jours dans le même lieu. Saint Dominique, saint Vincent Ferrier, saint Bernardin de Sienne allaient à pied.

Ce n'est pas quand l'orateur court qu'il est puissant; c'est quand il mérite que l'on coure à lui. Or, l'on court à celui qui dit des choses, non à celui qui jette des mots. Mais où se trouvent les choses à dire? Dans la solitude; et la solitude apprend à les dire.

Un livre sous le bras, un bâton à la main, le docteur Thomas partait avec la pensée. Pour ménager ses souliers, il les suspendait à sa ceinture. Ainsi avaient fait Pierre et Paul, et Dominique et François, et Bernard, et tant d'autres.

Ces voyageurs à pied ne laissaient pas d'amener la pensée à bon terme et de l'installer pour longtemps. Lorsqu'ils arrivaient, alors leur langage avait des ailes qui se passaient de la télégraphie. Je comprends que l'on télégraphie un discours de Monsieur Chose, personnage important là-bas; cela veut être servi chaud.

Mais une décision de Thomas d'Aquin, une page de Bossuet, un chapitre de Joseph de Maistre, un vers de Corneille, une lettre de Sévigné, à ces pensées et à ces formes de la pensée, qu'importe le secours de votre machine?

Saint Thomas n'a pas eu besoin du chemin de fer, ni l'auteur de l'*Imitation*. Quel rapport verriez-vous entre le chemin de fer et Homère, et Dante, et Shakespeare, et la *Chanson de Roland?*

Félicitez la Banque, l'industrie, la cuisine; dites que le coton, la houille, les huîtres voyageront désormais sur l'éclair. Mais la pensée et l'art! . . . Si la pensée et l'art doivent périr, le fil de fer les étranglera.

Que serait-il arrivé si la Marquise avait eu le fil électrique lorsque madame de Grignan faisait ses couches? Vingt chefs-d'œuvre manquaient de naître, remplacés par des inepties.

Peut-être, Coquelet, ne verrons-nous à Rome ni chemin de fer ni télégraphe électrique. Ne fulminez pas. Hélas! ces engins et leurs manœuvres méchants envahiront aussi Rome. Invasion funeste à l'art, funeste à la pensée!

Quand le télégraphe aura baissé ses prix, il fera du style épistolaire ce que la photographie a fait du portrait. Alors, plus de Sévigné pour décolorer les dames de lettres; plus de Raphaël pour humilier les rapins!

Coquelet reprend: « Les chrétiens de votre sorte perdraient Dieu s'il pouvait être perdu. L'on attribue à la religion vos passions rétrogrades et intolérantes; l'on déteste un culte qui enchaînerait l'esprit humain. »

— Coquelet, je connais ce discours. Plus d'une fois je l'ai lu dans la *Revue des Deux Mondes*. C'est le propos ordinaire des *Embulozés*, lesquels sont nombreux et divers; et il y en a même de fort

pieux. L'avouerai-je? je vous trouve rétrograde et intolérant.

Le christianisme avait fait prévaloir la pensée sur la matière. Vous faites prévaloir la matière sur la pensée, et vous rétrogradez ainsi de dix-huit siècles, pour le moins.

Quant à moi, je ne prétends pas « enchaîner l'esprit humain. » Je place, non seulement les docteurs de l'Église, mais Homère et Dante, au-dessus des Babinets.

Que dis-je? si quelqu'un a du mépris pour la horde des « penseurs », c'est moi. Ce que je pense de ces maîtres et de leurs laquais, nos orateurs et hommes d'État, cela est indicible. Je mourrai avec le regret de n'avoir pu dire combien je les trouve sots.

Non! jamais pareille nuée de destructeurs ne s'est abattue sur la pauvre humanité. Ils l'aviliront plus que n'ont fait les Vandales. Leur haine ignorante du Christianisme, ou leur indifférence lâche, ou leur hypocrisie me saturent d'horreur et de dégoût!

Néanmoins, parce qu'ils gardent quelque commerce avec l'art et la pensée, je les place encore au dessus de la brute polytechnique, à laquelle ils se sont asservis. Je préférerais la plume ou la guimbarde des moindres, à la cornue et au compas de vos ingénieurs.

Vous ne permettrez pas que je préfère la pensée à la matière, que je mette l'art au-dessus de la machine; vous voulez me courber âme et corps sous ce machinisme qui vous promet des jouis-

sances bestiales: vous n'êtes pas seulement rétrograde, vous êtes intolérant!

Quant à la religion, la brute polytechnique s'en soucie bien! Elle sonde les œuvres de Dieu, elle en signale les merveilles, mais elle ne voit pas l'Ouvrier, ou elle dit savamment que l'Ouvrier n'existe pas. Quelque jour l'Institut offrira de créer la terre.

Cela m'inquiète peu, en un sens. Je me tiens assuré de ne pas adorer l'Institut et de continuer de croire en Dieu. Seulement, quantité de pauvres diables concluront que l'Institut pouvant être créateur, il n'y a pas de Dieu; et ils deviendront à eux-mêmes leurs dieux.

Cette frénésie se propagera de plus en plus dans l'espèce, et l'espèce, de plus en plus brutale, sera de plus en plus asservie. Le machinisme fera peser son joug de fonte sur le monde envasé. Coquelet! sous ce joug, dans cette vase, vous ne digérerez pas si bien que vous l'espérez.

Nous autres chrétiens, Dieu nous donne un œil intérieur, toujours ouvert sur le ciel. Le machinisme n'empêchera pas ceux qui voudront être à Dieu de voir toujours Dieu. — Mais ces temps seront durs, et beaucoup d'hommes renonceront à penser!

II

L'OMNIARQUE

« Lyon ! vingt-cinq minutes d'arrêt. » Il est dur de traverser Lyon sans gravir à Fourvières. Jadis je me suis arrêté dans Lyon ; j'ai parcouru cette ville illustre, la Rome des Gaules.

Ensuite, côtoyant les montagnes, j'ai descendu le Rhône jusqu'aux murs d'Avignon. Quels beaux méandres ! Au milieu de ces spectacles aimables, j'ai lu un aimable livre. Double charme qui m'est resté longtemps.

Ce charme, c'était la poésie du voyage. Ma course était rapide, non essoufflée. J'avais vu saint Irénée et sainte Blandine à Lyon ; je retrouvais Madame de Sévigné sur le Rhône.

Ma solitude intérieure, fécondée au contact des choses nouvelles, était un grand repos. De bonnes gens qui n'avaient guère perdu de vue leur clocher, m'enseignaient pourtant les choses de la vie. Je me sentais mûrir.

— « Lyon, me dit Coquelet, se régénère ; on le démolit. Dans un an, vous l'aurez tout neuf. Rues droites, trottoirs d'asphalte, maisons uniformes, voies stratégiques, cafés chantants, sergents en suffisance. La cité noire sera blanchie, la cité turbulente sera docile.

« La France se remet à neuf ; le monde imitera

la France. Toutes les villes seront alignées, reblanchies, rebâties. Nulle part on ne verra plus rien de vieux. Les spectres du passé disparaissent. Dans la langue du jeune monde, il n'y aura pas de mot qui signifie un *étranger !* »

— Ajoutez, Coquelet, que cette langue unique n'aura pas non plus de mot qui exprime la condition d'être *chez soi*. Au sein de ce monde commode, je crains qu'on ne soit serré ! Le chef nécessaire de la démocratie universelle possédera nécessairement le pouvoir universel.

Le monde a été créé pour n'avoir qu'un seul Dieu. Voici l'unité catholique: « Un seul Dieu, un seul pasteur, un seul troupeau. » Le genre humain laisse arranger cela tout autrement. Non pas un seul Dieu; tous les dieux, au contraire ! Mais un seul roi, l'*Omniarque*, qui fera régner l'harmonie, l'égalité et la volupté.

L'Omniarque sera grand prêtre de toutes les religions, juge d , toutes les capacités; il donnera tous les brevets, tiendra tous les télégraphes, portera toutes les lettres, imprimera tous les livres . . . Cet idéal a été déjà ébauché: c'était l'ancienne Turquie.

Là régnait l'harmonie sous le nom de silence, et l'égalité sous le nom d'esclave. Là, dans les harems, habitait la volupté. Nous avons de beaux germes de tout cela. Mais la liberté, où la placerons-nous ?

— Fiez-vous à l'avenir, dit Coquelet. Si en ce moment le genre humain se montre tiède pour la liberté, c'est le caractère des époques de transition.

Là-dessus nos plus grands publicistes sont d'accord. Mais le lion s'éveillera, et d'un seul rugissement il brisera sa cage!

— Ainsi soit-il, Coquelet! Ce que vous annoncez là s'est-il quelquefois vérifié au Jardin des plantes? Je vous dirai que j'honore médiocrement le lion. Ce bel animal craint la trique; il aime la pâtée . . .

Oui, les lions de Babylone ont respecté Daniel innocent; oui, plus d'une fois, dans le cirque, les lions se sont couchés aux pieds des martyrs. Il y avait à cela des raisons étrangères au caractère de la bête. Moi, je crois que le lion d'Androclès a mangé Androclès.

Je crois que tous les lions civilisés, délibérant dans la même cage, voteraient des barreaux de plus à la cage, et des triques neuves pour les gardiens, afin d'obtenir chacun un morceau d'Androclès, quand même Androclès aurait tiré cent épines de la patte de chaque lion.

« Valence! dix minutes d'arrêt. » A Valence, pour le voyageur du Nord, s'ouvre un autre ciel. L'horizon se dégage de ses vapeurs grises, les collines tranchent sur un azur plus franc, des bouquets d'oliviers égayent les roches brûlées. L'huile est une sève de la pierre. Le Christianisme est fondé sur la pierre, et l'un de ses doux symboles est la branche de l'olivier; Pierre est appelé le Fils de la colombe.

A Valence, nous avons les premiers éclats de la rieuse lumière; elle rit aux murs blancs des enclos et aux tuiles rouges des maisons.

Cet aspect séduit la gravité de Coquelet. Il étend la main et s'écrie: *Italiam! Italiam!* — Quoi! mon ami, déjà un coup de soleil! Je vous félicite de trouver encore quelque chose de beau dans les vieilleries de la création, quelque chose d'aimable hors des rues alignées. Vous ne seriez pas mort! . . . Cela me fait plaisir.

Rome est un pays de soleil et d'azur, mais non pas le soleil et l'azur de l'Orient. Pierre ne pouvait habiter sous cette implacable beauté d'un soleil qui brûle et d'un ciel sans nuages. Il lui fallait cette zone d'abondante lumière et de chaleur mesurée, où l'homme des sables et l'homme des neiges retrouvent également leur plus clémente saison.

A Valence, en 1799, mourut Pie VI, prisonnier. Les geôliers scellèrent son cercueil, et ils dirent: *C'est le dernier Pape.* Cette parole avait été prononcée souvent; on la répète. Quand Pie VI mourut, il n'y avait plus de prêtres en France; — mais Pie IX était né.

Allez! allez! creusez des fosses profondes, et descendez-y des cercueils scellés, et scellez aussi la pierre, et placez vos gardes alentour: les berceaux sont pleins! Veillez auprès des berceaux: vous n'empêcherez pas la goutte d'eau du baptême de tomber sur le front de l'enfant! Cet enfant baptisé grandira; il aura besoin de Dieu.

Un jour, quelque bourreau lui récitera le *Credo,* qui aura jailli sur lui avec le sang d'un martyr. A cet enfant qui cherche Dieu, il dira que Dieu est dans une tombe scellée, mais que la mort ne saurait

garder une pareille proie. Et cet enfant alors deviendra homme, et il ira par le monde, criant: Mon Dieu! mon père!

Ce sera véritablement le cri terrible, le rugissement qui rompra les portes de la mort. La terre frémira. Une voix sortira des Catacombes, qui dira: Mon fils! Et l'amour sera vainqueur, et les tombeaux enfanteront.

III

UNE AUTRE TÉLÉGRAPHIE

Une petite halte dans un lieu désert nous permit d'entendre l'*Angelus*. Le vent l'apportait d'un clocher caché à nos regards. Une femme et un enfant, qui regardaient les wagons passer, firent le signe de la croix.

— « Pourquoi font-ils le signe de la croix? demanda Coquelet; est-ce le train ou nous-mêmes qu'ils prennent pour le diable? » — Ni le train, ni moi, ni vous-même, malicieux Coquelet! Cette femme et cet enfant ne songent point au diable, ils songent à Dieu.

Ils ont entendu l'*Angelus* et ils prient. Écoutez: c'est la langue télégraphique de l'Église, inventée dès longtemps. — Que dit-elle? demanda Coquelet. — Elle dit une chose infiniment au-dessus de vous et de tout l'Institut; mais ces petits, grâce à Dieu, comprennent encore.

Écoutez: l'Ange du Seigneur annonça à Marie

qu'elle deviendrait la mère du Sauveur du monde; et Marie répondit à l'Ange: « Qu'il soit fait suivant la volonté du Seigneur: » et Marie conçut du Saint-Esprit; et le Verbe de Dieu se fit chair et habita parmi nous.

A ce récit divin, la cloche ajoute la prière de l'Église: « O Marie, mère de Dieu, priez pour nous, pécheurs, maintenant et à l'heure de notre mort. » C'est là ce que disent ensemble la cloche et ces pauvres gens: — Le Verbe de Dieu s'est fait chair; il a habité parmi nous.

Jadis, Coquelet, sous le seul sceptre de saint Louis, quinze cent mille clochers s'élevaient vers le ciel, couronnés de la croix. Un homme ne pouvait pas lever les yeux sans voir le signe de la Rédemption. — Le Verbe fait chair a habité parmi nous; il est mort pour nous!

Dans ces clochers, à toute heure du jour et de la nuit, chantait la prière. On sonnait au sacrifice du matin et aux louanges du soir. — Le Verbe de Dieu s'est fait chair pour nous; il nous a aimés jusqu'à la mort, jusqu'à la mort de la croix!

Cette voix douce de la prière courait les champs, gravissait les montagnes, planait sur les vallons cachés, perçait les forêts profondes, dominait tout bruit humain. Voix de consolation, voix d'espérance, voix d'amour. — Il nous a aimés, il nous a rachetés, il règne sur nous!

Elle parlait sans cesse, on l'entendait partout. Sans cesse et partout elle convoquait les hommes à s'unir dans l'amour. Elle leur rappelait qu'ils sont rois, fils de Dieu, cohéritiers du ciel; le ciel, récom-

pense de la foi, de l'espérance et de la charité. — Mère de Dieu, priez pour nous, pécheurs!

La grande voix ne dédaignait pas de parler des hommes après avoir parlé de Dieu. Elle annonçait le baptême, le mariage, la mort; elle demandait des prières pour le nouveau-né, des prières pour l'agonisant, des prières pour les époux! Frères, assistez vos frères! Alors, dans la famille du Christ, point d'étranger.

Ainsi cette télégraphie mélodieuse emplissait l'espace, mettant les hommes en communication avec eux-mêmes et avec Dieu, les entretenant de sublimes mystères et de saintes pensées. Elle parlait de Dieu à toute la terre; par elle, toute la terre parlait à Dieu. Elle le fait encore, et les pauvres et les ignorants comprennent encore; mais beaucoup de riches et de savants n'entendent plus.

Un Pape répandit l'usage des cloches en les sanctifiant. C'est Rome qui nous a donné cette voix délicieuse et son langage divin. C'est elle qui baptisa les cloches, qui leur conféra un sacre pour que la prière tombât du ciel sur les âmes comme une ondée sonore de benédictions.

O Rome, mère de vertu, mère de lumière et d'espérance, mère de toute douceur, de toute joie et de toute poésie! O Rome, inspirée de Dieu pour combler de fortifiantes délices l'antique vide du cœur humain!

Et la cloche engendra le clocher. Pour ces oiseaux de bronze dont le chant savant et doux réjouissait l'étendue, l'art créa ces cages merveilleuses qui s'élancent dans le ciel. La pierre s'envola toute en

fleurs vers les nuages, afin de servir de trône à la Croix.

Or, cet ensemble de prodiges, cette page aérienne de la prière ailée, ce trône de la Croix libératrice, ce chef-d'œuvre du grand art et de la grande science unis pour adorer Dieu, l'ai-je assez caractérisé? Non, le clocher était quelque chose de plus: il était le monument de la reconnaissance et de l'amour.

Il attestait que le genre humain, sauvé par Jésus-Christ, voulait appartenir à Jésus-Christ. — Jésus-Christ a combattu pour nous délivrer de l'enfer, Jésus-Christ a vaincu: qu'Il règne sur nous, qu'Il commande, qu'Il défende son peuple de tout mal et de toute tyrannie!

Que sa chair, qui nous est donnée, soutienne nos âmes contre les faiblesses de notre chair; qu'elle nous préserve des lâchetés par où nous devenons esclaves des esclaves de Satan; que nous mourions fidèles à Dieu, plutôt que d'obéir à l'homme contre Dieu!

Ainsi le monument de la reconnaissance et de l'amour gardait encore la liberté, et telles étaient les pensées que la cloche et le clocher répandaient sur la terre. Ainsi la télégraphie de l'Église portait des choses que ne porteront jamais les poteaux de la télégraphie électrique.

Quelle parole court en ce moment sur le fil de fer? Si j'étais un homme dont la police daignât s'occuper, s'il déplaisait à cette police que j'allasse à Rome, deux gendarmes m'attendraient à la prochaine station, et mon pèlerinage serait fini.

Peut-être qu'il a paru ce matin un article de Boni-

face; nous le saurons aussitôt qu'arrivés. Voilà le côté flatteur de l'invention. Je n'y suis pas insensible, je conçois l'orgueil que la civilisation en ressent. Recevoir à Carpentras la substance des journaux de Paris le même jour que les Parisiens, ô bonheur!

Je regrette seulement que le bruit des usines et le soin de méditer Boniface ne permettent plus aux peuples de savoir que le Verbe fait chair habite parmi nous, et que les fils du Christ sont nés pour être enfants de lumière et de liberté.

IV

DES PAPES D'AVIGNON ET DE PÉTRARQUE

Voici les beaux murs crénelés d'Avignon. Une chrétienne était avec nous. Voyant Avignon, elle me dit: — « Ici la Papauté fut captive. » En même temps Coquelet lui disait: — « Madame, ici Pétrarque soupira. »

Non, Madame. Non, Coquelet. Ce que l'on vit ici, Madame, grâce à Dieu, c'est que la Papauté ne saurait être captive. — Et vous, Coquelet attendri, ne cherchez point le lieu des soupirs du Pétrarque. Car le Pétrarque rima, mais ne soupira point.

Il est vrai, Madame, que le Pape fut amené ici, pas tout à fait de son gré, par suite des intrigues de Philippe le Bel, très affreux sire! Ce roi crut bien

tenir la Papauté. Un pourceau passa, le beau roi Philippe tomba de cheval et mourut. Sa dynastie tourna mal.

Pétrarque, mon Coquelet, n'est pas ce que je connais de plus aimable. Il a fait force vers latins. Il était archidiacre et chanoine lorsqu'il chantait Laure; il possédait plusieurs bénéfices lorsqu'il déclamait contrè l'avidité des gens d'Église; il critiquait le Pape et il admirait Cola de Rienzi.

Les Papes d'Avignon furent de vaillants papes. En exil ils ne déposèrent pas la couronne temporelle: gouvernant l'Église avec une vigueur que la durée des tempêtes ne découragea point, ils affirmèrent le droit de la Papauté, ils le firent prévaloir.

Cependant Pétrarque invectivait contre les religieux et dépensait sonnets sur sonnets en l'honneur de la beauté de Laure. Et Laure avait onze enfants, — onze! Si la chère dame prenait plaisir à ces sonnets, cela lui fait moins d'honneur que ses onze enfants.

Les Papes instituaient des universités malgré les princes et malgré les villes; ils créaient des évêchés, confirmaient des droits injustement contestés, faisaient élire des empereurs; ils publiaient des croisades. Comme princes séculiers, ils substituaient le vicariat apostolique à la suzeraineté féodale; ils faisaient bâtir des forteresses dans leurs États.

Avez-vous, Coquelet, fréquenté les *Rime del Petrarca?* J'ai exploré les *Sonnetti*, les *Canzone*, le *Trionfo d'amore*. Vingt degrés de froid partout! Ce chanoine amoureux n'était pas plus amoureux que

chanoine. Il était latiniste, voilà son cas; et il penchait au calembour.

Clément V ordonna de fonder de nombreuses écoles de langues orientales. Si l'on avait laissé résoudre la question d'Orient par les Papes, elle serait résolue! Les Papes auraient détruit l'Islamisme, plus encore par l'esprit que par le fer.

Clément V a publié les *Clémentines*, acte de législation suprême; et il lutta contre la dureté séculière qui refusait les secours spirituels aux condamnés à mort. Si l'on avait laissé les Papes régler le droit, de bonne heure la peine de mort n'eût que rarement affligé les codes chrétiens.

Jean XXII commença la lutte contre Louis de Bavière, le Piémontais du quatorzième siècle, — chaque siècle a eu ses Piémontais! — Benoît XII réforma Cluny; Innocent VI publia la croisade contre les routiers; Urbain V, comme Benoît XII, mourut en odeur de sainteté; Grégoire XI recouvra Rome.

Messer Pétrarque, ayant triomphé dans Rome, à titre d'empereur des syllabes latines, courut l'Italie, faisant des affaires et des vers. Il avait cru que le ridicule Rienzi, le Garibaldi du moment, relèverait Rome et le monde. Un peu vieilli, un peu plus sage, il donna quantité de prose. Les platitudes n'y manquent pas.

Prenez la peine de lire la prose des Papes d'Avignon. Leurs bulles, brefs, encycliques, allocutions et instructions posent d'une autre façon la doctrine, corrigent autrement les vices, redressent autrement les erreurs; et tout est d'une autre littérature!

En somme, les Papes habitèrent Avignon par un dessein de Dieu, qui ne devint visible que plus tard. Alors furent punies et purgées Rome et l'Italie, où depuis des siècles les Papes ne cessaient d'être persécutés. Dieu les ramena plus rois qu'ils n'étaient sortis.

Durant l'exil d'Avignon, l'insolence des grandes maisons romaines fut abattue, et il n'y eut plus dans l'intérieur de la ville aucune forteresse élevée contre le Vatican. Rome devint enfin le domaine incontesté des Pontifes. Elle était en ruine, ils la rebâtirent; ils y firent régner la liberté, la justice et la paix.

En cette redoutable période, Dieu montra ce qu'Il est pour son Église. Non seulement Il lui conserva son esprit, mais Il lui prêta son bras. Il lui multiplia les miracles. Le règne spirituel ne subit pas un jour d'interruption.

Après soixante-dix ans, le règne temporel fut rétabli, non par la politique du Pontife qui siégeait dans l'exil, mais en quelque sorte malgré lui. Pour le ramener, Dieu suscita des saints. Quels saints? Des docteurs, des guerriers? Non; des femmes.

Une femme étrangère à l'Italie, une petite princesse du Nord encore sauvage, Brigitte de Suède, réfugiée dans une obscure habitation de Rome, écrivait au Pape de la part de Dieu, et le pressait de revenir. Une autre femme, Catherine, fille d'un pauvre artisan de Sienne, alla le prendre par la main.

Cette humble Catherine, jeune et sans lettres,

remua l'Italie pour le Pontife exilé, fraya le chemin, écarta les obstacles, contraignit le Pape de se mettre en route, accomplit enfin, à force de miracles, une restauration sur laquelle on ne comptait plus.

Si l'on veut voir les misères de l'homme, il y en eut à Avignon. Les misères de l'homme font resplendir les générosités de Dieu. C'est là ce qu'il faut admirer, jusque dans le cœur misérable de l'homme pécheur.

Certains Papes d'Avignon semblèrent parfois vouloir oublier Rome. Ils obéirent à Dieu et se souvinrent. Ils comblaient de sequins Pétrarque qui leur disait des injures; ils pleuraient à la voix des saints qui les rappelaient au devoir.

V

LA RAISON DU TEMPS

Un homme à la physionomie intelligente et vive témoignait quelque sorte d'impatience polie. Je crus qu'il voulait argumenter en faveur de Pétrarque, à quoi ils s'escriment volontiers dans le Comtat. « —Messieurs, dit-il, mille pardons!

« Vos dissertations sont pleines d'intérêt; mais elles vous empêchent d'admirer assez notre pays. Vous excuserez que je sois jaloux des vraies gloires de la Provence. L'un de vous, Messieurs, tient pour Pétrarque, l'autre pour les Papes; permettez que je vous mette d'accord: voyez ces magnifiques amandiers.

« Quel arbre précieux! Tous les ans nous exportons des montagnes d'amandes en Amérique, Angleterre, Allemagne, Pays-Bas. Elles aident à boire. Chez les peuples buveurs, la table devient le beau meuble de la maison. On la fait vaste, solide, en bois de prix; c'est l'autel domestique.

« Notre temps, Messieurs, me paraît meilleur que ce passé qui ne produisait que des théologiens et des poètes; il produit des jouissances, il en promet pour tout le monde. L'Américain et le Scandinave boivent du vin de Bordeaux en croquant des amandes; leur or permet à nos paysans de nous acheter . . . du papier.

« Je conclus que l'humanité n'a plus besoin de Papes, ni de poètes. La liberté des transactions commerciales, politiques, morales, la liberté des transactions et la richesse: voilà ce qu'il nous faut. Que chacun se fabrique sa religion et sa poésie! Ainsi veut le dix-neuvième siècle; aucune force ne biffera ce décret. — Messieurs, j'ai l'honneur de vous saluer. »

Comme il disait ces mots, on arrêta. L'homme sauta dehors. A mesure qu'il parlait, un masque avait semblé se déchirer sur son visage. D'abord poli et intelligent, il était devenu sardonique, furieux, bête. Nous le crûmes fou; nous apprîmes qu'il était saint-simonien, très enrichi et très malheureux.

Il vient de se bâtir un château qui a coûté quinze cent mille francs, et il s'est marié à moins que sa cuisinière. Beaucoup de millions, beaucoup de savoir-faire, beaucoup de crédit. Une seule

chose manque: un peu de considération. Mais la considération ne se bâtit point comme un château, ne s'épouse point comme une cuisinière, ne s'achète point pour la bagatelle de quinze cent mille francs.

Une civilisation dans laquelle toute puissance est donnée aux fortunes mal faites verra de terribles aventures. Ces enrichis, qui sont à la fois des maîtres par leur fortune et des bannis par leurs mœurs, veulent être honorés et ne veulent pas prendre la peine d'être honorables. Ils s'attacheront à bouleverser la morale, afin qu'on les respecte en dépit de leurs mœurs.

VI

AVIGNON

Avignon est une enclave de l'Italie, et mieux encore une enclave de Rome. Il y a un air de toutes choses, un je ne sais quoi où l'on sent que cette contrée est à part dans notre pays de Babel. Le peuple et les monuments parlent moins toutes les langues, ont moins reçu toutes les empreintes: une langue domine, une première empreinte est restée.

Tout ce qu'il a été possible de faire pour étouffer cette langue et effacer cette empreinte, on l'a fait. Tout et même davantage. Il a passé ici, depuis un siècle, tant de commissaires, tant de gouverneurs, tant de sortes de gens de cette sorte! Ils ont raclé, gratté, démoli, arraché, transformé; ils ont bâti!

Le palais des Papes, ils l'ont changé en caserne

très infecte. La cathédrale, Notre-Dame des Doms qui fut un temps la basilique de Pierre, illustrée des tombeaux de plusieurs souverains pontifes, ils la laissent délabrée. La montagne qui fut le Vatican de l'exil a subi leurs enjolivements: ils l'ont couronnée de la statue d'un inventeur de vers à soie ou d'autre chose.

Ils ont ouvert des rues, des rues sottes, telles qu'ils les savent faire, des champs de courses pour les omnibus, la poussière et le mistral; des rôtissoires que la locomotive emplit de ses fumées; et encore des casernes, et d'immondes cafés, et tout ce qu'ils imaginent pour créer le désordre, le bruit et l'horreur. Et on lit le *Moniteur* sur les murs et le *Siècle* dans les cafés.

Néanmoins Avignon est restée la ville des Papes. Elle a encore des quartiers pleins de deuil auguste et de solitude fière, où paraît sa majesté de seconde reine. Elle se souvient de ce manteau plus que royal qu'elle a porté; elle ne veut point se faire l'égale des autres chef-lieux de département; elle ne consent point à se parer de son préfet.

Il y a des papalins, des gens de cœur qui connaissent leur histoire et qui ne la renient point. Ils ne consentent pas à maudire le régime pontifical, où personne n'était molesté ni taillé plus qu'il ne faut. Leur fait-on observer qu'en ce temps-là un Avignonais ne pouvait guère aspirer à devenir sous-préfet d'Yssingeaux, ils en conviennent.

Mais ils n'étaient pas non plus chargés, disent-ils, de pacifier les Mexicains, ni d'agrandir les Piémontais, ni de sustenter un si grand état de bureaux, ni

d'aller en Chine sans aucun goût prononcé pour le jade et les autres choses qu'on en rapporte; et ils gouvernaient eux-mêmes leur ville sous la présidence d'un légat mieux élevé que ne le sont en général les préfets.

Si l'on objecte que les légats venaient d'Italie, ils en sont médiocrement touchés, attendu que les préfets, sans parler des autres employés, sont sujets à venir de Gascogne, de Champagne ou d'Alsace. D'ailleurs on avait, en ce temps-là, une commune patrie, l'Église catholique. Les légats en étaient toujours, les préfets n'en sont pas souvent.

Une grande et très charmante singularité d'Avignon, c'est qu'il y reste des troubadours, de vrais troubadours, des poètes aimables et faciles qui chantent dans leur langue que le peuple entend; qui chantent leur soleil, leurs héros, leurs campagnes, leur religion; et le peuple redit leurs chansons douces et sonores.

J'ai vu Roumanille, le chef de ces chantres gracieux. Il dînait avec nous chez le curé qui garde les reliques de saint Bénézet. Nous lui avons demandé une de ses chansons. Il n'a pas fait de préface, et d'une voix libre il nous a donné un cantique brillant de franche poésie. La poésie de Roumanille est franche comme son visage et son cœur, sereine comme son âme, droite et simple comme sa vie.

Il a une profession pour vivre, il chante en travaillant. Ainsi faisait le très digne Reboul; ainsi

faisait l'honnête et naïf Jasmin, qui seulement a trop couru le monde. Roumanille est libraire, mais tout auteur indistinctement ne siège point dans sa boutique; nul n'y entre de ceux que Mgr le Légat n'aurait pas voulu voir.

Faites attention, s'il vous plaît: Ces favorisés de la Muse qui n'ont point passé par les écoles, ni voulu quitter leur petite condition, ni hanter les professeurs et les fonctionnaires, ni frayer avec les journalistes, Reboul, Jasmin, Violeau, Roumanille, j'en pourrais citer d'autres, ne sont ni impies, ni hâbleurs, ni obscènes, ni envieux, ni révolutionnaires en aucun sens, mais au contraire fermes chrétiens et amis des traditions.

Voilà le fond du peuple, le vrai courant des sentiments et des idées dans les meilleurs. En eux parle la vraie voix de la patrie. Le reste n'est qu'un bruit menteur d'âmes malades et d'esprits dénationalisés. En réalité, la France d'à présent, la France « nouvelle, » comme ils disent, est un peuple conquis.

Conquis par les Anglais et par les Allemands hérétiques, conquis par les Juifs, conquis par les Musulmans et par les païens, conquis par les gens de bourse, par les maquignons, par les histrions, par les prostituées; violenté et tyrannisé par tous ces maîtres, qui veulent lui arracher la langue et le sentiment de la patrie.

Donne ta main, frère Roumanille, ta main qui fait le signe de la croix! Mets-la dans cette main qui a serré la main de Reboul. A présent nous nous connaissons par nos vrais noms. Nous sommes de

même souche et de même vouloir, combattants du même drapeau, voués à la même défaite.

Va! tu peux chanter et je peux écrire, nous ne risquons point l'enivrement du succès. C'est aujourd'hui Coquelet qui distribue les couronnes, il n'en aura point pour nous. Jamais Coquelet ne nous pardonnera de ne point déranger sa femme, de ne point diffamer ses pères, de ne point corrompre ses enfants, de ne point élargir la brèche par où le voleur entrera dans son héritage.

Mais nous n'aurons point abjuré la langue et l'honneur, et le sang de la patrie!

VII

MARSEILLE. — DESTRUCTION

Nous trouvons Marseille en plein soleil, en pleine « régénération, » en pleine poussière. On démolit et on rebâtit. On démolit les rues, et on les reconstruit sur l'emplacement des montagnes démolies et jetées dans la mer; en démolit les rochers et on les rebâtit en bastides et en châteaux; on démolit la vieille cathédrale, et on la rebâtit sur des magasins; on démolit Notre-Dame de la Garde, et on la relève à côté, plus vaste et plus riche. Marseille nous fait voir la fourmilière humaine dans sa fièvre d'activité.

Mille portefaix chargent et déchargent des centaines de navires porteurs de toutes les denrées de la terre et de tous les produits de l'industrie; mille

voyageurs arrivent de tous les horizons, mille voyageurs partent pour toutes les directions; les vaisseaux glissent au loin sur la mer, les wagons courent au loin sur les flancs des coteaux, s'engouffrent dans les tunnels béants, reparaissent et fuient. Vous entendez parler toutes les langues, tonner, grincer, éclater tous les bruits. Vous voyez les collines crouler et s'éparpiller en poussière, vous voyez germer et monter les hautes maisons. Le grand portefaix de Marseille, la mer, apporte les pierres toutes taillées de ces maisons nouvelles; elle emporte toutes faites des maisons de bois et de fer pour Samarcande, Trébizonde et Honolulu.

L'homme se hâte, s'agite . . . , on n'ose ajouter: Dieu le mène. Et Dieu le mène pourtant; mais qu'il y paraît peu! Ce petit être haletant, chargé de fardeaux, ruisselant de sueur, comme il semble plus petit à côté des gigantesques machines qu'il gouverne, plus pauvre au milieu des richesses qu'il remue, plus fragile devant les monuments qu'il édifie! Dans la montagne, un pâtre entouré de ses bestiaux obéissants; dans la plaine un laboureur la main sur sa charrue; dans la forêt, un bûcheron attaquant la force du chêne, apparaissent comme les maîtres du monde. Et ne le sont-ils pas?

Ne sont-ils pas dans leur domaine, n'exercent-ils pas leur royauté sur la terre et sur les créatures? Les grands bestiaux se soumettent à la voix du pâtre; une petite bergère, sa quenouille à la main, assise sous la voûte du ciel, à l'ombre d'un buisson, parmi les fleurs, d'un geste fait aller et venir les bœufs et les taureaux mugissants, d'un regard

peut rencontrer le regard de Dieu. Le bûcheron a choisi la place où il fera tomber l'orgueil du chêne: assis sur le géant abattu, il essuie sa sueur et mange à loisir son pain; et l'oiseau chante, et l'*Angelus* traversant les airs lui rappelle qu'il est le fils adoptif de Marie mère de Dieu. Le laboureur ouvre le sein de la terre afin qu'elle soit prête à rendre au centuple le grain de blé qu'il lui confiera.

Dans ce vacarme de la ville, en vain l'*Angelus* s'envole des clochers: il n'est pas entendu; s'il arrive à l'oreille de l'homme, il n'est pas compris. Dans cette poussière, sur ce pavé brûlant, l'homme ne fait pas une œuvre qui soit de lui, ni qui soit à lui, ni qui lui donne une joie, ni qui lui laisse un souvenir. Il n'est plus le berger, il est le bétail; il n'est plus l'ouvrier, pas même l'outil, il n'est que la parcelle d'un outil immense. Il n'est plus le laboureur qui conduit la charrue, il n'est que le bœuf qui la tire, pressé de l'aiguillon, sans savoir ce qu'il fait. Mais sous le pied du bœuf, la terre est douce; l'air salubre des champs rafraîchit ses naseaux enflammés.

Brises légères des campagnes, mélodieux courants d'âpres et saines senteurs, silence de midi, belles harmonies d'ombre et de lumière, dignité du repos de l'homme, consolations de sa sueur, vous êtes loin d'ici!

Sur les bords de la Corrèze, un vieux paysan ayant rencontré son évêque, lui dit: « Je vous adresserai la parole que Jacob dit à l'Ange: Je ne vous laisserai point partir que vous ne m'ayez donné votre bénédiction. » Et l'évêque, ayant

béni le pauvre qui s'éloignait, le suivait du regard dont il eût salué le Patriarche lui-même. O clartés qui environnez d'un diadème de gloire et de joie le front du pauvre, et qui l'avertissez de la présence des anges sur son chemin, que vous êtes loin d'ici!

Ici les fronts, comme les épaules, sont chargés de fardeaux; les riches, comme les pauvres, sont affairés, baignés de sueur mercenaire. Ces grands négociants qui causent sur le seuil de la Bourse, roulent, à grand effort, des millions dans leur esprit. — « Oh! me disait l'un d'eux, les lourdes barriques! et combien de fois les ai-je roulées encore dans mon sommeil!

« Combien de nuits horriblement lentes, durant lesquelles j'ai vu l'infâme barrique dégringoler du lieu où je l'avais montée, écraser de ses bonds furieux mes navires, mes comptoirs, ma maison, et enfin se rompre. . . . Repos! repos! repos! J'ai désiré la ruine pour trouver enfin le repos sur mes propres débris. »

Cette ville en décombres et en chantiers, et tout ce mouvement du port et de la mer qui nous avaient d'abord charmés sous ce soleil éclatant, nous attristèrent bientôt. Il y avait là trop de gens de peine, trop de pauvres membres fatigués et de visages abrutis. Je me rappelai un mot de Voltaire: *Le travail est mon Dieu.* Mot dur pour l'humanité et vraiment satanique, comme tant d'autres qui sont sortis de cette bouche insolente.

Le travail est une·punition, mais que Dieu avait

infligée d'un cœur de père, et qui demeurait pleine de ménagements, de consolations et d'honneur. Le travail érigé en Dieu, devenu Dieu à la place de Dieu, c'est Moloch : il se fait offrir des victimes humaines. Pour un vil salaire qu'il jette à l'homme, il lui prend sa paix, il lui prend son âme, il lui prend sa chair même, et il la meurtrit, la broie et l'insulte. « Si l'homme ne peut pas se dire : Dieu a vu le travail de mes mains, que reste-t-il à l'homme de tout le travail qu'il fait sous le soleil ? »

VIII

POUSSIÈRE

L'AMI qui nous conduisait dans Marseille nous dit : « Je ne veux pas gémir sans cesse sur le spectacle du monde, ni maudire les œuvres étranges de ce temps, ni annoncer qu'il n'en résultera nul bien.

« Dieu agit pour ses enfants et pour sa gloire, par les mains de ses ennemis eux-mêmes. Il prépare ainsi des choses que j'ignore et qu'ignorent davantage ceux qui les font, ouvriers misérables, négateurs de la Providence.

« Dans ce tourbillon qui remue tout, qui déplante les populations comme il rase les maisons et déplace les villes, il y a du mal en abondance ; l'œil fidèle y découvre aussi du bien.

« Je vois que les navires emportent toujours plus de missionnaires. Quelquefois c'est toute une

Église qui part: l'évêque, les prêtres, les diacres, les saintes femmes, ces vierges à qui ne suffisent plus les austérités du voile, et qui réclament les labeurs de l'apostolat.

« L'ardeur des pèlerinages se ranime pour la Palestine; le chemin de Rome est plus parcouru qu'il ne fut jamais. Qui sait ce qui nous revient de lumière, chaque jour, du tombeau de Pierre et du tombeau de Jésus?

« Oui, c'est une chose amère de n'avoir plus sous les pieds qu'un sol fuyant; de voir autour de soi tout crouler, se transformer, disparaître; d'être désormais, au milieu de la patrie, un exilé qui ne reverra plus la patrie!

« J'erre dans ma ville natale, et je ne la retrouve pas. On a changé de place les autels, déménagé les tombes. On m'a ôté mon foyer; la voie publique passe sur la maison où mourut mon père, où naquirent mes enfants.

« On a fait sauter les rochers, on a tondu, creusé, bouleversé la campagne; on a pavé les champs où je cueillais des fleurs; je ne vois plus rien de tout ce que mes yeux ont aimé: rien ne reste de ces traits qui étaient le visage charmant de la patrie.

« Des nouveaux venus remplissent cette ville nouvelle. Les traditions sont rompues, la langue a changé. Plus de communs sentiments. Les freins de police ont remplacé l'esprit de cité. Au lieu des patriciens qui dirigeaient, des employés qui commandent!

« Et cela partout! Quelle ville est à l'abri d'un décret de la force ou d'une tentation de la cupidité?

Quelqu'un viendra demain, qui dira aux anciens: Vendez vos maisons, vos églises, vos cimetières, et allez-vous-en!

« Certes, il se fait un monde nouveau! Le Français sera bientôt plus artificiellement établi sur son sol illustre que l'Américain sur sa terre sans passé. La fureur de changer et d'abjurer nous dissout en poussière.

« Quel vent soufflera cette poussière? De quelle eau ou de quel sang sera-t-elle mouillée, de quelles mains pétrie, afin qu'elle redevienne chose solide? — Il y a sur la terre un vent de mort et un fleuve de vie.

« Le vent de mort agite les peuples, comme le vent du désert agite les sables pour les rendre perpétuellement arides. Il s'appelle l'Esprit moderne; il est le mensonge de Satan, murmuré à l'orgueil crédule de l'homme le lendemain de la création.

« Le fleuve de vie a coulé mystérieusement dans le monde comme la promesse et la vérité de Dieu. Grossi du sang d'Abel, à travers la terre dominée par les fils de Caïn, il a porté la tente des Patriarches; il s'est retrouvé pur quand les eaux du déluge ont été séchées.

« Il a porté Moïse; il s'est caché sous les voiles du Temple et enfoui comme l'Arche; puis avec le sang du véritable Abel, il a jailli du sommet du Golgotha, pour couler désormais sans mystère.

« Nous savons le nom du fleuve de vie; nous savons quel canal le porte du Golgotha, sa source profonde, au Vatican, d'où il s'épanche à jamais; et nous avons vu ce qu'il a fait sur la terre, où la

postérité de Caïn, toujours puissante, a vainement essayé de le tarir.

« C'est lui qui, circulant à travers les poussières dispersées par le vent de mort, leur communiquera la stabilité et leur rendra la fécondité. Nos enfants salueront ce miracle.

« Nous voyons tout mourir, ils verront tout renaître ; et la foi dont les remplira cette merveille remplacera par des œuvres plus grandes celles qui périssent aujourd'hui pour notre châtiment. »

IX

COQUELET ET SON PARADIS

Dès que nous eûmes le pied sur le bateau à vapeur, Coquelet reprit le chapitre des triomphes de la science moderne. Il déclara qu'il se moquait de l'ancien Éole et du vieux Neptune ; qu'il se sentait maître désormais des vents et des flots comme de la terre ; qu'il n'y a plus de distances, etc.

Si tu veux voir Coquelet des yeux de ton corps, Ami Lecteur, je te donne ce signe : l'inconnu qui n'attendra pas trois minutes pour t'apprendre *qu'il n'y a plus de distances*, c'est Coquelet. Ensuite il te dira que J. de Maistre « fait reposer l'édifice social sur le bourreau. »

Tu trouveras Coquelet fort satisfait de lui-même. Il lit la *Revue des Deux Mondes*, et il sait tout. Il s'estime bien au-dessus de Charlemagne et de saint Bernard. Ce n'est pas qu'il méprise Charlemagne

et saint Bernard: « Ils ont été ce que l'on pouvait être de leur temps . . . » Mais c'est à présent le temps de Coquelet!

Coquelet n'est point impie. Il croit en Dieu, mais non pas à l'ancien Dieu des ci-devant grands hommes! Le Dieu de Coquelet est le Dieu que la «Science» vient de perfectionner. Dieu vraiment bon, qui n'exige pas de culte et qui nous a préparé un paradis en ce monde.

L'antique paradis des chrétiens, Coquelet prétend ne l'avoir jamais pu comprendre. Ce paradis est « contraire à la nature. » Coquelet croit à un autre paradis, où nous allons. Quel paradis? Pourquoi n'y sommes-nous pas? Combien de stations avant d'y arriver? Mystère! — Il y a aussi des mystères dans la religion de Coquelet.

Mais ce paradis existe. Saint-Simon et Fourier l'ont pressenti; Michel Chevalier l'a vu en extase; Jean Reynaud pourrait le décrire; Jules Simon y sera prêtre; tout à l'heure la vapeur nous en ouvrira les portes. Telle est la ferme foi de Coquelet.

Alors la terre regorgera de délices; alors la justice, la liberté, l'égalité régneront sur les débris des vieilles entraves; alors tout le monde aura bonne table et bon appétit; alors l'homme cessera « peut-être » de subir la mort; alors on possédera des topiques contre le mal de mer et contre le mal de dents.

Bref, le genre humain abordera en pays de Cocagne. Car, tout bien examiné et tiré au clair, voilà le fond des promesses de la « Science » et des

aspirations de Coquelet. La « Science » et Coquelet suppriment les difficultés qui semaient le chemin du paradis catholique. — Cependant, il faut un paradis!

C'est chose effrayante, la quantité de gens en ce monde qui s'apparaissent juste au niveau de tout ce que l'on peut rencontrer de plus bas, et qui consomment la vie en récitant du Buloz et du Havin, sans presque changer le style! — Et toutefois la nature humaine persiste: il faut un paradis!

Ils sont émerveillés d'eux-mêmes et de « leur temps; » ils trouvent qu'on leur a fait le monde très beau et très aimable. — Mais ils veulent un paradis, un monde surnaturel, purgé de toute horreur; un lieu d'ordre, de repos, de paix; un idéal de perpétuelle joie.

En vain la locomotion, la politique, le théâtre et le reste sont à la portée de chacun; en vain toutes les rues sont munies de trottoirs et le gaz allumé partout; on n'est pas bien, on ne voit pas clair, on s'ennuie: le besoin d'un paradis se fait sentir!

J'avais envie d'argumenter Coquelet sur ce sens qui le tourmente. Mais l'heureux élu du paradis futur était en proie à deux soucis: le vent sifflait un air de danse qui rendait le capitaine sérieux, et Coquelet, très ému, souffrait du mal de mer comme s'il n'avait pas appartenu à l'humanité régénérée.

X

LA PATRONNE

Notre capitaine était homme de brave mine. Il commandait sans blasphémer, il recevait le contretemps sans donner signe d'impatience. Dans sa cabine, il y avait une image de la Vierge.

« — Capitaine, que dites-vous de ce temps? — C'est un chien de temps. Nous danserons! Peut-être même que la danse nous forcera d'arrêter. Mais le bâtiment est bon et le capitaine heureux. J'ai cinquante années d'âge et cinquante années de mer, étant né sur l'eau.

« J'ai navigué toute ma vie; il ne m'est jamais arrivé de gros accident sur la route de Rome. Des autres routes, je m'en suis tiré. — Capitaine, j'ai vu dans votre cabine l'image d'une certaine Dame. Est-elle la patronne du bâtiment? » Il se mit à sourire:

« — Son Excellence la Compagnie des Messageries Impériales, se passe de patronne: le bâtiment a nom *Lycurgue ;* connaissez-vous ce saint-là? Mais la Dame dont vous parlez est ma patronne à moi. — Capitaine, est-elle votre patronne depuis longtemps?

« — Depuis un certain jour, où je vis de près le fond de la mer, moi et quelques autres qui ne regardions pas le ciel souvent. Sans espoir de secours, nous nous trouvâmes plus dévots que nous

ne disions. Nous fîmes vœu à Notre-Dame de la Garde.

« Elle nous donna la remorque. Nous rentrâmes au port, comme menés par la main. Nous avons acquitté notre vœu en chemise et pieds nus, chantant les litanies. La bonne Vierge fait bien les choses : quelque temps après, Elle m'a donné ma femme ; ma femme m'a donné ma fille.

« Ma femme et ma fille prient pour moi devant Notre-Dame de la Garde, et leurs prières brûlent comme deux cierges de cire très pure. Elles demandent à la bonne Vierge que je meure dans mon lit, en bon état, bien confessé.

« Elles font valoir que nous aurons été assez séparés sur cette terre pour ne l'être pas durant l'éternité. Dieu leur donnera ce qu'elles demandent. Ma fille me fermera les yeux et ensevelira mon pauvre corps. Ainsi, rentrez dans votre cabine, et dormez aussi tranquille que moi.

XI

DISGRACES EN MER

Nous relâchâmes à Gênes, à Porto San-Stefano, je ne sais où encore. Nous en eûmes pour huit jours. Depuis les voyages de Télémaque, fils d'Ulysse, à peine a-t-on entendu parler de flots plus contraires. La science n'y pouvait rien ; il eût fallu changer le vent. Coquelet paraissait humilié.

« — Consolez-vous, Coquelet. Ces traverses nous

prouvent que Dieu est resté quelque chose dans le monde, qu'il commande toujours au vent et à la mer, que nous n'arrivons nulle part sans sa permission. Cela est bon à savoir. Si vous parveniez à savoir cela, vous sauriez beaucoup!

« C'est beaucoup de n'ignorer point que Dieu est présent, de le voir comme le voyait le prophète Amos: *Ecce formans montes, et creans ventum, et annuntians homini eloquium suum : Dominus Deus nomen ejus.* O Coquelet! ne voyez-vous point, n'entendez-vous point? »

Mon pauvre stupide Coquelet! Il a du bon. Je l'ai trouvé sincère. Il veut que l'humanité soit heureuse; il croit honnêtement que l'Église est dans l'erreur, et que cette erreur fait le malheur du genre humain. Il l'a lu, voilà sa raison de le croire. Il croit tout ce que l'Église ne dit pas.

Au fond de son âme, on trouve un sentiment religieux. Il lui passe des souffles de prière, il s'impose des règles, il se défend quantité de choses que sa logique lui permettrait. Coquelet ne voudrait pas tromper.

Il rougirait de se dire chrétien, ne l'étant pas. Ce n'est pas au nom de la foi catholique qu'il veut détruire l'Église. Il se propose de l'abattre par le raisonnement. Persécuter, spolier, tuer, et tout cela en faisant des signes de croix, lui semble infâme.

A San-Stefano, le curé nous offrit des oranges. Coquelet avoua gracieusement que le Clergé ne manque pas toujours de culture. Il convient que ces curés, disséminés partout pour enseigner « la

morale, » sont une heureuse invention de l'Église catholique.

Il s'ouvrit de quelques doutes sur plusieurs journalistes; il reconnut que ces garçons-là ont généralement un français peu salubre; il me fit comprendre qu'il ne leur donnerait pas la liberté à garder. J'aime Coquelet. En ce temps de facile lecture, une bonne bête, cela paraît bon!

Il me laissa dire que son paradis futur n'est que le paradis de Mahomet, un peu retapé. Il concéda que le paradis de Mahomet, réalisé sur la terre autant que possible, n'a pas mis le Turc dans un état de civilisation parfait.

Il voulut bien considérer les deux rives de la Méditerranée, la rive catholique et la rive musulmane, et voir ce qu'ont donné au genre humain, d'un côté le Pape, de l'autre côté le Cheik-ul-Islam. Il aperçut vaguement des choses que peu de publicistes sont en état de voir.

XII

DU NAVIRE A VAPEUR

Profitant des clémentes dispositions de Coquelet, je ne crus point téméraire de lui livrer mon opinion sur le bateau à vapeur. Certes, le bateau à vapeur est un ouvrier de Dieu! Il met à bas l'Islamisme. Fulton se proposait-il d'achever les croisades? De la vapeur aussi, Dieu fait ce qu'il veut.

Mais il le fait à son heure, nous laissant longtemps faire ce que nous voulons nous-mêmes, comme s'il

n'y pouvait rien. Diverses sont les œuvres de Dieu: celles qu'il accomplit par les libres mains de l'homme sont souvent des œuvres de châtiment contre l'homme.

Avec quelles terreurs, avec quels scrupules de conscience et quels abaissements devant Dieu l'homme ne devrait-il pas se servir des forces qui lui sont nouvellement confiées! Mais loin de là, il croit qu'il les invente, qu'elles sont sa pure conquête; et il en use comme Noé du fruit de la vigne.

Les forces scientifiques que Dieu nous met aux mains depuis trente ou quarante ans, ces forces scientifiques qui domptent la nature sans lui arracher son secret et qui pourtant enivrent l'homme d'orgueil, me semblent préparées pour tromper étrangement l'humanité. Tout au moins elles lui joueront de sanglants et cruels tours.

La locomotion à vapeur, qui détruit l'Islamisme, est le grand engin d'un Islamisme plus redoutable. Elle est le bélier qui démolit toutes les frontières. Par ces brèches, les rois perdront l'autorité, les peuples perdront la liberté. Encore quelque temps, et les nationalités verront beau jeu. Souvenez-vous de Sébastopol.

Quand les peuples n'ont affaire, pour ainsi dire, qu'à Dieu; quand Dieu se contente d'employer la peste, la foudre et les volcans, on s'en tire. Dieu tient en réserve un fléau plus terrible; il le lâche à présent: c'est l'homme. Dieu a permis que l'homme centuplât sa force de destruction.

On fait une campagne de quelques mois: cent mille cadavres jonchent la terre, et c'est pour

commencer. Pendant que les lions respirent, ils laissent marauder le chacal. Attendez qu'ils aient repris haleine, et l'un des deux restera sur le carreau; l'un des deux, c'est-à-dire un empire. La peste noire était plus ménagère.

Elle va bien, la machine! Nous célébrons nos canons qui portent à deux lieues. Pourquoi faire les modestes? Moyennant la machine à vapeur, nos canons portent à mille lieues et plus. De Paris ou d'ailleurs, on ajuste une ville; Pékin, si vous voulez.

Par le télégraphe, on prévient la machine qui marche contre vent et marée. Elle est prête, elle ouvre ses vastes flancs; on la remplit de ferraille homicide: elle part: c'est un volcan, c'est le tremblement de terre, c'est le choléra qui arrivent à la fois.

Imaginez ce que pourra l'homme qui aura le plus de machines à ses ordres. Comme il fera bon résister à cet homme-là! Comme ce sera chose facile de refuser de l'adorer, s'il en croit les lâches gredins qui lui diront qu'il est Dieu et qu'il doit exiger qu'on l'adore!

Croyez-vous qu'il ne se rencontrera pas de tels gredins, et beaucoup? J'en aperçois de tous côtés la graine immonde. Elle a été semée abondamment, elle lève désastreusement. Croyez-vous qu'ils n'auront pas d'influence? Je dis qu'eux seuls seront influents.

Un maître du monde qui ne craindra pas Dieu, que voulez-vous qu'il devienne, sinon un fou qui se laissera persuader qu'il est Dieu? Pendant trois

siècles, la possession de quelques légions toujours indociles, mais devant qui tremblait la bassesse universelle, a fait craquer la cervelle des empereurs romains.

Or l'empereur futur commandera cent fois plus de légions; et pour dominer une humanité plus déchue, puisqu'elle sera tombée de la hauteur chrétienne, il aura encore la machine.

L'admirable machine, admirablement perfectionnée, plus vaste, plus rapide, insubmersible, portant dans ses flancs élargis la mort mille fois mieux outillée; la machine qui ne dira jamais *non*, montée par des machines qui diront toujours *oui*.

Et vous supposez que cet homme ne deviendra pas fou? Et les gredins progressistes qui, dès à présent, le flairent et lui chantent leurs *alleluia* abjects, pullulant alors dans les fanges chaudes qu'illumineront ses regards, vous croyez qu'ils ne lui persuaderont pas d'être Dieu?

Voilà ce que j'attends de la machine, et ce que je lui reproche. Ce n'était pas, peut-être, la peine d'en parler, au risque de scandaliser le genre humain. Le genre humain croit que le télégraphe porte ses pensées, et que la vapeur le fournira de cocos frais.

Dût le bateau à vapeur m'approvisionner de cocos frais, il y a encore une chose que je ne peux lui pardonner: c'est sa laideur. Il est long, il est noir, il n'a ni mâts, ni voiles, ni cordages; son gréement, brutal comme lui, est de chaînes de fer. Dans ce machinisme moderne, on ne voit que dents de fer et chaînes de fer.

Votre bateau à vapeur court comme un commissionnaire; il a la tenue d'un sbire. Pressé et brutal! Il fume, il crie, il pue. Armé d'une épée, il coupera en deux tout ce qu'il rencontrera, et il poursuivra sa course; il ira invinciblement porter l'insolence de la domination, la servitude, la mort.

O le beau navire d'autrefois, savant, courageux et magnifique, plein de nobles et intelligents matelots, qui fendait bravement l'onde rebelle, qui luttait de science et d'audace avec l'ennemi, de force avec la mer, de ruse avec le vent, et dont les voiles s'enflaient sous la brise, comme des seins gonflés de lait! . . .

Enfin, le *Lycurgue* entra dans le port de Civita-Vecchia, et la noire et infecte machine, cessant d'agiter ses ailes ou plutôt ses pattes tapageuses, nous jeta sur le sol italien, sur le tranquille sol pontifical. Nous voilà chez le Pape, c'est-à-dire chez nous.

XIII

CIVITA-VECCHIA. — TRIO DE SERGENTS

Donc, nous foulons le domaine du roi de la paix, qui enseigne que les hommes portent une âme créée de Dieu, dans leur corps formé des mains de Dieu!

A vrai dire, Civita-Vecchia ne semble pas un lieu de plaisance. C'est un roc nu, brûlé du soleil, battu du vent.

Lorsque j'y posai le pied pour la première fois,

que tout cela me parut beau! C'est l'Italie; je voyais des figures italiennes. Il y en avait encore.

La mer était si verte et si bleue, et la langue italienne si sonore! . . . J'achetai deux oranges pour un sou.

On me rendit une petite monnaie qui portait d'un côté l'effigie des saints Apôtres, et de l'autre une bénédiction pour ceux qui font l'aumône.

L'hôtel *Orlandi*, chargé de tant de malédictions, — qu'il n'a pas toutes volées, — je le trouvai aimable d'aspect et de mœurs, et qui n'écorchait pas trop.

J'entrai dans un café. Il y faisait frais. Trois sages y buvaient de l'eau en commentant une gazette de huit jours qui n'avait qu'un pied de long.

Au-dessus du comptoir, je remarquai une madone devant laquelle brûlait une veilleuse. Tout cela était paisible, honnête, heureux.

A mon second voyage, la ville possédait une garnison française, et l'on travaillait aux fortifications. Hélas! Europe, qu'il faille fortifier les États du Pape!

Sur les rivages, des tours furent élevées par les Papes, mais contre le Sarrasin: qui eût cru qu'on les dût rebâtir lorsqu'il n'y a plus de Sarrasins!

A mon troisième voyage, on ajoutait aux fortifications, et l'on commençait les travaux du chemin de fer.

A présent les fortifications sont faites, la garnison française est doublée, le chemin de fer marche, — et le trône du Pape est ouvertement menacé.

Ainsi, une fois, Civita-Vecchia me parut ce que j'avais vu de plus charmant.

Elle n'a pas tout perdu; elle est toujours le seuil de Rome! Mais du premier enivrement à l'heure présente, il y a loin!

J'entre dans mon vieux café. Il est plein de bruit. A travers la fumée des pipes, je reconnais deux figures: la madone et le *Constitutionnel.*

Près de la table où je m'assieds, trois jeunes sergents français boivent de la bière. Leur conversation mousse beaucoup, sitôt qu'ils me voient.

J'y démêle quelque dessein de m'éblouir. L'un conte avec de grands rires comment il a vu marier l'objet de son premier amour.

Riant plus haut, l'autre dit comment il a bien effrayé sa bonne femme de mère par la vigueur de ses blasphèmes, dont il donne des échantillons.

Ces garçons parlent correctement. Ils ont fait leurs classes. Entre les deux qui posent en sacripants pour exciter mon admiration, le troisième prend la pose de sage, et sourit à l'illusion de la jeunesse qui croit n'avoir plus d'illusions. C'est lui le vrai désillusionné; il veut m'en convaincre.

C'est lui qui ne croit à rien, ni à l'amour, ni à la famille, ni à Dieu, ni à l'épaulette, ni à la vie. . . . Le roman-feuilleton partout!

Ces trois petits sergents sont trois romans-feuilletons, et je dirais bien quels sots les ont signés; mais plutôt sortons de ce mauvais air.

XIV

PALO

Sur la solitaire et très belle route de Civita-Vecchia à Rome, il y avait au temps jadis, un lieu étrange, presque sinistre, charmant à voir. Le chemin de fer l'a avalé. On le nommait Palo.

C'était une vaste et imposante masure, assise sur le roc, les pieds dans la mer. Là logeaient pêle-mêle la douane, la gendarmerie, la poste, et je ne sais quoi encore qui se donnait pour auberge.

L'ensemble ne ressemblait à rien de connu. Tout avait un caractère de délabrement noir et fier: une ruine qui ne se plaint point, qui ne se trouve point à plaindre, qui n'entend point qu'on la plaigne!

Je me représentais ces fils de grande race, déchus, mais qui n'échangeraient point leur blason décoloré pour toute la gloire de la banque. S'il existe aujourd'hui de ces gens-là, je l'ignore.

Dans la salle d'auberge de Palo, l'on voyait une madone et sa lampe allumée, des fusils au manteau de la cheminée, une sorte de vieille table brune pour tout meuble. L'horloge était arrêtée.

Pourquoi une horloge là où le temps est sans mesure? La fille d'auberge regardait l'espace. Elle tourna lentement la tête pour voir quel indiscret se permettait de lui demander un verre d'eau.

Son attitude avait intimidé M. Osselet, Coquelet de ce premier voyage. Il m'en parla longtemps.

« Et la princesse de Palo? Comme ces gens-là servent le voyageur! Infâme peuple! ! »

Ainsi M. Osselet décriait la fierté romaine. Il n'osait demander un service ni refuser un pourboire, crainte d'être assassiné. Actuellement il plaint les Romains, « timides esclaves des cardinaux. »

Il faut lire quelquefois le *Siècle* pour comprendre comment les idées s'arrangent dans la tête de M. Osselet, homme excellent d'ailleurs, plein de vénération pour la gendarmerie française.

Sous la madone de l'auberge de Palo, une paysanne fatiguée s'était endormie, assise par terre. Son enfant dormait à côté d'elle. Ils étaient bien pauvres, ils dormaient d'un tranquille sommeil.

L'ami avec qui je voyageais alors me dit: « On nous parle beaucoup d'égalité. Mais sommes-nous les égaux des gendarmes, des sous-préfets, de M. Osselet qui est plus riche que nous?

« Il y a du doute! Le baudrier, l'habit brodé, la bourse enflée, constituent de fortes inégalités. Nous les subissons toute notre vie, sans assurance humaine de trouver l'égalité par delà.

« Vois cette madone! C'est un portrait de famille. La sainte Vierge est ici un ancêtre, la mère de toute la race, aussi bien dans cette misérable auberge qu'au Vatican et dans tous les palais de l'État.

« Marie, la paix, la joie et le salut du Monde! Marie, par qui le Christ est devenu notre frère! »

Cette parole entra dans mon esprit; et le premier parfum de Rome embauma mon cœur.

XV

LES LÉGATS DU PAPE

Un homme vêtu de bure, chaussé de sandales, passager de troisième classe sur le bateau à vapeur, daigne accepter une place dans ma voiture.

Il ne porte d'autre bagage qu'un livre et un petit sac, contenant ses provisions de Paris à Rome. Il est franciscain, homme de grand savoir.

Humble, naïf, éloquent, d'une invincible douceur, d'une intarissable joie. Il n'aime que sa cellule, et il a fait vingt terribles voyages.

Au premier ordre, sans fermer son livre, il quitte sa cellule, n'emportant ni valise ni manteau. Il s'en va au nord, au midi, dans les sables, dans les neiges.

Il remplit sa mission, il revient, il rend compte et reprend sa lecture interrompue. Tels étaient les envoyés du Pape, ces hommes redoutables.

Ces hommes qui, chargés d'aller poser la borne de la justice, parcouraient le monde pieds nus, bravaient tout péril, tout ennemi, toute mort;

Et, forçant les camps et les palais, devant l'éclat du sceptre et devant l'éclat du glaive, disaient au victorieux: *Non amplius !* au tyran: *Non licet !*

Le souvenir des légats fait trembler M. de Sacy: « Semblables aux envoyés de l'ancienne Rome, qui traçaient autour des rois le cercle de Popilius! »

Il rassemble d'autres traits communs aux légats pontificaux et aux ambassadeurs de Rome, et conclut que la ressemblance est entière.

Monsieur, remarquez-vous la ressemblance de Louis XVI et de Robespierre? Tous deux nés d'une femme, tous deux voyant par les yeux, entendant par les oreilles;

Tous deux acclamés du même peuple, morts sur le même échafaud. — Robespierre et Louis XVI sont le même homme, évidemment!

Et vous-même, en quoi différez-vous de M. Havin? Même procédé pour faire connaître vos pensées, hélas! trop souvent les mêmes. Seulement, M. Havin a plus de lecteurs.

Si je vous comparais? . . . Mais vous diriez que M. Havin est une force brute, que vous êtes une force spirituelle, que ces deux forces diffèrent.

Il y a justement cette différence,—plus marquée, — entre les ambassadeurs de l'ancienne Rome et les légats de la nouvelle.

Ce n'est pas même chose de dire: « Je t'interdis cela, parce que j'ai la force; » ou de dire: « Je t'interdis cela, parce que tu n'as pas le droit. »

Et cette voix qui venait commander au nom du droit, en même temps elle suppliait au nom de l'amour. Cette voix ne prononce qu'un mot: J'aime!

O puissant, qui m'obliges à te réfréner, j'aime le droit, j'aime ceux que tu persécutes, et toi, je t'aime aussi!

Comme elle a transmué le nom d'*Eva*, souvenir de la perdition, au mot *ave*, mémorial du salut, ainsi

de *Roma*, la force, l'Église a fait *amor :* « Mutans *Romæ* nomen. »

S'il fut un temps où l'intelligence publique donnait l'empire à la force morale, où donc était le mal, gens d'esprit qui condamnez ce temps?

Quel mal que ce roi n'ait pu dévorer une nation? ni ce roi faire de la fausse monnaie? ni ce roi répudier sa femme? en quoi en êtes-vous lésés?

Gens d'esprit qui avez tant haï la force morale, prenez garde! Voici que la force morale n'empêche plus d'annexer les provinces, de rompre les traités.

Un temps viendra qu'on aura envie d'annexer les maisons, de rompre les contrats. Si la force morale disparaît tout à fait, la force brutale régnera tout à fait.

Il ne fallait pas parler de force morale aux envoyés de César; ceux de Mazzini supprimeront même les journaux, même les journalistes.

Réfléchissez, gens d'esprit. « La lumière est encore avec vous pour un peu de temps. Marchez, pendant la lumière, de peur que les ténèbres ne vous surprennent. » Car la nuit sera plus longue qu'en la saison d'hiver!

Pour moi, dont les réflexions sont faites, j'aurais baisé la bure de ce *frate*. En lui je revoyais la race des envoyés du Pape, des envoyés de la Justice et de l'Amour. Je pensais à mes pères inconnus.

Qui leur a porté la foi? De quelle source a-t-elle coulé jusqu'à leur campement sauvage? Elle est venue de Rome. Un envoyé de Rome a fait le signe de la Croix sur leurs fronts.

Devenus enfants de Dieu, ils ont vécu consolés à l'ombre de la Croix. Quand on a voulu leur ôter la Croix, et avec elle leur héritage divin,

Alors les envoyés de Rome sont accourus, et la lumière est restée dans ces âmes, et la liberté et l'espérance ont encore consolé ces simples cœurs, et ils m'ont transmis un sang chrétien.

O Rome! ô douce mère des peuples, sois bénie pour les dons que tu m'as faits dans mes pères; sois bénie des joies que tu as versées durant des siècles sur ces petits de la foule, sur ces gens de peine et de labeur!

Sois bénie des vertus que tu leur as enseignées, des humbles prières qu'ils ont élevées vers Dieu, des miettes de pain et des gouttes d'eau que leur indigence a données à l'indigence; sois bénie des rayons qui ont illuminé ces fronts baignés de sueurs!

LIVRE II

ENTRÉE A ROME

I

PORTA CAVALLEGIERI

Nous approchions de Rome, pleins d'émotion, pleins de joie, sentant que Dieu nous donnait quelques-uns de nos jours heureux. Nous n'étions pas des curieux impatients ni des gens à convertir et qui cherchent à se défendre ou contre le diable ou contre le bon Dieu: nous arrivions avec l'amour dans le cœur; nous rentrions plutôt que nous n'arrivions.

Nous avions tout à souhait: de vaillants chevaux, un excellent postillon, beau garçon, poli et de bonne humeur, qui ne semblait pas moins charmé que nous de voir Rome, et qui nous savait gré de notre allégresse. Le stoïque *frate* lui-même laissait battre son cœur. Un détour de la route nous montra en plein le Dôme déjà salué de plus loin.

Le temps était magnifique, le soleil descendait dans toute sa pompe, illuminant et embrasant l'espace; la croix étincelait sur la coupole enveloppée d'une pourpre adoucie. Fra Gaudenzio n'y put tenir. Il cria au postillon d'arrêter, il étendit

les bras, comme pour étreindre le Temple et la Ville. « *Ecco,* dit-il, *ecco!* » Ses yeux se mouillèrent.

Qu'il y avait de tendresse dans ce cri, et combien, sans se l'avouer peut-être, il avait désiré repaître ses yeux des splendeurs qui leur étaient rendues! Après un court silence, les yeux toujours attendris et la main toujours levée vers son beau ciel, il reprit:

« — Cette illustre et charmante Elpis, qui a composé, il y a treize cents ans, l'hymne que nous chantons aux vêpres des saints Apôtres, ne pensez-vous pas qu'elle avait ce même ciel sous les yeux, et qu'elle l'a bien dépeint? Voyez: *Aurea luce et decore roseo . . .*

«*Roma! Roma! madre mia Roma!* très chère Rome, à qui Dieu a donné les saints Apôtres, garde bien le présent de Dieu! »

Et, son cœur débordant tout à fait, il se mit à chanter d'une belle voix d'église:

O felix Roma quæ tantorum Principum
Es purpurata pretioso sanguine,
Non laude tua, sed ipsorum meritis
Excellis omnem mundi pulchritudinem !

II

A GENOUX

Abandonnant nos passe-ports à la bienveillants police romaine, et confiant nos bagages, y comprie le panier de Fra Gaudenzio, à la bonne figure de notre postillon, nous nous hâtâmes vers Saint-Pierre. Nous espérions que les portes ne seraient point fermées.

Mais lorsque nous arrivions au milieu de la Colonnade, l'*Ave Maria* se fit entendre. Il était trop tard. Nous montâmes néanmoins les nobles degrés du péristyle. De nos mains, de nos fronts, de nos lèvres nous touchâmes les portes sacrées!

Ave, Petre! Salut, pasteur des peuples, plus grand que Moïse; bienheureux Simon Bar-Jona, *Simon, fils de la Colombe,* à qui l'esprit daigne révéler ce que la chair et le sang ne révèlent point, et qui le premier entre les hommes as dit au Christ: Vous êtes le Fils de Dieu!

Ici donc ont pris racine tes pieds que le Christ avait lavés pour te donner part à son royaume, tes pieds vainqueurs qui ont humilié le Capitole et foulé les puissances de Satan! C'est ici ta demeure, d'où tu domines le monde! C'est ici ton sépulcre plein de vie et de gloire!

Nous nous agenouillâmes auprès de Fra Gaudenzio prosterné. Rome, du moins, ne laisse pas de respect humain à vaincre, et l'on y peut, sans donner de scandale, adorer Dieu en pleine rue.

Le glorieux Rousseau, le glorieux compère de Thérèse Levasseur, disait à un sien disciple: « Pourquoi te mettre à genoux? tu seras toujours assez près de la terre! »

Glorieux Rousseau, je me mets à genoux, précisément parce que je me trouve trop près de la terre. L'homme n'est grand qu'à genoux. En s'agenouillant, il témoigne qu'il ne peut tenir tout entier dans l'exiguïté de lui-même.

Il confesse qu'il connaît, qu'il aime et qu'il adore un Être plus grand, plus beau, plus noble, meilleur

que lui et que le monde. Prosterné devant cet Être supérieur, il entre en communication avec sa majesté; il lui demande des sentiments qui l'agrandissent, une loi qui l'élève.

Je ne me sens plus si voisin de la terre, si *un* avec elle, lorsque, les genoux ployés, je demande au prêtre de me bénir, au saint de prier pour moi; lorsque, empruntant la parole du juste, je dis à Dieu: « Seigneur, parlez; votre serviteur écoute! »

Agenouillé pour adorer, loin de toucher la terre, je sens tomber les poids qui m'y attachent, je me sens pousser des ailes. Le pharisien priait debout. Derrière lui, le publicain prosterné se dépouillait de sa misère et se préparait à prendre vol.

Quant à ceux qui ne s'abaissent point devant Dieu, je connais ces êtres fiers. Agenouillés ou non, je les vois partout plus que courbés devant quelqu'un ou devant quelque chose: il y en a devant l'Institut, il y en a devant les journaux; il y en a qui se tiennent ainsi devant eux-mêmes!

III

LES FENÊTRES DU PAPE

REVENUS au pied de l'Obélisque, nous récitâmes un *Pater* et un *Ave* pour gagner l'indulgence accordée par Sixte-Quint à ceux qui salueront la croix dont l'Obélisque est couronné.

Profitant des dernières lueurs du jour, nous restâmes là, jouissant du voisinage de Saint-Pierre, et

du cristal jaillissant des fontaines, et des étoiles qui paraissaient dans le ciel bleu.

Quelques fenêtres s'allumèrent au Vatican. C'étaient celles du Pape. Cette faible clarté ne réjouissait pas moins nos yeux que la clarté naissante des étoiles. *Povero Papa !* nous dit Fra Gaudenzio.

« *Povero Papa*, il donne encore des audiences, il n'a pas encore fini sa rude journée. Combien de soucis derrière ces vitres ! Et nous sommes là si tranquilles ! — Voyez, poursuivit-il, quelle solitude !

« Le voilà, ce terrible Vatican ! On le croirait vide. Quelques gardes à la porte, quelques serviteurs, quelques pèlerins qui viennent chercher une bénédiction, quelques secrétaires. . . .

« Le moindre duc d'Allemagne, que dis-je ? le moindre argentier d'Angleterre ou de France, entretient autour de lui plus de pompe et de courtisans. *Argentum et aurum, non est mihi.*

« Néanmoins, ils ne se trompent pas, ceux qui dirigent tant d'efforts contre ces murs dont la majesté désarmée ne renferme que les nobles forces et les nobles richesses de l'esprit !

« Ils ne se trompent pas, ces fils de Satan ! Le Vatican est la forteresse du monde chrétien. Qu'il soit emporté : la terre de l'homme et son âme appartiennent au vieil ennemi.

« Comparez ce qui est ici et ce qui est là-bas, sous la bannière du diable ; ce que l'on pense ici, ce que l'on rêve là-bas ; ce qui serait détruit avec ceci, ce que promettent les éléments qu'on tient prêts là-bas.

« Comparez l'œuvre visible des Papes et l'œuvre

possible de ces politiques, de ces écrivains, de ces soudards qui se proposent de refaire le monde. Comparez les croyances, les vues, les mœurs.

« O triste race d'Adam, si l'ennemi l'emporte! si ton Christ disparaît un seul jour! Mais pourquoi l'ennemi n'est-il pas déjà maître? Il a tant de canons, tant de journaux, tant de langues, et si bêtes!

« *Amen, amen, dico vobis :* sur cette demeure dont nous ne voyons que la faiblesse et le délaissement, l'ange qui pénétra dans les prisons d'Hérode, invisible et invincible, plane l'épée à la main. »

IV

L'OBÉLISQUE DU VATICAN

Une parole incidente ramena notre pensée sur l'Obélisque.

— Vous avez un obélisque à Paris, dit Fra Gaudenzio; un pacha vous a fait ce présent.

Je l'ai vu, votre obélisque: il est dressé sur une place démesurée et froide.

La place de la *Concorde.* Un joli mot! L'autel de la Concorde fut la guillotine.

Les prêtres de la déesse Concorde sont divisés en trois collèges: infanterie, cavalerie, artillerie.

J'ai passé sur la place de la Concorde un jour que la cavalerie officiait.

Belle place française! Tout est réglementaire contrepesé, tiré au cordeau, brossé.

Il ne faut qu'une longue-vue pour apercevoir les édifices qui bordent la place sur les quatre côtés.

Un Champ de Mars meublé comme un boudoir; contraste original et charmant!

Depuis que j'ai vu la place de la Concorde, je ne souffre plus que l'on vante Venise,

Ni *piazza San Petronio* de Bologne, ni cette misère de *Colonnato* que voici.

La Concorde est grandiose; elle sent la civilisation; la cavalerie y peut manœuvrer!

Tout votre Paris devient admirable pour les manœuvres et les œuvres militaires.

Ma, scusate : que fait l'obélisque sur cette *bellissima Concordia?* Il vous rappelle l'amitié de quelque pacha turc, *mezzo-birbante.*

Et c'est laid, sot, mesquin, inutile, ennuyeux, orné d'une grille de fonte.

Quelle conversation s'établira jamais sur cette place entre tous ces monuments?

Que se disent les Tuileries et la Madeleine, le Corps Législatif et l'Arc de Triomphe?

Que peuvent-ils dire à l'obélisque et que pourrait-il répondre? Que peut-il dire à ces grosses femmes,

Qui, portant les unes des épées, les autres des avirons, le considèrent;—assises sur des urinoirs?

Place de la Concorde! Parlez français, dites: place de la cacophonie.

Nous, pauvres Romains, nous n'avons pas fait cette noble colonnade simplement pour servir de décor.

Elle abrite le pèlerin, elle l'avertit de songer au tabernacle du Seigneur, retraite éternelle:

Tabernaculum erit in umbraculum diei ab æstu, et in securitatem, et absconsionem a turbine et a pluvia.

Pas une pierre dans Rome qui ne dise quelque chose, et quelque chose de grand!

Par l'inscription qu'elle porte, par la place qu'elle occupe, elle est une lumière, une poésie.

Cet obélisque, ornement du cirque de Néron, languissait muet depuis des siècles:

Un de nos Papes le prit en pitié, Il lui dit: « Je te donnerai un noble poste dans ma Rome.

« Tu as vu le crucifiement de Pierre, tu es un témoin, tu parleras. Ta langue confessera le Christ. »

Il l'enleva de sa main qui assainissait tout, qui rebâtissait Rome, qui aurait rebâti le monde.

C'était notre Sixte-Quint, un *frate*, un de ceux qui ne sont rien sur la terre.

Il enleva donc l'obélisque et le planta ici, mais non pas nu et stupide comme une curiosité.

Il lui fit porter la Croix, il l'enrichit d'une parcelle de ce bois où fut attaché le Rédempteur.

Il voulut que cette Croix dont l'ombre convertit le larron, dont l'attouchement ressuscita les morts,

Couvrît de sa vertu ceux qui passeraient au pied de l'obélisque, et leur portât un pardon.

Ainsi le monument païen devint un héraut de l'Évangile, un serviteur du Dieu vivant.

Lapides clamabunt! A la pierre païenne, Sixte donna une voix digne de Rome et de l'Évangile.

L'obélisque célébrait les dieux Auguste et Tibère. Écoutez-le maintenant:

VOICI LA CROIX DU SEIGNEUR. DISPARAISSEZ,

FORCES CONTRAIRES. IL EST VAINQUEUR, LE LION DE JUDA!

LE CHRIST RÈGNE, LE CHRIST COMMANDE. CONTRE TOUT MAL, QUE LE CHRIST DÉFENDE SON PEUPLE!

Ainsi parle, ainsi prie cette pierre; ainsi elle élève la voix parmi le peuple de Dieu.

O pierre fortunée! bien souvent, passant sous ton ombre, j'ai senti la vertu de la Croix.

Bien souvent j'ai pensé que tu me rendais ainsi ce que tu as éprouvé toi-même,

Lorsque l'ombre de Jésus toucha la terre d'exil et fit crouler les idoles et tressaillir les rochers.

V

DE DIVERSES PRISONS

SI nous avions dû quitter Rome le lendemain, nous n'aurions pas pu rompre l'enchantement qui nous liait devant Saint-Pierre. Là, nous eussions attendu le jour, comme font les pèlerins de la campagne, afin d'être prêts à l'ouverture du seuil sacré.

Nous nous éloignâmes pour quelques heures. Dans la première rue, Fra Gaudenzio nous montra le palais qu'occupe la rédaction de la *Civiltà cattolica*. Heureux journalistes! Logés à deux pas de Saint-Pierre,—et libres de combattre pour lui!

Voici le château Saint-Ange. Cette masse n'est que le débris d'un tombeau. Le faste des tombeaux, poussé si loin par les grands de l'ancienne Rome, frappe toujours notre ami Don Agostino. — « Pesez,

pesez sur la terre! Au jugement dernier, il faudra se lever de là-dessous! . . . »

A Rome, rien n'est isolé, rien n'est muet, rien ne parle à contre-sens; tout tient à quelque chose, dit quelque chose, dit la chose qu'il faut dire. Ce château fort, construit sur un mausolée impérial, est rempli de l'histoire de Rome; il a la majesté romaine et le beau langage romain.

Prison d'État, il reçoit des coupables, des innocents, des fortunes tombées. Les fortunes tombées y méditent sur une cendre d'empereur; les innocents y sont gardés par les images des Apôtres; les coupables lèvent les yeux vers l'ange qui couronne l'édifice: mémorial de la miséricorde divine, l'ange remet son glaive au fourreau.

Quant à sa mine, c'est la belle forteresse d'autrefois, fière et ornée, avec des plates-formes d'où le captif plonge dans le grand espace et dilate sa poitrine dans le grand air. Les forteresses d'à présent, basses et cachées, sont des agents de police déguisés en bourgeois.

Leurs cachots sont nommés *cellules ;* mais où est la joie et la liberté de cœur du moine? Curieux mensonge du langage officiel: un nom monastique au cachot du prisonnier de la force humaine, dans le temps que cette force supprime les retraites où s'enfermaient les captifs volontaires de Jésus-Christ!

Jadis, j'ai pris l'air dans les préaux de la Conciergerie. Comme je me rappelais les plates-formes du château Saint-Ange! Mon « directeur » m'avertissait des supériorités de la prison française: qu'on y est mieux couché, mieux nourri, mieux serré. —

Mais votre prison ne laisse pas voir le ciel! — Est-ce que vous vivez de voir le ciel?

Au fond de mon encrier, où j'ai trouvé la Conciergerie, je ne sais quel mirage, à présent, me montre « le pénitencier » du faubourg Saint-Antoine. On y entend les omnibus et le sifflet du chemin de fer. Point de ciel!

Si mes crimes jamais m'introduisent là, je supplierai qu'on m'accorde une pénitence plus sévère, digne de mon « incivilisation; » je solliciterai les horreurs de la prison romaine avec son mauvais ordinaire, mais avec la plate-forme que la nuit couvre d'un pavillon d'étoiles, avec le grand espace que traveısent le vent et les oiseaux.

Ah! si l'on voulait me mettre au château Saint-Ange, sous le vol des cloches de Saint-Pierre et sous les ailes de l'ange miséricordieux, près des statues des saints Apôtres, sur les cendres de l'empereur Adrien!

VI

LES SENTINELLES

Le pont Saint-Ange est élégant et pittoresque. A l'entrée sont les statues des Apôtres Pierre et Paul. C'est le seuil du Vatican. On y gagne des indulgences moyennant une courte prière. — Sous le pont, dans un lit étroit, coule une eau épaisse, mais c'est le Tibre!

Fra Gaudenzio et moi, nous nommons à nos compagnons les rues, les églises, les palais. Ces noms leur étaient connus; vingt fois ils avaient *lu* Rome.

Sa Majesté Piémontaise est une puissante majesté, mais enlever Rome aux catholiques, voilà un travail d'Hercule.

De braves gens chantaient devant les madones illuminées. Nous nous arrêtâmes un moment place Navone. Ici Agnès triompha des bourreaux, et ses cheveux, pour protéger sa pudeur, croissant subitement, remplacèrent par un voile de velours ses vêtements arrachés.

Le Panthéon d'Agrippa! Ce n'est pas la merveille de l'architecture. La forme avait besoin de passer par le cerveau de Michel-Ange, comme la pensée d'être redressée par le Pape. Balayant les faux dieux, le Pape a consacré l'édifice à tous les saints du vrai Dieu. Ramassant le dôme posé sur le sol, Michel-Ange l'a jeté dans les airs.

Fra Gaudenzio n'admirait ni ne critiquait ni ne voyait l'architecture. —Écoutez, nous dit-il, écoutez saint Paul, qui a vu ce monument dans sa splendeur première: Mes frères, par la foi les saints ont conquis des royaumes, fermé la gueule des lions, arrêté la violence du feu. Par la foi ils ont été remplis de « courage dans les combats, ils ont mis en fuite des armées.

« D'autres ont été cruellement tourmentés, ne voulant pas racheter leur vie présente, afin d'en trouver une meilleure dans la résurrection. D'autres ont souffert les insultes et les coups, les chaînes et les prisons; ils ont été lapidés, brisés; ils ont péri par le glaive. » Ainsi l'Apôtre décrivait la vie des saints et prophétisait sa vie.

Et il ajoute: « L'œil n'a point vu, l'oreille n'a

point entendu, et l'esprit de l'homme ne peut comprendre ce que Dieu a préparé pour ceux qui l'aiment! »

Tout près du Panthéon est la belle église de la *Minerva*, où les Dominicains gardent le corps de sainte Catherine de Sienne, suscitée de Dieu pour tirer les Papes de l'exil d'Avignon; tout près sont les belles églises du Collège romain et du *Gesù*, où les Jésuites gardent saint Louis de Gonzague, saint Ignace de Loyola, saint François Xavier. Nous n'avions pas vu de sentinelles autour du Pape: il y en a cependant, et beaucoup!

VII

PAUL, PRISONNIER DU CHRIST

Fra Gaudenzio toucha de la main et du front une haute muraille: *Santa Maria in via Lata*, nous dit-il. Il demeurait là, Paul de Tarse! Lié à un soldat, il attendait le jugement de César. Captif, il prêchait le Christ; et, malgré ses chaînes, la parole de Dieu n'était pas liée.

Ici, sous la dictée de l'Esprit-Saint, furent écrites quelques-unes de ces Épîtres qu'Ambroise appelle « le lait dont l'Église a été nourrie au berceau. » Ici se formait ce nuage, dit l'Évêque d'Hippone, qui, roulant au gré du souffle divin dans tout l'orbe des cieux, verse partout le feu, la lumière et la rosée.

Certes, les édits impériaux rencontraient de l'obéissance! Mais quel empereur a été et sera jamais obéi comme ce captif qui écrivait là, der-

rière ces murailles, prescrivant des lois que jamais empereur n'eût osé donner, que jamais empereur n'aura le pouvoir d'abolir?

Paul, apôtre du Christ et docteur des nations! Il disait de lui-même cette chose magnifique: « Je suis établi docteur des nations dans la foi et la vérité de Jésus-Christ. » Il se glorifiait de ne savoir rien des sciences humaines, de ne savoir que Jésus crucifié; mais c'était de Jésus-Christ même et non des hommes qu'il avait appris à connaître Jésus-Christ, et je ne m'étonne pas qu'il ait vaincu le monde. — Il a donc vécu là!

Là, prisonnier, — *Paulus, vinctus Christi Jesu,* — il écrivait aux Éphésiens: « Priez, afin que Dieu me donne d'annoncer librement l'Évangile, même dans les chaînes, et que je le publie avec hardiesse, comme je dois. » Là, déjà fatigué par l'âge, — *Paulus senex,* — ayant besoin d'assistance, il se privait pourtant des services de l'esclave fugitif Onésime, pour le renvoyer à son maître.

Mais, lorsqu'il le renvoie, quelles paroles nouvelles dans le monde s'échappent de son cœur, et de combien d'esclaves cet esclave qui retourne sous le joug ne porte-t-il pas la liberté!

« Je vous prie pour mon fils Onésime que j'ai engendré dans mes liens. Je vous le renvoie et je vous prie de le recevoir comme moi-même, non plus comme un simple esclave, mais comme celui qui d'esclave est devenu l'un de nos frères bien-aimés, qui m'est très cher, à moi, et qui vous le doit être encore beaucoup plus, étant à vous et selon le monde et selon le Seigneur.

« Que s'il vous a fait tort, ou s'il vous est redevable de quelque chose, mettez cela sur mon compte. C'est moi, Paul, qui vous écris de ma main, c'est moi qui vous le rendrai. Oui, frère, que je reçoive de vous cette joie dans le Seigneur! Donnez-moi au nom du Seigneur, cette consolation! »

Quelle tendresse dans cette âme de héros! Un prédicateur ne voulait que le caractère et la vie de saint Paul pour prouver l'Évangile. En effet, tout l'Évangile, toute sa sublimité, toute son ardeur, toute son humilité et toute sa charité est en lui. Et comment ne pas croire à la divinité de l'Évangile, puisqu'il fait de tels hommes!

Paul a souffert tant de travaux, subi tant d'injures, et il demande que l'on prie afin qu'il parle avec hardiesse, « comme il doit! » Ravi au ciel, il a vu Jésus-Christ, son propre sang entre les mains, intercédant comme pontife et s'offrant comme victime: et la grandeur de ses révélations comme la grandeur de ses services lui apprend l'humilité; il se fait le père, le frère et la caution de l'esclave!

Ainsi parla Fra Gaudenzio; et nous posâmes nos lèvres sur la muraille de *Santa Maria in via Lata.*

VIII

UN PAPE AVILI

A QUELQUES pas, nous vîmes un certain mouvement devant une église dont la porte était décorée de pourpre. Cette tenture indiquait l'exposition du saint Sacrement; c'est ce que l'on appelle l'adoration des *Quarante heures*. Nous entrâmes. L'église est dédiée à saint Marcel, pape.

L'autel brillait de feux; une foule silencieuse remplissait la nef. Nous nous mîmes à genoux parmi ces fidèles et nous rendîmes grâces. Il est doux de se trouver dans Rome, mais cette joie n'est bien connue que lorsqu'on y revient.

Fra Gaudenzio me présenta son bréviaire ouvert au seizième jour de janvier, fête de saint Marcel, pape et martyr. Voici ce que je lus dans le livre de la prière catholique, et jamais je n'ai mieux respiré le parfum des premiers siècles:

« Marcel, Romain, occupa le Saint-Siège depuis le temps de Constance et de Galère jusqu'à celui de Maxence. Il institua dans la ville vingt-cinq paroisses, afin que le baptême et la pénitence fussent administrés aux infidèles qui embrassaient la religion du Christ, et la sépulture donnée aux martyrs. Maxence le sut et en fut irrité; il menaça Marcel des plus cruels supplices, s'il ne déposait le pontificat et ne sacrifiait aux idoles.

« Marcel ayant dédaigné ces injonctions insensées de la voix de l'homme, Maxence le fit emprisonner

dans les écuries des bêtes destinées aux jeux publics. Il y vécut neuf mois, s'appliquant au jeûne et à la prière, et visitant par ses lettres les paroisses qu'il ne pouvait plus visiter en personne. Délivré par les soins du clergé, il reçut l'hospitalité de la bienheureuse Lucine, *dans la maison de laquelle il dédia l'église qui porte aujourd'hui son nom.* Les chrétiens s'y réunissaient pour prier, et le bienheureux Marcel les instruisait.

« Maxence, en ayant été informé, fit transférer les bêtes dans cette église même, et condamna Marcel à les servir. Ce fut en ce lieu, qu'affligé de cruelles infirmités, Marcel s'endormit dans le Seigneur. La bienheureuse Lucine l'ensevelit au cimetière de Priscille, sur la voie Salaria, le 17 des calendes de février : il avait siégé cinq ans un mois et vingt-cinq jours.

« Marcel a écrit une épître aux évêques de la province d'Antioche, touchant la primauté de l'Église romaine, où il prouve qu'elle doit être appelée *la tête des Églises.* Il établit que nul concile ne peut être valablement tenu que par l'autorité du Pontife romain. Au mois de décembre, il avait ordonné vingt-cinq prêtres pour Rome, deux diacres et vingt et un évêques pour divers lieux. »

Voilà le Pape des premiers temps, et le Pape de tous les temps, et toute la vie apostolique. Quelle sérénité, quelle miséricorde, quel sentiment de force éternelle ! Et combien resplendissante nous apparut cette maison de la bienheureuse Lucine : maison sainte, consacrée en église ; église transformée en écurie et d'autant plus sacrée ; écurie

redevenue une église d'autant plus auguste. Et nous y vénérons le pontife que l'imbécillité de la force avait cru dégrader en l'attachant au service des animaux!

Notre pensée vola vers le Latran, où Constantin, vainqueur de Maxence, installa dans son propre palais, comme maître de Rome, le successeur immédiat du Pape saint Marcel. La glorieuse inscription de l'Église mère retentissait en nous. Elle attestait ce que le captif de Maxence avait proclamé du sein de l'infecte prison où l'imbécillité de la force espérait le vaincre.

Méprisant de folles menaces, le captif affirmait son droit, sa puissance et son éternité. Et c'était le geôlier qui allait mourir.

IX

DEUX COLONNES

En nous entretenant de ces pensées, nous arrivâmes au pied de la colonne triomphale décernée par le Sénat au sage empereur Marc-Aurèle.

Ce sage s'intitulait : « Auguste, parthique, germanique, sarmatique, souverain pontife, tribun vingt-huit fois, empereur sept fois, père de la patrie, proconsul. »

A ces titres, le Sénat trouva bon d'ajouter la divinité. En souvenir des victoires du dieux Marc-Aurèle sur les Barbares, il lui éleva une colonne qui ne devait pas périr.

La divinité du sage empereur étant néanmoins

tombée, Sixte-Quint a pris sa colonne et lui a donné une autre destination. Il y a placé la statue du frère de l'esclave Onésime, et elle dit :

« Maintenant que je porte le disciple du Christ, qui, par la prédiction de la Croix, triompha des Romains comme des Barbares, c'est maintenant que je suis triomphale et sacrée. »

Nous arrivons à notre logis, *piazza di Spagna*, sur les premières pentes du Pincio. Là s'élève le palais de la Propagande, où toutes les langues apprennent à confesser Jésus-Christ, et où s'allument les flambeaux qui portent dans tout l'univers la clarté du Vrai. Si nous avions l'œil des saints, nous verrions des légions d'anges s'envoler de ce lieu.

In omnem terram exivit sonus eorum ! Ainsi chante l'Église en la fête des Apôtres, et Dieu disait à Isaïe :

« J'enverrai vers les peuples qui sont au-delà des mers et dans les îles reculées, vers ceux qui n'ont jamais entendu parler de moi ; et tous vos frères reviendront à vous, et j'en choisirai parmi eux pour en faire des prêtres et des lévites. »

Devant la Propagande, Pie IX a érigé la colonne de l'Immaculée Conception. C'est un débris antique ; la vérité dont il porte le symbole est plus vieille que lui. Ce monument est bien à sa place, à l'entrée du séminaire de toutes les nations : *Beatam me dicent omnes generationes.*

O Rome ! ô terre de la lumière, des miracles et de la miséricorde ! Sous nos fenêtres, est l'église de

Sant' Andrea delle Fratte; une pauvre église longtemps sans gloire, sans histoire et sans nom.

Un jour, il y a vingt ans, dans cette église, mon cher Théodore de Bussière fit entrer par hasard un Juif. Par hasard le Juif demeura seul devant l'autel. Il ignorait toute religion, il haïssait le christianisme. Une image apparut et sourit. Le Juif n'entendit rien et comprit tout: il sortit chrétien, il est prêtre, et l'odeur du miracle est restée dans la pauvre église de *Sant' Andrea.*

Nous voulûmes remercier Fra Gaudenzio. — Non, dit-il, c'est à moi de vous rendre grâce; vous m'avez fait gagner l'indulgence. A Rome il y a une indulgence pour celui qui guide les pas de l'étranger.

LIVRE III

PAPES ET EMPEREURS

Après ces émotions de l'arrivée, je ne trouvai ni ne cherchai le repos. J'entendais de grandes voix, je voyais de grandes images; les souvenirs du plus lointain passé surgissaient dans ma mémoire, mêlés aux choses du présent. Le Vicaire de Jésus-Christ dominait tout. Les autres figures passaient ou se transformaient; celle-là demeurait immuable et la même.

Je voyais les Césars et l'empire se soulever contre le Pape, et tomber en poussière. Je voyais le Pape prendre cette poussière et former des rois et des peuples qui bientôt, ingrats, conjuraient sa perte et couraient à la leur. Ils passaient laissant des ruines; Lui, la main sur les choses qui ne doivent pas périr, restait debout.

Je le voyais dans la clarté des temps pacifiques, l'œil tourné vers les orages futurs, alimentant de sa main prévoyante la lampe qui fait le véritable jour. Je le voyais dans les ténèbres, portant de sa main fidèle le seul flambeau qui ne fût pas éteint, soutenant de sa main patiente le seul édifice qui n'eût pas croulé, relevant de sa main tendre les décombres sous lesquels gémissait la terre.

Aux jours d'orgueil, quand l'homme tombe dans

l'adoration de ses propres œuvres et ne veut d'autre Dieu que lui-même, je le voyais braver cette démence. D'une voix calme, sans crainte et sans colère, il disait aux peuples: « Vos idoles ne sont que des démons; c'est le Seigneur qui a fait les cieux. »

Ainsi l'histoire se déroulait en mon esprit, pleine d'un seul homme; mais cet homme est l'homme de Dieu, qui est venu quand le monde périssait sous l'empire de Satan, pour arracher le monde à Satan et l'emporter dans la vie de Dieu. L'œuvre n'est pas achevée, le combat n'est pas fini, mais l'homme de Dieu vaincra.

Il ne se rend pas, il ne meurt pas. Il a longuement expérimenté l'infécondité de la force et l'impuissance misérable de la mort. *Il y a des funérailles d'où s'exhale une odeur de vie.*[1] Cest l'odeur que l'on respire à Rome. Depuis les funérailles de saint Pierre, elle monte incessamment d'un millier de tombeaux. Elle n'a point menti aux siècles passés, qui ont été l'avenir; elle se fondra dans les parfums de l'éternité.

Sous ce ciel qui ne change point, je ne vois rien de nouveau. Le Pape n'a en face que de vieux adversaires; l'essai d'aujourd'hui n'est que la prolongation d'une entreprise qui compte dix-huit siècles d'avortements.

[1] Mgr Pie, évêque de Poitiers.

I

NÉRON ET PIERRE

Octave avait pu se faire Auguste; Auguste, empereur, fut fait Dieu. Il eut des temples, des prêtres, des sacrifices; il se vit obligé de borner l'empressement qui lui dressait des autels. Voilà Rome et le monde romain au comble de la splendeur, dans la parfaite floraison des arts, des lettres et de la victoire, au lendemain de Cicéron, de Brutus et du grand Jules, aux jours de Virgile et d'Horace, quand la paix fermait le temple de Janus.

Point d'appareil de force, peu de troupes dans Rome et dans l'Italie. Auguste habitait une maison de particulier, sans garde; il allait par les rues vêtu d'une toge de laine; et on ne l'aimait point, et il pouvait tout: assez défendu par la terreur de n'avoir point de maître ou d'en avoir un pire que lui! Il était le protecteur des délices, le distributeur des emplois. Consuls, patriciens, peuple, Rome entière et le monde se ruaient dans la servitude.

Auguste meurt; le monde, *turba salutatrix*, se place sur deux rangs et incline le front devant Tibère. Tibère, de la boue détrempée de sang! Il ne fut que plus servilement adoré. Caligula et Claude sont dieux. Pierre de Galilée vient habiter Rome; Néron monte sur le trône. Néron est le maître et le Dieu du genre humain ; plus dieu qu'Auguste et que Tibère, plus dieu que Caligula et Claude, et lui-même il croit à sa divinité.

Néron, chef-d'œuvre de l'insolence de Satan qui veut être adoré dans ce composé de toutes les corruptions, ardent à tous les crimes! Néron, fou, féroce, tout-puissant, lâche! Et en même temps, Néron est un lettré, un artiste, un magnifique. Il a en lui toutes les sèves et toutes les lumières de la civilisation romaine; il en est le fruit suprême, la maturité. Il fallait Rome et Jules César et le siècle d'Auguste pour produire Néron.

Il a l'instinct de ce qu'il doit faire. Il jette Rome dans le sang et dans le feu, mais il la plonge aussi dans les voluptés, et si avant qu'elle ne pourra se déprendre. Il donne la dernière main à la corruption païenne. Le Christ luttera longtemps contre cet ennemi capable de déconcerter tous les sages! Néron communique à la canaille le goût de sang chrétien; elle en aura soif trois cents ans.

Pierre n'est que le chef d'une secte méprisée, fouetté à Jérusalem, compté à Rome pour si peu de chose qu'on lui a laissé la vie. Néron devine le Pape; il le prend et le tue. Chose étrange! ce sang de rien lui fait honneur auprès de son peuple. Le peuple de Néron a les instincts de Néron; il hait les chrétiens, à peine encore visibles aux yeux des politiques. Déjà, sans doute, les chrétiens visitaient les pauvres; en leur portant des aumônes, ils cherchaient à les éloigner du cirque et du lupanar, principaux temples où l'on servait les dieux.

La persécution des chrétiens couvrait l'incendie de Rome et alimentait le cirque; l'instinct de Néron ne pouvait voir plus loin. Dieu cependant fait son œuvre par la main de Néron; il jette les

assises de sa Ville au milieu de la cité de Satan. Dans les fondations de cette Rome du ciel, il faut des pierres éprouvées. La persécution y pourvoit: elle écartera les sages, les gens de compromis et de mélange qui s'offriront pour dresser la croix sans renverser les idoles, pour concilier Jésus-Christ et Satan. Arrière, arrière! il faut choisir!

La sagesse humaine choisira; son choix montrera ce qu'elle est, et les hommes qui cherchent Dieu dans la droiture de leur cœur la jugeront. Par ce moyen encore la cité infernale périra, et les murs de l'édifice sacré monteront vers le ciel. Vous les allez connaître, les fils de l'antique vertu, qui pleurent la liberté! Ils choisiront de servir ce qu'ils méprisent et de persécuter ce qu'ils honorent, et Tacite n'aura que les vertus qui n'empêchent pas d'être sénateur.

Ainsi Néron pourra revivre dans ses successeurs, et les meilleurs tiendront assez de lui pour que leur sagesse égare, pour que leur modération corrompe, pour que leur humanité fasse couler le sang. Ainsi la fange païenne deviendra sans cesse plus épaisse et plus profonde, et Rome n'aura plus de héros. Les héros seront pour le Christ: à lui tous les grands esprits, toutes les grandes âmes! Par ces vainqueurs qui n'ont voulu que mourir, Rome se trouvera conquise en moins de temps qu'elle n'en a mis à sortir du Latium. Néron s'est trompé, Satan s'est trompé; quiconque lutte contre Dieu sera trompé.

Néron n'en reste pas moins la personnification la plus complète du règne de Satan. Il est l'expres-

sion suprême de l'empire du mal, le vicaire du diable, comme Pierre, qu'il a tué, est le vicaire de Jésus-Christ. Satan ne fera jamais mieux que Néron. Toutes les copies qu'il en a données sont inférieures à ce type de scélératesse où dominent également la cruauté, la luxure, la bassesse et le ridicule. Il fallait que Néron fût ridicule; il fallait que cette bête qui foulerait le genre humain comme la grappe dans la cuve, ne fût ni lion, ni tigre, mais pourceau. Satan n'est pas satisfait de broyer l'homme, il veut le moquer. En toutes ces figures de Néron qui ont souillé la terre, on retrouve le pourceau.

Il se vautrait, et dans ses débauches, il contaminait tout ce qui avait été l'honneur de Rome. Bel esprit, auteur, jardinier, général, chanteur, danseur, cocher, toujours entouré d'histrions en tout genre dont il était la fortune et la risée, toujours suivi de ses claqueurs. Il renversait des montagnes et en élevait d'autres. Sa maison couvrait deux des collines de Rome. Dans ce palais d'or, de marbres rares, de curiosités précieuses, il donnait des fêtes et s'amusait à faire mourir les convives. Il aimait les fleurs et la gloire. Il était poltron. Il ne tuait pas toujours pour son plaisir, il tuait souvent parce qu'il avait peur, mais cela lui faisait toujours plaisir de tuer. C'est bien Néron qui devait crucifier Pierre!

Tel était le cinquième héritier de César, l'empereur qui se trouva le premier face à face avec l'Église et qui tua le premier Pape. Il régna dix ans. Après lui la puissance impériale fut portée

par d'autres fous, volée par des soudards, achetée par des faquins, et Néron parut grand. Il fallait un maître. Tant qu'il y en eut un, la multitude, réunie dans le cirque, le salua des mêmes acclamations: « Tu es le maître, tu es le premier: bonheur à toi! Plus heureux que tous, à toi la victoire! *Ab ævo vinces*, tu vaincras éternellement! » C'était Titus, c'était Caracalla, c'était Didius Julianus; peu importait à la foule. Et peu importait aussi qu'un coup d'épieu mît fin à l'éternité de l'empereur: un autre empereur donnerait à la foule du pain et des jeux.

Mais si tous les empereurs ont été fidèles à la politique de Néron; si les doux et les féroces, les sages et les fous, ceux qui auraient davantage compté sur la séduction et ceux qui ne comptaient que sur le fer, sont venus au même point contre le christianisme et ont tué les chrétiens ; les Papes, de leur côté, n'ont pas été moins fidèles à la politique de Pierre. Les savants et les simples, les hardis et les timides, ceux que la violence ne peut épouvanter, ceux que la caresse entreprend d'amollir, tous viennent au même suprême argument: Mieux vaut obéir à Dieu qu'aux hommes! Ils meurent. L'histoire des successeurs de saint Pierre, pendant deux cent cinquante ans, est terminée par les mêmes mots: « Couronné du martyre. »

Où arrive-t-on ainsi? A Constantin. Saint Marcel venait de mourir, esclave, attaché au service des bêtes; les acclamations du cirque venaient de saluer Maxence; la croix paraît dans le ciel, Constantin la plante sur le Latran: *ab ævo vinces!*

La statue de Néron, haute de cent pieds, qu'il s'était érigée à lui-même, statue de Nabuchodonosor, se dressait encore à l'une des entrées de l'amphithéâtre, mais l'empire n'était plus. César baptisé abandonne le gouvernement de Rome au pape Sylvestre et à ses successeurs, « n'estimant pas que l'empereur de la terre dût retenir la puissance, là où l'Empereur du ciel a établi le principat du sacerdoce et le chef-lieu de la religion. » Il emporte dans ses bagages le souverain pontificat des dieux, moins pour le prendre que pour ne pas le laisser.

Précaution de la politique humaine, promptement funeste à la dynastie du héros qui venait d'affranchir l'Église et au nouvel édifice impérial dans les fondements duquel il jetait ce bloc ruineux ! Il ne fallait ni emporter ni laisser le pontificat des idoles, il fallait l'abolir. Parce qu'ils étaient souverains pontifes des dieux, les successeurs de Constantin se crurent pontifes de Jésus-Christ. Ils tentèrent continuellement de régir l'Église, de changer la doctrine, d'accomplir par l'art des prêtres de cour et des eunuques ce que n'avaient pu faire les bourreaux. L'empire d'Orient y a succombé, l'Église de Dieu en a tiré sa vigueur et sa gloire. Rome avait fait les martyrs, Byzance fait les docteurs ; et, comme le corps du Christ s'était agrandi dans les tortures, la doctrine du Christ se développe et resplendit dans les contestations.

L'Église ne regretta pas d'avoir vu finir la longue période du martyre. Lorsqu'elle célébrait le triomphe des martyrs, elle avait à pleurer la

honte des apostats et le malheur horrible des bourreaux. Elle demande à Dieu la paix, afin qu'elle puisse le servir en tranquillité. A ceux qui la menacent de mort, elle montre ce fleuve de sang qui a submergé l'empire et porté la croix sur le temple de Jupiter Capitolin.

II

SAINT GRÉGOIRE Ier, SAINT GRÉGOIRE II, LÉON L'ISAURIEN

AUSSI certainement qu'elle sait qu'aucune persécution ne la pourra détruire, l'Église sait que la persécution ne lui manquera jamais. La férocité des Césars de Rome est vaincue, voici la félonie des Césars de Byzance; voici les coups traîtres, les mains parricides soudoyées par la lâcheté; voici des invasions. Depuis Constance jusqu'à Léon l'Iconoclaste, près de quatre siècles d'avanies, d'insultes, de fourberies infâmes; et les Vandales, les Huns, les Goths, les Lombards! Mais, dans l'intervalle, Grégoire le Grand a paru. Grégoire, patricien de Rome; par la majesté de sa constance, le dernier de l'ancienne Rome, qui ramassait en lui tout son éclat pour mourir; par sa douceur magnanime, le premier des nouveaux rois de la maîtresse du monde.

La suprématie de Byzance avait dépeuplé l'Italie. Les Lombards d'Alboin passaient dans ces solitudes, emmenant captifs ceux des habitants que la famine et la peste avaient épargnés. Du haut des

murs de Ravenne et de quelques autres forteresses, les garnisons grecques regardaient ces malheureux dont les maisons brûlaient et que les Barbares traînaient en esclavage, liés comme des chiens. Le grand courage de saint Grégoire n'en pouvait plus. Il s'écriait: Mon âme est lasse de vivre!

Il voyait le monde crouler; il croyait que les derniers jours étaient venus. Néanmoins il ne refusait pas le labeur. D'une main, il empêchait Rome de disparaître; de l'autre, il jetait par delà les mers, dans l'île lointaine des Bretons, la semence d'où naîtrait bientôt un nouveau peuple catholique. Il luttait contre la peste, contre les tremblements de terre, contre les barbares hérétiques et les barbares idolâtres, contre le paganisme mort et infect, mais qui restait à ensevelir; il luttait contre son propre corps, accablé de maladies: et l'on peut dire que l'âme seule de Grégoire était la seule chose entièrement saine qui fût dans tout le genre humain.

Grégoire est le fondateur apparent du pouvoir temporel, et l'un des modèles parfaits du Prince chrétien. Au milieu de cet universel écroulement, il n'apparaît pas seulement comme guide, mais comme roi. Il exerce par pitié, mais avec plénitude, la royauté qui existait en germe dans les mains de Pierre, et qui avait été reconnue dans les mains de Sylvestre. S'il refusait cette charge, tout périrait. Il n'y a plus d'empereur ni de chef sur la terre; tout pouvoir est tombé aux mains des eunuques et des brigands.

Le droit a disparu. Nulle part aucune autorité ne s'exerce plus par voie légitime. La force est

maîtresse de tout ; maîtresse brutale qui ne respecte rien, qui se joue de l'humanité et dont la trahison se joue. Le poignard plus que l'épée, le poison plus que le poignard, élève et renverse les trônes ; et ces trônes, en s'élevant et en croulant, écrasent l'espèce humaine.

C'est par l'amour des peuples, par la grandeur sacrée de sa dignité, par la fermeté de son cœur, par les ressources inépuisables de son génie, que Grégoire combattit tant de fléaux. Il obtint la paix, il l'acheta. Il releva Rome et l'entoura de remparts. A travers tant de soins, il ne cessa pas d'héberger les pèlerins et de nourrir les pauvres, suivant la constante tradition des Papes. Il fit autre chose encore : il légua à ses successeurs une politique qui le continuait.

Ainsi on se tira lentement du désastre, on sauva les sciences, on reprit haleine et l'on prépara les forces nécessaires pour résister à la folie infâme et furieuse de l'Isaurien, un rustre devenu empereur de Byzance, qui voulut faire abattre les saintes images.

Saint Grégoire II vainquit l'Isaurien par ses successeurs. Comme saint Grégoire Ier, il fonda la politique nécessaire pour ce temps. Sans attaquer des droits que seul, en Italie, il reconnaissait et maintenait encore, il leur opposa le droit supérieur que l'imbécillité criminelle des Byzantins se flattait d'anéantir. Je me rappelle ici la parole ingénue d'un auteur français, homme de collège.

« *Malheureusement* pour les empereurs, la vertu la plus remarquable, unie à la plus profonde

sagesse, siégeait alors sur la chaire de saint Pierre. Durant quatre-vingts ans, sept Papes, *aussi vénérés par leur sainteté* que *redoutables à leurs souverains* par leur *adresse* politique, se succédèrent à Rome. » Les historiens de collège ont une manière à eux d'expliquer les choses!

Cette chaîne d'or de sept papes redoutables à *leurs souverains*, mais vénérés par leur sainteté, conduisit le monde au grand Pape Adrien, ami de Charlemagne. Elle termina la première époque de la suzeraineté impériale. Il y a le système du pape feudataire, comme il y a le système du Pape sujet. Le Pape est réputé maître dans Rome, et Rome, annexe ou enclave, fait partie d'un royaume quelconque. Les partisans de ce système le croient peut-être nouveau; ils assurent que la Papauté et la religion s'en trouveraient bien. On l'a essayé: il engendrait l'insolence de la tyrannie, l'insolence des factions, l'insolence de l'impiété; il provoquait l'Isaurien et le Copronyme à décréter des articles de foi. Après des siècles de patience, les Papes ont dû secouer cette servitude pour sauver la Papauté, la Religion, et Rome et l'Italie.

Ce fut saint Grégoire Ier qui prit le beau titre des Papes. Les empereurs byzantins s'affublaient des protocoles pompeux qui dénoncent l'enfantillage des maîtres de la terre; le Pape signa: Grégoire, serviteur des serviteurs de Dieu, *servus servorum Dei*. Parce que la royauté allait apparaître entière et intacte aux mains des Papes, ils rappelaient plus solennellement qu'ils représentent Celui qui est « venu pour servir. »

III

LE NOUVEL EMPIRE ET LE NOUVEL EMPEREUR

Le monde et l'Église même ne croyaient pas que l'empire d'Occident fût mort à jamais. A travers les crimes de Rome et de Byzance, l'humanité entrevoyait dans l'empire l'institution humaine qui devait enfanter l'institution divine de l'Église. Il faut un bras à la justice, une force au droit, une protection à la vérité, un gardien armé de la paix. L'empire païen avait été une parodie infernale de cette pensée de Dieu ; la pensée devait être reprise et réalisée par l'Église, dont la mission est de tout établir et de tout ordonner en Jésus-Christ.

Dès le temps de Clovis, saint Avit, évêque de Vienne dans les Gaules, petit-fils d'un empereur, avait presque annoncé aux Francs que l'empire d'Occident renaîtrait d'eux. Mais le noviciat des Barbares n'était pas fini. Avant de s'abriter sous l'autorité, le genre humain avait à se désaccoutumer du despotisme. Il fallait que le torrent des invasions passât et repassât dans Rome, emportât le sénat, emportât les idoles, emportât l'infection de la débauche et de l'esclavage, creusât des abîmes entre Byzance et l'Italie, entre l'Italie et les autres parties de l'Europe; divisât en familles de peuples la multitude qui avait porté le joug, et, plaçant chacune en son lieu, posât les frontières, comme autant de forteresses où la liberté de l'Église enfanterait la liberté des nations. A ces conditions s'élèverait le

saint Empire romain; *Tantæ molis erat Romanam condere gentem.*

Les débris de l'empire formaient des empires qui, se choquant les uns contre les autres, croulaient aussitôt en fragments ennemis. L'Église s'en emparait, leur donnait une forme, leur assignait un ordre où la règle n'exclurait pas la liberté. Ses monastères, hardiment semés dans le chaos, résistaient aux tempêtes qui arrachaient les trônes. A ces arbustes, à ces brins d'herbe, les peuples errants se rattachaient et enfin prenaient demeure. Là s'élevaient les hommes qui ne désespèrent point. *Patientia pauperum non peribit in finem.* Les moines travaillaient les peuples comme ils travaillaient la terre: leur patient travail fertilisait toutes les aridités, disciplinait tous les torrents. Un jour, il se trouva que l'Église avait élevé un nouveau genre humain: Charlemagne apparut, rayonnant de courage, de candeur et de bonté.

Il y avait sept siècles et demi depuis Néron, quatre siècles depuis Constantin. On a vu quel empereur l'Église naissante avait trouvé dans le monde, et cet empereur était l'expression du monde païen. Voici Charlemagne, l'empereur que l'Église, libre depuis quatre siècles, donne à son tour au monde, et cet empereur est l'expression du monde que l'Église a formé. Monde encore inachevé sans doute, encore engagé dans le limon, et dont la tête lumineuse a conçu des plans que l'infirmité des organes inférieurs l'empêchera d'accomplir. Mais ce monde existe néanmoins; il fera des œuvres sublimes, et après

dix siècles, humilié, trahi, abattu peut-être, il existera encore; il se souviendra, il brûlera de généreux désirs, et s'il succombe, avec lui succomberont tant de lois et s'éteindront tant de clartés, que ce ne sera plus un monde, mais le monde qui périra.

Pépin, digne de mettre au jour Charlemagne, avait *restitué* à saint Pierre les villes prises sur les Lombards. Le Byzantin, qui les réclamait sans droit, les réclama sans fruit. Le Lombard, lorsqu'il n'avait plus sur la gorge le fer carlovingien, oubliait ses serments: Charles le contraignit de les remplir et confirma l'acte de Pépin, non seulement par un mouvement de piété, mais aussi à la prière des peuples. Tous les hommes vraiment grands savent démêler ce que la conscience publique réclame de vraiment juste. C'est là le genie des fondateurs, et leurs œuvres durent longtemps. Le fils de Pépin écouta le vœu des peuples. Pour les délivrer des Grecs et des Lombards, des eunuques et des brigands, il affermit le trône pontifical, il planta devant son épée: *Guai a chi la tocca!* Et le roi Charles devint Charlemagne.

« Quand la dent lombarde mordit la sainte Église, Char'emagne sur les ailes de l'aigle romaine, vint à son secours et fut victorieux. » C'est tout ce que le Dante accorde à Charlemagne. Le Dante est grand poète et si l'on veut grand théologien: il n'est pas grand et intelligent catholique. Gibelin toujours et en tout, donnant ou refusant la gloire à tort et à travers, suivant qu'on a été ou qu'on aurait pu être Gibelin ou Guelfe, il n'aime pas

Charlemagne, qui ôta l'empire à la prétendue descendance de César, et qui ne la garda pas assez pour lui. Charlemagne, un pupille de l'aigle romaine! il était le fils de l'Évangile, le dévot auxiliaire du Christ; il combattait sous les ailes de la Croix.

Il comprit, aima, paracheva ce grand ouvrage de la Providence; l'établissement temporel du Pontife romain, l'intronisation définitive du Christ, là où Satan avait le plus triomphé, *Christus vincit, Christus regnat, Christus imperat.* Et tout se trouva réuni dans la constitution de ce pouvoir: le droit divin, l'antiquité, toutes les formes et toutes les conditions du droit humain. L'Église était propriétaire par la donation des possesseurs légitimes, par le vœu des peuples rachetés, par la conquête. Car Pépin et Charlemagne avaient légitimement conquis sur les Lombards ce que les Lombards avaient usurpé sur les peuples qui se voulaient donner à l'Église après la déchéance des Grecs pour cause d'hérésie.

Charlemagne est par excellence, entre les souverains, l'homme de l'Église. Son maître politique a été le Pape Adrien Ier. Adrien devina Charlemagne, l'appela, le dirigea près de vingt ans. Charlemagne est l'antithèse de Néron. Il n'y a pas d'homme plus grand ni plus aimable. On eût dit que la nature l'avait fait avec plus de soin qu'un autre, et s'était longuement préparée. Pépin d'Héristal déjà grand, Charles-Martel davantage, Pépin meilleur. Charles-Martel avait repoussé l'invasion des Sarrasins, Pépin avait vu l'Église,

Charlemagne y entra. De bonne heure il s'était senti roi de la part de Jésus-Christ et guide du peuple chrétien, *rector christiani populi*.

Ce qui reste en lui du Barbare n'est qu'ingénuité, ardeur d'une jeunesse forte et pure. Il est patient, clément, généreux, docile. Il veut le bien, il y croit. Il aime Dieu et les pauvres, et les armes, et la science. Il ne doute point des droits de Dieu, il ne se donne point de repos lorsqu'il faut les défendre; il porte la lumière dans le monde, il fait plier le Barbare sous son épée, il se met lui-même à l'école comme un enfant.

Il étudia toute sa vie. Il présidait une académie dans son palais et se rendit assez savant pour préparer une leçon correcte des Évangiles conférée sur les manuscrits latins, grecs et syriaques. Suivant le goût du temps, il s'appliquait à devenir bon calligraphe, rêvant de lettres ornées, poussant l'amour des beaux manuscrits jusqu'à vouloir en fabriquer lui-même. Mais, grand en ce point comme en tout le reste, il faisait mieux qu'exceller, il acceptait le moindre rang. Nullement Trissotin, nullement enclin à infliger la mort ou l'exil à quiconque écrivait, faisait des vers, chantait ou peignait mieux que lui.

Il s'entourait d'honnêtes gens. Engilbert, Éginhard, Alcuin, le duc Guilhem, qui devint saint Guilhem de Gellone, Benoît, qui devint saint Benoît d'Aniane, et tant d'autres, tous honorés des contemporains et de la postérité: tels étaient les courtisans de Charlemagne. Pareille cour s'est peu vue! Comme la décence et l'honneur, l'amitié

y régnait. Ce grand roi était le roi des amis. Les chroniqueurs parlent de ses larmes quand ses amis mouraient ou se faisaient moines.

Les antichrétiens, qui ont leur raison pour haïr Charlemagne, l'accusent de cruauté. Ils disent que c'était un convertisseur sanguinaire, qu'il avait baptisé les Saxons dans leur sang. Ils sont doux et humains, ces gens-là! Ils ont horreur de la violence, et ils pleureront toujours les pauvres Saxons! Les Saxons avaient multiplié leurs révoltes, tuant les représentants de Charlemagne, envahissant ses domaines. Il frappa des ennemis vingt fois graciés, des traîtres qui avaient vingt fois violé leurs serments; il épargna ceux qui demandèrent le baptême: ceux-là devenaient des hommes nouveaux.

Quand ces redoutables Saxons furent vaincus par les armes et surtout par la foi, Charlemagne consacra sa conquête à Jésus-Christ, qui donne la victoire, et au bienheureux Pierre, qui l'avait obtenue. Il remit les Saxons dans leurs antiques libertés, les déchargea de tout tribut envers lui et les rendit seulement tributaires de l'Église. Réduisant ensuite leur pays en provinces, il le partagea en diocèses, et, pour le garder dans le devoir, il y établit des cathédrales. C'était, disait-il, « à l'exemple des Romains. » Mais à la place des proconsuls, il mettait des évêques!

On calomnie ses mœurs privées; Bossuet les glorifie. Charlemagne a promulgué des lois admirables contre les désordres que l'on veut qu'il ait partagés. En présence de l'Église et du monde

avec une assurance d'homme de bien, il condamnait la fraude, le vol, l'adultère, la luxure: « Que chacun de nos sujets sache que celui qui sera convaincu de quelqu'un de ces crimes perdra tous ses honneurs. Jusqu'à ce qu'il se soit amendé et qu'il ait fait la satisfaction due, il sera séparé de toute société des fidèles; car nous devons craindre la fosse dans laquelle nous savons que d'autres sont tombés. »

Pour achever de peindre l'Empereur et l'Empire, écoutons comment l'Église pouvait alors définir et proclamer les devoirs de la royauté. Voici les décrets des conciles, promulgués par Louis le Débonnaire, comme lois de l'État:

« La justice du roi est de ne faire peser sa puissance sur nul homme injustement; — de juger entre l'étranger et ses proches sans acception de personnes; — d'être le défenseur des gens sans appui, des pupilles et des veuves; — de réprimer les vols et de punir les adultères; — de ne pas élever les méchants, de ne pas entretenir les impudiques et les histrions; — d'abattre les impies, de ne laisser ni vivre les parricides ni prospérer les parjures; — de défendre les églises, d'assister les pauvres par l'aumône; — de commettre les justes au soin des affaires publiques; — d'avoir des conseillers âgés, sages et sobres; — de ne pas s'appliquer aux superstitions des mages, des devins et des pythonisses; — d'ajourner le ressentiment; — de défendre la patrie avec force et avec droiture; — de ne pas s'enfler dans les prospérités, de supporter patiemment les adversités, de pratiquer en tout

la foi catholique envers les hommes et envers Dieu; — de ne pas souffrir que ses princes vivent en impies; — d'assister certaines heures aux prières; — de ne rien prendre avant les heures de repas convenables, car il est écrit: *Malheur à la terre dont le roi est un enfant et dont les princes sont à table dès le matin.*

« Telles sont les causes de la prospérité d'un royaume en ce monde, et c'est ainsi qu'un roi parvient au royaume du ciel. »

IV

LA PAIX A ROME

Adrien Ier sut tirer parti de la prospérité, comme ses prédécesseurs avaient su lutter contre les catastrophes. D'une main prévoyante il prit la tutelle du monde renaissant. Romain, plein du génie de Rome antique pour les nobles et magnifiques travaux, il agrandissait encore ses desseins par zèle des âmes. Il voulait que Rome devînt la merveille et l'école du monde, et c'était afin de remplir sa charge de père et serviteur du peuple chrétien.

Déjà, depuis l'Isaurien, la charité des Papes, ce caractère si persévérant de leur politique, enrichissait Rome des folies de Byzance. Accueillant les artistes que chassait l'hérésie, les Papes leur donnaient Rome à rebâtir. De tous côtés s'élevaient des palais, des tours de défense, des églises, des portiques. Adrien continua ces ouvrages et les

porta à un point de grandeur que ses prédécesseurs n'avaient pu même rêver.

Songeant aux périls à venir, il termina les remparts. On y comptait 383 tours, 7020 bastions, 2066 grandes meurtrières. Jamais empereur n'avait tant fait. Il répara les anciens aqueducs, œuvre jugée impossible; il ramena sur leur lit aérien les fleuves qui alimentaient prodigalement la ville, car il est écrit: *L'abondance des eaux rejouit la cité de Dieu.* Il rebâtit les églises. « En faveur des pèlerins, » il construisit de vastes galeries couvertes pour relier entre elles les basiliques embellies de Saint-Pierre, de Saint-Paul et de Saint-Laurent; douze mille blocs de travertin furent employés pour les seules fondations des premières arches de la galerie qui touchait aux rives du Tibre.

Cette colonnade ornée d'autels et de chapelles, revêtue d'inscriptions, parée de mosaïques, courait sur plusieurs milles d'étendue à travers les champs, parmi les ruines et les tombeaux des âges païens. Une des parures extérieures de l'ancienne Rome, ville de la mort, c'étaient les tombeaux; la nouvelle Rome, chef-lieu de la vie, s'annonçait par des temples dédiés aux apôtres et aux martyrs du Dieu vivant. Elle avançait au dehors ses colonnades grandioses et joyeuses, comme des bras amis pour accueillir le voyageur, qui n'était plus un étranger, mais un hôte et un fils, et souvent le fils prodigue, plein d'amour, assuré du pardon. Sous les galeries du Pape Adrien, on ne voyait pas seulement le Franc de Charlemagne, humble dans la joie de sa victoire, le Breton qui venait demander des livres,

le Saxon converti qui accourait recevoir la bénédiction; là se pressaient aussi le Lombard pénitent et le Grec réconcilié.

La ville était plus belle que le soleil ne l'avait jamais vue. Refaite par l'art de Byzance, alors parvenu à son exquise maturité, majestueux et charmant, elle brillait d'or, de marbres, de mosaïques, d'eaux bondissantes, de débris antiques honorablement relevés. Elle était déjà pleine de collèges nationaux; on y parlait de nouveau toutes les langues de la terre; mais aucune de ces langues n'était plus la langue de la captivité; toutes adressaient la même prière au même Dieu. Ainsi, en deux ou trois règnes, la main à peine libre des Papes avait ouvré sur ce sol piétiné par les Barbares, et encore frémissant de la chute du monde.

Alaric, poussé par un instinct qui lui disait de multiplier la désolation; Genséric, apporté par le vent qui souffle contre ceux que Dieu veut punir, avaient saccagé Rome; Attila, le fléau, l'avait rançonnée, et la haine des nations n'était pas assouvie. Totila, plus impitoyable, accablant la cité impériale, l'avait vidée. Lorsque Bélisaire, quarante jours après la retraite de Totila, pénétra dans Rome, il eut peur. Les remparts jetés par terre obstruaient les entrées dépouillées de leurs portes; l'herbe poussait dans les rues embarrassées de décombres.

Arrivé au Capitole, Bélisaire osa violer le silence de ces ruines; il fit sonner la trompette et agiter les aigles; aucune voix ne répondit. Il n'y avait plus de Sénat, plus de peuple, plus d'habitants La grande Rome était morte; son cadavre appartenait

aux bêtes sauvages que le Sénat, toujours païen, avait gardées jusqu'à la dernière heure pour être une ombre des anciens plaisirs du peuple, toujours appelé le peuple-roi.—O peuple de Rome! aujourd'hui encore des maniaques te parlent de ta royauté. Crains cette folie. Les vents qui enlèvent la couronne, et le roi et la ville, sont encore aux ordres de Dieu.

De cette poudre, en moins de deux siècles, les Papes avaient tiré la merveille que nous venons d'entrevoir, cette Rome du pape Adrien, si riche, si ordonnée, où la religion était une fête permanente; ville des arts, ville de la science, ville du chant, école du monde, qui charmait le cœur intelligent de Charlemagne. Et, après l'avoir visitée lentement, priant avec amour sur les tombeaux des martyrs et des saints, ce grand homme qui voulait, lui aussi, bâtir et civiliser, ne demandait au Pape d'autre récompense personnelle que des livres[1] et la permission d'emmener quelques professeurs de musique sacrée.

Rome contenait d'autres fondations d'Adrien, chères à Charlemagne, qui devait les imiter. Le Pape avait donné son patrimoine propre, « pour que les produits en fussent à jamais consacrés à ses frères les pauvres du Christ. » Mais il ne suffisait pas à ce grand cœur de songer aux pauvres de sa ville royale: il établit encore trois riches diaconies pour

[1] Charlemagne emporta de Rome le *Sacramentaire*, qui régla la liturgie; le *Provinciale*, qui fixa la hiérarchie ecclésiastique; le *Codex canonum*, code complet de législation canonique, et la *Bible* de saint Jérôme. La civilisation de l'Europe est fille de ces livres.

assister les pèlerins indigents. Adrien voulait que l'on pût venir à Rome de toutes les contrées de la terre, et que le dernier enfant du Christ ne fût pas privé de la joie de prier au seuil des Apôtres, ni de l'avantage d'étudier à cette école de toute science sacrée et humaine. Voilà les prodigalités du Pape Adrien. Elles rappellent la création plus vantée de son homonyme l'empereur philosophe, — l'un des meilleurs ! — cette fameuse villa *Hadriana*, où le maître du monde avait mis l'effort de sa puissance, et dans les fondations de laquelle, sur la parole d'un devin, il versa le sang des sept enfants de la chrétienne Symphorose, huit fois martyre en un seul jour !

« Comme Thèbes, Babylone ou Carthage, dit Gibbon à l'époque de saint Grégoire le Grand, Rome aurait disparu de la terre, si la cité n'avait pas été animée par un *principe vital* qui la rendît de nouveau aux honneurs de la domination. »

On a vu qu'en effet ce « principe vital » dont Gibbon est l'adversaire, ne manquait pas d'énergie. Sous le successeur immédiat d'Adrien, il prouva sa fécondité en créant l'Empire ; nom ancien, chose toute nouvelle. Ni le saint Pape Léon III ne pouvait rien faire, ni le grand et bienheureux Charles ne pouvait rien être qui ressemblât à l'Empire et à l'empereur d'autrefois. De son propre mouvement, de sa pleine puissance, le Pape créait le *Saint-Empire*.

Par là il consacrait un tuteur et un défenseur de la république chrétienne et de l'Église, encore

terriblement menacées; il enracinait dans le monde l'idée de l'ordre, pour le jour trop prochain où Charlemagne n'y serait plus; il donnait un corps à la grande pensée de l'unité du genre humain en Jésus-Christ, pensée et volonté de Dieu, que le genre humain commençait à comprendre et dont le pieux génie de Charlemagne hâtait la réalisation. Charlemagne avait été la force intelligente au service de la vérité, la force humblement fière de son noble rôle, reconnaissante de la gloire qu'il lui attirait; le Pape consacrait cette force et lui donnait l'onction divine.

« Le Roi sur son trône, le Pontife sur le sien, et le genre humain se repose à l'abri de leur concorde. » La beauté, l'abondante vie de Rome sous les Papes Adrien et Léon se reflétait dans tout l'Empire. Les monuments sortaient de terre, les églises s'épanouissaient, les monastères multipliaient. Charlemagne en fonda vingt-quatre, et le chant des louanges divines retentissait partout, la lumière de l'étude s'allumait partout. On se pressait d'ensemencer la terre de christianisme, comme par pressentiment des mauvais jours qui allaient venir. Les grands de Charlemagne déposaient leurs épées qui étaient presque des sceptres, et prenaient l'habit monastique. « Si les monastères n'avaient pas été semés sur le sol, dit Macaulay, la société européenne n'aurait consisté qu'en bêtes de somme et en bêtes de proie. »

A Rome, depuis Adrien Ier jusqu'à saint Léon IV, malgré les troubles de l'Empire, la paix dura près d'un siècle. Durant cette époque, sous la tutelle

du Saint-Siège, se forma la nouvelle Italie. La population augmenta, les arts fleurirent. Mais il y a dans l'humanité un esprit destructeur de l'humanité: il lui fait haïr les voies de l'ordre, hors desquelles elle ne peut vivre, et, par des leurres absurdes, il l'attire aux abîmes.

V

ROME SÉCULARISÉE

Les petits princes s'élèvent, les Carlovingiens descendent, les Sarrasins accourent en Italie. Les petits princes font alliance avec les Sarrasins, les indignes descendants de Charlemagne demeurent inactifs. Un homme se dresse au milieu de ces couards et de ces pervers: c'est le pape Jean X, l'un de ceux que l'histoire calomnie davantage, l'un de ceux qu'elle doit le plus honorer. Il fait, comme il peut, un empereur; la matière devenait rare! Sans se confier à ce prince, il prend le commandement de l'armée qu'il a su lui-même réunir, attaque les Sarrasins retranchés sur le Garigliano, et les défait. Cette bataille gagnée de la main du Pape refoule l'invasion qui allait submerger l'Europe. Bientôt les Papes fonderont la politique des croisades.

La tempête de sang redouble et se prolonge. On y voit apparaître des Sarrasins, des Hongrois, un roi d'Italie, toute sorte d'aventuriers vainqueurs pour un jour. Ils tuent, ils détruisent, ils dévorent. *Omnia vastando*, disent les chroniques. Il n'y a plus

d'Empereur, ou l'Empereur est lâche, ou impuissant, ou traître. Le Pape est chassé de Rome, captif dans Rome, au pouvoir des factieux et des scélérats. On revoit les jours des Lombards. Les crimes les plus bas donnent le pouvoir, les entreprises les plus atroces en sont l'ordinaire emploi. Une horrible confusion règne partout. Elle envahit l'Église. On jette dans les dignités ecclésiastiques le rebut de ce monde rebutant. Le valet qui ne pourrait plus être un assassin, ces princes émancipés du Pape en font un évêque.

C'est le dixième siècle, « âge de fer par la férocité des mœurs stériles en vertus, âge de plomb par l'excès effrayant des vices, âge de ténèbres par le défaut d'historiens. » Et voilà le monde sans le Pape, ou du moins avec un Pape sans puissance et sans liberté. Rome est complètement sécularisée. Dans le feu, dans le sang et dans la nuit, la société expérimente ce système que nous entendons préconiser encore. Le Pape n'est plus roi, Jésus-Christ n'est plus Dieu, et la civilisation succombe.

Le plus épais de cette nuit dura soixante-dix ans. Il y passa vingt Papes, qui furent plus ou moins les jouets infortunés des tyranneaux de Rome, et quelques-uns leurs créatures. C'est l'époque misérable que les ennemis de l'Église signalent comme celle des scandales de la Papauté. On s'explique leur zèle pour la renouveler! Sur ces vingt Papes, il y en a six que Baronius lui-même accuse; Muratori en relève quatre, d'après des documents que Baronius n'avait point connus. L'Église ne périt pas, parce que Dieu l'assiste. Et parce que Dieu assiste

l'Église, la Papauté, soumise à d'indignes entraves, ne laisse pas d'être encore la colonne du monde.

Les germes semés par le siècle carlovingien mûrissaient dans les monastères. Il y avait des saints. On allait voir la féodalité chretienne. Les courts esprits qui déclament contre la féodalité, devraient considérer ce que l'Église en a fait. Au fort du péril, lorsque l'on croyait que le monde allait finir, l'Église travaillait et ne désespérait pas. Les cloîtres renfermaient des saints; les saints sont toujours de grands hommes. De là sortaient ces évêques admirables, ces fondateurs de monastères nouveaux qui convertissaient les barbares et même les scélérats, contenaient le présent dans sa décadence, préparaient l'avenir.

Dès que le onzième siècle a commencé, la scène change. Les royaux pèlerins sont plus fréquents dans Rome. Ce qu'ils y viennent chercher, ce qu'ils y trouvent, un d'entre eux nous le dira pour tous. Peu de princes avaient été plus durs que le roi de Danemark et d'Angleterre, Canut le Grand, demi-païen, quoique baptisé. Docile aux conseils de saint Égelnoth, archevêque de Cantorbéry, il vint à Rome, d'où il écrivit à toute la nation des Anglais (1027) : Qu'ayant fait ce saint voyage pour la rédemption de ses péchés, il a voué de mener une vie exemplaire et de gouverner selon la justice et la piété, regrettant les fautes de sa jeunesse, et résolu de se corriger avec l'aide de Dieu. Il adjure donc ses conseillers et magistrats, s'ils veulent conserver son amitié et sauver leurs âmes, d'avoir soin désormais de ne transgresser aucune loi, ni en

faveur de l'homme puissant, ni en crainte du roi, ni dans le dessein de remplir le trésor royal; car le roi n'a pas besoin d'argent levé par injustice.

VI

SAINT GRÉGOIRE VII. — LES CÉSARS ALLEMANDS

Mais ces lumières de Rome, qui enflammaient saintement les rois barbares, n'échauffaient plus les empereurs. L'Empire, transféré aux Allemands, redevenait païen! les successeurs de Charlemagne se portaient héritiers de César. Déjà ils posaient l'étrange doctrine que l'Empire est le seul souverain, le seul propriétaire de tout le monde, la loi vivante des princes et des particuliers. L'Église était sous le joug. César voulait investir les évêques et faire le Pape. La Papauté, à peine délivrée des liens ignobles où l'avaient enlacée les factieux de Rome, devait lutter contre cette prétention de la puissance séculière. A la surprise de l'Empire et du monde et de l'histoire, la Papauté surgit du cachot où la tenait un Cressentius; — et l'empereur Henri IV se trouve en présence du moine Hildebrand, homme de rien, devenu Grégoire VII.

Grégoire dit à l'Empereur que Dieu seul est souverain; que le Christ, Fils de Dieu fait homme, a été investi de cette souveraineté; qu'il n'y a pas de puissance parmi les hommes ni de droit de commander, si ce n'est de Dieu et par son Verbe; et qu'il n'y a pas d'interprète infaillible du Verbe divin, si ce n'est l'Église catholique. Par conséquent, ajoute

Grégoire, l'Empereur entreprend sans droit de s'établir comme la loi vivante du monde, et il l'entreprend en vain, car la conscience des peuples relève de l'Église catholique et non pas de la puissance séculière. L'Église catholique n'abandonnera ni les peuples ni elle-même ni Dieu, mais, par la voix de son chef, elle décidera les cas de conscience entre les peuples et les rois.

Le Pontife n'a que son droit, l'Empereur dispose de toute la force humaine. La lutte s'engage. Tout autre qu'un pape ne l'aurait jamais entreprise, elle était impossible; mais les papes savent qu'ils sont dans le monde pour faire l'impossible quand l'intérêt des âmes le demande. C'est la volonté de Dieu, ce sera l'œuvre de Dieu. Ils déclarent le combat contre toute espérance de succès, un autre le reprend, un autre encore; les défaites s'accumulent; et un jour, quand tous les héros sont morts, le victorieux vient trébucher sur leurs cercueils.

Saint Grégoire VII eut d'abord pour lui la conscience et l'admiration du genre humain. Henri IV lui reprochait d'avoir gagné la faveur du peuple. Mais la faveur du peuple est passagère; elle se donne, elle se retire. Le généreux Pontife mourut en exil, et on le crut vaincu. Il eut des successeurs. Avant d'être élevé au pontificat, il avait désigné quatre papes; au moment de mourir, il en désigna trois, qui régnèrent après lui. Que peut la force humaine contre la Providence qui suscite de tels athlètes, leur donne une telle constance, et par de tels moyens prolonge leur noble vie? En réalité, le pontificat de saint Grégoire VII va de saint

Léon IX (1048-1054), son premier protecteur et son premier disciple, au pontificat de Pascal II (1099-1118) : soixante-dix ans. Pascal II lui-même eut des successeurs pleins du même esprit, saints et magnanimes, qui, jusqu'à Innocent IV (1243-1254), soutinrent l'effort des Césars allemands, et abattirent enfin, sinon leurs prétentions, du moins leur espérance.

Les Césars d'Allemagne ne furent point des hommes de médiocre ambition. Ils aspiraient à l'empire du monde ; la connivence des Papes le leur eût donné. Cent ans après Henri IV régnait Frédéric Barberousse. Le pape était Adrien IV, homme de rien, comme Hildebrand. Enfant, des moines anglais lui avaient ouvert leur monastère, à la porte duquel il demandait son pain. Voilà l'obstacle de l'Empire ! Barberousse, ayant été salué empereur de Rome et du monde, prétendait que ce ne fût pas un vain titre. Il produisit une consultation des juristes bolonais, qui décidait que, en effet, l'Empereur exerce de droit une domination universelle et absolue sur tout individu, tout peuple, toute ville. Les juristes prononçaient ainsi contre les villes lombardes, qui réclamaient quelque liberté. Outre ses juristes, César avait ses soldats et de nombreux partisans en Italie.

Adrien, élu Pape, fit dire à ce superbe de venir lui rendre hommage, et voulut qu'il tînt les rênes de sa monture. C'était l'usage légal. Cet usage prouvait à l'Empereur l'existence d'un droit au-dessus de sa volonté. Les juristes, et plus encore

les démocrates, frémissent au souvenir des exigences papales. Ils veulent des empereurs qui soient la loi vivante . . . dans leurs mains. Les villes lombardes applaudirent au Pape, l'Empereur plia. Plus tard, après dix-huit ans de triomphes, après avoir fait un antipape qui ne défendait pas les libertés lombardes, Barberousse dut plier encore devant Alexandre III, un pauvre vieillard que la puissance impériale avait chassé de partout, rasant les villes qui restaient dans son alliance. Quand l'Empereur eut les mains pleines de victoires, il fallut congédier l'antipape, qui suivait la cour, et envoyer au Pape légitime, qui était fugitif. On le chercha longtemps. Il refusa de traiter, à moins que César n'admît le droit des villes. César avait besoin de la paix: il céda. La papauté avait affranchi l'Église et fondé les républiques italiennes.

VII

FRÉDÉRIC II

Ce n'était pas fini. Un nouveau César s'éleva pour être dieu, et il eut un caractère nouveau. Dans ce monde formé par l'Église, jusqu'ici les ennemis mêmes de l'Église avaient été chrétiens. Frédéric II fut vraiment un païen, et de la pire espèce, de l'espèce hypocrite. Pupille du grand Innocent III, il commença à genoux sa guerre cruelle contre l'Église et sa longue trahison contre la chrétienté. Il prenait la croix et machinait la perte de Damiette; il publiait des lois contre les hérétiques et se

proposait d'introduire le mahométisme en Europe. Affreuse figure d'ingrat et de traître; déloyal, voluptueux, vindicatif, patient, plein de séduction, menteur jusqu'à jeter le masque pour mieux mentir, prodiguant les serments et toujours parjure, multipliant les traités et ne les exécutant jamais, fort de la notoriété même de sa fourberie, s'arrangeant d'être d'autant plus craint qu'il était moins estimé. En même temps qu'il communiquait à l'Italie l'infection des mœurs musulmanes, il l'inondait de livres impies. Ses chancelleries entretenaient des scribes qui savaient flatter toute passion, empoisonner toute vérité. Il leur faisait diffamer ce qu'il voulait faire mourir. Il était en alliance avec tous les pervers; il endormait, trompait ou effrayait les fidèles. Dieu le souffrit trente ans.

Il accablait les souverains de ses manifestes, habilement rédigés par Pierre Desvignes, le chef de ses scribes. Le Pape Innocent IV disait de ces documents que c'était « de l'absinthe emmiellée par les sirènes. » Frédéric s'y représentait comme le défenseur des rois, comme le vengeur de Dieu. Il voulait empêcher l'Église de se perdre! Elle était, selon lui, écrasée de puissance et de richesses; l'empereur devait la décharger de ces biens pernicieux. « Quand les Papes, disait-il, menaient l'humble vie apostolique, en ce temps-là ils voyaient les anges, guérissaient les malades, ressuscitaient les morts et soumettaient les rois, non par les armes, mais par la sainteté. » L'Église libre dans l'État libre!

A saint Louis même, Frédéric écrivait de la sorte, lui demandant de travailler avec lui pour affranchir l'Église du poids temporel. Il comptait tromper sa droiture. Il enlaçait tout dans ses nœuds; il se voyait encore jeune, il se sentait puissant. Déjà excommunié quatre fois, il avait usé trois papes. Mais Innocent IV, échappant à ses serments et à ses traités, venait de lancer une cinquième fois la foudre. Devant ce Pontife dépouillé, fugitif et invaincu, Frédéric allait voir chanceler la longue insolence de sa fortune.

Innocent accepta le débat devant les rois. Il soutint le droit antérieur et supérieur du Pontife contre les prétentions illégitimes de la puissance séculière. Il posa nettement la question, telle que la papauté, qui n'a rien à cacher, l'a toujours posée à la face du monde: — Il dit que le Christ, vrai roi et prêtre, a fondé dans les mains du bienheureux Pierre, non seulement la principauté sacerdotale, mais encore la principauté royale, et lui a confié les rênes des deux empires. « Alors fut abolie la tyrannie, ce gouvernement sans frein, qui auparavant était général sur la terre. Constantin l'abdiqua dans les mains de l'Église; il reçut de l'Église en échange, le titre authentique du pouvoir chrétien. » Le Pontife ajoute que la puissance du glaive dérive de l'Église. Au couronnement de l'Empereur, l'Église lui donne le glaive; elle a droit de lui dire: Remets ton glaive dans le fourreau. Quand donc l'Empereur, au lieu de couper l'ivraie coupe les rejetons fertiles, au lieu de protéger les innocents protège les malfaiteurs, il prévarique: et ce n'est point usurpation,

c'est charité de lui ôter le glaive par l'usage duquel il perd follement le monde et son âme. — Tel était le langage du Pape lui-même aux rois eux-mêmes, le langage du droit.

En outre, le Pape faisait remarquer que Frédéric si abondant en faussetés sur les dangers dont l'autorité légitime et désarmée de l'Église menace les princes, avait soin de garder le silence sur les prétentions des empereurs à la domination universelle. C'était le fait présent. Frédéric et ses juristes ne donnaient aux souverains que le titre de rois *provinciaux ;* il n'y avait dans le monde que des *provinces* de l'Empire. Les empereurs ne pouvant avoir l'Église pour complice, voulaient la détruire, afin qu'elle ne traversât plus leur ambition. Cependant les princes n'osèrent pas défendre l'Église qui les défendait, et le Pape n'était assisté que du parti des libertés municipales en Italie. Dieu se servit de ce faible moyen pour humilier l'empereur apostat. Frédéric fut battu par les bourgeois de Parme. Bientôt après il tomba sous la main vengeresse.

Il mourut dans son lit, les uns disent de mort naturelle, les autres, étouffé par un de ses bâtards. Depuis quelque temps la foudre ne cessait de frapper autour de lui. Il perdait ses parents, ses amis, ses conseillers intimes. Il avait fait crever les yeux de Pierre Desvignes, son scribe favori, soupçonné d'avoir voulu l'empoisonner, et ce misérable s'était tué, par crainte des tourments que pourrait lui infliger le maître dont il avait tant vanté les vertus. Il le connaissait ! On dit qu'aux lueurs de la colère divine Frédéric vit clair et se

repentit. Dieu poursuivit sa race; ses fils moururent coup sur coup, accusés de fratricide; rien ne resta de son nom.

Ainsi se termina ce grand épisode de la lutte du Sacerdoce et de l'Empire, après deux siècles entiers. Durant ce temps, la papauté avait fait les Croisades, vaincu l'hérésie albigeoise, béni les ordres naissants de Saint-François et de Saint-Dominique, multiplié les universités, fondé les républiques italiennes, s'était à peu près affranchie de la tyrannie des républicains capitolins qui conspiraient avec les empereurs; elle avait dirigé le travail de civilisation le plus fécond qui se soit jamais fait dans le monde. Dieu lui accorde quelque repos.

VIII

L'ITALIE SANS LE PAPE

Le repos dure peu. Nous sommes à Boniface VIII. Dans la période précédente, la consolation venait de France. De là vient maintenant l'amertume. Les semences de Frédéric ont levé! Lorsqu'il s'agit de la France Dante n'est plus gibelin. Il flétrit le sacrilège de Philippe le Bel: « Et comme pour dépasser d'un coup tout le mal qui s'est fait et tout le mal qui se fera, voici que dans Agnani entre le Fleurdelisé; et le Christ devenu captif dans la personne de son Vicaire, est de nouveau livré à la dérision, de nouveau supplicié entre les voleurs vivants, de nouveau abreuvé de vinaigre et de fiel. Je vois le nouveau Pilate et sa cruauté inassouvie:

Jusque sur le temple il porte ses convoitises sans frein. O seigneur Dieu, quelle joie, lorsque enfin éclatera ta vengeance, cette vengeance que tu prépares en secret et qui te rend douce la colère! »

L'exil d'Avignon est l'épreuve déjà faite d'un expédient indiqué de nos jours. On a proposé de mettre le Pape à Jérusalem. Là, dit-on, il ne gênera plus l'Europe, et néanmoins il sera indépendant, même roi. — Si l'inventeur de ce moyen est sincère, Dieu le sait! Qu'il ait peu de vue, cela est certain. Ceux qui se trouvent présentement gênés du Pape, en quel lieu le Pape ne les gênera-t-il pas? Ceux qui ne le veulent point indépendant à Rome, en quel lieu le voudront-ils indépendant?

Les Papes d'Avignon ne cessèrent pas de gouverner l'Église. La doctrine ne souffrit aucun dommage: les Papes ne la peuvent trahir ni fausser. Pour la discipline et pour les mœurs, les Papes ne faisaient plus tout ce qu'ils ont coutume de faire, ce qu'ils pouvaient faire n'obtenait plus le même résultat. Sainte Brigitte a peint l'état effroyable du clergé à Rome et dans l'Italie. On y revoyait les scandales qui avaient enflammé le zèle de Grégoire VII. Ceux-là passaient encore pour réguliers qui portaient une figure de scapulaire sur leur cuirasse. Les princes qui devaient défendre Rome lui étaient des larrons très cruels; » les maisons tombaient, les églises devenaient des lieux immondes; les biens ecclésiastiques étaient envahis par des séculiers qui ne se mariaient point pour justifier leur possession et qui étalaient un désordre impudent. — L'Église libre dans l'État libre!

Dieu garde l'Église. Dans cette putréfaction il suscite des saints. Les saints redemandent le Pape. Ils sauront contraindre la politique humaine à rompre les liens de la Papauté, et le Pape lui-même à secouer une sorte de langueur contractée dans l'exil. Mais l'Italie, rien ne la garde plus; aucune puissance, aucune influence n'y peut plus mettre la paix. Écoutons le Dante, témoin oculaire: « Ah! serve Italie, hôtellerie de douleurs, navire sans pilote au milieu de l'affreuse tempête, autrefois reine du monde, aujourd'hui basse prostituée, quels parmi tes enfants ne se font pas la guerre? Ceux-là mêmes se dévorent entre eux qu'abritent les mêmes murailles. Cherche au loin sur tes rivages, et puis regarde en toi-même, misérable, et vois s'il est encore un lieu où tu jouisses de la paix! »

Mais l'étroit gibelin croit que l'Empereur seul manque à l'Italie. Il gourmande l'Italie qui ne désire pas assez la servitude impériale; il invective contre César qui ne sait pas monter la cavale rétive, serrer le mors et enfoncer l'éperon. Ce cri désespéré vers le despotisme impuissant, nous apprend avec éloquence où peut descendre l'Italie quand le Pape n'y est plus:

« Ah! cavale qui devrais être obéissante et laisser asseoir César sur sa selle, si tu entendais bien les avertissements que Dieu t'a donnés!

« Et toi, Albert l'Allemand, regarde comme elle est devenue fière et rétive, pour n'avoir pas été corrigée de l'éperon quand tu tenais la bride en main!

« Que du ciel étoilé tombe sur ton sang une juste réprobation; qu'elle soit éclatante, inouïe; que ton successeur en soit épouvanté!

« Toi et ton père, entraînés au loin par l'ambition, vous avez souffert que le jardin de l'Empire devînt un désert.

« Viens à présent, homme sans cœur, et regarde: Montaigus, Capulets, Monaldi, Philipeschi! ceux-là dans l'affliction, ceux-ci tremblants!

« Viens voir ta Rome qui se lamente, veuve et seule, et jour et nuit criant: « Mon César, pourquoi m'as-tu délaissée? »

« Viens voir comme on s'aime parmi nous! Et si nulle pitié ne t'émeut pour nous, prends honte du moins de la renommée.

« Et toi, Dieu tout-puissant, qui sur la terre fus pour nous crucifié, est-ce donc que tes justes yeux se sont retirés de nous?

« Ou, dans l'abîme de tes conseils, est-ce une préparation à quelque bien que nulle humaine sagesse ne peut deviner,

« Que les terres d'Italie soient ainsi toutes pleines de tyrans, et que le dernier des manants, dès qu'il est factieux, y passe pour galant homme? »

J'ai souvent pensé que Dante, s'il vivait de nos jours, serait sous-préfet du Piémont dans quelque ville volée au Pape. Ce théologien n'a nullement l'intelligence de la fonction de justice, d'amour et de liberté que remplit dans le monde le Vicaire de Jésus-Christ. Le Vicaire de Jésus-Christ n'est pour lui que la machine à pardonner et à bénir, inventée ou réinventée par les penseurs de notre temps. Le vrai guide, le vrai chef, l'aîné et le pontife de la race humaine est César, ce pape à cheval, dont tous les autres pouvoirs humains doivent tenir l'étrier, et qui, faisant siffler la cravache et enfonçant l'éperon, force la bête à le porter où il veut. Dante ignore que le Pape a fait tout en Italie; qu'il a fait la nationalité, car, sans lui, l'Italie eût été grecque, ou française, ou allemande; qu'il a fait la liberté, qu'il a fait la civilisation, qu'il a fait la langue même et l'art, tandis que

le paganisme impérial n'y apporta jamais que l'anarchie, la ruine, la servitude sous le despotisme et sous les factions. Mais si Dante veut oublier les œuvres de la Papauté en Italie, il sait du moins parfaitement décrire l'état de l'Italie lorsqu'elle n'a plus la Papauté, et sa peinture brille aujourd'hui d'un éclat de vérité rajeuni.

Le remède à tant de maux ne vint pas d'Allemagne, ni de France, ni des mains de César. Il vint d'Avignon et des mains du Pape. Peu à peu César, ne voulant plus être catholique, baissait et s'en allait. Peu à peu le Pape, encore absent d'Italie, y remettait pourtant l'ordre. Un légat du Pape, Albornoz, grand chrétien et grand guerrier, un de ces hommes que la Papauté trouve toujours lorsqu'ils deviennent nécessaires, déblaya le terrain, chassa les brigands, délivra les villes. Le Pape revint à Rome. Il la trouva dans un état voisin de celui où Totila l'avait laissée: dépeuplée, démolie. Urbain V commença de relever ces ruines. Mais une nouvelle et terrible tempête éclata. Ce fut le grand schisme, fruit des sages combinaisons qui avaient formé une cour papale hors de Rome.

IX

LE PROBLÈME

Sans doute, Dieu a voulu que son œuvre, son unique Église, fût à tous les yeux démontrée impérissable, puisqu'il a permis que de telles tempêtes se pussent déchaîner sur elle, et que de tant de catastrophes

elle sortît toujours telle qu'il l'a conçue. Au schisme à peine étouffé, le Protestantisme succède; il enlève à l'Église la moitié de l'Europe, et sa victoire dure encore. Cependant, à travers l'orage, la Papauté rebâtit Rome, préside et dirige le concile de Trente, en exécute les décrets, retient la France dans la communion romaine, rétablit sa domination incontestée sur tout ce qui lui appartenait en Italie. Depuis le grand Pape Martin V (1447) jusqu'à la Révolution française, les Papes demeurèrent dans leur Ville et dans leur État, plus paisibles possesseurs qu'ils ne l'avaient jamais été. Malgré de grands désastres, qui ont semé une graine de désastres plus grands, ce n'est pas l'époque la plus malheureuse du monde; c'est assurément l'époque la plus heureuse qu'ait traversée l'Italie.

L'Europe, et particulièrement l'Italie, est tranquille quand la Papauté est tranquille, libre quand la Papauté est libre. Je sais ce que signifie *aujourd'hui* le mot de liberté; mais quand je parle de liberté, il m'est permis d'entendre la liberté chrétienne, le droit de vivre selon la loi de Dieu. Si l'Europe et l'Italie n'ont pas eu cette liberté tout entière, la faute n'en est point aux papes. Du jour où l'Église a pu exercer une action directe sur le gouvernement des sociétés, les papes n'ont cessé de poursuivre le même but, qui est de donner à l'individualité toute sa valeur, en la disciplinant par elle-même au moyen de la connaissance de Dieu.

Peu de princes, avant et après Charlemagne, ont

favorisé ce plan. D'accord avec les sceptiques et les incrédules, les princes ont en général offert au genre humain un autre avantage, qu'il a préféré généralement: ils lui ont proposé de l'affranchir de la règle intérieure, lui laissant ignorer que la règle extérieure, le frein politique, devenant de plus en plus indispensable, pèserait de plus en plus sur toute liberté. Telle a été la séduction du Césarisme, telle a été la promesse du Protestantisme, telle est celle de la Révolution; et ces trois choses sont une même chose; et cette chose est la suggestion de Satan, l'ennemi de l'homme et le rival de Dieu.

Malgré l'abondance de ses victoires, Satan ne l'a pas emporté, puisque la société reste debout, puisque la notion de la liberté n'est pas éteinte, puisque l'Église est encore la tête et le cœur du genre humain. Elle seule a subi tout l'effort de Satan, elle seule a résisté. Humainement, sa victoire est inexplicable. Toutes les forces de la matière et de l'esprit, toutes les brutalités, toutes les subtilités, toutes les anarchies, tous les despotismes se sont conjurés contre elle, l'ont attaquée, l'ont accablée. Elle n'a jamais eu la force, à peine peut-on citer quelques courts moments où elle eut la paix. Pour les papes personnellement, la paix n'a pas existé. Où marquer la nuit qui a été pour eux sans labeur, et le jour qui s'est écoulé sans angoisses? Les papes sont bien ces âmes dont parle le poète: Ils demandent à Dieu de mettre en fuite l'antique louve qui dévore plus de proies que tous les autres animaux: — et de leurs yeux

s'échappe goutte à goutte l'expiation du mal qui remplit l'univers.

Comment cette faiblesse a-t-elle soutenu le choc, et non seulement résisté, mais vaincu? Que dire à ceux qui nient l'assistance du Ciel? Perpétuellement l'histoire de la Papauté met la raison humaine en face de la main divine, et il faut s'incliner ou fermer les yeux. Il est vrai que beaucoup d'yeux se sont toujours fermés, se ferment obstinément; mais cet aveuglement est une autre évidence, et le soleil poursuit sa carrière.

La main divine va-t-elle se retirer, ou les orages qui tonnent déjà sont-ils encore une fois la mystérieuse préparation d'un but plus grand, que la courte sagesse de l'homme ne saurait prévoir? C'est la question que se posait le poète, en des jours qui n'étaient pas moins menaçants. Tous les ennemis à travers lesquels l'Église a passé sont debout devant elle, unis et coalisés; ils agissent avec ensemble, ils sont pleins d'espérance, le secours n'apparaît nulle part; l'issue s'annonce plus favorable aux vœux du Dante qu'à ceux de quiconque garde encore un cœur catholique! Le monde civilisé, à ce qu'il semble, est gibelin. Pour cette fois il est probable que la cavale sentira longtemps le fouet:

Cesare mio, perché non m'accompagne?

Mais si cela n'est pas la mort, cela n'est pas une solution et ne sera pas un triomphe. Quand on regarde ce vaste travail de Dieu pour la transformation du monde païen, et quand on voit l'œuvre

encore inaccomplie, comment croire que de tels préparatifs n'aient eu d'autre but, même ici-bas, qu'une courte victoire? Il semble que Dieu a élevé le genre humain pour de plus longues destinées; et l'on prédirait plus volontiers qu'après ce triomphe imminent du Césarisme et du Protestantisme, César finira par promulguer le concile de Trente dans les pays aujourd'hui protestants.

Trois siècles après le César Néron, le César Constantin, pleurant, prit une bêche, et de ses propres mains commença de creuser les fondements de la basilique vaticane; et les larmes coulant de son visage ruisselaient sur les broderies de la robe impériale.

LIVRE IV

SAINT-PIERRE ET LE COLISÉE

À M. EUGÈNE VEUILLOT

À TOI, frère, le récit de notre première visite *ad limina Apostolorum*, au seuil des saints Apôtres. En te décrivant nos joies, nous consolerons le regret qui les accompagne. Que n'es-tu là, dans ce soleil, dans ces émotions, dans ces prières!

Ce que nous admirons, tu l'as vu; les vœux que nos cœurs forment pour toi, ton cœur les a formés pour nous. Mais avec nous, tu croirais tout voir et tout goûter pour la première fois.

Il semble à notre sœur que c'est moi qui lui donne enfin sa Rome si désirée; et moi, regardant Rome par ses yeux ravis, j'y trouve des majestés et des grâces nouvelles.

C'est une ivresse pure, calme, profonde. Tu n'en jouis pas avec nous, voilà l'épine, voilà l'inévitable grain de sable qui blesse toujours le pied parmi les gazons et les fleurs.

Au ciel, pleins de charité parfaite et satisfaite, nous nous serons tous et toujours présents dans la présence de Dieu.

I

VUE DE ROME

Des nobles terrasses du Pincio, l'œil embrasse une vaste étendue de Rome. C'est elle, la voilà, l'invincible et immortelle Rome, la ville assise sur les sept collines, le grand laboratoire où la main de Dieu reconstruit toujours la famille humaine, toujours brisée par l'ennemi!

Voilà Rome! Ses dômes couronnés de la Croix brillent au soleil levant. La basilique vaticane domine royalement ces splendeurs. C'est la montagne qu'aperçut Isaïe, la haute montagne élevée au-dessus des collines et visible de toutes les parties du monde; « la sainte montagne dont Dieu a fait la demeure de l'unité et de la vérité. »

Oui, Londres et Paris remplissent plus d'espace, contiennent plus de grossière richesse, sont plus redoutés. Montrez-moi la Bourse de Rome, dites-moi où sont ses arsenaux? Point de Bourse, point d'arsenal, point de flotte sur le Tibre. Balaam, contraint par l'esprit de Dieu, s'écriait: « Jacob est fort, parce qu'il n'y a point d'idole en Jacob! »

Amené pour maudire le camp d'Israël, il disait au roi de Moab: « Comment puis-je maudire celui que Dieu n'a pas maudit? Ce peuple habitera seul et il ne sera pas mis au rang des nations. Qui pourrait connaître le nombre des enfants d'Israël! Oh! que j'obtienne la mort des justes, et que mes derniers moments ressemblent aux leurs! »

Depuis que le véritable Israël est apparu, la politique moabite a été plus heureuse: elle a du moins rencontré en abondance des devins et des prêtres d'idoles empressés de maudire. Leurs malédictions s'élèvent avec rage, et le monde n'entend pas d'autre bruit. Néanmoins c'est la prophétie de Balaam qui demeure:

« Israël est accompagné de Dieu; dans ses rangs retentit le cri de la victoire, promise à son roi. Qu'ils sont beaux tes pavillons, ô Jacob! Comme les cèdres enracinés sur le bord des eaux, ainsi sont les tentes que le Seigneur a dressées. Les nations fondront sur tes ennemis et les dévoreront. Qui te bénira sera béni; qui te maudira sera maudit. »

Amen! Amen! Amen!

II

LE CORBEAU

Nous descendons vers la place du Peuple. L'église de *Santa Maria del Popolo* couvre l'emplacement du tombeau des Domitius, où fut apporté et brûlé le corps de Néron, après que ce dieu, fuyant une émeute, se fut percé la gorge, non sans avoir hésité. — Quel dommage, disait-il, je chante si bien!

Là poussa un grand arbre. Sur cet arbre venait constamment percher un corbeau. Un jour, au pied de l'arbre, la pioche rencontra l'urne qui contenait la cendre de Néron. On jeta cette poussière, et le pape Pascal III, à la prière et aux frais du

peuple, bâtit l'église pour purifier le quartier. — Ainsi parle la tradition.

Hélas! l'exorcisme ne fut pas victorieux. Au bout de trois siècles, le corbeau reparut sous forme humaine. Il croassa, ses croassements réveillèrent l'esprit de Néron, et des veines du Christ coulèrent de plus larges fleuves de sang. C'est dans le couvent de Sainte-Marie du Peuple que prit gîte Martin Luther.

Néron, Martin Luther! deux artistes jaloux de faire admirer la beauté de leur voix, deux ouvriers de la même œuvre! Puisque Luther venait à Rome, il y devait rencontrer Néron. Luther devait dire ses dernières messes là où Néron avait reçu ses derniers honneurs.

Il y a des lieux que ne peuvent purifier ni l'eau, ni le feu, ni le sang. Un jour il se passera quelque chose d'effroyable sur cette place, où l'autel de Marie n'a pas empêché Luther de rencontrer Néron.

III

LA COLOMBE

Nous nous engageons dans les rues qui mènent au Vatican. Elles sont peu intéressantes. Dans ce quartier, à cette heure matinale, Rome prend presque la physionomie d'une autre ville. Toutefois nous saluons des madones, des oratoires, des églises.

Le son d'une clochette nous avertit que le Saint

Sacrement allait passer. Nous nous mîmes à genoux. L'humble cortège, formé de pauvres, déboucha d'une pauvre rue, prit une rue plus pauvre, entra dans une pauvre maison. — O Jésus, père des pauvres, fortifiez ce malade, agréez l'âme de ce mourant!

O Jésus, qui êtes venu pour les petits de ce monde, et qui pourtant permettez de nos jours qu'un si grand nombre d'entre eux vous soient arrachés, daignez rester au moins à ceux-ci! Daignez, au moins ici, ne laisser aucun triomphe à Néron, à Luther, à Satan!

Dans les rues de nos villes orgueilleuses, nous n'avons plus cette bénédiction de Vous rencontrer, de détourner un moment nos pensées des négoces de la terre pour nous prosterner devant Vous. Nous ne voyons plus passer la Lumière et la Vie allant triompher de la Mort. La Mort a mis la main sur nous. Elle emporte sa proie dépouillée du signe de la résurrection.

Ne souffrez pas qu'elle règne ici, qu'elle Vous interdise la rue, qu'elle Vous force à Vous déguiser comme un banni qui rentre au mépris des lois! Ne souffrez pas que Vos enfants de Rome soient condamnés à mourir, comme nous autres, ou privés de Vous ou privés de l'assistance de leurs frères qui Vous prient pour eux!

Je le demande par les désolations de nos cœurs, quand nous avons à suivre un cercueil sur ces pavés qui portent toutes les souillures, mais où la Croix n'a pas le droit de se montrer. O ciel! ce cercueil contient le père, ou l'épouse, ou l'enfant, ou la sœur;

et celui qui l'accompagne ne peut pas reposer ses regards sur la Croix!

Nous rencontrons Coquelet. Il arrive, il trouve que les rues sont mal tenues, il trouve cela « barbare; » il a cent choses à dire contre le « gouvernement des prêtres. » — Mon bon Coquelet, à demain! Nul moyen d'argumenter en ce moment. Venez à la messe avec nous. — Il fuit; Dieu soit loué!

IV

SAINT-PIERRE

Nous ne voulons regarder ni l'obélisque, ni la colonnade, ni le péristyle. Nous hâtons le pas. D'une main frémissante nous soulevons la lourde portière. Nous sommes enfin dans le temple. Nous respirons sur le seuil, comme pour empêcher nos cœurs d'éclater.

Dans la nef immense, il n'y avait que les lampes d'or de la *Confession*, la statue de saint Pierre, le soleil et nous. Lentement nous avançons, pénétrés de respect, pénétrés d'amour et aussi de crainte, un peu écrasés de cette grandeur. Pourquoi craindre? La maison est hospitalière; ou plutôt, ne sommes-nous pas chez nous?

Jamais la basilique ne m'a paru si vaste, si riche, si solennelle, si douce. Elle semble s'élargir à mesure qu'on la connaît mieux. La première fois qu'on voit le colosse, il peut rester au-dessous des

attentes de l'imagination. Pourtant, notre sœur me dit qu'elle n'avait rien rêvé de si beau.

Autre chose est d'entrer ici en curieux, ou d'y entrer en chrétien. Mais les impressions mêmes d'un chrétien restent loin des sentiments délicats d'une femme. Les femmes vivent avec Dieu plus que nous; le reflet de sa présence les frappe plus promptement.

Pour moi, j'ai eu le temps d'étudier Saint-Pierre. Je l'ai cent fois parcouru, je me suis arrêté devant tous ses autels, devant tous ses tombeaux, devant toutes ses peintures d'un indestructible éclat; j'ai fait connaissance avec ce peuple de grandes images et cet immense trésor de reliques sacrées.

J'y ai vu le Pape bien des fois, tantôt sans pompe, tantôt dans toute la majesté de sa fonction incomparable; je l'ai vu couronné de la tiare, sur la *sedia*, bénissant une foule composée de représentants de tous les peuples du monde: et le prodigieux cortège se mouvait à l'aise dans le vaisseau de marbre et d'or.

L'atmosphère de Saint-Pierre, cet air tiède, égal et parfumé qu'on ne respire nulle part ailleurs, me rappelle immanquablement quelques-unes des circonstances les plus solennelles de ma vie; il ressuscite en moi le parfum de mes meilleurs désirs, de mes plus douces larmes, des engagements qui ont le plus honoré mon cœur.

Tout revient, m'envahit, m'emporte; je suis inondé de lumière, et de joie, et d'espérance, et l'allégresse de l'espérance est déjà l'allégresse du triomphe, Alors cette vaste structure prend à mes

yeux toutes ses dimensions, j'entends son langage. C'est un poème, le poème de la religion et de la victoire du Christ.

Toute l'histoire, toute la science, tout l'art, toutes les richesses de la nature, toutes les conceptions et tous les travaux de l'homme sont ici réunis pour attester le Christ, Fils de Dieu, pour le bénir et pour le glorifier. Le chœur incomparable de toutes ces voix, c'est Saint-Pierre.

On y peut sentir la défaillance des langues humaines. Certains détails ne sont plus du goût d'aujourd'hui. Mais même quand l'expression avorte, la pensée est divine, et l'ensemble, formant une souveraine harmonie, répond à la sublimité du dessin.

Quel plan, quelles divisions grandioses, quel ordre partout, et quelle abondance d'inspiration dans cette unité merveilleuse! Depuis les statues des deux grands empereurs, Constantin et Charlemagne, sentinelles triomphantes placées sous le péristyle, jusqu'à l'autel où repose le corps du Prince des Apôtres;

Depuis la *loggia*, d'où la grande bénédiction s'envole pour embrasser l'univers, jusqu'au chevet de la Basilique, où la Chaire du Pêcheur est soutenue par les docteurs de l'Orient et de l'Occident; depuis l'obélisque de Néron, relevé sur le parvis, jusqu'à la croix qui rayonne sur la coupole;

Il n'est pas une pierre dans cette montagne de gloire qui ne soit à sa place, qui ne donne une clarté, qui ne jette une parole forte et sublime. Rome, le résumé de tout, se résume dans Saint-Pierre; et

Saint-Pierre crie dans Rome et dans le monde la victoire de la Croix sur Rome et sur le monde.

Victoire par toutes les grandeurs, par toutes les lumières, par tous les dévouements: levez-vous, Apôtres, Martyrs, Docteurs, Patriarches, Saints de tous les temps, dont les ossements et les images sont ici; levez-vous, Héros qui gardez les portes du sanctuaire; levez-vous, Nations qui l'avez défendu!

Victoire par tous les miracles: levez-vous, siècles! Depuis que le sang de Simon Pierre a rougi ce sol quels torrents n'y ont pas coulé pour en arracher sa tombe! Torrents de feu, torrents de bourreaux, torrents d'armées, torrents de scribes et de blasphémateurs, chaque siècle a amené ses torrents . . ., et chaque torrent a apporté quelques-unes des pierres qui forment l'édifice!

Victoire par la foi, plus puissante que les armes; victoire par l'amour, plus fort que le temps. Le temps serait l'arme invincible de la mort; mais la mort et le temps sont vaincus par l'amour, et le chant de la victoire est aussi le chant de l'amour. L'amour a rêvé ces grandeurs, accumulé ces richesses, enlacé ces harmonies; et ce temple est magnifique et durable, parce que le Dieu qui le remplit est le Dieu qui aime et qui est aimé.

Nous baisons le pied de Saint-Pierre; nos cœurs débordent. À genoux devant la *Confession*, le front sur ce marbre doux comme la poitrine d'un ami, nous laissons couler nos larmes. Tu t'en souviens Frère, et tu sais si c'est là qu'on peut oublier!

Là est le centre du centre, la PIERRE qui porte

tout l'édifice de Dieu. « Ici réside en esprit l'assemblée des fidèles : car, quelque point de la terre qu'ils habitent, tous ceux qui sont au Christ notre Maître dans la pureté de leur âme et dans la pureté de la foi, se tournent vers la très sainte chaire de Rome, semblable au soleil de l'éternelle lumière, d'où rayonne sur eux la splendeur des biens spirituels et des dogmes sacrés. »

Nous entendons la messe, et nous reprenons lentement cette première visite. Nous saluons ces reliques sans nombre, les unes portant des noms si célèbres, les autres dont Dieu sait les noms.

Vingt-quatre Papes saints reposent autour de saint Pierre. Le corps de saint Grégoire de Nazianze est sous cet autel ; sous cet autre est celui de saint Jean Chrysostome. Voici saint Jude et saint Simon, apôtres ; saint Grégoire le Grand, saint Léon Ier, vainqueur d'Attila ; voici les saints martyrs Processe et Martinien, geôliers de saint Pierre, qui leur ouvrit la bienheureuse éternité.

Onze colonnes du temple de Jérusalem enrichissent le temple de la nouvelle Alliance, le temple définitif contre lequel les portes de l'enfer ne prévaudront pas, et qui subsistera encore quand la terre elle-même ne sera plus. Une de ces colonnes est gardée dans la chapelle de la *Pietà*. Elle a touché le Dieu-Homme : il s'appuya contre elle pour enseigner.

Que dirai-je encore, et que ne dirais-je pas si je pouvais répéter ce que nous avons entendu de ces pierres éloquentes, si je savais seulement bégayer

ces divins langages? Il y a des lumières qui ouvrent l'infini. C'est l'éblouissement des disciples d'Emmaüs: « N'est-il pas vrai que notre cœur était tout brûlant en nous, lorsqu'Il nous parlait durant le chemin? »

V

LE CAPITOLE

Du Vatican, nous avons pris notre chemin vers le Capitole, ou plutôt l'*Ara Cœli ;* car, pour le Capitole, nous y viendrons un autre jour. L'église d'Ara Cœli est la première où je sois entré dans Rome. On y célébrait les *Quarante heures.* Et ce fut bien l'autel du ciel qui m'apparut, brillant de feux, plus rayonnant d'une grâce invisible.

Je ne savais pas de prière, et néanmoins tout mon cœur pria. Je priai pour toi, mon frère, encore si jeune; pour nos sœurs, encore enfants. Jamais je n'avais de la sorte senti le grand besoin de Dieu. Je comprenais nos dangers. Je demandais la foi pour vous; je la demandais pour moi-même, sans être sûr de la désirer. Voilà maintenant que trois d'entre nous ont prié dans cette église, et personne n'est à l'écart.

Tu connais la tradition, la vision d'Auguste, après laquelle il dressa ici un autel précurseur au vrai Dieu qui allait naître d'une Vierge. Le trône de Celle qui devait écraser la tête du Serpent fut ainsi marqué sur le sommet de Rome, quand Rome était pour trois siècles encore l'empire du Serpent.

L'Étoile du matin s'est levée au ciel de Jupiter, la Rose mystique a fleuri sur le Capitole romain.

Santa Maria in Ara Cœli est riche de dépouilles antiques et de grands tombeaux. Elle est desservie par les religieux qui gardent le Saint-Sépulcre. Dans Rome, toute voix entretient un dialogue solennel avec quelque point illustre du monde et du temps. Cette église, parcelle de Jérusalem sur le Capitole, possède le corps de sainte Hélène, l'impératrice qui retrouva la Croix, l'auguste chrétienne qui, à quatre-vingts ans, reprit ses habits de servante pour servir dans un banquet les épouses et les prêtres du Christ.

De l'autel de la Reine des Martyrs, nous descendons aux prisons Mamertines. Comme deux reliques précieuses, ces cachots sont enchâssés dans une église. L'église est dédiée à saint Joseph, patron de la bonne mort, patron de la miséricorde. Ici Rome égorgeait ses vaincus. Dans le temple du Capitole, le triomphateur répandait l'orgueil de ses actions de grâces. On venait lui dire: *Actum est,* c'est fini; celui qui a osé combattre Rome est mort! Et alors seulement le triomphateur sortait du temple.

Un jour donc, dans ces mêmes cachots où les plus courageux répresentants de la liberté des peuples avaient misérablement péri, Néron, souverain pontife, jeta Pierre, cet homme de rien, apôtre d'un Dieu de rien, et bientôt l'en fit tirer pour être mis à mort. Mais déjà Pierre avait baptisé ses geôliers, et le profond cachot était devenu une source de vie. *Actum est,* Jupiter, père des dieux! *Actum est,*

César, pontife des dieux et maître des hommes! *Actum est*, dieux et pontife de la mort!

Le vrai Dieu et le vrai Pontife sont maintenant dans Rome; leur étendard est planté, leur Capitole est commencé. Aujourd'hui même Néron en a posé la première pierre en son lieu éternel. Et l'édifice croîtra sans cesse, et toute la gloire et la force du Capitole romain ne prévaudront pas contre cette pierre détachée du Golgotha, qui, roulant jusqu'ici, est venue à travers les remparts de la ville frapper au pied les statues d'or du divin Jupiter et du divin Néron. *Actum est,* c'est fini! Jupiter et César, vous n'êtes plus dieux; sortez de Rome et du monde!

VI

LE FORUM

Voilà le Forum romain. Comme ce peuple-roi a bien travaillé pour nous donner une belle idée du néant des fortunes humaines! Tout au pied du Capitole est encore debout l'arc de Septime-Sévère, l'empereur qui disait: *Omnia fui, et nihil expedit :* J'ai été tout, tout n'est rien. Est-ce l'Empereur ou l'Empire lui-même, qui fait cet amer aveu? Il est venu des hommes qui ont dit: *Amo nesciri et pro nihilo reputari :* J'ai aimé d'être inconnu et regardé comme le rien même. Et ces hommes-là, le Christ les a connus et les a élus à la royauté éternelle.

Nous saluons les églises qui s'élèvent dans le Forum et sur les collines, couvrant le sol sacré de la grandeur romaine, remplaçant, purifiant, sanc-

tifiant, toujours avec ce sublime de l'Église, qui enseigne toujours et toujours divinement. Plus encore qu'ailleurs dans Rome, ici l'on voit la main de Dieu. Ici, préparant la mission des Apôtres, Dieu force les maîtres du monde à écrire par avance un catéchisme de pierres à l'usage du genre humain.

Sur le pavé de la voie Sacrée, là où passèrent les triomphateurs, là où passèrent les bourreaux menant avec injure les disciples du Christ, nous nous redisons le prophétique chant qui avait retenti de Pathmos, aux jours de Domitien:

« Venez, et je vous montrerai la condamnation de la grande prostituée qui est assise sur les grandes eaux, la grande Babylone, mère des fornications et des abominations de la terre.

« Elle est tombée, la grande Babylone, elle est tombée; car ses péchés sont montés jusqu'au ciel, et Dieu s'est ressouvenu de ses iniquités!

« Traitez-la comme elle vous a traités; rendez-lui au double toutes ses œuvres: dans le même calice où elle vous a fait boire, faites-la boire deux fois autant!

« Ciel, fais-en éclater ta joie; et vous aussi, saints Apôtres et Prophètes! Dieu vous a vengés d'elle; il l'a enfin punie des tourments dont elle vous a déchirés.

« Et l'on a trouvé dans cette ville le sang des prophètes et des saints, et de tous ceux qui ont été tués sur la terre.

« Et j'entendis comme la voix d'une troupe nombreuse qui était dans le ciel et qui disait: Alleluia! Salut, gloire, puissance à notre Dieu.

« Parce que ses jugements sont véritables et justes. Et il a condamné la grande prostituée qui a corrompu la terre; il a vengé le sang de ses serviteurs, qu'elle a répandu.

« Ils dirent une seconde fois: Alleluia! — Et la fumée de son embrasement s'élève dans les siècles des siècles. »

Nous passons sous l'arc de Titus, mémorial de Jérusalem infidèle et punie, mais conservée dans la tombe au milieu des poussières de Babylone ruinée pour toujours. Qui voudra voir et toucher le doigt de Dieu, qu'il baise ces pierres, monument de l'accomplissement des prophéties, dressé à quelques pas de l'arc de Constantin, entre la croix du Capitole et la croix du Colisée.

« Jérusalem! Jérusalem! qui tues les prophètes et qui lapides ceux qui te sont envoyés, combien de fois ai-je voulu rassembler tes enfants, comme une poule rassemble ses petits sous ses ailes: et tu ne l'as pas voulu! Et voilà que tes maisons demeureront désertes! »

Treize cent mille Juifs périrent à la prise de Jérusalem, cent mille autres furent vendus. — O Rome, ô Europe, ô villes et nations à qui le Christ a envoyé des prophètes pour vous rassembler sous ses ailes, souvenez-vous!

VII

LE COLISÉE

Avec un saint frémissement nous entrons dans le Colisée. Vespasien avait commencé ce théâtre gigantesque. Titus l'acheva par les bras des captifs amenés de Jérusalem, et l'on dit que douze mille d'entre eux y périrent. L'or du monde y coula comme un fleuve; plus encore que l'or, Titus et ses successeurs, durant de longs siècles, y prodiguèrent le sang. Ici, sous Trajan, par l'ordre de Trajan, l'an 118 du Christ, Ignace, évêque d'Antioche, fut livré aux bêtes et au peuple romain.

« Nous ordonnons qu'Ignace, surnommé *Théophore*, qui dit porter en lui-même le Crucifié, soit lié par les soldats, et conduit dans la grande Rome pour servir de pâture aux bêtes et d'amusement au peuple. » Tel était l'ordre de Trajan, dont on admira les vertus. Et, en effet, il fut clément et juste pour un empereur de Rome. Ignace, débarqué le jour même à Ostie, est amené précipitamment, car les jeux allaient finir.

Dix mille hommes avaient paru sur l'arène, l'arène avait bu le sang de dix mille hommes. Les bêtes étaient repues, le peuple avait encore soif. Le saint Évêque, Ignace Porte-Dieu, entre dans le cirque, passant sous le fouet des *venatores*. Il est salué par les huées de cent mille voix, chevaliers, sénateurs, matrones, prêtres, vestales, peuple, toute la canaille romaine, qui venait de dévorer la

chair de dix mille hommes, et qui n'était pas repue. Le vieillard se met à genoux.

Il dit: « Je suis le froment du Seigneur. Que je sois donc moulu par les dents des bêtes et que je devienne le pain du Christ ! » Et le pain du Christ, sans cesse renouvelé et prodigué sous cette forme, a tué la bête. Le bête païenne a bu et mangé sa condamnation. Le sang des martyrs produisant des moissons toujours plus fécondes, a étouffé les tigres et les empereurs.

Les *jeux* romains sont une chose qui passe l'imagination. Champagny a raison de le dire: « Il faut que les témoignages soient sans nombre et unanimes, il faut que toutes ces horreurs nous soient racontées par ceux qui les voyaient tous les jours, pour que nous autres chrétiens nous puissions les croire et reconnaître dans le cœur de l'homme l'instinct hideux qui aime le sang pour le sang. »

Ce qui étonne davantage, ce n'est pas la monstruosité du fait. L'homme, sous la puissance du démon, n'a pas de sentiments plus durables que la haine de l'homme. Il aime à broyer l'homme, à l'humilier, à l'avilir, à le torturer longuement. Les sauvages les plus hébétés savent inventer des supplices; n'y eût-il pas d'autres signes de l'unité de la race humaine, on la pourrait constater à ce trait.

Que ces Romains donc, qui bâtissaient de si beaux édifices pour y prendre de tels ébats, et qui avaient ainsi perfectionné la volupté de voir mourir des hommes; que ces lettrés qui goûtaient Homère, et qui, dans les entr'actes des jeux, se récitaient

Horace et Virgile; que ces guerriers, ces sages, ces politiques; que cette lèpre de conquérants, de vestales et d'empereurs aient fait cela mieux que les Caraïbes, mais par la même pente de nature, je le conçois. Tel est l'homme séparé de Dieu.

Je conçois encore que même un Jules, un Auguste, un Trajan, un Antonin, malgré quelque dégoût, peut-être, soient devenus les complaisants de la bête sanguinaire et l'aient fournie de cette pâtée. L'Empire était à ce prix, la seule sagesse humaine est insuffisante pour marquer aux hommes le prix qu'ils ne peuvent pas mettre à l'Empire.

Le mystère formidable, c'est la stupidité de ces troupeaux qu'on amenait pour être égorgés, et qui se laissaient égorger; à qui l'on commandait de s'entr'égorger dans un combat sans merci, et qui s'entr'égorgeaient sans merci; qui, ne pouvant pas sauver leur vie, ne songeaient pas à la vendre, ne tentaient pas de se venger.

On les rassemblait dix mille et plus qui devaient mourir. Un grand nombre étaient munis d'armes, forts, adroits en tout combat; ils avaient souvent affronté les cohortes romaines, parfois ils les avaient fait plier. Or il n'est jamais arrivé que les gladiateurs ni les bestiaires aient essayé de bondir sur les spectateurs, de jeter dans le cirque prince, sénat, vestales et peuple, de se donner ce jeu à eux-mêmes.

Étrange effet de la peur, effrayante abjection de l'homme! Ces victimes ne pardonnaient pas, ne se résignaient pas, ne se défendaient pas. Bien plus, elles se pliaient au cérémonial des jeux, s'acquittant de mourir comme d'un office. Ceux qui allaient

être dévorés sans combattre, pour mettre les bêtes en appétit, entraient les premiers. Nus, ils devaient passer entre deux files de *venatores* armés de fouets qui frappaient chacun un coup, faire le tour de l'arène, s'arrêter devant l'empereur et lui adresser le fameux *Ave!* Ils accomplissaient ce cérémonial.

Les gladiateurs, entrant dans des chars peints de couleurs brillantes, criaient le même salut à César. Ensuite, ils s'attaquaient. S'ils y allaient mollement, le peuple se fâchait, et alors les marchands de gladiateurs, s'élançant d'une extrémité de l'arène, les fouets en main, l'injure à la bouche, forçaient les malheureux à se faire des blessures plus profondes.

Mais il ne fallait pas que ces blessures, trop vite mortelles, abrégeassent le plaisir des Romains! Si un gladiateur cherchait à frapper à la tête et à se délivrer ainsi lui-même en expédiant son adversaire, le peuple se fâchait encore. Il ne fallait pas non plus que le blessé tombât sans grâce. Le gladiateur devait apprendre à tuer et à être tué: il apprenait! C'était une chance de salut.

Le combat a été prolongé, élégant, selon les règles. — L'un des deux gladiateurs tombe. Genou en terre, il demande la vie. Le vainqueur, promenant les yeux sur l'amphithéâtre, attend la sentence du peuple. Le peuple quelquefois veut conserver un artiste! Mais le peuple, aujourd'hui, veut voir comment l'artiste saura mourir, et le vaincu joue une dernière scène. Son honneur exige qu'il tende la gorge à l'épée, qu'il en pose

lui-même la pointe; il observe ce programme, il flatte le peuple de ce dernier respect, et il reçoit sa récompense: les applaudissements du peuple romain saluent son dernier soupir.

Et cela dura plus de cinq siècles, empirant toujours; la lâche férocité qui demandait toujours du sang, trouvant toujours une férocité plus lâche à l'offrir et à le répandre! Il y avait des cirques plein l'Empire; partout les esclaves fugitifs, les prisonniers de guerre, les chrétiens, hommes et femmes, enfants et vieillards, étaient dévorés par les bêtes. Et durant plus de cinq siècles, en présence de ces monstrueuses infamies, les politiques et les moralistes païens n'élevèrent que de rares réclamations, aussi froides qu'inutiles!

À regarder au fond du monde païen, c'est une infernale barbarie, un mensonge ignoble de civilisation, de morale, d'honneur. Mais deux vices y apparaissent plus puissants, passions dominantes poussées jusqu'au délire: la débauche et la peur. Rome est morte de débauche et de peur, surtout de peur. La peur avait été sa force et son art de gouverner, elle devint le plus actif agent de sa ruine. Tout fut cruel dans Rome, parce que tout avait peur. La peur tuait et se tuait. Ayant détruit Rome, la peur aurait détruit le monde. Le Christianisme sauva le monde en y apportant la chasteté, l'humanité et le courage.

Oui, le courage, même le courage matériel de regarder en face et de braver la douleur et la mort, est un don que le Christ nous a fait! Malgré les grandes choses que nous savons de la valeur antique, je dis

qu'il y a une plénitude de courage matériel où la moyenne de l'humanité n'a pu se hausser qu'après avoir reçu le christianisme.

Dans ces cirques toujours abreuvés de leur sang, les chrétiens seuls ne tremblaient pas. Ils n'étaient point gladiateurs; ils avaient leurs raisons pour abandonner leur vie et ne point essayer de la vendre; mais ils trangressaient le cérémonial, et ne craignaient de déplaire au peuple ni à l'empereur. Au peuple, ils montraient une contenance assurée; passant devant l'empereur, ils changeaient la formule du salut, lui annonçant qu'un jour les martyrs jugeraient les bourreaux. *Ave Cæsar, morituri te judicabunt !*

On forçait les gladiateurs à s'entr'égorger en les chargeant de coups. En les huant et en leur offrant une chance de salut, on les forçait à s'entr'égorger avec une savante lenteur. Par l'espoir d'un applaudissement, on les forçait à tomber avec grâce et à mourir avec élégance. En couvrant quelque malheureux d'une tunique soufrée que deux hommes se tenaient prêts à allumer, on le forçait à se brûler le poing, pour imiter Mucius Scævola.

Mais il n'y avait ni promesses, ni tortures, ni lions, ni tourmenteurs expérimentés qui sussent contraindre les enfants et les femmes d'entre les chrétiens à brûler un grain d'encens devant les idoles. Ainsi se forma l'habitude du courage; ainsi la peur fut en même temps vaincue. Par l'exemple et par les triomphes de ses martyrs, le Christ prit possession de l'humanité. L'humanité sans Dieu est une bête féroce et une bête lâche.

Si le Christ quittait l'humanité, on reverrait la peur enfanter les bourreaux, et l'humanité se remettre à manger de la chair et à boire du sang. — Oh! que ce Colisée, que cette grande tombe est un grand berceau!

À la croix du Colisée sont appendus tous nos titres de noblesse; elle est le signe de notre salut, le monument de notre honneur. Comme c'était pour affranchir le genre humain que l'on combattait ici, le Christ y appela de partout ses héros. Foule sainte, de tout âge, de toute condition, de tout pays! Quel chrétien ne peut pas se dire qu'il eut là un ancêtre? Quand je me prosterne sur cette terre, j'y sens frémir mon propre sang.

VIII

SAINT-JEAN DE LATRAN

Du Colisée à Saint-Jean de Latran, du grand théâtre de carnage à la grande église, c'est le chemin du bon Dieu. La rue large et directe qui unit ces deux points porte le nom de saint Jean-Baptiste, le précurseur du divin amour. Nous y saluons l'église de Saint-Clément Pape, monument intact de l'antiquité chrétienne. Dans cette église, saint Grégoire le Grand a prêché, et l'on voit la chaire où il s'est assis. Parmi d'autres insignes reliques, on y vénère le seul ossement de saint Ignace que les lions aient laissé.

Voici ce haut Latran, le don de Constantin et de l'empire convertis. Constantin, vainqueur du

stupide Maxence, envoya chercher le Pape Sylvestre, fugitif. Le Pape se crut à l'heure du martyre; l'empereur victorieux l'établit dans sa propre demeure. Il y a encore ici un souvenir de Néron: Néron tua le consul Plantius Lateranus, fondateur de ce palais qui fit son nom immortel. Sur le même sol s'éleva rapidement une église, vaste et digne de l'empire. On la nomma la basilique d'or.

Premier séjour officiel des Papes, dernier séjour officiel des empereurs, c'est ici vraiment le lieu où Pierre, sortant des catacombes, prit possession de sa royauté, le lieu où finit l'empire païen. Ici César, qui n'était plus César, partant pour Byzance, roula dans ses bagages le palladium désormais sans vertu. Ici Charlemagne viendra s'agenouiller avant de recevoir, de la main du successeur de Pierre, une autre couronne impériale qui sera comme le sacrement sans lequel désormais les empires n'auront plus ni force féconde, ni véritable gloire, ni durée.

Lieu auguste dans Rome et dans le monde! Durant onze siècles le Latran fut la demeure des Vicaires du Christ. Ils y furent assiégés, ils en furent chassés, ils y sont revenus, ils en ont été éloignés encore pour subir la captivité et l'exil; cette demeure leur appartient toujours. À tout ce qu'ils touchent, les Papes communiquent un caractère d'éternité. L'église de Latran a vu trente-trois conciles.

Elle a été dévastée, renversée, brûlée; l'enfer s'est rué sur elle; maintes fois, de la basilique d'or il n'est resté que des cendres. Elle est debout, plus

riche de son nom et de sa parure de siècles que de tous les trésors dont l'a ornée un amour vainqueur. Elle est l'église propre du Pape, mère et maîtresse de toutes les églises. Ses murs eux-mêmes proclament sa dignité dans ce langage de règne qu'on ne parle nulle part comme ici : SACROSANCTA LATERANENSIS ECCLESIA, OMNIUM URBIS ET ORBIS ECCLESIARUM MATER ET CAPUT. Et ces mots diraient la même chose, quand même ils seraient tracés à la craie sur une cabane de planches et de roseaux.

Nous entrâmes. Même solitude qu'à Saint-Pierre, même frémissement de nos cœurs. La splendeur des souvenirs élargit encore ces murs grandioses. Près de l'autel, dans un coin plus retiré, deux prêtres français récitaient fraternellement leur office. Nous voulûmes savoir ce qu'ils disaient. C'était le 16 janvier, fête de saint Marcel, Pape et martyr, celui qui nous attendait hier au Corso, comme pour nous souhaiter la bienvenue. Nous relûmes sa glorieuse légende :

« Pour la loi de son Dieu, ce saint combattit jusqu'à la mort ; la voix des impies ne le fit point trembler, car il s'était assis sur la solidité de la pierre. — Et vous, ô Seigneur, vous l'avez couronné de gloire et vous l'avez établi prince pour régner sur les ouvrages de vos mains ! »

IX

LES GALLO-ROMAINS

Nous baisâmes les marches de la *Scala Santa,* qui est tout près de Saint-Jean de Latran, et nos genoux touchèrent le pavé de Sainte-Croix-en-Jérusalem, très auguste basilique, bâtie par sainte Hélène pour recevoir les reliques de la passion du Sauveur. Nous gagnâmes ensuite Sainte-Marie-Majeure, par où nous voulions terminer. Mais le moyen de ne pas entrer encore à Sainte-Praxède et à Sainte-Pudentienne?

Nous étions sans pitié pour notre guide. Deux choses le soutenaient, son amour pour Rome, sa tendresse pour nous. Notre enthousiasme ranimait le sien, qui d'ailleurs ne baisse guère. Tu ne connais pas notre ami Enrico. C'est une figure de France qu'on ne trouve qu'à Rome, une figure romaine qui ne peut être peinte que sur fond français.

Il est venu à Rome en curieux, le curieux s'est transformé en pèlerin; un jour, le pèlerin a reconnu qu'il était à Rome dans sa vraie patrie, et ne l'a plus voulu quitter. Je ne conteste pas l'amour des Romains de naissance pour leur cité cent fois auguste; mais je n'ai jamais rencontré l'amour de Rome si ardent qu'il l'est au cœur de ces Romains de vocation, véritables Romains « par la grâce de Dieu. » Ils constituent une de ces mystérieuses forces de Rome que l'on ne voit nulle part, que l'on sent partout.

Ils savent Rome par cœur, l'étudient sans cesse,

la chérissent toujours plus. Conservant le caractère français, l'amour de Rome et le christianisme leur font dépouiller la morgue de supériorité que nous inspire volontiers la connaissance approfondie de nos mérites. Sans ignorer le côté faible des Romains, ils savent aussi ce qu'ils ont d'originalité, de grâce et de sérieux; ils en prennent quelque chose, et le tout forme un de ces composés humains qui animent l'esprit et reposent le cœur.

Quelle aimable journée! Après dîner, nous voulûmes faire encore une course. Nous revîmes le Forum et le Colisée. La nuit était sereine, le silence profond. Tout à coup, un vaillant chœur de voix italiennes s'éleva des ruines du Temple de la Paix. Nous nous arrêtâmes sur la voie Sacrée, entre l'arc de Titus et l'église de Sainte-Françoise-Romaine. Tout était doux et beau comme la douce et belle nuit.

Nulle autre ville ne peut être si belle. Ni le ciel, ni les monuments, ni les arts, fussent-ils les mêmes, ne sauraient ailleurs avoir le même accent. Cette terre a un arome qui lui est propre. On y respire l'histoire telle que Dieu l'a écrite, avec ses conclusions applicables à chacun de nous. Il s'en élève des pensées qui ne sont que là.

Sa beauté n'est pas bourgeoise; mais n'est-il de beauté que bourgeoise? Laissez-nous une ville dont les rues ne soient point tirées au cordeau; laissez-nous des masures, des places irrégulières et des maisons qui se plantent à leur fantaisie. Dans les grandes rues larges et droites, point d'abri pour les madones, point de retraite pour les oiseaux.

Il n'y a point de façades de cent fenêtres, pas même celles des sacro-saintes casernes, aussi aimables à contempler que le palmier qui ombrage le mur lézardé du couvent des Maronites à *San-Pietro in vincoli.* Le boulevard de Sébastopol est très admirable, mais dans les environs de Monte-Cavallo, sur les rues tortueuses et solitaires, pendent les fruits d'or de l'oranger.

Comment croire que le monde laisse quelqu'un prendre Rome et souffre qu'elle ne soit plus à tout le monde? C'est le bien catholique, la terre de famille qui ne peut tomber dans les partages. Nos pères ont fourni leurs tributs aux monuments de Rome païenne; nous l'avons rachetée du sang de nos martyrs; de nouvelles offrandes ont élevé ses monuments nouveaux; tout l'univers lui a donné des Papes, des défenseurs, des artistes; elle est à nous.

LIVRE V

LA QUESTION ROMAINE

I

LA QUESTION DIVINE

J'AI vu Fra Gaudenzio dans sa cellule, assis, les yeux sur son livre, comme s'il n'avait jamais bougé de là. J'admirais cette régularité que n'a pu déranger un voyage au bout du monde. — « Mais, me dit-il, rien de plus naturel : nous autres religieux, nous sommes *arrivés*.

« Nos affaires sont conclues, notre vie est fixée, notre fortune est faite. Un voyage, un changement de situation, une maladie, la mort, ne sont plus que des épisodes insignifiants, comme il peut s'en rencontrer dans l'existence d'un rentier d'âge mûr qui a bien placé ses économies.

« Un voyage à Versailles n'est rien pour lui ; un voyage au Brésil, c'est moins pour moi. En réalité, je n'ai que ma besogne accoutumée, qui est de me tenir devant Dieu. Si le rentier entend ses intérêts, il n'a ni plus ni moins à faire. »

— Or, dis-je à Fra Gaudenzio, tirant de ma poche un vieux journal, je ne viens point, *Padre mio*, contester l'excellence de la vie monastique ; j'ai trop vu

et trop pratiqué l'autre vie! Je viens vous faire plaisir. Écoutez; j'ai apporté de France ce papier, comme si j'avais prévu que je vous le lirais.

J'étais un jour à Poitiers, dans la noble église de saint Hilaire. Le successeur de saint Hilaire était là, l'évêque de Tulle parlait, et la noble église d'Hilaire me semblait contenir en même temps Ambroise et Augustin.

L'orateur allait à sa manière, large comme un fleuve, impétueux comme un torrent, véhément, doux, profond. Il nous faisait entendre les tonnerres de l'Écriture sainte, nous illuminait de ses clartés, nous caressait de ses fleurs. Le sujet du discours, c'était le Pape, « l'évêque par excellence, le chef des pasteurs, la bouche qui suffit au monde, *os orbi sufficiens.* »

À ceux qui disent que le Pape n'est qu'un homme, puisque enfin les Papes meurent, l'orateur répondait : « Pierre ne meurt point. Vous ne voyez que Simon, l'homme fragile; mais le Christ lui a dit: Tu es pierre; non point seulement: tu seras appelé, tu paraîtras; mais, *tu es* pierre. Il le crée, il le fabrique pierre.

« Sur cette pierre divinement solide, miraculeusement indestructible, le Christ a fondé son Église. Donc, que les portes de l'Enfer s'ouvrent, et que les autres ténébreux vomissent contre elles tourbillons et tempêtes, le rocher reste. — Ayant créé cette pierre qui doit porter tout l'édifice, est-ce que le Christ ne lui assignera pas un lieu?

« Est-ce qu'il lui dira : Va-t'en, pierre mobile, à

travers le monde; un jour jetée là, un autre jour ici; va de çà, de là, rocher roulant, comme une pierre maudite, à la merci du pied qui te heurte et du flot qui te pousse? Non, non! le Christ a choisi un lieu, c'est Rome. Pierre y vient, et place là sa robuste épaule sur laquelle l'Église repose.

« Il y vient, il y restera toujours, pierre vivante, immortelle, pierre parlante et toujours éloquente; colonne de marbre, immobile, et pourtant qui vit. *Columna spirans.* Ferme à soutenir tous les chocs, elle sent les coups qui la frappent, et ne s'en venge que par des soupirs.

« Ils sont là, ces Papes; c'est l'obstination qui enseigne par son immutabilité seule, *Obstinatio magistra.* Ils restent, les divins obstinés, *Obstinatio divina.* Obstinés comme Dieu même. Quoi de plus obstiné que Dieu? On veut lasser sa patience, on y emploie ses dons, on lui dit qu'il est de trop chez nous, qu'il s'en aille. L'obstiné divin reste; il s'obstine à sauver. »

Voilà l'entrée du discours. Mais tout à coup, d'un de ces bonds de l'esprit qui franchissent les espaces et les temps, l'évêque, le docteur, je voudrais oser dire le poète, arrive au mystère de l'élection de Rome, et nous montre l'immensité:

« Que s'il faut vous dire pourquoi Pierre s'attache à ce lieu de Rome plutôt qu'à un autre, j'en appellerai à d'antiques traditions. Je sais qu'on a nié cela: ils ont nié Homère. Pour moi, j'y crois, et j'aime à voir Noé, sauveur du genre humain, sa tige unique après le déluge, Noé, que l'antiquité chrétienne salue le meilleur affirmateur de l'image

divine, affirmateur du Verbe, *Divinæ imaginis melior assertor ;*

« J'aime à voir Noé, père du monde renaissant, prenant possession de Rome pour Celui qui devait venir. Je le vois partageant comme un hiérarque, d'après les plans divins, la terre à ses trois fils ; puis, le monde distribué, il visite le domaine, touche aux lots de Sem, de Cham et de Japhet, et s'en vient déposer ses os là où doit être Rome.

« Ainsi Pierre, le batelier de Galilée, viendra en ce même lieu où vint ce grand et noble batelier qui fut Noé ; et là où fut attachée la barque de Noé, Pierre fixera sa nef illustre, pour sauver le monde d'un autre déluge et lui assurer un meilleur salut.

« Noé planta la vigne dont le suc réjouit le cœur de l'homme ; Pierre planta la croix, ce cep divin d'où pend le *botrus* sacré, la grappe féconde, le raisin d'où jaillit le vin qui fait germer les vierges. Il a aussi semé le froment des élus, et il dispense le pain vivant qui nourrit le monde.

« Et si Noé a été un excellent affirmateur du Verbe, image de Dieu qui l'a conservé juste au milieu des pécheurs et lui a confié des secrets inconnus des géants du siècle, Pierre a bien mieux encore affirmé la divine image, le secret caché à la chair et au sang, je veux dire, la divinité du Christ.

« Cette affirmation commença le jour même de la Pentecôte. Pierre se lève devant la foule, afin qu'on le voie ; il hausse la voix, afin qu'on l'entende au loin, il ouvre la bouche au milieu des onze, afin qu'après lui d'autres continuent. Il affirme l'image divine, le Seigneur Jésus-Christ.

« Il l'affirme à Jérusalem, à Antioche ; il l'affirme à Athènes, la ville des nombreuses langues, *linguata civitas*, des tavernes bruyantes de toutes les sciences, *ubi caupones scientiæ.* Dans Rome, enfin, il l'affirme au monde et aux siècles futurs. *O divinæ imaginis melior assertor !*

« Les Juifs n'ignoraient pas ces choses. Leurs livres en parlent, et quand il est question, dans les psaumes, de la cité des Iduméens, la ville aux grandes tempêtes, les doctes savaient où elle était. Ils ont cru avoir découvert dans l'Orient l'antique lieu du paradis terrestre, mais ils n'y trouvèrent plus le chérubin.

« Et il leur fut dit : Ce chérubin est à Rome ; allez, vous l'y verrez, resplendissant de science, étincelant de la pourpre des martyrs, labouré de plaies et de cicatrices. Il porte le glaive et il porte les clefs ; seul il ouvre et seul il ferme les portes du vrai paradis terrestre.

« Quand César devint chrétien, il comprit que le même lieu ne pouvait contenir l'homme de la force et le glorieux empereur de l'esprit. Lui, un auguste, au lendemain d'une victoire, il emporte ses légions, son sénat, ses rostres, ses lois, et loin de l'Italie, il fonde une autre capitale de son empire.

« Rome est la ville de Pierre et ne peut se passer de Pierre. Je ne sais qui veut y venir à présent. S'ils y viennent, que diront-ils ? À qui parleront-ils, et qui les écoutera ? Il faut à Rome une bouche qu'entende le monde, *Os orbi sufficiens :* Pierre seul est cette bouche, et là seulement elle peut parler noblement, librement.

« Tertullien, parcourant les souvenirs que le paganisme a laissés dans Rome, parle de noms scellés dans la tombe, qu'on ne peut arracher à l'oubli: *Cadavera nominum.* Il en cite d'autres qui ramènent à la mémoire de telles infamies ou des puérilités si vides qu'on ne les peut entendre sans dégout, *Nausea nominum.*

« Rome doit à Pierre d'être la ville qui ne vieillit point. Elle participe à ce privilège de l'invieillissable Église, *Ecclesia insenescibilis.* Otez Pierre, il n'y a plus dans Rome que des noms de cadavres et des cadavres de noms, des noms fétides, nauséabonds. Consentirons-nous jamais que Rome soit un cadavre de nom, un écho immonde?

« Non, Rome ne sera jamais un nom vulgaire; la nommer, c'est nommer une chose très grande, très noble et toute divine. Ce nom de Rome, pour nous tous, est une mélodie, un texte de cantiques, un son plein de merveilleux échos. Qu'en feront-ils? qu'y feraient-ils? Rome restera Rome, parce que Pierre y demeure. Tout succès contre Rome n'a qu'un jour.

« Certain petit roi goth, du nom d'Ataulph, s'empara de Rome et déclara qu'elle serait la capitale de la Gothie. Qui connaît les États, la dynastie des Ataulph? Nul n'a entrepris de telles choses sans en être promptement puni. Dieu est toujours le vengeur opportun de son Église, *Opportunus vindex.*

« On l'a vu pour le temple de Jérusalem, qui devait moins durer que celui de Rome. Héliodore entre dans le Temple, mais voici que la vengeance

de Dieu se manifeste. Vous ne voulez pas connaître Dieu par la foi, ses ombres vous importunent, vous voulez un plus grand jour. . . .

« Ah! ah! il vous faut l'évidence! Eh bien, vous l'aurez, vous la verrez, vous la sentirez comme Héliodore. Un cavalier brandissant des armes d'or se précipita sur lui et le renversa sous les sabots impétueux de son cheval; deux autres, armés de verges, le frappaient sans relâche à droite et à gauche: *Magnam fecit suæ ostensionis evidentiam.*

« Et le soldat flagellé revint dire à son maître: Si vous avez un ennemi, envoyez-le à ce temple; le grand Dieu qui habite le ciel en est le gardien. C'est lui, c'est son bras qui frappe et perd tous ceux qui viennent là pour faire mal.

« Cependant nous gémissions avec le grand prêtre. Il n'est pas un seul de nous qui ne doive dire: Je souffre à ma noble tête, *Caput meum doleo !* On nous a tous meurtris. Nous sommes les membres de Pierre, et l'on ne peut toucher à Pierre sans que la douleur parcoure tout le corps de l'Église, des pieds à son chef mystique.

« En même temps que nous, pas de créature qui ne souffre et ne pousse un gémissement; car toute la création se rapporte à nous, nous au Christ, et le Christ à Dieu. Or, de même que le Christ est le centre de tout, il y a un lien entre son Vicaire et le monde, entre Pierre et tous les êtres.

« Denys l'Aréopagite et son compagnon Apollophane étaient en Égypte au moment de la mort du Christ. Le soleil se voile. Ils consultent les livres et n'y trouvent pas l'explication de ce phénomène.

Par un secret instinct, Denys s'écrie: Ou Dieu souffre, ou il compatit à la souffrance!

« Jésus est un soleil qui éclaire l'univers. Jésus est le centre et le résumé du monde. Quand il était cloué sur la croix, le monde y était aussi cloué. On ne pouvait briser la tête de l'univers sans que l'univers fût ému. Cette émotion devait se traduire par des gémissements, des secousses et des obscurcissements.

« Pierre, quoique non au même titre que le Christ, est centre aussi. En lui le Christ a mis toute lumière, toute vie, toute grâce, tout amour. Que si l'on crucifie Pierre, il se fera de grands ébranlements, il y aura des nuits hâtées, des ombres, des terreurs. C'est la loi des choses de s'émouvoir quand on viole le repos de leur centre, et cela suffit pour que Dieu soit le vengeur opportun de son Église.

« Adressons à Dieu la prière d'Esther: Seigneur, *ne tradas sceptrum tuum his qui non sunt,* ne livrez pas Rome, le sceptre de votre puissance, à ceux qui ne sont pas; que ces êtres de néant n'aient pas la joie de nous immoler sur leurs autels de dérision, et de substituer à vos temples leurs maisons vides ou pleines de larves; ne nous livrez pas à ceux qui, se donnant l'apparence de quelque chose, *quasi quis,* ne sont rien dans leur fond. »

II

NOÉ ET PIERRE

Je pense, dit Fra Gaudenzio, que ces paroles n'ont pas eu l'honneur d'éveiller une contradiction?

— Pas une, père! J'imagine que certains modérateurs du bon parti, s'ils les ont lues, les ont trouvées étranges, exagérées, peu *pratiques*. De l'autre côté, quelle importance peuvent attacher à de telles pensées les prosateurs qui font l'opinion?

— C'est chose merveilleuse, reprit Fra Gaudenzio, que le peu de retentissement immédiat de toute parole vraiment maîtresse. Le monde semble incapable même d'apercevoir les idées auxquelles cependant il obéit. Il faut que cela soit noyé mille fois dans la mare des commentaires.

À la millième dilution, quand l'essence première est devenue insaisissable et que l'analyse la plus subtile ne saurait la retrouver, alors elle agit. Ne vous plaignez pas de ces vulgarisateurs qui administrent au public tant de bonnes platitudes!

En lui donnant la vérité telle qu'ils la peuvent comprendre, ils la lui donnent telle qu'il la peut prendre. La parcelle divine qu'ils ont voulu exclure de leur grossier mélange y réside pourtant, et elle sauve tout. Telle est l'énergie que Dieu communique à la vérité.

— Mais, poursuivit le Père, reprenons l'idée de votre admirable évêque, touchant l'apparition de

Noé sur le sol de Rome, à l'aurore du monde renaissant. Cette idée n'est pas nouvelle pour moi.

C'est une vieille tradition de l'Italie que Janus est venu à Rome, où il a donné son nom au Janicule; de même, on lui attribue la fondation de Gênes, *Janua*, après une grande inondation.

Dès longtemps les chrétiens ont cru que ce Janus fabuleux n'est autre que Noé. Quel pourrait-il être? Pourquoi aurait-on inventé ce voyageur divin qui apparaît après le déluge des grandes eaux?

Que signifie ce double visage dont il regarde en même temps l'avenir et le passé? Tous les traits de Janus s'appliquent à Noé, ne s'appliquent qu'à lui.

C'est lui, c'est Noé, le roi de la terre après le déluge, le prêtre, le connaisseur de Dieu, le meilleur affirmateur de la Divinité;

C'est Noé qui voyait à la fois deux mondes, le passé jusqu'à Adam, l'avenir jusqu'à Jésus-Christ, dont il était la figure prophétique et qu'il attendait.

Sur le mont Janicule, au lieu où, depuis le treizième siècle, quelques-uns ont cru, sans fondement, que la croix de saint Pierre avait été dressée,

Bramante a construit un petit temple justement célèbre. En mémoire de la tradition expliquée par le Christianisme, il y a sculpté une figure de Noé.

Et Pierre est à la fois Janus et Noé. Il arrive à Rome lorsque le déluge de la puissance impériale, puissance de Satan, avait submergé le monde.

Pierre, « le fils de la colombe, » porte le rameau cueilli sur le Calvaire, qui annonce que cette inon-

dation de l'enfer va se retirer, et que déjà l'eau décroît.

Il est le batelier de l'arche nouvelle, de l'arche où seront sauvés non plus quelques hommes, mais tous les hommes ; l'arche grande ouverte qui court après les naufragés.

Il s'élève sur la limite de deux mondes, l'un naissant, l'autre qui va périr. Il a le regard tourné vers la loi accomplie et la bouche qui l'explique.

Il a le regard tourné vers le ciel nouveau, et les lèvres qui annoncent et qui expliqueront la loi nouvelle.

Combien de choses que l'homme n'imagine, ne comprend, ne sait, ne croit, ne fait que parce qu'il a été créé à l'image de Dieu !

En l'homme, malgré le péché, demeure et s'obstine je ne sais quel reste confus de cette pleine science que Dieu lui avait donnée. Il se souvient de choses qu'il n'a point apprises.

Il y a une réminiscence de l'Éden jusque dans l'âme qui n'a jamais entendu parler de l'Éden ; et nos aspirations sont des souvenirs.

De là cet instinct de certaines convenances sublimes et divines, qui nous met sur la voie des choses cachées.

Nous ne voulons rien de brisé, nous ne comprenons rien de soudain ; à travers nos contradictions, nous prétendons à l'unité de vie.

Car nous sommes créés à l'image de Dieu, qui fait tout avec suite, avec ordre et mesure, et dont aucune action ne s'égare.

Toute l'histoire de l'humanité a été complète dans l'esprit de Dieu dès avant la création de l'homme; à plus forte raison toute l'histoire de la religion.

Dieu a ses convenances en tout. Sans nous les révéler, ces grandes traditions nous les font pressentir.

Par qui auraient-elles été forgées? par qui accréditées? Qui les maintient contre tant de contradictions et les relève toujours parmi tant de ruines?

Est-ce une imagination, cette tradition qui veut qu'Adam soit mort à Jérusalem et que ses os aient été ensevelis là où serait plantée la croix?

Pourquoi le lieu de la Croix s'appelait-il Calvaire? Pourquoi devint-il le théâtre de la suprême réparation? L'étrange serait qu'il n'y eût rien.

Et je ne peux imaginer que le sol de Rome, antérieurement à Pierre, qui est encore Jésus-Christ, antérieurement à Romulus, si semblable à Caïn,

Non, je ne peux pas imaginer que ce sol n'ait pas été l'objet d'une prise de possession particulière, d'un acte qui préparât l'attente du monde.

Rome pressentit quelque chose: dans la ville naissante, un crâne humain apparut. L'esprit prophétique s'empara des hommes qui avaient trouvé ce débris.

Le lieu devint le Capitole; et le Capitole fut le Calvaire du genre humain, jusqu'au jour où le bois libérateur, planté sur l'autre calvaire, étendit ses rameaux et couvrit le monde.

III

LA PAROLE QUI PORTE LE MONDE

Un bon curé de France nous disait la messe à l'autel de saint Léon Ier, dans Saint-Pierre. Quelques Romains du petit peuple se trouvaient là, et quelques *contadini*, gens de la campagne.

Saint Léon est des premiers parmi ces grands vivants qui remplissent la grande église, et qui enseignent toujours. Véritables maîtres du monde! Les siècles passent sur leurs tombeaux et n'y font qu'accumuler la vie.

Au-dessus de l'autel, une célèbre sculpture, ou plutôt un tableau de marbre, représente cet événement merveilleux qu'on appelle si à propos la *défaite* d'Attila. Raphaël l'a chanté au Vatican.

Attila se retire. Contre ce fléau de la terre, Dieu ne daigne point employer l'épée. Si saint Pierre lui apparut, qu'importe? Rome était sans défense; Léon pria: le barbare invincible recula comme l'invincible mer.

C'est l'histoire que le monde sait. Les historiens, quelques documents qu'ils prétendent produire, ne lui en apprendront pas une autre. La conscience du genre humain sait que Dieu est le grand personnage de l'histoire humaine.

Il y a de certaines pages de l'histoire que la conscience humaine a écrites absolument, comme par une révélation du secret de Dieu. Ce que les

hommes ont vu est inutile. Il s'agit de ce que Dieu a fait. Et Léon est le vainqueur d'Attila.

Les paroles de ce grand Léon sont plus vivantes encore que sa victoire. Attila a péri tout entier; Léon a laissé des paroles immortelles. Ce qu'il disait à son peuple, nous l'entendons aujourd'hui, nous le croyons toujours; cette parole est une des forces de Dieu.

Avec une simplicité douce et tranquille, sans efforts d'éloquence, comme le curé à son prône, comme le pasteur au milieu des brebis, Léon disait des choses qui sont entrées dans le trésor de l'humanité. Elles y demeurent à jamais.

Il disait de lui-même, du Pape: « Nous avons l'assistance du Prêtre tout-puissant et éternel, lui qui, égal à son Père, a pourtant revêtu notre chair infirme, abaissant sa divinité jusqu'à l'unir à notre humanité, pour élever l'humanité jusqu'à la Divinité. » O grandeur du chrétien! poids de gloire!

Il disait: « Encore que Jésus, le maître divin, ait confié à plusieurs pasteurs le soin de son cher troupeau, il n'en abandonne pas pour cela la conduite. Pierre est là, qui ne perd pas des yeux ses brebis.

« Pierre, ce solide fondement de l'Église, ne succombe pas sous la masse qu'il soutient. Il a éternellement cette foi ferme qui lui a valu le choix de Jésus-Christ, et comme ce que Pierre a cru de Jésus subsiste, ainsi ce que Jésus a établi sur la foi de Pierre subsistera.

« Le pouvoir et l'autorité de Pierre subsistent sur le siège qu'il a occupé. Par cette confession qui le

mit au-dessus de l'incertitude des opinions humaines, il a acquis la solidité de la pierre, que nulle secousse ne peut ébranler. Tous les jours encore dans l'Église universelle, il dit: *Tu es Christus.*

« C'est cette foi qui a vaincu le démon; c'est cette foi qui a arraché les hommes au monde pour les conduire au ciel. Les portes de l'enfer ne prévaudront point contre cette foi. Par la grâce de Dieu, l'hérétique ne pourra la renverser, le païen ne pourra la détruire ni la corrompre. *Tu es Petrus !*

« Donc, élevez-vous de ma bassesse et de mon néant, et révérez ce grand Apôtre dont les soins régissent les pasteurs aussi bien que le troupeau. Pierre ne perd rien de sa dignité, quelqu'indigne que soit son successeur. Lorsque vous m'entendez, c'est lui qui vous parle. Il m'inspire tout ce que je dis, et je ne vous annonce que les mêmes choses qu'il a enseignées. »

Un autre jour, Léon disait:

«Encore qu'il y ait des degrés différents en l'Église de Dieu et qu'elle soit comme un corps composé de plusieurs membres, cependant *nous ne sommes tous qu'un en Jésus-Christ.* L'unité de la foi et du baptême est le lien de notre société, et cette gloire se répand sur tous. *Vous entrez,* dit l'Apôtre, *dans la construction de l'édifice, pierres vivantes, pour composer une maison spirituelle et un ordre de saints prêtres dont les sacrifices soient agréables à Dieu.*

« Et l'Apôtre ajoute: *Vous êtes la race élue, l'ordre de prêtres rois, la nation sainte,* le *peuple conquis.*

Car le signe de la croix fait autant de rois de ceux qui ont été régénérés en Jésus-Christ. L'onction de Jésus-Christ consacre les prêtres. Tous les chrétiens sont de race royale; tous participent à la dignité sacerdotale. Cet honneur n'est point attaché à la seule personne ni au seul ministère du pontife.

« Qu'y a-t-il de plus noble qu'un esprit parfaitement soumis à Dieu et qui règle tous les mouvements du corps? Qu'y a-t-il de plus sacerdotal et de plus saint que de conserver son innocence, et d'offrir à Dieu une conscience pure, et de faire de son cœur un autel où brûle l'holocauste d'une piété consommée? Tous ont cet avantage par la grâce de Dieu.

« Honorez Pierre par qui tant de grâces nous sont communiquées. Le Verbe avait été fait chair, il habitait déjà parmi nous, Jésus se sacrifiait à la réparation du genre humain. Rien n'échappait aux lumières de sa sagesse, il n'y avait rien d'impossible à sa toute-puissance. Les éléments lui étaient soumis, les Anges lui obéissaient, la Très-Sainte Trinité voulait et faisait ce grand ouvrage.

« C'est alors que Pierre est choisi seul entre les hommes pour être le chef des autres Apôtres, le chef de tous les Pères, l'instrument de la sanctification des Gentils. Dieu le fait entrer en société de sa toute-puissance: — Tu es Pierre, à toi les clefs! Comme je suis la principale pierre, la pierre de l'angle, cette pierre inviolable qui a rompu la muraille de séparation et qui des deux peuples n'en a fait qu'un, toi aussi tu es pierre!

« Sur cette pierre je bâtirai un temple éternel et

tous les efforts de l'enfer ne pourront le renverser. L'Église s'affranchira des chaînes de la mort parce que la profession de foi de l'Apôtre est une voix qui donne la vie. Ceux qui croiront, elle les élèvera jusqu'au ciel; ceux qui nieront ou abjureront, elle les précipitera jusqu'au fond de l'enfer. Lie et délie. Lie sur la terre pour le ciel, délie sur la terre pour le ciel, et tout ce que tu feras sera fait.

« Cela est dit à Pierre, et si les autres sont entrés en partage de cette puissance, ils la reçoivent par lui. Il est le modèle et la règle des autres.

« Le Sauveur du Monde, voyant approcher le temps de sa passion, lui dit encore: Voici que Satan a demandé à vous cribler comme on crible le froment; mais j'ai prié pour toi, afin que ta foi ne défaille point. Toi donc, converti, AFFERMIS tes frères.

« Le péril les regardait tous; tous étaient également menacés de la tentation. Cependant les soins du Sauveur ont spécialement pour objet la conservation de Pierre. C'est pour fortifier la foi de Pierre que Jésus-Christ a prié. L'assurance du chef établira la sûreté des autres et suffira pour les mettre hors des atteintes de l'ennemi. La force de Pierre fait la force de tous.

« Rendons d'immortelles actions de grâces à Jésus-Christ notre Roi et notre Rédempteur, qui a communiqué un pouvoir si ample et si absolu à Pierre, établi chef de l'Église universelle. Et il lui a dit encore: *Pais mes brebis,* lorsque l'Apôtre lui eut attesté par trois fois son amour. Le vigilant pasteur accomplit exactement les ordres de son

maître; il nous exhorte intérieurement, il nous guide, il ne cesse de prier pour nous.

« Le saint Apôtre est pénétré de cet amour que Dieu porte à tout le genre humain. Il n'a pas été effrayé des horreurs de la prison, du poids des chaînes, de la furie des peuples conjurés contre lui, de la puissance des tyrans. Cette foi indomptable qui n'a jamais cédé dans le combat, ne s'est point affaiblie après la victoire.

« Si ses soins s'étendent sur tout le peuple de Dieu, comme on doit le croire, quels secours ne devons-nous pas attendre de lui dans Rome, nous, ses enfants, ses élus; nous qui gardons le dépôt de ses reliques sacrées? . . . Il est là! ce même corps qui a présidé dans cette chaire où je parle, repose parmi nous . . . »[1]

C'est ainsi que Léon parlait aux jours d'Atilla, et sa parole était cette parole que Dieu fait assez forte pour porter le monde, *portansque omnia verbo virtutis suæ.*

Et la chaire de Pierre où monta Léon est là, et le corps de Pierre est là! . . .

IV

DE DIVERSES APOLOGIES

J'ACHÈVE de lire divers écrits sur ce que l'on appelle *La question romaine ;* question de savoir si l'Église est de Jésus-Christ, et au fond, si Jésus-Christ est

[1] Ce chapitre est tiré des quatre sermons de saint Léon, Pape, aux anniversaires de son exaltation.

Dieu; et au fond encore, s'il y a un Dieu. Car les principes moteurs de cette guerre au temporel du Pape sont l'hérésie et le doute, et derrière, l'athéisme.

J'ai lu du pour et du contre, et je suis humilié. L'abaissement des esprits fait descendre cette dispute sur un terrain qui rabaisse le bien comme le mal. Le genre humain est présentement engagé dans la voie d'une lâcheté et d'un abêtissement immenses. J'ai peur des tonnerres qui s'allumeront pour dissiper cette nuit.

La question romaine se traite comme une affaire de police. On dirait que le point est de décider si la Papauté peut ou non se rendre capable d'administrer deux à trois millions de sujets temporels. Peut-elle entretenir des routes, balayer des villes, faire produire au sol toutes ses richesses? Ce gouvernement peut-il s'élever aux qualités qui distinguent le Badois, le Hanovrien et les autres?

Cent journalistes, brochuriers, bêtes d'encre qui n'ont ni droiture ni lettres, proclament que leur France, où ils ne pourraient pas devenir sous-préfets, ne saurait plus longtemps laisser une portion de l'humanité « sous la main stérile des cardinaux. »

Ils jurent que le sol n'est pas cultivé, que la population n'est pas administrée, qu'il n'y a ni justice, ni écoles. . . . Ici, au milieu des splendeurs de l'esprit de charité et de l'esprit de liberté, splendeurs anciennes, splendeurs vivantes, entendre ces stupides et voir le crédit qu'ils obtiennent, c'est une douleur malaisée à peindre!

Parmi les défenseurs du régime temporel,

plusieurs aussi sont durs à subir. Il y en a qui s'attachent exclusivement à l'utilité politique, soutenant Rome par les mêmes raisons qu'ils soutiennent l'intégrité de l'empire turc. D'autres colligent des arguties triviales, des autorités de néant.

On se sent rougir en lisant ces misères. Si c'est ainsi qu'il faut parler aux politiques, aux savants, au monde, pauvres politiques, pauvres savants, pauvre monde!

Grâce à Dieu, nos évêques nous donnent un noble enseignement. Dans le pouvoir temporel du Pape, ils nous montrent le droit, le miracle et le bienfait du Christ; droit qui ne périra pas, miracle qui sera renouvelé, bienfait qui sera maintenu.

Ils disent comment la Providence a établi ce grand ouvrage; comment tout l'univers y a été employé; comment il est l'arc-boutant de la civilisation, le phare que nous devons affermir contre toute tempête. Ils ne dédaignent pas, en passant, d'écraser de sots mensonges.

V

LA QUESTION MATÉRIELLE

Quoi! le bien le plus précieux des peuples et le plus difficile à leur procurer, c'est la paix: et le gouvernement qui donne à son peuple la paix, et qui est le gouvernement même de la paix, ne saurait pas procurer les autres biens! Et l'on ne sait plus que

Rome, ce pays de la paix, est aussi le pays de la science et des arts!

Et l'on ne sait plus que ce gouvernement de la paix, de la science et des arts, est davantage encore le gouvernement de la justice et de la miséricorde! On nie la miséricorde à des hommes dont la principale fonction en ce monde est d'offrir la Victime qui ôte les péchés du monde!

En même temps qu'on leur nie la miséricorde, on leur reproche la faiblesse. Eh! sans doute, ils sont faibles; ils veulent l'être. Pourquoi seraient-ils forts comme on l'est chez vous? Ils demandent à n'avoir point d'armée, point de flotte, et aussi peu que possible de police. Ils voudraient, sans tous ces engins et sans tous ces fouets, conduire un peuple de laboureurs et d'artisans.

Ils demandent à ne point verser le sang, ni dans les guerres étrangères ni dans les guerres civiles; à se trouver désarmés même en face de la sédition, aimant mieux pacifier lentement par la raison que réduire immédiatement par le fer. Ils demandent à n'avoir que peu d'industrie, pour n'en venir pas aux corruptions et aux immolations qu'exige la production à bon marché.

Vous envieront-ils la gloire des manufactures, des mines, de ce que vous appelez les « armées industrielles? » Pour maintenir la discipline dans l'armée industrielle, il faut la discipline de l'armée permanente. Entre ces deux disciplines, la liberté râle, et elle mourra.

À l'entrée du paradis, désormais fermé, la colère de Dieu mit un ange, le glaive à la main, pour dire à

l'homme coupable: Tu n'y rentreras pas! Quand vous avez quelque part creusé une mine ou bâti une manufacture, un peuple s'y engouffre, et vous mettez à l'entrée un corps de garde pour dire à ce peuple: Tu n'en sortiras pas!

Le Pape ne veut point que son peuple perde la douce vue du jour. Il lui réserve le travail des champs, le travail des arts, le libre et pur atelier de la famille, où l'air pénètre, où les enfants jouent, où l'épouse et la jeune fille gardent leur pudeur. Cet atelier clément, la liberté vient le fermer tous les dimanches, de la part du bon Dieu.

Pourquoi le gouvernement du Pape condamnerait-il ses sujets au travail forcé de la mine et de la manufacture? Pourquoi les obligerait-il à déterrer le charbon et à respirer le coton pulvérisé, puisqu'il y a des Anglais et des Français, des protestants et des libres penseurs qui font cela pour boire de l'eau-de-vie?

Et quand même les Romains aspireraient à ces belles choses, quand même ils détesteraient ce gouvernement paternel pour les corps, respectueux pour les âmes; quand même ils voudraient un maître qui pût les sabrer, qui leur donnât des commissaires de police au lieu de leur donner des prêtres, et qui leur ouvrît la mine, la manufacture, la caserne et le cabaret, au lieu de leur ouvrir l'Église:

Qu'importe au bon sens chrétien, ce vœu d'une folie qui ne peut avoir satisfaction qu'aux dépens de la paix et de la liberté du monde? La chrétienté ne doit s'en occuper que pour y mettre ordre

par la force, dès que la folie entreprendra d'employer la force pour atteindre son but.

Si quelque petit peuple, unique possesseur d'une plante nécessaire au genre humain, voulait arracher cette plante, sous prétexte que le sol lui appartient et qu'il préfère y cultiver autre chose, c'est ce peuple lui-même qu'il faudrait arracher du sol. Et on l'arracherait plutôt que de le laisser commettre son parricide.

La Pape, gardien de la vérité de Jésus-Christ, est plus nécessaire au genre humain qu'aucun fruit de la terre et qu'aucune autre bénédiction du ciel. C'est lui qui est la grande bénédiction du ciel, puisqu'il est la lumière qui mène à Dieu. Il est la lumière et la liberté. Otez Pierre du monde, et la nuit se fait, et dans cette nuit se forme, grandit et s'installe Néron.

VI

UN DIPLOMATE

M. Thouvenel, ministre des Affaires étrangères en France, réfute officiellement une lettre encyclique du Saint-Père.

Ce Ministre veut faire peser sur le Saint-Père la responsabilité des déprédations piémontaises. Le gouvernement de Pie IX est accusé de faiblesse, d'imprévoyance, d'obstination, d'*ingratitude !* On l'accuse aussi d'ignorance touchant les vœux des populations soustraites à son autorité.

On le presse de se rendre à ce que réclament de

lui « la raison et la religion elle-même » pour éviter, « s'il en est temps, » de « plus grands malheurs » et mériter certaines « protections qui pourront le sauver. » C'est le style de Byzance, le style des schismatiques de tous les siècles.

Les conditions d'aujourd'hui sont les mêmes qui furent toujours proposées, que le Pape a toujours refusées. Il devrait céder ce qui n'est pas à lui. Ce qu'il ne tient que sous le serment de le transmettre; il devrait, en abandonnant ce qu'on lui a pris, compromettre ce qu'on lui laisse, et du même coup blesser irréparablement les droits des autres souverains.

Le Ministre n'attache nulle importance à ce point. Selon lui, c'est « mystique, » c'est-à-dire niais. « Si, dit-il, le Saint-Siège se décidait enfin à quitter les *régions mystiques*, où la question n'est pas réellement placée, pour descendre sur le terrain des intérêts temporels, seuls engagés dans le débat; si, à l'*intelligence* de la situation il joignait de la *modération* dans les procédés, peut-être apporterait-il, *quoiqu'il soit bien tard*, un changement favorable à sa cause. » Grand Dieu, c'est notre France qui parle ce français!

En conservant l'intégrité du domaine temporel, le Saint-Père défend la propriété du monde catholique, propriété instituée par le peuple chrétien pour la garantie d'une indépendance nécessaire à la religion du peuple chrétien. C'est dans ces hauteurs uniquement que réside l'intérêt matériel. Tel que le Ministre le considère, l'intérêt matériel ne mériterait pas d'être discuté.

Le Ministre regarde la sédition survenue dans l'État pontifical comme un mouvement spontané des populations. La vérité est que les révolutionnaires romains relèvent de l'étranger. Le génie de ce temps est à fausser même le faux. On érige un prétendu principe de « non-intervention, » et à peine érigé on le viole. On l'a érigé contre le droit, on le viole au profit de l'injustice. La pauvre conscience humaine n'aura pas un moment l'illusion d'être respectée!

Cette théorie de la non-intervention est d'ailleurs contraire à l'intérêt général des peuples. Dans la famille chrétienne, le droit du souverain représente les lois, les traditions, les mœurs, la propriété, l'ordre légitime. Les souverains ont des alliés pour défendre ces biens contre les ennemis du dedans et du dehors, et leurs alliés sont aussi ceux de la nation. La non-intervention réduirait les peuples à n'avoir point d'alliés ou à n'en avoir que contre eux-mêmes.

Le Pape ne veut pas avoir un État militaire qui plie les populations à l'obéissance craintive. Il gouverne par la raison, par la douceur, par la coutume plus encore que par la loi. Chez lui n'existent ni majorité, ni minorité, ni ambitions qui puissent prendre les armes; il n'a pas besoin d'armer les uns contre les autres ses sujets, ses enfants.

D'un autre côté, étant le père commun, les alliés qu'il appelle ne sont point des étrangers; ils n'entrent point pour lever des contributions, pour ôter au peuple son nom, ses foyers, ses autels, ses

coutumes. Ils viennent au contraire maintenir la justice. Comme enfants de l'Église, ils assurent ainsi leur propre liberté.

L'indépendance du chef de l'Église catholique est le bien des nations baptisées. Lorsque le Saint-Père sollicite un peuple chrétien à le défendre, il demande à ce peuple de défendre ce qui est à lui. Le domaine de Saint-Pierre est la borne de tous les héritages. Qu'elle soit arrachée: ni un roi n'est sûr de garder sa couronne, ni un propriétaire de conserver son champ, et les morts eux-mêmes n'auront plus la propriété de leurs tombeaux!

Pie IX voit parfaitement que son refus d'accepter le « fait accompli » ne peut rien aujourd'hui contre la violence, mais il sait parfaitement aussi que la violence ne consacre rien. L'adhésion qu'on lui demande consacrerait tout. Alors, véritablement, le fait serait « accompli. »

Telles sont les considérations que le gouvernement pontifical va puiser dans les « régions mystiques. » Les dépêches de Pombal et de Choiseul étaient remplies de ces mots-là.

Mais, enfin, il est vrai que le Saint-Père, avant tout Vicaire de Jésus-Christ, et qui ne veut être souverain temporel qu'à ce titre, prend les règles de sa conduite politique à la source divine de ses droits et de ses devoirs. On ne lui persuadera pas de les chercher ailleurs.

De tout temps les politiques, ces parfaits modèles des fidélités du cœur, ont accusé l'Église d'ingratitude. C'était une des thèses de Frédéric II.

Quelle idée se font-ils de l'Église? Ou elle est pour eux ce qu'elle est pour tous, l'œuvre de Dieu, la mère des nations: et ils sont des enfants qui accusent d'ingratitude leur mère, parce qu'elle se refuse à leur parricide;

Ou ils considèrent l'Église comme une institution purement humaine, faible, mais indépendante, et avec laquelle ils sont forcés de traiter: et alors ce sont des relations d'affaires, en dehors des questions de sentiment.

C'est une grande chose aux yeux de l'Église que la royauté; c'est une grand dignité, un grand fardeau. Si l'Église pouvait croire qu'il y a des hommes tentés au-delà de leurs forces, elle le croirait des rois. Elle est clémente à ces hommes fragiles et surchargés, elles les plaint beaucoup et demande à Dieu de leur remettre beaucoup. Elle se souvient d'une bonne volonté, d'une simple tolérance, même d'un bienfait retiré.

Le captif de Sainte-Hélène ne fut plaint que du captif de Fontainebleau. Il le trouva miséricordieux à son âme, miséricordieux à son sang. Pie VII ne pardonnait pas seulement, il se souvenait. Il voyait encore la main qui avait rouvert les églises, il ne voyait plus la main qui avait tiré les verrous sur le Pape.

Pie IX ne sera point ingrat. Mais il ne recevra point de nos diplomates les règles de la reconnaissance.

Comment! parce qu'un homme a été défendu contre les voleurs, la reconnaissance envers son protecteur l'oblige à lui abandonner sa maison,

pour que ce protecteur y installe de plein droit les voleurs qu'il avait chassés?

VII

LE PLAN DE CONQUÊTE

Ils se disent: — « Ne faisons rien de trop! Ne nous donnons pas le mauvais genre de tuer le Pape, il ressuscite; ni de l'enlever, il revient; ni de le mettre en prison, il y grandit. Réduisons-le à la condition de simple particulier.

« N'abjurons pas le christianisme: cela obligerait de faire un autre culte, et finirait en farce tragique. Gardons « l'auguste religion de nos pères » sans rien lui ôter, que la tête. C'est-à-dire, retirons peu à peu le cerveau; laissons la figure. Ce *Caput mortuum* tombera de lui-même, tout doucement.

« Ayons les yeux sur la Russie. La *sainte* Russie! Il y a là des prêtres, des évêques, des moines, des sacrements, des églises; on dit la messe, on chante, on prêche; et rien de gênant pour personne. C'est l'idéal. Un service pour le nettoyage des âmes, comme il y a un service pour le nettoyage des rues. . . . Tous deux dans les attributions de la police!

« Il faut prendre Rome peu à peu. Rome enlevée au Pape, plus de Papauté temporelle, et la Papauté spirituelle languira. Ce sera le battant de la cloche dans une robe de paille. Ainsi les catholiques ne resteront pas sans consolation. Ils attendront que le spirituel recompose le temporel.

« Cependant la voix de Rome se taira; les catholiques se désaccoutumeront de l'entendre; ils se désaccoutumeront aussi d'attendre. Discutons. Quand la force discute, malheur aux principes qu'elle veut contester! Ses adversaires biaisent, de peur qu'elle ne leur coupe la parole; les tiers partis se forment, les principes se rouillent. Enfin, la Force prononce lorsqu'elle voit les esprits assez préparés. Les uns sont amollis, les autres embrouillés; ils ont lentement deviné les œuvres de la Force, ils en ont d'avance épuisé l'horreur. »

Ce n'est pas mal raisonner, suivant les portées du temps. Mille questions du passé et de l'avenir demeurent sans réponse; mais quand on tient le présent, qu'importent les questions du passé et celles de l'avenir? Le passé est clos; l'avenir, on le fera, et le genre humain de l'avenir se tirera d'affaire comme il pourra! Le temps nouveau s'intéresse médiocrement à l'avenir. Ses héritiers seront bâtards: il craint moins la honte de leur laisser des dettes que le souci de leur préparer des demeures.

L'esprit moderne regorge d'emphases sur les droits de l'intelligence, sur les droits de la liberté, sur les droits de l'humanité. Dans la réalité, il est ignorant, destructeur et lâche. Son ignorance détruit le champ pour agrandir la ville, détruit le laboureur pour créer l'artisan, détruit l'artisan pour créer le mercenaire, détruit le mercenaire pour créer la machine, détruit la corporation pour créer l'individu, détruit l'individu pour créer l'armée, détruit l'église pour créer la caserne. Jaloux

d'atteindre le complément de ces destructions et de ces créations, il s'efforce d'abattre la Papauté, dont la chute détruirait l'autorité et créerait la tyrannie.

VIII

LA QUESTION D'AVENIR

La question est de savoir si la Providence, qui gouverne le monde par la justice et par la miséricorde, permettra au monde d'aller jusqu'au bout de sa folie? Car de croire que le monde fait ce qu'il veut et va où il veut, c'est l'erreur du monde.

Il y a deux forces dans le monde, qui constituent deux mondes différents. Il y a la force ou le monde du Mal, il y a la force ou le monde du Bien. Elles sont en lutte perpétuelle, perpétuellement inégale, perpétuellement trompée. Le monde du Mal est fort, mais Dieu le contient; le monde du Bien est faible, mais Dieu le soutient. Le monde du Mal semble obtenir toutes les victoires, le monde du Bien est toujours victorieux.

Rien en ce moment ne paraît contre-peser la force du Mal. Ses œuvres comme ses desseins méritent assurément que la justice de Dieu lui laisse obtenir un de ces triomphes qui châtient l'ingratitude humaine! Cependant le monde du Bien ne cesse d'invoquer la Miséricorde. La Miséricorde peut écarter la Justice; elle peut abréger l'épreuve s'il faut que la Justice ait son cours. La Justice s'exercera sur les hommes en les abandonnant à la

tyrannie; la Miséricorde les délivrera de la tyrannie en affermissant parmi eux l'autorité.

Étudié hors de Rome, le problème est désespérant: il semble impossible que ce vieil édifice temporel de la Papauté résiste encore, et, détruit, se puisse jamais reconstruire. A Rome, le point de vue change.

Sans doute, contre ces remparts démunis, l'assaillant n'a pas besoin des inventions modernes; l'antique arbalète suffirait. Point d'armes, point de défenseurs! Mais la force de Dieu se sent. Il n'y a pas une pierre ici qui ne soit posée comme un fondement éternel. Après tout, on a vu l'ennemi aussi fort, le droit aussi méconnu, Dieu et l'humanité aussi endormis. Dieu s'est réveillé, des idées que l'on pensait mortes se sont remuées parmi les hommes; et le Pape, en pleine possession de son titre déjà déclaré caduc, a continué l'œuvre pour laquelle il est venu dans le monde.

Ni le Pape ni ceux qui l'entourent ne croient que les destins de la Papauté sont finis. L'Europe politique méprise fort ce qu'elle appelle « les congrégations romaines, » sans savoir bien au juste ce que c'est. Mais les étonnements de l'ignorance et les négations de l'orgueil n'empêchent pas la science de savoir, la piété d'espérer, la foi de persévérer.

Le Roi temporel de Rome et ses conseillers savent beaucoup de choses qu'ignore à peu près la multitude ennemie. Ils connaissent leur droit, ils connaissent leurs devoirs. Entre ces devoirs, l'un des principaux est de ne pas abjurer le droit, de souffrir

plutôt la mort. Avec cela, on mène le monde très loin! Le Pape n'est désarmé que comme toujours. La prière lui reste, Dieu lui reste. Si la justice et la raison peuvent suffire à le défendre; la raison et la justice parlent pour lui; s'il faut la force, le canon rayé n'a pas détrôné la foudre.

Attaché à ce trône de douleur qui s'élève comme une image vivante de la Croix, gardé par les reliques des saints, le Pape demeure tranquille, le front dans les orages du temps, les pieds sur le roc éternel.

IX

L'EMPEREUR CATHOLIQUE

Dans une des chambres du Vatican j'ai vu la figure de Charlemagne: *Carolus Magnus, Romanæ Ecclesiæ ensis clypeusque.* Epée et bouclier de l'Église romaine, de l'Église de Jésus-Christ! — Je peux dire que cette inscription à la détrempe, dans un recoin du Vatican, m'a fait comprendre la gloire.

Parlons encore de Charlemagne. A Rome, il est très vivant. Les rapports de Charlemagne avec le Pape Adrien sont un épisode charmant de l'histoire. Ils donnent bien la stature de Charlemagne, parce que l'on y voit son humilité. Un héros, un conquérant, un empereur humble, voilà qui sort tout à fait des proportions humaines.

Napoléon Ier, haute figure, se laissait traiter de Charlemagne moderne; il avait le sens de la grandeur. Néanmoins, il rappelle davantage Frédéric de Prusse.

Entre Charlemagne et Napoléon, la différence éclate surtout dans la manière d'agir envers la Papauté. Charlemagne, arrivant aux portes de Rome après avoir remis saint Pierre en possession de tout son territoire, demandait au Pape la permission d'entrer dans la ville. La première dalle de porphyre que l'on rencontre dans la nef de Saint-Pierre est celle sur laquelle Charlemagne s'est agenouillé au seuil du Latran.

Le traité de Tolentino n'est pas l'équivalent de ce début, et la suite de Napoléon ne correspond pas à la suite de Charlemagne. Les lettres de Napoléon à Pie VII, si conciliant, si doux, si désarmé, sont dures, injurieuses même, et menaçantes. La menace ne resta pas sans effet.

Ce fut un terrible incident que le mariage du frère Jérôme avec une demoiselle d'Amérique. Napoléon en demande la rupture. Le Pape n'y voit aucun moyen. Napoléon passe outre, démarie et remarie son frère. Charlemagne, à vingt-huit ans, avait cru pouvoir légitimement répudier Himiltrude et s'unir Hermengarde. Le Pape, gardien des lois saintes, lui enjoint de renvoyer la concubine et de reprendre l'épouse: Charlemagne obéit.

Il est toujours beau d'obéir à la loi divine, et cela est très beau lorsqu'on aurait assez de puissance humaine pour s'en dispenser. De plus, cela est très sage: car l'obéissance à la loi dispense de l'obéissance à la force. Charlemagne eut l'humilité d'obéir au Pape, il n'eut pas l'humiliation d'obéir aux Saxons.

Charlemagne n'est pas seulement plus pieux que Napoléon, plus éclairé dans sa foi, plus large dans ses vues et dans ses œuvres, il est incomparablement plus civilisé. Ses lettres au Pape sont d'une urbanité exquise. Il traçait lui-même le programme des formes dont ses ambassadeurs devaient user envers le Vicaire de Jésus-Christ :

« Ils salueront premièrement le seigneur Pape au nom de son fils le roi Charles et au nom de sa fille la reine Fastrade, au nom des fils et des filles du Roi et de toute la maison royale, au nom des Prêtres, des Évêques, des Abbés et des Religieux, et enfin pour l'universalité du peuple des Francs.

« Les ambassadeurs lui diront : « Le Roi regarde comme joie, prospérité et salut d'avoir mérité de recevoir des nouvelles de votre santé conservée de Dieu, et de la bonne situation de votre peuple, *populi vestri.* » Napoléon écrivait à Pie VII : « Votre Sainteté est souveraine de Rome, *mais j'en suis l'empereur.* » Il prétendait avoir hérité ce titre de Charlemagne !

Quant aux demandes, ordinairement Charles demandait des prières pour son peuple et pour lui. Nous avons la réponse qui fut donnée à ses ambassadeurs :

« *Au très excellent seigneur notre fils et compère spirituel Charles, roi des Francs et des Lombards, patrice des Romains, Adrien, Pape.*

« Vos paroles royales, très désirées de nous, nous font connaître la prospérité parfaite de Votre Haute Puissance, de votre compagne, de vos fils et de vos principaux fidèles, qui sont aussi les nôtres : nous

en rendons grâces au Rédempteur du monde. Nous bénissons Dieu quand nous voyons les victoires qu'il vous a fait remporter, et comment des peuples cruels et ennemis ont été par vous amenés à la vraie foi de l'Église catholique. Par la protection de Dieu et l'intervention des apôtres Pierre et Paul, voilà les têtes soumises, les chefs subjugués; l'inspiration divine et Votre Puissance conduisent toute la nation saxonne aux fontaines sacrées du baptême.

« De plus en plus, nous glorifions donc la divine Clémence, parce que, sous votre règne et le nôtre, des peuples païens sont élevés à la vraie religion et à la foi parfaite en même temps qu'assujettis à vous. Là est le soutien de Votre Puissance fondée de Dieu. Fidèle aux promesses que vous avez faites à votre protecteur saint Pierre et à nous, et les accomplissant d'un cœur pur et dévoué, aidé d'en haut, vous avez subjugué les plus valeureuses de ces nations. Elles se rendent désormais; elles viennent d'elles-mêmes sous votre sceptre. Ainsi, par le salut de leurs âmes, au jour du jugement, devant le tribunal du Christ, vous présenterez de très dignes offrandes, vous obtiendrez des mérites infinis.

« Pour récompense de ces œuvres, victoires de votre persévérance, vous désirez, Excellent Seigneur, que nous rendions de publiques actions de grâces à Dieu, et qu'en une ou deux féries nous chantions des litanies solennelles. Un tel désir nous est parfaitement agréable. En conséquence, donnant un ordre apostolique en toutes les contrées qui sont

soumises à votre mère, la sainte Église Romaine, nous avons décrété que l'on prie avec nous, sous la protection de Dieu, en la vigile du bienheureux Jean-Baptiste, en la fête des saints martyrs, et en la vigile du bienheureux Pierre. Qu'en cette même forme, votre puissance donne des ordres en toutes les contrées transmarines où demeure une nation chrétienne, afin que ces litanies de trois jours y soient célébrées. Nous avons déterminé cette mesure de temps pour les chrétientés lointaines placées hors de votre domination.

« Quant à nous, non seulement nous avons réglé de célébrer ces jours de supplications, mais selon notre usage, désirant prier sans intermission pour Votre Excellence, nous avons résolu de composer des *louanges* au Rédempteur du monde, afin que les nations qui ont été amenées à la foi par vos batailles y restent toujours par votre soutien, et que Dieu écarte de vos possessions et des nôtres les maladies et la peste; de telle sorte qu'en vos jours et durant les nôtres, le peuple qui nous est confié vive en grande abondance, joie et prospérité, et que vous-même, Roi, et votre reine et vos nobles enfants, jouissant d'un long règne ici-bas, vous méritiez un règne sans fin dans les célestes demeures. Et puisse, par vos laborieux combats, votre mère la sainte Église être de plus en plus exaltée! »

Ainsi s'écrivaient le grand Roi et le grand Pontife; et les victoires de la nation des Francs étaient un motif d'actions de grâces pour tout ce qu'il y avait de chrétiens sur la terre. Le Pape ordonnait de prier pour le roi Charles, même aux

peuples qui n'étaient pas de sa domination. C'est qu'en effet le héros de l'Église était le libérateur de tous. Ses lois, inspirées du Christ, soulageaient les corps du poids de la servitude, les âmes du poids de l'erreur; son épée, qui renversait les idoles, gardait au loin les nations qui ne lui appartenaient pas.

Lorsque le saint Pape Adrien passa à une meilleure vie, le roi Charles voulut écrire son épitaphe. Il composa un petit poème en vers qui fut gravé sur la pierre et conservé dans la basilique du Prince des Apôtres.

La noble pierre ne fut pas enfouie dans les cryptes de la basilique rebâtie, avec d'autres débris de l'ancien édifice. Elle est encadrée sous le vestibule, à main gauche, non loin de la Porte-Majeure.

Lisons cette pièce, où respire un si grand et si tendre cœur, où l'humilité et la foi parlent le plus touchant langage, où l'amitié répand de vraies larmes:

« Ici repose Adrien, Pape bienheureux, le père de l'Église, l'honneur de Rome, son auguste soutien.

« Dieu fut sa vie, la piété sa loi, le Christ sa gloire; pasteur apostolique, ardent à toute œuvre de bien.

« Sorti de noble race, fils d'une longue suite d'aïeux, plus noble en ses saintes actions.

« Son zèle religieux le portait à décorer en toutes contrées les sanctuaires consacrés au Seigneur.

« Il combla de dons les Églises, nourrit les peuples par l'enseignement sacré, ouvrit à tous le chemin du ciel.

« Prodigue envers les pauvres, le premier de tous par la piété, il veillait la nuit dans la prière pour son peuple.

« O cité, tête du monde, auguste Rome! il fut ta sauvegarde par sa parole, par ses largesses, par les remparts qu'il te donna.

« La mort, que le Christ a détruite par sa propre mort, ne

fut pas fatale au pontife Adrien; elle fut pour lui la porte d'une vie meilleure.

« Moi, Charles, versant des pleurs sur le trépas de mon père, j'ai composé ces vers. Tu étais, ô père, ma plus douce affection, et je te pleure aujourd'hui.

« Garde souvenir de moi! Mon âme ne cesse de te prier, maintenant que, dans la compagnie du Christ, tu habites l'heureux royaume du ciel.

« Le clergé et le peuple t'aimèrent d'un même amour. J'unis ici nos deux noms et nos titres: Adrien, Charles; moi le roi, toi le père.

« Passant qui lis ces vers, je te supplie avec tendresse, daigne dire: Dieu Clément, ayez pitié des deux!

« Que cette tombe conserve dans le repos tes membres, ô pontife chéri! Que ton âme auguste jouisse de Dieu avec les saints.

« Jusqu'à ce que la dernière trompette fasse retentir à tes oreilles ces paroles: Lève-toi avec Pierre, ton prince, lève-toi pour voir Dieu!

« Alors tu entendras, je le sais, la voix souveraine du Juge: *Entre maintenant dans la joie immense de ton Seigneur.*

« A ce moment, excellent père, daigne avoir souvenir de ton fils. Pense à répondre: Qu'il vienne avec son père, celui-ci qui est mon fils!

« Monte donc, heureux père, au royaume céleste du Christ; et de là répands sur le troupeau le secours de tes prières.

« Aussi longtemps que le soleil éclairera le ciel de ses feux, ta gloire, ô père saint, demeurera vivante sur la terre! »

L'empereur Charlemagne avait mandé à sa cour le bon duc Guillaume d'Acquitaine, petit-fils de Charles-Martel, l'un de ses vaillants et de ses pairs, qui dans son empire étaient presque des rois. Guillaume, en vingt rencontres, avait défait les Sarrasins. Riche, magnifique, orné de bonne gloire, il régnait à Toulouse, honoré des peuples, chéri de l'Empereur, aimé de Dieu. A son arrivée, l'Empereur le combla de caresses et de louanges; et parce que l'on s'aimait dans la maison de Charlemagne,

tout le monde en éprouvait de la joie. Pourtant le duc Guillaume avait une angoisse au cœur. Un jour, tremblant, il dit à l'Empereur: « Seigneur Charles, mon père, écoutez votre soldat:

« Vous savez, seigneur, combien je vous aime et comment je vous ai servi. Vous m'êtes plus cher que la vie et la lumière. J'étais à vos côtés dans les batailles, et partout, lorsque j'ai vu du péril pour votre personne, je vous ai fait un rempart de mon corps. Mais maintenant le temps des batailles est passé, et je vous demande la permission de servir désormais le Roi éternel. Donc, Sire, mon ami et mon père, laissez-moi aller; car, depuis déjà longtemps, mon vœu est de quitter le monde et de m'enfermer au monastère que j'ai construit dans le désert pour l'amour de vous. »

Le bon Empereur, surpris, changea de couleur et fut quelques instants sans voix. Puis enfin, poussant un grand soupir: « — Duc Guillaume, vous me percez le cœur! Certes, si vous m'aviez préféré un roi ou un empereur quelconque, je le prendrais à injure et je soulèverais contre lui l'univers. Mais vous empêcher de quitter ma milice pour devenir soldat du Roi des Anges, cela je ne le peux pas. Je vous laisse donc aller et ne vous demande qu'une chose: c'est que vous acceptiez quelque présent, pour souvenir de notre amitié. » Ayant dit ces paroles, il se jeta au cou du duc Guillaume et pleura amèrement. Et le duc Guillaume fondit en larmes, voyant pleurer son Roi.

Mais, ramassant ses forces, il dit: — « Que Votre

Altesse ne pleure pas ainsi son serviteur. Si j'avais prévu ces larmes, je confesse ma faute, j'aurais pris la fuite sans consulter ni saluer Votre Majesté. Maintenant donc, seigneur, pour mon plus grand bien et le vôtre, commencez vous-même; congédiez-moi vers notre commun Maître, non avec tristesse, mais avec une joie chrétienne. Quant aux trésors que vous m'offrez, puisque pour la pauvreté de Notre-Seigneur je laisse tout ce qui est à moi, comment pourrais-je prendre ce qui est à vous? Et cependant, s'il vous plaît absolument d'offrir à Dieu quelque chose en ma personne, je vous demande ce morceau du bois très saint de la Croix, que vous avez reçu de Jérusalem, un jour que j'étais près de Votre Majesté. »

Et le bon empereur Charles, quoiqu'il fût extrêmement attaché à cette insigne relique, la donna aussitôt au bon duc Guillaume, en témoignage de leur perpétuelle amitié, plus durable que la vie, plus forte que la mort. Et ayant encore pleuré dans les bras l'un de l'autre, ils se séparèrent pour ne plus se revoir qu'au ciel. Le duc Guillaume, humble moine, couvert d'une pauvre bure, monté sur un âne ou sur un pauvre mulet, allait porter la nourriture aux ouvriers du monastère répandus dans les champs. Il est devenu saint Guilhem de Gellone.

Et si l'on peut imaginer une conversation entre Garibaldi, le conquérant de la Sicile, et son roi qui veut se faire donner Rome, on aura quelque idée de la différence des hommes et des temps!

J'ai dit que Charlemagne était l'antithèse parfaite de Néron. L'on peut les comparer dans la personne, dans les œuvres, dans la vie, dans la mort; partout le contraste éclate. Et l'empire de Charlemagne est aussi l'antithèse achevée de tout cet ordre de faits, d'idées et de choses que l'on appelle le césarisme, et qui fut l'empire de Néron. Charlemagne règne pour Dieu; il est le chef du peuple chrétien et s'applique à le conduire dans la lumière, la justice et la paix. C'est pour Dieu qu'il combat, qu'il punit, qu'il pardonne, qu'il étudie, qu'il bâtit, qu'il fait toutes choses. Il est pleinement, comme il s'intitulait lui-même, « Roi et gouverneur par la grâce de Dieu et le don de sa miséricorde, dévot défenseur de l'Église de Dieu et son humble champion. »

Sa mémoire est restée en bénédiction parmi les peuples. Il fut enseveli dans la basilique d'Aix-la-Chapelle, — sa maison d'or, — qu'il avait bâtie « et diligemment enrichie des reliques des saints. » Les pèlerins y affluent de toutes les contrées avec une piété sans cesse entretenue par les faveurs que Dieu accorde à son intercession. Sa fête est célébrée dans la plupart des diocèses d'Allemagne, du consentement de l'Église, depuis le pontificat d'Alexandre III, comme celle du principal propagateur de la foi dans le Nord. Ainsi parlent les bréviaires cités dans l'*Année liturgique* du savant Abbé de Solesmes.

Et l'Église d'Aix-la-Chapelle chante en face de son tombeau glorieux:

« Charles est le fort soldat du Christ, le chef de l'invincible cohorte. Il renverse à lui seul dix mille combattants.

« Il purge la terre ; son glaive arrache l'ivraie et affranchit la moisson.

« Voilà le grand empereur, le bon semeur d'une bonne semence, l'agriculteur prudent.

« Il convertit les infidèles, il renverse temples et dieux ; sa main brise les idoles.

« Il dompte les superbes, il fait régner les saintes lois ; mais à la justice il donne pour compagne la miséricorde.

« O roi triomphateur du monde, toi qui règnes avec Jésus-Christ ; ô père saint, ô Charles, intercède pour nous ;

« Afin que purs de tout péché, dans le royaume de la lumière, nous, ton peuple, nous devenions habitants du ciel avec les bienheureux ! »

Tel était l'Empereur fait par le Pape, et que seul pouvait faire le Pape. S'il n'y avait plus de Pape indépendant, les peuples du Christ pourraient voir encore des Alexandres, des Césars et des Attilas, mais plus de Charlemagne. Et c'est un point à considérer dans l'étendue de la *question romaine.*

X

UN CATHOLIQUE LIBÉRAL

Je n'ai pas encore parlé de mon ami Ercole, l'aigle des Romagnes. C'est un Coquelet italien et catholique. Il croit en Dieu et en l'Italie « une et libre. » Il confesse l'Église et le Piémont ; il attend tout du Pape et du roi Victor-Emmanuel.

Comme patriote, il veut absorber sa patrie dans l'Italie faite à la taille du Piémont. Comme catholique, il veut placer l'Église en l'air, afin qu'elle soit débarrassée du monde, et le monde d'Elle, et que tout aille bien.

Pourtant, chrétien et honnête homme, il ne laisse pas de trouver des difficultés au but qu'il se propose. Sa logique est gênée, sa conscience est gênée. Il est gêné par ses sentiments chrétiens, gêné par sa renommée de catholique libéral, glorieuse conquête de mille travaux.

Il vient fréquemment m'offrir la solution du problème, et chaque fois il se retire à peu près sûr de ne l'avoir pas trouvée. Mais il est convaincu que s'il la rencontre enfin, le règne de Dieu sera réalisé sur la terre. Cela vaut la peine de chercher !

L'Italie *une* sera la reine du monde, ainsi qu'il est démontré dans la *Primato* de l'abbé Gioberti ; et tout ce qui prouve le contraire ne prouve rien. Quant à la religion catholique, qu'elle soit délivrée de ses possessions temporelles, et aussitôt elle conquerra tous les cœurs. Ercole n'en veut pas douter.

Ercole exultait ce matin. — « Ah ! ah ! s'est-il écrié, me montrant un journal, *ecco !* Ce que je cherche depuis si longtemps, je le tiens donc ! J'ai la formule de mes longs et pressants désirs. » Et il lut : *L'Église libre dans l'État libre !*

« Voilà, poursuivit-il, l'accord de la religion et de la liberté ; le voilà ! L'État libre devant l'Église, l'Église libre dans l'État ; plus de rapports entre eux que par la liberté, plus de chocs ni de chaînes. Saluons la paix du monde ! »

— Je vous honore, Ercole. Vous êtes un terrible mais honnête garçon. Vous voulez le bien, vous aimez sincèrement la liberté de l'État, sincère-

ment la liberté de l'Église. Le malheur est que ces deux libertés ne sont pas la même liberté . . . ni la Vertu et Omphale la même dame et la même beauté.

Au commencement vous suivîtes la Vertu, qui seule vous paraissait belle. C'était la liberté de l'Église, s'il vous plaît. Mais un jour que la Vertu refusant de s'asseoir sous je ne sais quel laurier, d'un visage plus sévère poursuivait sa route, quoique peut-être vous fussiez un peu las;

Sur une herbe molle, au bord d'un fleuve riant, vous rencontrâtes cette Omphale piquante. D'abord elle vous témoigna quelque dédain; puis elle se mit à sourire. . . . Omphale est une grande reine, elle donne la gloire; enfin, vous fûtes à ses pieds.

Votre massue, redoutable même à vos amis, elle l'entoura d'une filasse; et dans la compagnie des forbans et des eunuques, on vit Hercule filer. Pouvoir des charmes d'Omphale! . . . Omphale est la liberté de l'État.

Vous avez cru, *Ercole mio*, vous mettre d'accord avec la Vertu, parce qu'elle vous est toujours chère, et avec Omphale, parce que vous êtes toujours amoureux. Mais Omphale, c'est-à-dire la liberté de l'État, et la Vertu, c'est-à-dire la liberté de l'Église, sont-elles d'accord?

Omphale tient des propos louches contre la Vertu; elle en autorise de trop clairs. Écoutez le

susurrement des eunuques et les cris endiablés des forbans: ils ne parlent que d'enchaîner cette pauvre Vertu, cette arrogante, cette importune.

« — Oui, disent-ils; qu'elle soit libre; mais que sa liberté ne gêne plus la nôtre! que son silence ne nous condamne pas! que son aspect même ne nous chagrine pas! que ses maisons froides n'attristent pas la physionomie de nos villes!

« Quoi! nous verrions ses processions, nous entendrions ses cloches, nous pourrions rencontrer ses habits lugubres? Bien plus, elle tiendrait de plein droit ses odieuses écoles qui abusent la jeunesse et qui détournent tant de belles filles d'entrer dans les corps de ballet?

« Quoi! elle aurait des lois que nous ne pourrions abroger? Elle élèverait ses insolents discours contre tout ce que nous aimons, et ses évêques pourraient parler aussi haut que nous?

« Quoi! sous prétexte de liberté, nous laisserions vivre, discourir, penser en liberté des hommes qui n'aiment, ni n'entendent, ni ne pratiquent comme nous la liberté? Non! nous connaissons la difficulté de répondre à ces gens-là.

« *L'Église libre dans l'État libre,* certainement! Mais si l'État n'a pas la clef des écoles, l'inspection des sacristies; s'il ne peut pas fermer la bouche de l'Église, — et même l'ouvrir, — alors l'État n'est plus libre; l'Église est un État dans l'État. »

Vous reconnaissez ce langage, Ercole, et vous savez qu'ils en disent bien d'autres; et vous savez que les plus impudents n'osent pas dire tout ce qu'ils osent penser, n'osent pas penser tout ce

qu'ils oseraient faire. Écoutez maintenant la Vertu:

« Mon fils, que me conseillez-vous et qu'espérez-vous? Ne savez-vous point que je leur suis à charge, et que si je demeure encore sur la terre, c'est parce que Dieu m'a donné l'immortalité?

« Ne savez-vous pas que je dois les contredire et qu'ils ne le veulent point? Ne savez-vous pas que j'ai des paroles à prononcer et des œuvres à faire dont ils ont horreur? Ne savez-vous pas que je suis la reine et qu'ils sont des révoltés?

« Quand même je pourrais consentir à me taire, ils ne me supporteraient pas. Ce n'est pas assez que je cesse de proclamer la vérité, ils me demandent de proclamer l'erreur. Voulez-vous que je ne fasse pas ce que j'ai à faire, et que je ne sois pas ce que je suis?

« Que gagnerais-je à cela, et qu'y gagnerait le monde? Le monde n'existe que pour moi, afin que je le remplisse des lumières de Dieu. Or leur liberté est de se persuader et de persuader au monde qu'il y a un autre Dieu que Dieu.

« Ma liberté est sainte et sans tache. Elle a constitué les sociétés sur les notions les plus douces de l'amour, sur les bases les plus claires du devoir. Par ma liberté j'ai créé et maintenu l'ordre entre les hommes; par elle j'ai mené les âmes à Dieu.

« Je puis subir la force, endurer les fers, dévorer toutes les ignominies, Dieu m'a formée pour ces épreuves, et j'en sors plus digne de ses regards. Mais il n'y a point de force qui me fasse renier la

vérité, et je ne reconnais aucune liberté légitime contre ma liberté. »

Hercule, très cher, Omphale raisonne bien, et la Vertu a raison. Allez au fond de l'État, et vous verrez sans peine que l'État se prétend Dieu. Or les droits de la liberté d'un Dieu sont les droits de la Divinité.

A quoi se peut réduire la liberté de l'Église devant les droits de l'État-Dieu? Votre formule est un de ces beaux lieux communs que charrient en abondance les fleuves du pays d'Utopie.

Si vous disiez: « L'Église libre dans un peuple libre, » je le dirais avec vous. Seulement je vous demanderais comment vous concevriez l'Église esclave au sein d'un peuple libre? comment vous concevriez l'Église libre, et autour d'elle un peuple sans liberté?

La liberté du peuple et la liberté de l'Église ne se séparent point. Église et peuple sont libres en même temps.

Hercule, rendons-nous à l'évidence! Ce bel adage d'Utopie, *l'Église libre dans l'État libre,* une voix très honnête l'a très innocemment proclamé en France; mais écoutez l'écho du Piémont.

L'homme du Piémont dit aussi: « L'Église libre dans l'État libre. » Or l'homme du Piémont sait bien ce qu'il veut et veut bien qu'on le sache. Le mensonge n'est plus pour lui qu'un ornement, un voile dédaigneux qu'il accorde par grâce aux consciences pressées de pactiser.

Il suit à découvert son vrai chemin. Mais vous, Hercule, vous semblez avoir placé votre but dans les nuages. Poursuivant d'une conciliation impossible, vous vous engagez en des voies dont vous n'êtes pas sûr.

On vous dit que ces voies sont bordées d'abîmes. Vous avez beau nier, vous avez beau éviter de sonder et même de regarder la route, les abîmes n'en existent pas moins. Ouvrez donc les yeux, et qu'une crainte puérile ne vous empêche plus de revenir sur vos pas.

Vous ne voulez point, dites-vous, briser l'unité de votre vie, qui a toujours cherché les moyens de concilier l'inconciliable. — Hercule, l'homme qui prétend n'être point sujet à l'erreur, persévérera en vain dans ce fier sentiment de lui-même: il ne mettra point d'unité dans sa vie!

Votre vie, et toute vie humaine ne saurait offrir au ciel et à la terre une autre et plus belle unité que d'avoir fidèlement, courageusement et humblement voulu se dévouer au triomphe de la vérité. Ne vous entêtez pas à perdre cette gloire, c'est la seule qui durera.

Ercole dédaigna de me répondre, et je vis qu'il s'en allait plein de pitié pour moi. O bons anges des païens, éloignez de Coquelet ce serviteur de Dieu!

XI

LE SUBALPIN

Soyons équitable: le Subalpin ne manque pas de certaines remarquables qualités.

Il a l'audace, l'audace, l'audace. Ce fut le vice des laquais; mais nous sommes démocratisés.

Démocratisés, déchristianisés, notre français s'est démoralisé. Audace sonne comme autrefois courage.

Le Subalpin est audacieux. L'homme de courage, l'homme de cœur, était celui qui bravait le péril;

Qui allait au feu des batailles, qui affrontait le feu des séditions, qui domptait le feu des tentations;

Qui méprisait tous les dangers, et les provoquait tous, et les surmontait tous, pour faire son devoir.

L'homme de cœur craignait le jugement des justes, le jugement de sa conscience, le jugement de Dieu.

L'audacieux ne connaît qu'un devoir: triompher du juste, de sa conscience, de Dieu même. Il craint la canaille.

Il la craint d'une crainte servile. Il l'adore tant qu'elle veut; il la trompe tant qu'il peut; il la flatte toujours.

On peut avoir beaucoup d'audace et pas un atome de cœur. — Nous disons que le Subalpin est audacieux.

Il est obstiné dans ses pensées perverses; rien ne l'en détourne. Cette vertu s'appelait l'entêtement.

L'homme persévérant, assuré de marcher vers le grand et le juste, ne se laisse arrêter par aucun obstacle.

Plûtot que de reculer, il se couche aux pieds de l'infranchissable; il y meurt.

Il servira de marchepied à ceux qui viendront ensuite; par un escalier de cadavres l'obstacle sera franchi.

Ainsi les martyrs s'entassèrent; ils comblèrent les abîmes, et le genre humain put aller à Dieu.

L'entêté fait mourir des hommes pour atteindre son but à lui, l'assouvissement de son orgueil:

« Par un escalier de cadavres, j'escaladerai la montagne, j'installerai ma gloire, et je dirai: C'est moi!

« Et je me suis tiré de l'ignoble foule, et j'ai fixé les regards du monde! . . . »

Oui, seigneur! Et après tant de peines et de succès, vous n'êtes pourtant qu'un faquin.

Autre mérite du Subalpin: il a bien l'intelligence des perversités dominantes. Il dit aux hommes: — « Vous serez des dieux!

« Je vous donnerai les royaumes de la terre; vous les gouvernerez et vous les mangerez, et toutes les vertus agréables y régneront naturellement. »

Il ne l'a pas inventé, mais il leur dit que ce sont des choses nouvelles, et dignes de la hauteur où l'esprit humain est enfin parvenu.

C'est ce que l'on appelle les finesses de l'esprit

politique. On prétend que leur maître est Machiavel. Du tout! le maître, c'est Pandarus de Troie.

Le Christianisme fait l'honneur aux hommes de leur proposer des vertus; le Subalpin, plus fin, caresse leurs vices.

Pour résumer, je trouve au Subalpin un avantage éclatant, immense en politique:

Il est essentiellement sans honneur; voilà ce qui fait de lui par excellence l'homme du temps nouveau.

Qu'il ne soit d'ailleurs, comme d'autres puissants, que le jouet d'une situation donnée;

Qu'un fétu qui surnage, trop faible pour s'arracher du courant, trop léger pour couler au fond: je l'accorde.

Il y a de ces écumes que le flot porte longtemps, et qu'il finit par oublier dans un endroit tranquille et sale.

On peut croire que le Subalpin a peur la nuit, se disant dans l'intime de l'âme des choses qu'il n'avoue pas.

Mais pour ce qui est du vieil honneur, il s'en est défait!

S'il était mon héros, j'en aurais de l'ennui. Quelle sorte de mérite voulez-vous qui se cache sous cette sorte de figure?

Le pays qui l'a exalté sera bien forcé de porter sa statue. Quel œil, quel torse, quelles bajoues! O justice!

Voilà pourquoi le réalisme infecte la terre. C'est justiceque de tels hommes il reste d'exacts portraits

Viens, viens, réaliste! Prends ta brosse brutale et trempe-la dans ta couleur livide, et sur d'immenses torchons portrais ces visages!

Tu t'es élevé à ton heure, pour être l'Apelles de ces Alexandres.

XII

LA MOSAÏQUE DU TRICLINIUM

Autour de Saint-Jean de Latran, c'est le désert, le beau désert de Rome. Une place vaste et irrégulière, horreur de Coquelet; peu de passants, aucune boutique, quelques petits arbres, quelques grands palais abandonnés, quelques ruines. Nommez ces maisons et ces ruines, tout se remplit d'histoire; l'immortalité couronne ces murs croulants.

Là-bas, c'est la basilique de Sainte-Croix en Jérusalem, bâtie par sainte Hélène et par Constantin pour recevoir les reliques de la Passion du Sauveur, et elles y sont toujours. Plus près, cette construction abrite la *Scala santa*, l'escalier du prétoire que monta Jésus-Christ pour comparaître devant Pilate. Ici, ce pan de mur qui porte une mosaïque, c'est le reste du *Triclinium* où saint Léon III, Pape, reçut le bienheureux Charlemagne, Empereur.

Quelle escorte pour la Mère et la Maîtresse des Églises, quelle garde autour de ces portes sacrées:

Pilate, Constantin, Charlemagne, le Calvaire et l'Empire!

Quid est veritas? O Pilate! tu le sais maintenant, et peut-être déjà tu le savais!

O César, tu regardes le vil troupeau des hommes prosternés devant toi, et lorsque du sein de cette foule misérable une voix s'élève parlant de liberté, tu dis: *Quid est libertas?*

O Brutus, tu vois que César prend pour lui seul toute la vie et tout l'honneur du monde, et considérant que César n'est qu'un homme faible et mortel, tu dis: *Quid est potestas?* et tu rêves un crime qui délivrerait le monde.

O César, la liberté est la chose sainte sans laquelle aucune société ne parvient à la vraie grandeur, sans laquelle aucune puissance ne conserve la vraie dignité. O Brutus, le pouvoir est la chose sainte sans laquelle aucune liberté ne subsiste, aucune faiblesse ne respire et aucune société ne vit. O César et Brutus, vous pouvez tuer, mais vous ne pouvez vivre ni communiquer la vie. César, tu n'es pas le pouvoir; Brutus, tu n'es pas la liberté: vous n'êtes l'un et l'autre que la tyrannie, et les peuples vont par vous à la honte et à la mort.

Ce que c'est que la liberté, ce que c'est que le pouvoir, l'Église vous l'a dit et l'a dit au monde, de la part de Celui qui est la Vérité. Regardez cette mosaïque du *Triclinium* où Léon III et Charlemagne célébrèrent le banquet des fiançailles de la Papauté et de l'Empire: là sont figurées les clauses de ce mariage qui donne aux rois l'autorité, aux peuples la liberté, et qui institua cette concorde à l'abri de laquelle, dit Bossuet, le genre humain se repose.

Au centre, Celui qui est l'origine de tout, le commencement et la fin, l'*alpha* et l'*omega*, le Christ notre seul maître, *unus magister vester*, est assis dans l'attitude de son universelle royauté. A ses pieds coulent quatre fleuves, les quatre Évangiles; autour de lui, portant le pallium, symbole de l'enseignement, sont rangés les douze apôtres, par lesquels se fait la diffusion de la bonne nouvelle du salut et de la liberté; au bas est écrite la parole souveraine contre laquelle aucun ordre de la puissance humaine ne pourra prévaloir jamais: *Ite, docete;* Allez, enseignez à toute la race d'Adam qu'elle est rachetée, qu'elle est libre, que le sang du Christ a coulé pour l'affranchir, qu'elle n'a plus qu'un maître qui est Dieu, qu'elle ne doit adorer que Dieu, que toute loi qui s'écarte de cette loi est nulle radicalement, qu'il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes!

A droite et à gauche de cette image centrale qui définit la source éternelle du pouvoir, deux sujets marquent l'un la distinction du pouvoir, l'autre sa transmission légitime.

Il y a un pouvoir religieux et un pouvoir politique: *Vicarius Christi*, c'est le Pape; *Defensor Christi*, c'est l'Empereur. A droite, le Christ assis donne à saint Pierre à genoux les clefs, à Constantin à genoux le drapeau revêtu de la Croix: *In hoc signo vinces;* par ce signe tu vaincras la sédition qui s'élèvera contre le Christ et la sédition qui s'élèvera contre toi. A gauche, saint Pierre assis et grandi à la taille du Christ, donne le pallium à Léon III, son successeur, et le drapeau à Charlemagne.

« Par la volonté de Dieu, une union nécessaire

relie l'ordre naturel et l'ordre surnaturel. » Et c'est pourquoi il y a deux pouvoirs. L'ordre naturel ne peut se passer de l'ordre surnaturel, qui est son guide; l'ordre surnaturel ne peut se passer de la nature, qui est son aide. Il a plu à Dieu qu'il en fût ainsi, et jusqu'au dernier jour, en dehors de cette union nécessaire, il n'y aura que le chaos.

Quel est le but du pouvoir? que doit-il vouloir? L'exergue le dit, et il le dit en repétant la première parole qui fut entendue des hommes lorsque le Christ apparut dans la chair: *Gloria in excelsis Deo, et in terra pax homini bonæ voluntatis ;* à Dieu la gloire, aux hommes de bonne volonté la paix!

Or, cette paix que le Dieu d'amour et de justice veut donner aux hommes, elle ne peut être ni la paix de Brutus ni la paix de César, qui n'ont ni la justice ni l'amour. Sans justice et sans amour, point de paix, point de liberté. Là où règne l'esprit de Dieu, répandu par son Église, là seulement règne la liberté: *Ubi est spiritus, ibi est libertas.*

Procurer la gloire de Dieu et la liberté des hommes par l'expansion de l'esprit de Dieu, telle est la loi du pouvoir. Elle était connue et généralement obéie

Quand Latran dominait sur les choses humaines.[1]

Tant qu'elle sera transgressée, le monde cherchera en vain la liberté et la paix, le pouvoir essayera en vain d'affermir l'autorité.

Dieu l'a voulu ainsi. A asseoir les sociétés humaines, il a voulu ces deux mains, le Pape et

[1] *Quando Laterano*
Alle cose mortale andò di sopra.
(DANTE.)

l'Empereur. D'accord, ces mains peuvent tout bien; contraires, elles sont impuissantes contre tout mal.

C'est pourquoi l'Église se montre toujours prête à donner son concours. Elle ne dispute pas devant ce fait de Dieu qui abat et qui élève. *Omnis potestas a Deo. Reddite Cæsari quæ sunt Cæsaris.* Elle ne conspire pas, elle ne résiste pas sur les choses extérieures; elle n'entre pas dans les œuvres de parti; elle ne refuse point le tribut, l'honneur, la prière; elle fait plus, elle demande la protection. Heureux le pouvoir qui l'écoute, qui a l'intelligence de respecter sa liberté! heureux le peuple à qui ce pouvoir commande, car la liberté de l'Église étant la liberté de l'esprit de Dieu, contient le germe de toute prospérité, elle est la base de tout ordre, l'élément et la garantie de toute liberté.

Sans l'Empereur, le Pape n'est qu'un martyr immortel; sans le Pape, l'Empereur n'est qu'un dieu de prétoriens, une idole souvent refondue.

Et le bois qui chauffe le creuset où les prétoriens refondent l'idole, c'est le corps mutilé de l'humanité.

XIII

« IL Y EN A D'AUTRES! »

J'AIME cette place de Latran. — Outre les gardiens dont je viens de parler, le Latran a des témoins de toutes ses vicissitudes et de toutes ses splendeurs.

Les montagnes de la Sabine dressent dans le ciel bleu leurs crêtes étincelantes de neige et de soleil.

J'ai beau ne rencontrer que sujets d'alarme, je ne peux me persuader que ce Latran si souvent rebâti soit moins solide que ces montagnes qui le contemplent depuis quinze cents ans. Il est leur vainqueur, elles sont ses sentinelles. La Croix s'est élancée du Latran, et elle a volé sur ces sommets orgueilleux.

Là-haut, Dieu a pris sa demeure; des églises se sont élevées; la foi s'emparant des montagnes, en a fait des ostensoirs d'où rayonne le saint Sacrement. Si cela tombe, d'autres choses tomberont.

Nous ne mourrons pas seuls et quelqu'un nous suivra!

Devant l'église, au pied du *triclinium*, quelques pelotons de soldats français faisaient l'exercice. Un groupe d'Italiens regardaient. Ils semblaient se dire qu'après tout ces Français ne sont pas grand'chose, et qu'*Italia*, si elle voulait bien, les avalerait aisément. Coquelet en eut l'idée. — « Mais, ajouta-t-il, Italiens, ne vous y fiez pas, il y en a d'autres! »

— Poursuivons, Coquelet! Ces petits pelotons de petits hommes, qui présenteraient une si petite figure de la France, à ne considérer qu'eux, me peignent la situation temporelle de l'Église. — Vous avez raison, dit Coquelet. — L'on voit, continuai-je, peu de fidèles: ils sont petits, et la facilité est extrême d'en venir à bout! — Certes! reprit Coquelet. — Oui; mais IL Y EN A D'AUTRES!

— Où donc? — Je l'ignore, mon ami. — Je me fais fort de vous prouver, reprit Coquelet, qu'ils ne sont nulle part. — Inutile, Coquelet; je vous accorde qu'on ne les voit pas, et même qu'ils n'existent pas. Seulement, cela n'y fait rien. Ils sont où Dieu sait,

ils viendront quand Dieu les appellera. — Sur ce pied, dit Coquelet, je ne discute plus. — Rien de plus sage, Coquelet.

Lorsque Pierre, tirant l'épée, coupa l'oreille de l'un des hommes qui venaient arrêter Jésus, Notre-Seigneur lui dit: « Remets l'épée au fourreau. » Mais il ajouta: « Ne puis-je prier mon Père, et ne m'enverrait-il pas aussitôt plus de douze légions d'anges? » Je ne crois pas que ces paroles aient été prononcées sans dessein, et sans dessein adressées à Pierre.

Pierre n'a pas oublié, nous ne devons pas oublier, quoi qu'il arrive, que déjà plus d'une fois les légions ont été envoyées; tardivement, sans doute, au gré des fidèles, et néanmoins toujours en temps opportun. Dieu n'est pas forcé de prendre nos heures! Ces légions, Maxence les a rencontrées près d'ici, lorsque ce fut l'heure de bâtir cette église: la veille elles ne se connaissaient pas. Ces mêmes légions, fraîchement formées, écrasant la puissance lombarde, ont amené Charlemagne à ce seuil du Latran.

Que d'autres fois on les a vues! Et elles n'existaient point, ou ne se connaissaient point. Si douze légions deviennent nécessaires, on les aura; s'il en faut douze fois douze, on les verra. Et si la dévorante *Italia* dévore tout, « il y en a d'autres! » Erreur de croire que ces armées devront savoir au moins faire le signe de la croix! Il peut plaire à Dieu d'employer des mercenaires. En bâtissant le Latran, plus d'un maçon, sans doute, a blasphémé.

Je connais toutes vos raisons, Coquelet; je sais par cœur tout Buloz et tout Havin. Dieu voit que

je ne les méprise pas! Havin et Buloz sont deux forts béliers, capables, bien manœuvrés, de démolir beaucoup de murailles: mais les murailles du Latran, les murailles de Dieu, elles sont faites de blocs qui durcissent quand on les frappe, et le sang qu'on y verse devient aussitôt ciment. C'est là le ciment romain, Coquelet!

Quels motifs sérieux ai-je de croire qu'enfin la parole soufflée à Buloz et le mécanisme qui meut la main de Havin l'emporteront sur la parole et sur la main de Jésus-Christ? Pourquoi me persuaderais-je que les promesses de Jésus-Christ sont enfin caduques, et que les prophéties de Buloz et de Havin seront tout à l'heure accomplies? Les garanties historiques sont pour l'œuvre de Jésus.

XIV

IDÉES D'UN BULOZIEN

SUIVANT un penseur de la *Revue des Deux Mondes*, « l'Église est l'une des plus puissantes institutions que présente l'histoire. » Cet aveu me fait plaisir! Le penseur ajoute, en son français bulozien: « Aucune religion ne possède un symbolisme plus riche et plus varié que le catholicisme; aucun culte n'a fait à l'art et au sentiment du beau une plus large part que *celui* de l'Église romaine. » Et pour achever:

« L'Église a poursuivi pendant *seize cents ans* (?) un idéal qui est le plus grand que puisse se proposer une institution *humaine :* elle a voulu enfermer la

vie dans les profondeurs de sa doctrine, et satisfaire à la fois et toujours aux besoins éternels de l'âme *et* à ceux de la raison. Elle n'a pu réussir, mais si l'Église a été vaincue enfin par le libre examen et la pensée humaine, elle a laissé dans l'histoire du monde une trace indélébile de sa grandeur et de sa puissante vitalité. »

Mon bon Coquelet, cela est écrit pour vous,—et même cela semble écrit par vous. Ne croyez-vous pas vous entendre? Et en vous entendant, ne sentez-vous au dedans rien qui vous réfute? Croyez-vous pouvoir rester un de ces penseurs qui s'expliquent l'Église comme institution *humaine*, se donnant ainsi plus de miracles à porter que n'en propose la foi? Votre conscience s'enchaînera-t-elle à ces sages, qui admettent un désaccord entre « les besoins *éternels de l'âme* et ceux *de la raison,* » et qui demandent qu'on les serve à part?

Si vous prenez votre parti de vous attarder dans cette vieille taverne de Babel, où les docteurs n'entendent point leur propre pathos et ne se rendent pas compte eux-mêmes de leur incrédulité, tant pis pour vous! Moi je ne crains pas d'y voir demeurer le genre humain. Le genre humain est devenu bien petit garçon; néanmoins il passera outre, car il y a quelque chose à faire qu'il ne peut faire là. Son ivresse même l'emportera ailleurs; il lui sera imposé des besognes qui le dégriseront.

Déjà plus d'une fois il s'est soûlé de ces breuvages, et déjà plus d'une fois il les a vomis. Comme les tavernes de fausse science sont nombreuses dans Paris, elles ont été nombreuses dans Athènes et

dans Rome. Le genre humain y a dormi; il s'est réveillé. Il a même cassé les vitres, et les hôteliers ont interrompu leur commerce, par autorité de police; la police qui envoie les légions que vous savez. Nous reverrons cela.

Ce qui fait la force de l'Église, « sa puissante vitalité, » comme dit le bulozien, ce n'est pas seulement ce que le bulozien ne voit point, ni encore ce qu'il voit, c'est aussi ce qu'il voit mal. Il voit un culte dont rien n'égale la *variété*, la *pompe*, la *profondeur*. Ce culte sait *traduire*, même *aux yeux, par des rites magnifiques*, tous *les mystères de son dogme :* donc il sait les rendre accessibles à toute intelligence. Ce culte sait *exprimer dans une langue sublime* les *états les plus changeants et les dispositions les plus diverses de l'âme :* donc il satisfait l'âme, toute âme comme il satisfait l'esprit, tout esprit. Ce culte fait à l'art et au sentiment du beau une part *qu'ils n'ont reçue d'aucune autre religion :* donc, comme il a contenté isolément l'esprit et l'âme, il les contente et les comble dans leur union.

Tel a été ce culte depuis dix-huit cents ans. Pour traverser cette série de siècles, il a passé par où nous savons, il a rencontré les ennemis que nous connaissons: et le bulozien ne voit pas la divinité, et il appelle l'Église une institution *humaine*, et il imagine que le genre humain le croira parce que le bon Buloz le croit; et il se flatte que ce culte sera mort parce que Buloz l'aura dit à ses bons lecteurs!

Mort de quoi? Pourquoi mort? On a fait une mixture nouvelle des ingrédients fournis dans le

cours des siècles par Héliogabale, par Porphyre, par Julien, par Arius, par Mahomet, par Luther: tout cela est entré dans la tête du bon Buloz, et de là se répand sur le genre humain; c'est déplorable et dangereux, mais je sens parfaitement que cela n'a pas noyé le Christianisme en moi ni en vous, ni en Buloz. Cette inondation passera, et les personnages qu'elle charrie resteront à sec, monuments du déluge, monuments de la clémente victoire de Dieu.

Si l'Église n'est pas de Dieu, expliquez qu'elle se soit établie. Si elle est de Dieu, expliquez qu'elle tombe. Allez-vous nous proposer un Dieu nouveau, qui a fait une chose et qui se ravise; qui, ayant mal pris ses mesures, va construire un autre édifice sur d'autres fondements? Quelques embulozés ont bien cette impertinence. Ils prêtent à rire.

Ceux-là ne créeront jamais de « rites qui rendent compte de leurs dogmes, » bien que leurs dogmes ne soient point « profonds. » Ils n'exposeront pas « dans une langue sublime les états les plus changeants et divers de l'âme; » ils ne feront pas « une part satisfaisante au sentiment du beau; » ils ne créeront pas « une des plus puissantes institutions que présente l'histoire; » ils ne soutiendront pas l'idéal glorieux « d'enfermer la vie dans les profondeurs de leur doctrine, » et de satisfaire à la fois et toujours aux besoins éternels de l'âme et à ceux de la raison — servis à part!

Ce qui a été de Dieu une fois est de Dieu toujours. Ce qui pendant dix-huit cents ans, à travers la mobilité perpétuelle de l'homme, a été la vérité,

est à jamais la vérité. Pour faire un autre culte, ou une société sans culte, ce n'est pas l'institution catholique que Dieu — ou Buloz — devrait changer, c'est l'homme même.

Adam, l'homme, voilà, Coquelet, la raison de l'Église. L'Église est une institution *surnaturelle* à laquelle Dieu a enchaîné les destinées de l'humanité. En ce sens le bulozien, quand il appelle l'Église « une institution humaine, » pourrait expliquer son mot. Qu'il dise l'*Institution humaine*, il parlera presque juste. Vous et moi et Buloz, et toute la race d'Adam, nous avons besoin de Dieu, nous engendrerons des fils qui auront besoin de Dieu: et nous irons à l'Église malgré nous, et nos enfants iront avant nous malgré nous, ou après nous malgré eux-mêmes, parce que l'Église est instituée de Dieu afin de donner Dieu à l'homme, créée de Dieu pour trouver Dieu.

C'est cette pente maîtresse de l'homme, c'est ce besoin intime, invincible, c'est ce miracle de nature, cette contradiction fondamentale de tant d'autres penchants, qui explique la « puissante vitalité » de l'Église, et qui sert de lumière naturelle pour nous faire comprendre le surnaturel de l'*Institution*. L'homme a besoin de Dieu, il veut posséder Dieu, l'Église lui donne Dieu; telle est l'*Institution*, par la volonté et la grâce de Dieu. Nous savons cela, nous catholiques et n'avons nul besoin de savoir autre chose. Nous combattons quand nous ne sommes rien; nous mourons et nous ne sommes pas vaincus: *il y en a d'autres !*

Il y en a d'autres, il y en aura tant qu'il faudra.

Mais il n'en faut pas tant. Voyez ces petits pelotons de petits soldats. En somme, ils gardent très bien Saint-Jean de Latran contre tous les fusils garibaldiens, contre tous les poignards mazziniens, contre tous les dires buloziens. J'y trouve du merveilleux. — Appelez-vous donc ceci une force, dit Coquelet, et la croyez-vous sûre?

— C'est la force nécessaire pour aujourd'hui, suffisante pour aujourd'hui, d'autant plus sûre enfin qu'elle est inexplicable. — Mais si enfin elle se retire, et n'est pas remplacée? — Eh bien! Dieu permettra que ce qu'il arrête actuellement, passe alors, et fasse son œuvre. Je dis l'œuvre de Dieu; les hommes n'en font pas d'autre. L'heure des écroulements sera venue, l'heure des reconstructions viendra. Nous attendrons. Parce que quelques bandits auront pillé une sacristie et quelques vandales abattu un édifice, croirai-je que les bandits vont emporter Dieu dans leur repaire, et que les vandales, qui ont tant rebâti, ne seront plus jamais tentés de rebâtir? . . .

Vous et moi, Coquelet, nous ignorons beaucoup de choses; mais nous n'ignorons rien tant que la chose que Dieu fait aujourd'hui. Nous l'ignorons même quand il y emploie nos mains. L'histoire n'est pas visible dans le moment qu'elle se fait, ni connue de ceux qui la font. Il y a dans le passé des éléments ignorés qu'on ne peut exclure du présent; le présent est plein de germes ignorés qu'on ne peut exclure de l'avenir. Dieu sait tout, dispose de tout; et l'homme reste impuissant devant les suites de son œuvre propre, avec la

responsabilité d'avoir voulu le mal ou le mérite d'avoir voulu le bien.

Or ces choses qui sont si peu dans la main de l'homme au moment que l'homme y travaille, et qui n'y sont plus du tout dès qu'il les a terminées, que deviendront-elles dans la main de Dieu? Quelle issue leur donnera la toute-puissance? Une issue que nous ne devons pas redouter, et que d'une certaine façon nous pouvons prévoir. L'avenir ne nous est pas caché comme le présent.

Les *désirs des méchants périront :* voilà l'avenir.

XV

LE PAPE ET LE MONDE

Où en était le monde avant le Pape? — Pourquoi et à quel titre le Pape est-il venu dans le monde? — Quelles ont été les œuvres du Pape au milieu du monde? — Comment le monde s'est-il séparé du Pape? — Que sera le monde sans le Pape? — Le Pape ressaisira-t-il le monde? . . .

A ces questions, déjà l'histoire a répondu. Néanmoins, le grand nombre de ceux qui les agitent, et surtout de ceux qui prétendent les résoudre, ni n'en connaissent la simplicité ni n'en mesurent la profondeur. Signe effrayant de décadence, annonce de longues calamités!

Ce qu'était le monde avant le Pape? L'ignorance commence là. L'histoire n'est un enseignement que sur les lèvres de la foi.

Le monde avant le Pape, c'était l'empire de Néron. C'était l'humanité divisée en bêtes de somme et en bêtes de proie, la partie dévorante sans remords, la partie dévorée sans révolte, et toute société s'acheminant à une destruction également certaine ou par la guerre ou par la paix. Esclave volontaire de celui qui fut « homicide dès le commencement, » le genre humain s'était affaissé sous sa tyrannie.

Alors, le troupeau étant à bout de voie, la miséricorde divine lui envoya un pasteur, une main pour le délier, une lumière pour l'introduire et le conduire dans le chemin qui mène à Dieu.

La vérité était niée du monde. *Quid est veritas ?* Les sages et les puissants de la terre ne croyaient même plus qu'il y eût une vérité! *Pourquoi le Pape venait-il dans le monde ?* Il y venait enseigner indéfectiblement la vérité.

De nobles esprits, chrétiens même, mais enveloppés d'une erreur originelle, publient que l'humanité est faite pour chercher librement la vérité; mais il prétendent que l'homme peut refuser le guide. Le païen avait cherché la vérité; plein de dégoût, il renonçait à la trouver.

Nous sommes faits pour chercher et CONNAÎTRE la vérité. Il est de la clémence et de la justice de Dieu de nous la donner, il est de notre devoir et de notre raison de prendre les jougs qu'elle impose. L'accepter, la communiquer, mourir pour elle: grand effort, grand honneur! Pour tenter l'effort

et subir l'honneur, il nous est nécessaire de savoir que la vérité est de Dieu.

Donc, le Pape venait enseigner la vérité au monde pour la délivrance et le salut du monde. *A quel titre ?* A titre de *vicaire* de Celui qui est la Vérité même : dans le ciel, Dieu, Fils unique et éternel de Dieu, égal et consubstantiel au Père incréé ; sur la terre, par un mystère ineffable, homme, fils d'Adam, chef et premier-né de la race humaine, doublement maître, doublement roi.

On a écrit de savants ouvrages sur l'origine du pouvoir temporel des Papes. Ce qu'ils prouvent bien, c'est que ce pouvoir n'a pas commencé. Saint Pierre exerça la plus haute attribution du principat civil. La cause d'Ananie et Saphire n'était pas une cause purement spirituelle, et ces coupables furent non-seulement exclus de l'Église, mais retranchés de la vie. Les chrétiens, donc, avaient en saint Pierre un pontife et un roi. Au milieu de la société païenne, dont ils observaient d'ailleurs les lois politiques, ils achetaient par le martyre le droit d'obéir à ce chef véritable qu'ils tenaient de Jésus-Christ.

Jesus Christus, primogenitus mortuorum et princeps regum terræ, qui dilexit nos et lavit nos a peccatis nostris in sanguine suo. C'est en Lui, le premier-né, le prince des rois de la terre et le vainqueur du péché, que le pouvoir temporel de la Papauté prend son origine.

Zorobabel, aîné d'Adam au 53e degré et de David au 20e, fut l'ancêtre paternel de Joseph par Abiud,

et celui de Marie par Reza. Lorsque Joseph épousa Marie, ces époux réunissaient les deux branches de la famille royale.

Jésus-Christ prend le nom de Fils de l'homme pour marquer son union avec la race humaine. Aîné des enfants d'Adam, chef de la race, héritier de l'autorité, roi naturel de toutes les nations, Roi et prêtre éternel.

Ses droits ont été délégués à Pierre. Mille fois, durant des siècles, le genre humain a solennellement proclamé et reconnu cette délégation. Pierre, le vicaire de Jésus-Christ, est le chef de la famille humaine.

En constatant son haut domaine sur cette terre, dont il est le créateur, Dieu n'a voulu s'y réserver en propre qu'un petit espace, comme il n'exigeait pour offrandes qu'une figure des biens qu'il lui fait produire, et pour prêtres qu'un faible nombre des hommes qu'il y nourrit.

Pour sa part, il a choisi Rome, la forteresse de l'ennemi. Il l'a donnée à Pierre, pour la conquérir par le plus prolongé des miracles. Le voyage d'Israël dans le désert n'était qu'une image abrégée des travaux que le nouveau Moïse et le nouveau peuple auraient à soutenir pour entrer dans la nouvelle Terre promise. De saint Pierre à Adrien Ier, de Néron à Charlemagne, que d'étapes formidables! que de miracles!

Mais le miracle n'est pas la loi permanente de ce monde. Par le miracle même, Dieu ramène tout à l'ordre commun. Les merveilles de l'Exode cessè-

rent lorsque le Temple fut bâti. Après trois siècles de martyre et huit siècles de rudes combats, après les empereurs de Rome et ceux de Byzance et les Barbares; après que Rome eut été vidée plusieurs fois, plusieurs fois ruinée, et plusieurs fois repeuplée et rebâtie de la main de ses pontifes, le grand ouvrage reçut sa perfection matérielle d'un héros suscité pour être la noble image du prince selon le cœur de Dieu. Le nouveau genre humain, élevé par les Papes, a mérité Charlemagne, comme le genre humain déformé par le paganisme avait mérité Néron. L'Autorité remplace la Tyrannie; les rois reçoivent de l'Église une charte des droits de Dieu, qui sont les vrais droits de l'homme, et l'on voit sur la terre cette double merveille: à Rome, un royaume de l'Esprit, établi par les seules conquêtes de l'esprit et dont les fondateurs n'ont versé d'autre sang que celui de leurs veines; dans l'Occident, un nouvel empire dont le chef se proclame l'auxiliaire du Roi paternel des âmes, chargé de conduire les hommes à Dieu par les voies de la justice et de la paix.

Quelles ont été les œuvres du Pape dans le monde ? En huit siècles, il avait mis Charlemagne à la place de Néron; depuis dix siècles, il a empêché la Tyrannie de ressaisir l'empire. Où trouver la chose évidemment bonne, l'œuvre de bien, d'accroissement et de salut que les Papes n'ont pas proposée, protégée, accomplie? Considérons un seul fait, l'institution et le maintien de l'Autorité.

C'est en l'an 58 ou 59 de Notre-Seigneur, sous

Néron, que saint Paul, écrivant aux Fidèles qui habitaient Rome, leur recommande d'obéir aux princes. Les Juifs récemment baptisés, attendant toujours un peu le Messie de la Synagogue, étaient enclins à la rébellion. Avec une prescience divine, sous le coup des délires de la Tyrannie, l'Apôtre fonde la notion de l'Autorité.

L'Église accepte ces maîtres qu'élèvent tour à tour le parjure, la vénalité, l'assassinat. Elle n'en fait aucun, n'en conteste aucun, n'en adore aucun. Elle commande d'obéir à l'Empereur, elle défend de l'adorer. C'est assez respecter le droit de la puissance. Un jour les tyrans tomberont comme les dieux, et le vrai Dieu fera de vrais rois.

L'Empereur demande l'impôt, on lui donne l'impôt; il demande le service, on lui donne le service. S'il demande l'encens, on lui dit: « Mieux vaut obéir à Dieu qu'aux hommes; tu peux tuer le corps, nous craignons ce qui tuerait l'âme. » La tyrannie tue, et s'étonne de trouver toujours en face d'elle des âmes, et de voir que c'est elle-même qui périt.

Lorsque l'Église eut sacré les princes, alors commença l'attachement pour le sang royal. Une dynastie chrétienne, c'était un grand instrument de salut et une grande garantie de tous les droits. Le Roi était le protecteur armé de l'unité des esprits, le défenseur des opprimés, l'appui des faibles, l'évêque du dehors, engagé par les serments les plus saints à observer les lois divines.

Si le Roi se parjurait, le peuple n'était pas sans recours. Il y avait un juge pacifique, mais puis-

sant sur la conscience humaine, parce que jamais magistrat n'eut de plus solennelles obligations envers la justice, ne fut plus étroitement tenu d'être prudent. Ce juge marquait au Roi la borne qu'il ne pouvait franchir.

Des rois ainsi institués et surveillés, était-ce la même chose que les Caracalla, les Dèce, ou les successeurs si promptement dégénérés de Constantin? On a vu quels étaient les devoirs acceptés et reconnus de la royauté carlovingienne. L'histoire n'a pas de fanal qui montre mieux ce que le Pape a fait dans le monde.

On reproche à l'Église tantôt son attachement, tantôt son indifférence pour les rois et les dynasties. L'Église a eu les sentiments qu'elle devait avoir, selon le caractère des pouvoirs sous lesquels elle a vécu. La puissance moderne n'est plus son œuvre.

En présence de cette force dédaigneuse qui la reconnaît à peine comme un fait, l'assimile aux « autres institutions religieuses, » et lui jette comme aux autres du pain et des injonctions de prier et d'obéir, l'Église reprend son indifférence. Elle obéit où elle doit obéir, prescrit l'obéissance due, refuse ce qu'elle doit refuser, réclame ce qui lui appartient. La puissance redevient un fait; elle reste un fait que Dieu a voulu: *Omnis anima potestatibus sublimioribus subdita est: non est enim potestas nisi a Deo.*

L'Église ne change rien au texte de saint Paul. Le fait passe, le fait l'écrase; elle regarde passer, elle se laisse écraser. En l'ecrasant, le fait passe;

elle est immortelle. Ni la notion de l'Autorité, ni la notion de la Liberté ne périront dans les mains de l'Église.

Cependant *le monde s'est séparé du Pape !* Est-ce bien vrai ? Cela se dit de toutes parts, et de toutes parts la ruse, le mensonge, la violence s'emploient frénétiquement pour ôter à la Papauté ce monde qui, dit-on, s'est détaché d'elle. Dans un siècle si funeste aux couronnes, cette couronne tient étrangement sur ce front insulté !

Quand les rois sont retranchés (nous savons par qui) de la communion des peuples, aussitôt les armées se dissolvent, les administrations trahissent, les grands pactisent. Il ne reste de fidèle que le clergé, que l'on emprisonne, et le peuple, que l'on tue. Enfin, le souverain excommunié est déposé « légalement » par le suffrage universel de ce peuple qui meurt pour lui. Tel est le caractère de l'époque. — Mais le Pape, plus excommunié que tout autre souverain, demeure dans sa ville et sur son trône.

On objecte qu'une main puissante le soutient. Pourquoi cette main puissante le soutient-elle ? Apparemment parce que le monde n'est pas détaché de lui. Dans tous les périls de la Papauté, il s'est trouvé un bras puissant pour opérer une intervention dont la politique n'a pas toujours très bien rendu compte, sinon que l'opinion restait au Pape.

Cette opinion si savamment travaillée contre le Pape, cette opinion qui ne parle pas, qui remue à peine quelques généreuses faiblesses, voici qu'aujourd'hui comme toujours elle est pour le Pape

une force avec qui la force doit compter! Toutes les fois que la Papauté est menacée, le monde en même temps entre dans la voie des catastrophes et retombe sous la loi du miracle.

Mais, regardons en face. Oui, la partie bruyante du monde s'est séparée du Pape. La politique, la science, la taverne parlent contre la Papauté. — « Elle n'a pas su marcher avec l'esprit moderne! » Devant cette raison s'inclinent beaucoup de ceux qui trouvent que l'esprit moderne s'égare. Cette raison glorifie la Papauté.

La Papauté n'a pas su « marcher avec l'esprit moderne, » parce qu'elle ne sait pas suivre l'erreur. L'Église n'est pas sur la terre pour recevoir l'impulsion de l'esprit de l'homme, mais pour régler l'esprit de l'homme suivant les enseignements stables de l'esprit de Dieu.

La misère de nos jours, c'est l'affaiblissement intellectuel des catholiques qui laissent dire que l'Église a failli en ne s'abandonnant pas à l'esprit moderne. Quelle vérité catholique est devenue erreur, ou quelle erreur est devenue vérité?

Dieu est l'unique vérité, l'Église catholique est l'unique Église de Dieu. Elle a proclamé toute la vérité en face de toutes les oppositions. Notre-Seigneur avait prévu que son Évangile serait une pierre d'achoppement pour plusieurs. Dès saint Paul on commençait à n'y trouver que folie; chaque siècle, chaque génération a voulu en ôter quelque chose. « Dieu, dit Faber, n'a pas jugé à propos de donner une nouvelle loi à chaque siècle et à chaque génération; il a méprisé ces cohues

triviales qui se pavanent dans l'histoire sous le nom d'esprit moderne. »

Les mêmes qui demandent avec un accent de secret triomphe comment le monde s'est détaché du Pape, avouent, non sans terreur, que le monde s'est également détaché de l'Autorité; et l'on voit assez qu'ils n'y savent remède. Cependant l'autorité politique a « marché avec l'esprit moderne! » Elle a flatté le libre examen, elle a autorisé ses investigations, qui se pratiquaient la torche au poing. Elle en a recueilli les fruits: ils deviennent amers! Dans la fumée des incendies on verra vaciller la civilisation. Selon toute apparence, les derniers apôtres du libre examen, héritiers de ses conquêtes, administreront de formidables narcotiques à l'esprit humain.

Ce sera *le monde sans le Pape,* situation comparable à celle du *monde avant le Pape,* lorsqu'un représentant de cette fière société romaine, réfugiée sous la dictature de Tibère, disait superbement: *Qu'est-ce que la vérité?* et, sans attendre la réponse, versait le sang du Juste. Aujourd'hui cette conséquence peut paraître extrême. Il y a encore trop d'esprit chrétien dans les peuples, sur les couronnes trop de reflets de l'ancienne royauté chretienne. Attendez que ce reste s'évapore au souffle des histrions: le mépris de l'espèce humaine rouvrira le cirque.

Le *monde sans le Pape,* est-ce à dire que la Papauté disparaîtra complètement? Non; quand

le Pape s'en ira, en d'autres termes, quand le Christianisme s'en ira, il n'emportera pas la civilisation seulement, il emportera le genre humain. L'humanité ne connaissant plus Jésus-Christ, ne lui donnant plus ni saints ni martyrs, ni sacrifices ni prières, n'aura plus de raison d'être.

Suivant de bons esprits, nous pourrions n'être pas loin de là; le monde se précipite à cette apostasie où la tyrannie sera telle et la séduction si redoutable, que le Fils de l'homme devra en abréger la durée pour trouver encore de la foi sur la terre. On remarque beaucoup de signes annoncés. Les chrétiens aiment l'hérésie, les méchants foulent la justice, les esprits sont très bas, les cœurs plus bas; et bientôt, rapetissé en tous sens, le monde tiendra dans une seule main. Sous cette main de fer, où l'Église trouvera-t-elle un refuge? Où seront les catacombes?

Il faudrait savoir ce que nous avons encore de Christianisme dans les veines; il faudrait savoir surtout ce que pèse aux balances divines une seule goutte de sang répandu pour la vérité. La force qui s'organise, irrésistible d'une certaine façon, sera pourtant fragile. Il y a chance qu'elle périsse par apoplexie, précipitant tout dans une anarchie violente et destructive, mais par là même réparatrice.

Il répugne de croire que l'histoire évangélique est à sa fin, et que cette arrière-lignée de Luther, dont le Christianisme subit aujourd'hui les méfaits, arrachera le roc posé des mains du Christ. Dieu veut-il tant humilier la raison humaine? Avons-

nous besoin de cet affront pour savoir quels misérables ennemis nous peuvent détruire? Ceux-ci seraient pires que le moucheron et l'abjecte sauterelle, fléaux muets du moins ! [1]

Attendons le châtiment, non la mort. Toutes les transgressions seront vengées, toutes les ingratitudes punies; le monde, ses erreurs au cou, baigné de sueur, de sang, de larmes, passera par d'épaisses ténèbres, implorant la lumière, l'autorité et la liberté.

Et c'est dans cette épreuve, dont ses gémissements demanderont à Dieu d'abréger le cours, que le Pape *ressaisira le monde*, ou plutôt que le monde ressaisira Dieu. Alors l'inépuisable fécondité de l'Église se manifestera: de ses vieilles vérités écloront des forces et des merveilles nouvelles, et elle poursuivra son œuvre, qui est de mettre Jésus-Christ en possession de toute la terre, et toute la terre en possession de Jésus-Christ.

XVI

DROITS DE L'HOMME, DROITS DE DIEU

La polémique contre le gouvernement pontifical est basse, honteuse pour l'esprit public; efforçons-nous de ne la pas laisser à ce misérable niveau. Regardons la question sous son vrai jour. Des

[1] Quoi qu'il arrive pour le temps présent, cependant, à la fin, l'Église sera écrasée par l'Antechrist: *Datum est illi bellum facere cum sanctis*, ET VINCERE EOS. (Apoc., XII, 7.) Il est donc de foi que nous serons vaincus. C'est pourquoi le Christ reviendra, fera justice et en finira.

insensés veulent détruire une œuvre de Dieu, et la plus nécessaire au monde. Rome est le royaume propre de Jésus-Christ, la part qu'il s'est réservée sur la terre dans le miséricordieux dessein d'y établir la source de la vie surnaturelle.

On a toujours vu dans le monde un parti pour refuser ce bienfait; parti si puissant qu'il semble parfois se composer du monde entier. Néanmoins, depuis dix-huit siècles, la force des choses a invinciblement maintenu parmi les hommes ce droit de domaine et d'habitation que daigne se réserver la clémence du Christ.

La *force des choses*, le besoin de l'humanité! Si l'on connaissait l'histoire de l'Église, qui est l'histoire de Dieu présent et vivant sur la terre; si ceux qui disent aimer la liberté considéraient de près, tels que l'Église les expose et les défend, ces droits de Dieu auxquels leur aveuglement prétend opposer les droits de l'homme, ils verraient que les droits de l'homme n'ont d'existence et de sauvegarde que dans les droits de Dieu. Quand le vicaire du FILS DE L'HOMME n'occupera plus le Capitole, en vain l'insurgé de 1789 aura pris la Bastille!

Droits de l'homme, liberté humaine, existence distincte des nations, autant de pensées du Christ, voulues et accomplies par sa seule Église. Avant le Christ, l'état normal des sociétés était l'esclavage; le droit normal, le droit du plus fort, pour imposer l'esclavage; la politique normale, la conquête, pour vendre ou pour tuer les vaincus. *Humanum paucis vivit genus!*

« La liberté est une invention chrétienne: elle

suit le Christ où il va, elle disparaît d'où il se retire. » Les peuples que le Christ n'a pas visités sont assis dans l'ombre de la mort; ceux qui l'ayant reçu l'ont banni, voient remonter les ténèbres: leur tête paraît encore lumineuse et libre, déjà les membres sont engloutis et engourdis. Dans ses Indes dorées par le soleil, dans les mines qu'elle appelle ses *Indes noires*, dans les vertes richesses de l'Irlande, regardez les sujets de cette grande Angleterre, si fière d'avoir subjugué sous ses propres lois la loi du Christ: *Humanum paucis vivit genus!*

Quel est et que devient le droit de l'homme sous des maîtres qui méprisent le droit du Christ? « Dieu, dit saint Augustin, ne commande rien pour sa propre utilité, il commande tout pour l'utilité de ceux à qui il commande. » La conscience humaine ne permet pas que ce Maître divin soit remplacé par les dominateurs dont sa miséricorde avait brisé l'empire; elle ne souffre pas que le Capitole soit relevé au-dessus du Calvaire.

Demander aux adversaires de Jésus-Christ, de l'Église, de la Papauté, leur demander d'étudier un peu, c'est leur demander beaucoup, et plus que le grand nombre d'entre eux ne veulent faire. Mais, dussent-ils abjurer toute raison pour servir la passion qui les emporte, nous, du moins, nous aurons consolé et affermi la foi des chrétiens, laquelle est un grand élément de la *force des choses*.

Dieu a fait aux chrétiens d'immenses privilèges: ce n'est pas le moindre d'être au courant de la scène de ce monde, d'en comprendre les péripéties, d'y démêler l'action de la main divine. Par là ils s'enra-

cinent dans l'amour de la justice et de la vérité, au milieu de ces terribles passages du mal qui font ailleurs fléchir la conscience et jusqu'à la raison. Il y a des désastres horribles à contempler: l'âme y succomberait et se laisserait entraîner dans l'un des deux abîmes que creusent inévitablement les grandes catastrophes sociales: ou l'abîme du désespoir, ou l'abîme des avilissements.

Éclairée sur l'œuvre de Dieu, l'âme du chrétien ne voit plus le Mal établir son règne, mais la Justice exercer le sien; et elle peut porter le poids d'un monde qui croule.

XVII

CONCLUSION

Coquelet et Ercole, l'aigle des Romagnes, se sont joints. Ils ont de fréquentes conférences sur les affaires du monde, et ce que j'avais prévu est en train d'arriver. Ils se gâtent.

Coquelet, Coquelet, tout ce que peut vous dire Ercole et toutes les imaginations du catholicisme libéral n'y feront rien. C'est Jésus-Christ qu'il faut servir, et c'est le Pape qui enseigne à servir Jésus-Christ; le Pape et nul autre.

Ercole, Ercole, quand même Coquelet irait se confesser aux aumôniers de Garibaldi, l'Italie ne sera pas une et libre pour cela. L'Italie sera *une* quand elle sera uniquement catholique; *libre* quand le Pape y sera libre.

Ercole et Coquelet, la question italienne n'est pas

en Europe. La question italienne, la question humaine est de savoir si le genre humain obéira au diable ou à Dieu.

Votre besogne n'est pas de vous rendre libres, comme vous dites. Libres, vous l'étiez ; vous l'êtes encore, quoique vous ayez beaucoup perdu. Vous pouvez perdre davantage ; vous pouvez perdre tout.

Il n'y a de question qu'entre Jésus-Christ et Satan. Votre besogne, la besogne de l'Europe est de donner le monde à Jésus-Christ. Si vous ne faites pas cela, Satan gardera ce qu'il possède et prendra le reste.

LIVRE VI

ROMA VEDUTA, FEDE PERDUTA

I

LE BOURGEOIS

Roma veduta, fede perduta : « J'ai vu Rome et j'ai perdu la foi. » Ainsi disent, d'un ton d'oracle, quantité d'honnêtes gens qui n'ont guère connu Rome, et pas du tout la foi.

Ce dicton est de ceux qui courent le monde pour servir de poids à l'ignorance et de brillant à la sottise. Nos honnêtes gens l'ont attrapé. Que leur faut-il davantage ?

Ils ont vu Rome, leur passe-port l'atteste, et même ils parlent italien ; les voilà donc bien établis dans une incrédulité raisonnée, mais surtout raisonnante : *Roma veduta, fede perduta.*

Ils se plaignent de la douane, des mendiants, des auberges, des facchini, des vetturini, des ciceroni : ne les connaissent-ils pas ? Pour le reste, ils savent cent histoires, apprises aux meilleures sources.

Comment conserver la foi quand on a vu les carrosses des cardinaux, les sandales des capucins, les *monsignori* au spectacle, et les prédicateurs sur une estrade, faisant des gestes exagérés ?

Il faut pourtant des études pour perdre la foi. J'ai suivi de près deux étudiants, deux barbes

grises. Il y a un âge qui n'est plus excusable et n'est pas respectable; ils avaient cet âge-là.

L'un était lecteur du *Constitutionnel*, l'autre paroissien de Saint-Louis d'Antin. Ils passaient leur temps à bâiller parmi les ruines, les musées et les églises, pressés d'en avaler le plus possible en un jour.

Ils se scandalisaient de tout, et la piété du peuple les scandalisait particulièrement. Pour l'incrédule, c'était fanatisme; pour le paroissien, superstition. Le paroissien était le plus furieux.

Lorsqu'il nous voyait baiser la main d'un prêtre, cette main qui porte et distribue le corps de Jésus-Christ, il ne pouvait contenir sa mauvaise humeur.
— Nous avilissons la France!

Les prêtres romains ne lui semblaient pas assez roides; des prêtres sans rabat! Les offices étaient trop courts. Il blâmait la pompe des jours fériés et la simplicité des jours ordinaires.

Dans Saint-Pierre, il regrettait son prie-Dieu de velours jaune. Il lui déplaisait de s'agenouiller sur le pavé. En général, il trouvait qu'à Rome on fait trop pour Dieu, pas assez pour le paroissien.

Au Colisée, harangue contre le clergé romain:
— Au lieu d'une croix de bois, ne faudrait-il pas là une belle croix en fonte dorée? Ah! ce clergé, que fait-il donc de ses immenses richesses?

Le paroissien contestait partout l'authenticité des reliques. Lui parlait-on d'un miracle, il prenait la fièvre. Enfin, fatigué de nous répéter: *Rationabile obsequium vestrum*,

Il nous lâcha, donnant tout l'honneur de sa com-

pagnie à l'incrédule. L'un et l'autre s'accrochèrent à ce qu'ils purent trouver de commis voyageurs, d'Anglais, de mauvais drôles italiens.

Chaque soir, à l'auberge, ils nous racontaient cent platitudes sur la société romaine. C'était le butin du jour. Le mois fini, mes deux sires avaient vu Rome et perdu la foi.

Le sot de France, politique, religieux et littéraire, transporté sur cet auguste théâtre de Rome, y acquiert un fini où le sot d'aucune autre contrée ne peut prétendre.

Ce pauvre Blanchard, l'incrédule, c'était un bon homme! Il avait une jeune femme, Bichette, qu'il promenait en Italie pour l'amuser.

La digne créature ne s'amusait pas du tout. Elle prenait le torticolis à regarder les plafonds; elle avait peur. Elle disait: « Blanchard!

« Quel plaisir y a-t-il à voir des ruines? C'est triste et ça peut vous tomber dessus. Il y a toute sorte de bêtes là-dedans. »

Blanchard répondait: « — C'est beau, parce que c'est antique. Au retour, nous serons contents de pouvoir dire que nous l'avons vu. »

Elle reprenait : « — Ces pays sont trop chauds. Tu pourrais tomber malade et mourir. Comme ça serait amusant pour moi! Allons nous-en. »

Blanchard répondait: « — Il est, en effet, singulier qu'on se dérange pour cela, et cette chaleur est vraiment incommode. Mais nous l'aurons toujours vu. »

Ils s'en allèrent pleins d'innocence, et ils vécu-

rent heureux dans leur maison, si heureusement située au centre de Chignac.

En secret, Blanchard et Bichette s'étaient livrés à quelques superstitions. Ils avaient baisé le pied de saint Pierre : « Cela ne peut pas faire de mal ! »

Ils avaient emporté des médailles, des chapelets, une indulgence pour la bonne mort. Tous ces objets dormirent dans leurs tiroirs assez longtemps.

Vint un catarrhe. Alors Blanchard lui-même dit à Bichette : « — Je ne serais pas fâché de voir M. le curé. » Bichette reprit : « — Cela ne peut pas faire de mal. »

Le catarrhe emporta Blanchard confessé. Madame veuve Blanchard passe avec raison pour une des bonnes chrétiennes de Chignac.

Quant au paroissien de Saint-Louis d'Antin, certainement il a retrouvé la foi sur son prie-Dieu de velours jaune.

On ne peut exiger qu'un lecteur du *Constitutionnel* et un paroissien de Saint-Louis d'Antin voient Rome des mêmes yeux que Charlemagne.

II

LE SOT MUNICIPAL

Le sot municipal est d'une sottise plus tenace. Il se tait sur les dogmes, il ne s'en occupe pas ; mais il conclut contre la foi, par cette raison que Rome est mal bâtie, mal alignée, mal soignée.

« — Quel gouvernement ! Une seule place est régulière, une seule rue est pourvue de trottoirs,

toutes sont mal balayées, plusieurs ne le sont pas du tout. Point d'arrosage; un éclairage défectueux!

« Rome! . . . il lui faudrait l'esprit de notre édilité parisienne, esprit de conservation et de progrès. On démolit tout, voilà le progrès; on ramasse les curiosités dans les musées, c'est la conservation.

« Ces précieuses ruines ne devraient-elles pas être chaussées d'asphalte, habillées de grilles, entourées de fleurs? Devrait-on balancer à ouvrir de larges rues coupant la ville en lignes droites?

L'on objecte qu'il faudrait abattre des églises, passer sur des couvents: « — Des églises, des couvents, des terrains improductifs, il y en a trop! C'est mal servir la religion que de l'ériger en obstacle au bien public.

« On rend la religion détestable en l'opposant à tout progrès. Construisez des boutiques sur ce sol mort des églises et des couvents. Que le commerce puisse prendre ses aises dans la ville bien percée!

« Alors vous aurez du mouvement, des affaires, des fortunes. Rome, qui n'est qu'un lieu de curiosité, deviendra un centre d'industrie et de plaisir; les étrangers y afflueront, et le peuple bénira le gouvernement. »

Le sot municipal ne peut comprendre la beauté en dehors de la ligne droite, ni la vie en dehors des larges rues pleines de fiacres. Il veut des rues de Rivoli, des boulevards de Sébastopol; des boutiques, des boutiques.

Il méprise le gouvernement des prêtres, qui

méconnaît l'alignement et la boutique. Il répand un venin pernicieux. Il dit aux propriétaires que le mètre de terrain monterait à deux cents livres.

C'est lui, c'est le sot municipal qui détruira Rome, qui mettra la pioche sur les églises, qui grattera les sept collines, qui déplacera les obélisques, qui « régénérera » le Colisée, où il plantera des cactus et des hortensias.

La sottise municipale ne sera contente que si elle peut donner au Forum la physionomie d'un quartier du Palais de Cristal. Alors elle y placera des tourniquets, et l'on payera dix baïoques pour passer sous l'arc de Titus.

III

LE SOT PAÏEN

PIRE que le sot municipal, l'homme de collège, le sot païen s'enflamme d'amour au spectacle des choses qui devraient le remplir de haine, s'enflamme de haine devant celles qui devraient le remplir d'amour.

L'Anglais Gibbon était de cette espèce. Un jour, Gibbon apporta dans Rome ce visage invraisemblable, cette fabuleuse laideur qui avait émerveillé Paris. Il se rendit au Capitole, il contempla le Forum.

Des vaches paissaient sur les débris des rostres; parmi les débris de la maison d'or de Néron, des pâtres chantaient; les hymnes saints retentissaient

dans le temple de Jupiter transformé en église; un joyeux son de cloche s'élevait des ruines du Palatin.

Des moines vinrent à passer, foulant les débris de la voie Sacrée, voie des triomphateurs, voie des martyrs; ils bénissaient les pauvres femmes qui filaient leur quenouille et les enfants qui jouaient sous le péristyle du temple de Faustine en débris.

Si jamais spectacle a pu charmer les yeux et la raison d'un homme, c'est bien celui-là! Ce spectacle de la défaite de Rome, de la liberté des nations, le genre humain l'a désiré mille ans.

L'allégresse de la prière catholique dans cette prison Mamertine, abattoir des peuples vaincus; la paix de la prière sur les hauteurs qu'habitait César; le centre de la guerre universelle devenu un pâturage; les autels d'une Faustine enfin ruinés; des pâtres tranquilles dans les délices de Néron!

C'est la victoire de la justice, la victoire de Dieu. Dieu a broyé cet infâme empire, et les nations sont nées, et la liberté a lui sur le monde. Si tant de peuples que Rome fit périr avaient pu voir seulement ce que nous voyons, ils seraient morts consolés.

Dieu en a donné l'espérance aux martyrs. Combien de ces héros de Jésus rédempteur, combien d'entre eux, passant sur la voie Sacrée pour aller au supplice, ont eu la vision du Forum ruiné, devenu le *Campo Vaccino!* Car Rome était « la mère des abominations. »

Or ce que les martyrs voyaient des yeux de l'esprit, nous le voyons de yeux de notre chair; nous voyons les menaces de Dieu accomplies. Les

ruines de Rome s'élèvent en témoignage de la justice de Dieu.

Elles s'élèvent pour servir de piédestal à la Croix; elles subsistent pour être foulées aux pieds du vainqueur, les pieds cléments et beaux qui évangélisent la paix.

Et les marbres du hautain Capitole, et les colonnes des temples impurs, sont devenus les marches et les ornements de l'autel pacifique où ne coule plus que le sang de la Victime volontaire de l'amour.

On a dit ce qu'étaient l'homme et la société sous le règne des faux dieux, ce qu'ils sont sous la loi du Dieu véritable. Le contraste est saisissant de cette place où s'était assis Gibbon, au pied du Capitole.

Il éclate matériellement à l'aspect de ce Forum, le centre du monde avant la victoire de Jésus. Là, l'antique Rome n'a pas moins déposé le souvenir de ses immenses crimes que la trace de son étonnante grandeur.

Vue à travers Rome chrétienne, l'antique Rome inspire le dégoût. Coutumes atroces et abjectes, luxure et cruauté cyniques, culte stupide!

Quelle différence, même de forme, entre le fétiche et le Dieu lare? Quelle différence entre le chef de horde qui mange son vaincu, et le patricien qui achète des vaincus pour qu'ils s'égorgent dans ses festins?

Cette alliance de la cruauté et de la débauche, que l'on remarque partout avant la Croix, qui reparaît partout quand la Croix se retire, elle est surtout

romaine. A l'amphithéâtre attenaient des lieux de prostitution.

Un jour, César, ce guerrier, ce politique, cet orateur, ce poète, ce délicat; César, si supérieur aux autres Romains et qui les méprisait tant, fit largesse au peuple de plusieurs milliers de prisonniers à tuer dans le cirque. Oui, ce grand César!

Le peuple murmura, car César avait affecté de lire des lettres pendant les jeux. Voyez-vous ce peuple et ce César! Mais César est le plus horrible; son dédain surpasse en barbarie les délires de Néron. Néron, du moins, buvait sa part du sang qu'il faisait couler.

César est un sauvage, la société païenne est une société sauvage. Rome étale un puissant génie, elle a des qualités qui semblent des vertus; mais elle méprise la vérité, elle ignore la charité, elle ne connaît pas la pudeur; elle est sauvage.

Le chrétien, considérant la société antique, songe moins à la maudire qu'à bénir Dieu d'avoir dissipé les ténèbres où l'âme humaine s'était souillée si profondément. C'est depuis l'Évangile, et contre ceux qui l'ont trahi, que l'humanité a su fulminer ces anathèmes devant lesquels recule la force méchante.

En tous ceux qui ont entrepris d'étouffer le Christianisme, les sociétés chrétiennes ont vu reparaître l'esprit sanguinaire et voluptueux des anciens maîtres de Rome. Cependant aucun de ces monstres n'a rien essayé de semblable aux atrocités par lesquelles les ambitieux Romains se rendaient

populaires; leur mémoire est notée d'infamie pour des actions qui ne seraient pas même alléguées contre la gloire d'un Trajan et d'un Marc-Aurèle.

Ainsi la loi du Christ n'a pas seulement délivré l'humanité du joug permanent de la tyrannie; mais encore l'Église du Christ, établie au centre de la tyrannie abattue, a su former dans le monde un esprit public invinciblement rebelle à la tyrannie. Le monde ne souffre plus que comme une exception de courte durée ce qui jadis était la règle sans exception.

Et sous ses pontifes, Rome, à travers les misères inséparables de l'humanité, n'a cessé de réaliser en elle le type de la société chrétienne, comme elle avait réalisé celui de la société païenne. Dans cette ville « où l'on a trouvé tout le sang qui s'était répandu sur la terre, » l'homme est traité avec douceur comme un infirme, avec respect comme un enfant de Dieu.

Il est protégé, gouverné et honoré. On a pitié de ses défaillances, on travaille à le rendre meilleur. Sa terre est à lui, son sang est à lui, son âme est à lui. Quelles lois lui ont donné plus de repos, plus de lumières, plus d'amis? Ailleurs, l'homme est premièrement un outil; à Rome, il est premièrement une âme.

C'est à Rome que les mœurs publiques, suivant de plus près la direction de l'Église, ont plus approché l'idéal évangélique. Je sais que tout peuple se termine en bas par une populace; mais à Rome cette populace même n'est pas sans foi, et de solides vertus ornent le vrai foyer romain.

Jamais vingt ans ne se sont écoulés sans que Rome ait donné au monde un de ces héros qui se dévouent à l'amour de Dieu avec la triomphante énergie de la sainteté. — La conscience éclairée dédaigne les bouffées d'un ignorant orgueil; elle assigne le premier rang parmi les peuples à celui qui a le mieux conservé la foi et qui produit le plus de saints.

Voilà donc ce qu'offrait à Gibbon ce terrible Forum, désormais rempli de prière et de paix, abandonné au facile labeur des femmes et aux jeux des enfants. Mais Gibbon n'avait pas l'esprit moins difforme que le visage. Il était apostat.

Après avoir embrassé la foi catholique, il l'avait reniée par une crainte lâche. Il s'était fait persécuteur, comme pour reculer plus ignoblement devant la persécution. Ame vraiment misérable, adoratrice de la force jusqu'à la haine de la faiblesse et de l'amour!

Or ce spectacle de la paix dans le Forum vexa ce lâche, et ces chants de la foi des martyrs sur le Capitole irritèrent cet apostat. Il s'écria: « Jadis des triomphateurs, aujourd'hui des moines! » Et il résolut de venger Jupiter de Jésus, les Césars des Papes, les Triomphateurs des Martyrs.

Il écrivit un livre savant et absurde, dans lequel, contre son dessein de relever le Paganisme, il prouva que Rome, eût-elle policé tous les barbares, le Paganisme par lui-même aboutissait à la destruction de Rome, de la civilisation et du genre humain. Et en même temps, plein de rage, il insulta le

Christianisme ou plutôt Dieu, « qui abattait aux pieds de son Église une puissance redoutée de tout l'univers. »

Tel fut le livre de ce beau Gibbon, et le résultat de l'inflammation qu'il avait prise au pied du Capitole, dans une sublime horreur de voir des moines, dans un sublime regret de n'être pas prêtre de Faustine. Car à quel autre emploi aurait-il pu prétendre? Il avait été d'une milice et ne s'était point trouvé guerrier; il entra plus tard au Parlement et ne fut point trouvé homme d'État.

Pauvre cervelle, digne de son temps ingrat et frivole! Près de l'endroit où Gibbon déplorait l'avènement des moines, s'élève le couvent d'où partirent les moines qui firent l'Angleterre.

Gibbon vit le succès de ses idées. Retiré à Lausanne, il jouissait de sa gloire. La Révolution française éclata. Elle chassa les prêtres, chassa les moines, chassa aussi Gibbon et le força de se réfugier en Angleterre, pays de libre pensée, où ce libre penseur ne se pouvait souffrir.

A l'abri de tout chant d'église, protégé contre toute approche des moines, mais plein d'ennui et de peur, et craignant fort l'approche des républicains, il mourut amèrement, faisant l'apologie de l'Inquisition.

IV

FORBANS ET CUISTRES

Les Gibbons n'ont jamais manqué dans Rome. En ce moment ils abondent. Ils viennent de partout; Rome elle-même en fournit. Ils demandent qu'on ôte le Pape et qu'on ramène l'Empereur; qu'on leur rende le lustre antique sous les traits du roi turinois ou du dictateur niçard.

Parmi ces païens, il y a beaucoup de forbans, beaucoup de cuistres. Les forbans, maîtres de Rome, brusqueraient de grasses affaires avec les amateurs de curiosités; les cuistres pensent qu'ils diraient de belles choses dans le Sénat. D'ailleurs, Dieu et tout ordre et toute beauté sont toujours haïs des forbans et des cuistres.

Ils aiment la force brutale, par la raison qu'avec la force morale ils ne peuvent rien, et que sans la force brutale ils ne sont rien. La force morale ne procure aucun lucre au forban, aucun lustre au cuistre. Quand la force morale règne, le cuistre doit garder son taudis, le forban doit vivre de privations; le cuistre est professeur de rhétorique, journaliste tout au plus; le forban, petit employé.

Le cuistre et le forban se sont coalisés; ils ont si bien ourdi que les voilà sur le point de prendre Rome. S'ils y parviennent, ces nouveaux Césars dureront peu! Quelque barbare ne tardera pas

d'accourir; et l'histoire triomphale du cuistre et du forban sera dans la postérité, comme le livre de Gibbon, un argument pour l'Église.

V

LE VRAI INFAME

Mais voici le vrai infâme, près de qui les autres semblent innocents; voici le monstre plus redoutable que le fou, pire que le païen et le renégat.

C'est le prêtre ennemi de l'Église; c'est le parricide, c'est Judas encore couvert de la robe des apôtres, la bouche encore pleine du mystère divin.

Il existe, je l'ai vu, je l'ai entendu. De la synagogue au prétoire, il promène l'impudence de sa trahison: — « A trente deniers le Juste!

« Qui me donne trente deniers, et je livrerai le Vicaire de Jésus-Christ; je prêterai mon nom de prêtre pour tromper l'ignorance des fidèles!

« Trente deniers! Je serai Caïphe, j'embrasserai Hérode et Pilate; je dirai que Pilate maintient l'ordre et qu'Hérode garde la loi.

« Trente deniers! Je porterai contre lui des accusations que vous n'inventeriez pas: je déposerai qu'il a trangressé les commandements.

« Je l'accablerai d'injures plus meurtrières que les vôtres, de calomnies que l'on croira mieux; j'invoquerai l'intérêt du ciel. Trente deniers!

« J'irai à Rome, et je reviendrai dire, moi, de ma bouche sacerdotale, que la religion se meurt, que ce prêtre tue la foi;

« Que ce prêtre usurpe ; que ce n'est pas à lui que Dieu a donné le trône, mais à vous ; que le salut du peuple exige que ce prêtre périsse.

« Quand vous l'aurez détrôné, pour trente deniers je chanterai le *Te Deum ;* et si vous le crucifiez, pour trente deniers je bénirai les bourreaux. »

Infâme ! nous ne te raillerons pas, toi. Quelle que soit la misère de ton esprit, le crime est dans ton cœur, et ce crime est trop grand. Sois maudit pour le crime de ton cœur !

Sois maudit du peuple, sois maudit des prêtres ; que la femme qui t'a enfanté maudisse ses entrailles ; que l'évêque qui t'a sacré maudisse sa main ; sois maudit dans les cieux !

Sois maudit, parce que tu trahis la sainte Église qui t'a formé lentement et tendrement pour être un prêtre selon son cœur ! et tu tournes contre elle ses propres soins et les pouvoirs qu'elle t'a donnés !

Sois maudit, ostiaire qui ouvres à l'ennemi et qui sonnes la cloche de rébellion, lecteur qui fais mentir les saints Livres, exorciste qui invoques Béelzébuth, acolyte qui portes le flambeau devant Satan !

Sois maudit, diacre prévaricateur, toi qui as reçu l'esprit de Dieu *ad robur*, pour défendre les biens de la sainte Église, et qui dis aux voleurs que le domaine sacré leur appartient !

Sois maudit, prêtre sacrilège, parricide abominable, profanateur de l'autel ! Tout ce que tu trahis, tu le trahis dix fois. C'est de toi qu'il a été dit : Mieux lui vaudrait de n'être pas né !

Que Dieu compte tes pas dans la voie du mal, et

qu'il n'en oublie aucun; qu'il accumule sur toi l'infection des péchés que tu fais commettre et de ceux que tu aurais remis!

Que toutes les bénédictions que tu as reçues et que tu renies se retournent contre toi; qu'elles tombent sur toi, qu'elles t'écrasent comme un sacrement de Satan!

Que les onctions sacrées te brûlent; qu'elles brûlent tes mains tendues aux présents de l'impie; qu'elles brûlent ton front où devait rayonner l'Évangile et qui a conçu de scélérates pensées!

Que ton aube souillée devienne un cilice de flammes, et que Dieu te refuse une larme pour en tempérer l'ardeur! Que ton étole soit à ton cou la meule au cou de Babylone jetée dans l'étang de soufre!

VI

MOZART ET GŒTHE A SAINT-PIERRE

A Saint-Pierre, j'ai retrouvé deux illustres personnages, l'un que j'aime et que j'admire, l'autre que j'admire et que je voudrais aimer; l'un, un charmant enfant qui était déjà un grand homme; l'autre un grand homme qui était encore et qui n'a guère cessé d'être un terrible enfant. Ce dernier est Jean-Wolfgang Gœthe; l'autre est Jean-Chrysostome-Wolfgang Mozart.

Je les ai trouvés chacun à sa place: Mozart dans le temple, devant la statue de saint Pierre dont il baise le pied, en bon catholique; Gœthe à la porte, où il fait de la philosophie, en bon protestant.

Cependant sa philosophie n'est pas absolument protestante, pas absolument dehors. Il plonge dans l'intérieur son grand regard sympathique. . . . Mais il n'entre pas.

Mozart avait quatorze ans; il faisait son tour d'Italie, donnant des concerts, exécutant, hélas! des tours de force, pour gagner ses frais de voyage. Il jouait des morceaux de sa composition sur le clavecin; il improvisait sur le clavecin et sur le violon; il improvisait et chantait des airs avec accompagnement de clavecin, « sur des paroles *non vues d'avance.* » Mozart! !

Et cependant, c'était Mozart. Non seulement son génie résistait à ce métier, mais sa gaieté et sa simplicité d'honnête enfant catholique ne s'y perdaient point. Il étudiait, il écrivait, il riait, il priait, il obéissait. Son père le conduisait dans cette course à travers les orchestres de l'Italie. Brave figure de père, de chrétien et de musicien, ce Léopold, père de Wolfgang!

On les recevait bien. Peu d'argent, mais beaucoup de courtoisie et une intelligence du génie qui ne lésinait point sur la louange. Dans « le très jeune et très expert signor Amadeo, » comme parlaient ses programmes, l'aimable Italie devinait le grand Mozart. Il s'appelait *Amadeo* pour les Italiens: quel moyen de leur donner à prononcer Wolfgang?

Ainsi, répandant sur sa route les fugues, les motets, les symphonies, ébauchant des opéras, salué de sonnets, saluant de sonates, également satisfait du soleil, des oreilles et des voix, se sentant croître, un

beau jour Mozart entra dans Rome. Il s'en fut tout droit à.Saint-Pierre, où le Pape célébrait la fonction du Jeudi Saint. Il arriva près du Saint-Père, qui servait la table des pauvres.

« Wolfgang avait de si beaux habits, et il était si à son aise, dit Léopold, que les hallebardiers lui faisaient faire place, le prenant pour un gentilhomme allemand, même pour un prince, et moi pour son chambellan. » Wolfgang finit par se glisser entre deux cardinaux. L'un d'eux lui dit : « — Ne voudriez-vous pas, en confidence, m'apprendre qui vous êtes ? »

Il répondit : « — Le petit Mozart. — Quoi ! reprit le cardinal, cet enfant célèbre dont on m'a. tant écrit ! — Votre Éminence, dit à son tour le petit Mozart, n'est-elle pas le cardinal Pallavicini ? » — Et voilà l'Éminence et le petit Mozart en conversation. Le cardinal trouva que Wolfgang parlait bien l'italien ; lui-même avait un peu d'allemand ; il le dit en six mots, où il s'accorda cinq fautes.

Prenant congé, Wolfgang baisa la main du cardinal ; le cardinal ôta sa barrette. Tels étaient ces fiers cardinaux. Le bonhomme Mozart, charmé, raconte à sa femme cette petite scène tout imprégnée du parfum de Rome. Wolfgang ajoute : « J'ai baisé le pied de saint Pierre, et parce que je suis trop petit, il a fallu me soulever. »

Ah ! cette auguste statue de saint Pierre, quand je la verrai désormais, je verrai aussi dans le groupe des fidèles, parmi ces riches, parmi ces pauvres, parmi ces enfants, je verrai le petit Mozart, posant sur le pied de bronze ses lèvres d'or, d'où tant de

belles mélodies ont pris leur vol, douces comme la plainte, sereines comme la prière, pleines de désir comme l'âme d'un exilé.

Le noble enfant est gai, on le sent heureux. Il s'amuse à voler le *Miserere* de la Sixtine; il apprend des jeux pour les montrer à sa sœur; il écrit des billets en italien, il compose, il prend des leçons d'arithmétique, il demande des nouvelles de son canari.

Toute autre chose que la musique l'occupe peu. Un jour, après vêpres, il va au Capitole; il y voit, dit-il, *varie belle cose*, et il passe. L'art, pour Wolfgang, c'est la musique. Il ne prend pas garde au reste, pas plus que l'abeille à la beauté des fleurs d'où elle tire son miel. Si nous entendions ce qu'il chanta sous l'impression du souvenir de Rome, alors nous saurions ce que son frère Raphaël lui a dit.

Seize ans après Mozart, en 1786, Gœthe habitait Rome. Nous le trouvons sur la place de Saint-Pierre, avec un ami qu'il nomme Tischbein, et tous deux se promènent en mangeant des raisins achetés dans le voisinage. Ils avaient le temps le plus tranquille, le ciel le plus pur, un soleil chaud. C'était le 22 novembre, *fête de Cécile*, dit Gœthe; fête de *sainte* Cécile, aurait dit Mozart, qui n'eût pas manqué la messe et les vêpres ce jour-là.

Les deux amis se promenaient donc de long en large, mangeant leurs raisins. Mais le soleil devint brûlant. Alors, ne pouvant se résigner à quitter ce

portique, plus beau que celui d'Athènes, ils se réfugièrent à l'ombre du grand obélisque, et cette ombre se trouva juste assez large pour deux. O Gœthe, si tu l'avais voulu! Dans la croix de bronze qui domine l'obélisque, Sixte-Quint a mis une parcelle de la vraie Croix.

Ensuite, les deux philosophes se rendirent à la Sixtine. Mozart y avait été pour le Pape et pour Allegri; Gœthe y allait pour Michel-Ange. Les fresques étaient bien éclairées. « Je ne pouvais, dit Gœthe, « que regarder et m'étonner. La virilité intérieure de ce maître, sa *grandiosité* surpasse toute expression. » *Grandiosité!* Mozart eût préféré Raphaël; Gœthe devait aimer Michel-Ange, un Titan.

Après avoir « contemplé et contemplé de nouveau, » ils pénétrèrent dans la basilique, toute remplie de la plus belle lumière du ciel serein. « Sans se *laisser égarer* par un goût *trop raisonnable,* ils se réjouirent de ce qui les charmait. » Voilà le grand regard de Gœthe; le voilà simple comme Mozart.

« Enfin, continue-t-il, nous montâmes sur le toit du noble édifice, où l'on voit l'image réduite d'une ville bien bâtie. Du haut de la coupole, nous contemplâmes le clair pays des Apennins, le Soracte, Tivoli Frascati et la plaine, et la mer; à nos pieds les immenses palais, les coupoles brillantes, les grandes ruines, Rome!

« Après nous être bien pénétrés de tout, nous descendîmes. On nous ouvrit les portes du fronton et de la nef. Comme nous étions sur le fronton, le

Pape passa en bas pour faire ses dévotions de l'après-midi. Il ne nous manqua donc rien. . . . »

Voilà ce que l'on pourrait lire sur le carnet de tout Allemand et de toute Anglaise, tout Français même, pourvu qu'il n'eût pas d'esprit à envoyer aux journaux, en saurait dire autant. On se demande pourquoi Gœthe, avant de jeter ces notes incolores, s'écrie: « Il faut que je garde vivant le souvenir de ce jour heureux! »

C'est que ce jour-là, non pour la première fois, Gœthe avait respiré le parfum de Rome. Avant ce jour de la *fête de Cécile,* passé tout entier à considérer Saint-Pierre, la plus merveilleuse fleur du sol romain, — fleur qui exhale son parfum perceptible aux sens, comme une enveloppe matérielle des grâces spirituelles que l'âme y peut puiser, — avant ce jour,

Gœthe, sans la saisir encore tout entière, avait indiqué la raison de cette allégresse qui l'accompagnait à travers la ville de Dieu. Mozart y chantait comme un enfant dans la maison paternelle; il ne cherchait pas à se rendre compte d'un bonheur qui ne l'étonnait point. Gœthe est un exilé; l'air de la patrie l'enivre d'une joie immense.

Seulement, Gœthe ne connaît pas la loi qui l'exile; bien plus, il ignore qu'il respire l'air de la patrie, car il ne connaît pas non plus sa patrie; ou, s'il comprend que Rome est la patrie de son génie, il ne sait pas qu'elle est davantage la patrie de son âme. Il cherche d'où lui vient sa joie. Écoutez le mystère de Rome:

« Je vis ici dans une clarté et dans un repos dont

je n'avais plus le sentiment. La sage habitude que j'ai prise de voir les choses telles qu'elles sont, de faire de mes convictions la lumière de mes yeux, d'abdiquer toute prétention contraire, me rend aujourd'hui bienheureux en moi-même.

« Tous les jours quelque chose de nouveau et de remarquable: tous les jours des images fraîches, grandes, merveilleuses, et un ensemble pensé et rêvé depuis longtemps, mais qu'aucune imagination ne pourra jamais atteindre. . . .

« Si maintenant je tourne mes regards vers moi-même, alors je découvre un sentiment qui me réjouit. Celui qui regarde autour de soi sérieusement et qui a des yeux pour voir, celui-là doit devenir fort; il doit arriver à une vivante compréhension des choses solides et sérieuses.

« L'esprit se marque du cachet d'une capacité forte; il arrive au sérieux sans sécheresse, à la maturité avec joie. Pour moi, je n'ai jamais su apprécier les choses de ce monde d'une manière aussi juste que je fais à présent. Ce jour exercera sur ma vie entière une influence bénie.

« Laissez-moi ramasser tout cela comme tout cela me vient. Plus tard l'ordre se fera. Je ne suis pas ici pour juger d'après mes idées reçues. Je veux m'efforcer de saisir la grandeur, et apprendre à me former avant d'accomplir ma quarantième année. »

Et pourtant Gœthe est resté protestant, et même il a marché dans les conséquences du Protestantisme et il est devenu païen. Il a écrit d'indignes paroles contre cette foi catholique devant laquelle il avait tenté de *saisir la grandeur*. . . . Hélas!

oui, et ce n'est plus le mystère de Rome, c'est le mystère de son âme.

Quand il disait après ce grand jour de Saint-Pierre, après ce jour heureux: *Nous avons vu passer le Pape, rien ne nous a manqué,* Gœthe trahissait la vérité, peut-être aperçue en ce moment-là. L'ombre de la croix de Jésus-Christ avait porté sur lui le matin; quand le vicaire de Jésus-Christ passa près de lui le soir, il a *manqué* à Gœthe de se mettre à genoux.

S'il s'était mis à genoux, s'il avait adoré Celui qui passait sous une apparence mortelle; s'il lui avait demandé ce don de l'amour qui enfante la beauté, alors, pressé du désir et du besoin de se rendre pur, et bientôt lavé du sang de l'Agneau, il eût été délivré de ces souillures qui obscurcissent le génie, de ces poids qui lui alourdissent les ailes, de ces chutes qui les brisent, de ces aveuglements qui lui cachent ce qu'il a vu si haut et si loin.

Alors le parfum de Rome serait entré tout entier dans son âme et l'aurait embaumée pour toujours; il y serait devenu parole, comme dans l'âme chrétienne de Mozart; il n'eût pas laissé échapper des accents mêlés, incomplets, déshonorés souvent; ses plus beaux essors ne se seraient pas arrêtés à mi-chemin de la grandeur.

Jean-Wolfgang Gœthe, Jean-Wolfgang Mozart! En ces deux hommes, Rome a vu passer, avant qu'elles naquissent, deux des plus grandes œuvres de l'art moderne: *Don Juan* et *Faust;* et le parfum de Rome est sensible en toutes deux. Dans

Don Juan, le parfum de l'intérieur; dans *Faust*, celui du dehors.

« A la conception de leur œuvre, ajoutait Marie Gjertz, Gœthe et Mozart se sont trouvés en face du même ennemi, et tous deux l'ont vaincu. Mozart, enfant docile de l'Église, l'avait rencontré au dehors de lui-même; Gœthe, enfant rebelle, l'a vu surgir de son propre cœur.

« Mozart reçoit d'un plat librettiste un type d'ignominie relégué dans la fange, hors de portée de la miséricorde divine. Mais, écoutant les harmonies de la sainte Église, d'un regard de son œil de colombe, il transfigure cette chair réprouvée. Il y met une âme, il lui prête des accents qui désarment la colère; et afin de garder entières les lois éternelles de la beauté, à côté de don Juan il place dona Elvire, qui souffre par lui et qui prie pour lui.

« Et lorsque la pierre même crie contre le misérable, à travers les mugissements du puissant de l'abîme prêt à dévorer sa proie, tous ceux qui comprennent le langage des âmes, entendent les supplications triomphantes d'Elvire devant le trône de Dieu.

« L'abject héros du librettiste, le libertin vulgaire retourne à la pourriture de laquelle il est né; mais la vraie création du poète, le don Juan de Mozart, dépouillant l'enveloppe de boue, s'élance vers la gloire du repentir sur les traces de l'amour outragé. Là se rencontrent Mozart et Gœthe, dans l'harmonie du parfum de Rome.

« Gœthe n'était pas contraint de prendre son personnage des mains d'un vaudevilliste; il avait la

magnifique liberté de lui garder la noblesse, même dans ses égarements. Il en use. Avec quelle grandeur Faust écrase le principe de l'erreur moderne, le libre examen, ce jouet indigne de l'être pensant! Comme il tressaille, comme il pleure au son des cloches de la Pâque catholique!

« C'est là vraiment Faust, le type de la pensée humaine abandonnée à ses forces merveilleuses et impuissantes; c'est là ce beau débris, plein de fierté, plein d'ironie, plein de désirs plus grands que lui-même, portant au profond de son âme le germe de l'amour, c'est-à-dire de l'humilité. Mais Gœthe, fils du Protestantisme, s'est trouvé inférieur à cette glorieuse ébauche. Elle l'écrasait, il l'a déshonorée.

« Sur le front de Faust, il éteint l'étoile de la grandeur et le rend semblable, non pas au don Juan de Mozart, mais au don Juan du librettiste; il le traîne au fond des gouffres infâmes, il le jette dans les bras du paganisme, il le fait blasphémer en pensée, en paroles et en œuvres.

« On dirait que, forcé d'être catholique avec Marguerite par la loi de l'Art qui le contraint de chercher la beauté, Gœthe veut que la haine protestante soit à son tour satisfaite, même aux dépens de l'Art. Pour se venger de l'importune beauté qui l'a fait frémir et pleurer, pour se venger des larmes de Marguerite, il souille à plaisir ces aspirations de Faust dont le seul terme logique est la foi, c'est-à-dire l'humilité, c'est-à-dire l'amour.

« Mais tout à coup, dans le cœur du poète, l'instinct vainqueur de la beauté l'emporte sur la haine de la vérité. Il supprime le libertin, le

blasphémateur ; ces ignominies disparaissent comme les monstruosités d'un rêve, et Gœthe, à la splendeur du jour, ne garde que le Faust pour qui Marguerite mourante a prié. Ce Faust est le même que le don Juan de Mozart.

« Qui sait ? Quand à la fin de ce jour dont il ne profita pas et qu'il ne devait pas oublier, Gœthe vit passer le Saint-Père et sentit qu'il ne manquait plus rien à la beauté de la Ville et du Temple ; qui sait si, alors, sous ces voûtes, quelques-unes des mélodies conçues par l'enfant qui serait Mozart ne vibrèrent point dans le cœur de l'homme qui créerait *Marguerite* et *Mignon ?*

« Qui sait si ces mélodies qui deviendraient le dénouement de *Don Juan,* n'arrachèrent pas à Gœthe le dénouement de *Faust :* l'union de l'intelligence et de l'amour, portés au ciel sur les ailes de la pénitence et offerts à Dieu par les mains de Celle qui fut conçue sans péché ? »

Jean-Wolfgang Gœthe, Jean-Wolfgang Mozart ! Mais le génie de Mozart est plus clair et plus abondant que celui de Gœthe. Au baptême catholique, Mozart avait reçu encore le nom de *Chrysostome.* Il l'a gardé ; c'est lui qui est la bouche d'or.

LIVRE VII

PROMENADES ET CAUSERIES

I

EN CARAVANE

MONSIGNORE *Pietro Paolo* est le doyen et l'exemple de ces Gallo-Romains qui, sans abjurer la France, se sont aperçus que Rome était leur vraie patrie. Depuis tout à l'heure quarante ans, il étudie Rome, la relit, l'explique. Il a l'œil qui comprend ces merveilles, le cœur qui les aime; il jouit du bonheur de les faire aimer.

Rome lui rend bien ce qu'il lui donne. Elle lui a conservé la vigueur, la jeunesse, l'enthousiasme; chose plus étonnante, elle lui a conservé son français. Tout le monde en France n'a pas le don du français. Lui l'avait reçu d'une qualité forte et exquise; il n'en a rien perdu. Il goûte Corneille, Bossuet, Molière, La Fontaine, madame de Sévigné. Il cause avec ses maîtres, il se souvient de la conversation; ils lui ont dit telle chose hier, ce matin, l'autre jour.

Rome lui a donné le latin. Il sait faire une inscription. J'ai ouï dire que ce n'est pas peu de chose! Dans Rome même, les écrivains lapidaires sont comptés. Plus grand, sans être considérable,

est le nombre des juges. Lorsque ces dégustateurs attrapent quelque latinage nouvellement confectionné en Gaule, par les mains ou sous les ailes de l'Institut, ils rient comme on riait dans l'Olympe.

Monsignore *Agostino* est un amant passionné de l'armée française. Cette élection de Dieu, qui crée le prêtre, l'a jeté dans le sacerdoce; il le fallait bien! Qu'aurait-il fait s'il n'eût été prêtre? Où aurait-il porté la simplesse et la charité de cœur, l'ardeur de combattre et de ne pas blesser, le besoin de donner Dieu et de se donner lui-même, qui le poussent en avant, dans une joie perpétuelle? Comment aurait-il vécu sans joie, et que serait devenue au milieu du monde la source pure de sa joie? Il a donc été prêtre; il ne pouvait être autre chose.

Mais dans ce prêtre il y avait du soldat, et un peu plus que la mesure commune. Il s'est arrangé pour être soldat. Il s'est précipité dans un hôpital militaire. Là, il a trouvé ce qu'il cherchait: les discussions, le combat, les conquêtes, le franc-parler. Que ses soldats sont mignons! Quelles bonnes petites âmes, ingénues, pacifiques, cordiales! Il en raffole; et pourtant il place une chose au-dessus de l'armée française: c'est Rome. Pour contenter à la fois ses deux flammes, monsignore Agostino fait sa principale récréation d'enseigner Rome aux soldats.

Don *Luigi* était chasseur de Vincennes, sergent et protestant. La miséricorde divine lui envoya une bonne fièvre qui le mit dans l'hôpital de monsignore Agostino. Ils causèrent. Au bout de fort peu de jours, le prêtre dit au soldat: « —

Nigaud, pourquoi es-tu chasseur de Vincennes, et surtout pourquoi es-tu protestant? Le bon Dieu te veut catholique et prêtre. » L'autre n'avait jamais pensé que le bon Dieu s'occupât de la croyance des chasseurs de Vincennes. Dans tous les cas, il estimait que sa principale affaire était de passer officier.

On argumenta. Monsignore Agostino avait raison. C'était bien lui qui savait ce que le bon Dieu s'était proposé en créant ce bon garcon qui se croyait né pour être officier aux chasseurs de Vincennes. Le sergent, guéri de sa fièvre, passa de l'hôpital au séminaire. Il est prêtre: et même les épaulettes de capitaine, même le cheval de commandant, même la croix d'honneur n'éveillent en lui aucun regret. Quel jour pour monsignore Agostino, que celui où d'un soldat de son armée française il a fait un prêtre de sa Rome!

Tels sont nos compagnons et nos guides dans le voyage de Subiaco. Et c'est être né sous une étoile heureuse, d'avoir à faire pareil voyage en pareille compagnie.

Obéissant aux inspirations de l'hospitalité, les deux prélats ont pris chacun une charge. L'hospitalité! un des anges de Dieu, que sa miséricorde a laissé ici-bas pour empêcher les hommes d'oublier tout à fait qu'ils sont frères.

Monsignore Pietro-Paolo s'est muni de livres, comptant pour rien la bibliothèque de son cerveau, qui n'est pas une bibliothèque de volumes

dépareillés, comme il y en a tant. Monsignore Agostino est guide; don Luigi, fourrier.

Nous, nous sommes les hôtes. Nous dirons où nous voulons aller, et l'on ira; nous questionnerons, et l'on répondra; nous nous mettrons à table et l'on servira; et si nous en avons le désir, on nous lavera les pieds; et si nous roulons dans un précipice, on nous donnera l'absolution.

Nous voilà partis par le plus beau temps du monde. Soleil doux, campagnes vertes, horizons d'azur, quelque poussière pour achever l'illusion de l'été, et la plénitude de cette joyeuse humeur qui baigne la pensée quand l'amitié rit autour d'elle sous un ciel clément.

De quelque côté qu'on regarde, la campagne de Rome offre toujours trois plans, un lointain montagneux magnifique, et cet air qui dessine tout. De là cette beauté que tout le monde sent, cette beauté invincible. De tous les barbares elle a fait des Romains.

La beauté de la terre natale, ce mystère qui donne un attrait à la Champagne pouilleuse, est ici sensible à tout le monde, parce que Rome est la terre natale de tout le monde. Dieu l'a voulu.

II

TIVOLI

Jusqu'a Tivoli ce fut une fête. A Tivoli la fête ne cessa point. On doit voir certaines choses, nous les vîmes, et ce n'est pas la peine d'en parler. Il y a plusieurs beaux joujoux à Tivoli: le temple de Vesta, les grands oliviers, les cascades, les cascatelles, la villa d'Este, et tout Tivoli.

On apprend à Tivoli, par des documents certains, que le style *rocaille* est un des styles de la nature. Le temps, rongeant la pierre avec la lime des eaux, a produit cet avorton. Je l'aurais cru fils de l'imagination humaine. L'imagination n'a fait que copier: il en est résulté la villa d'Este et beaucoup d'autres chinoiseries.

Quand nous étions sur les terrasses de la villa d'Este, le soleil se couchait. Nos guides l'avaient bien prévu, ils savaient l'heure. A la vérité, la villa d'Este est une création baroque, et je ne peux déguiser que le temps l'a tournée en crapaudière. Mais le soleil se couchait!

Jamais ces magnificences ne furent belles. Les princes d'Este, quoique protecteurs des arts, étaient de vrais princes *rocaille*. Cependant, s'ils ont eu l'idée d'établir les fastueuses terrasses de leur villa pour voir le coucher du soleil, il y eut de l'argent plus mal employé.

Il reste des pins très sombres, des lauriers très verts; le soleil couchant remplit d'étranges splen-

deurs ce grand espace peuplé de souvenirs. Nous subissons le charme des noms sonores. C'est ici Tibur: là demeurait Horace, là Mécène, là Catulle. Tous vauriens. . . . *Ma la gloria !* Où vous voyez cette chapelle, sur l'autre versant du ravin, ce sont les jardins de Varus: *Varus, rends-moi mes légions !*

Au fond, un dôme: c'est Saint-Pierre, c'est Rome! Cette ligne unie et lumineuse à l'extrême horizon, c'est la mer! Le soleil se couchait derrière un nuage de velours écarlate, les pins semblaient tout noirs, le ciel était tout bleu; un grand silence planait sur le mugissement sourd des cascades.

Une vieille, qui nous conduisait, signalant certaines dégradations, manifestes outrages du temps, s'avisa de les attribuer à la malice des soldats français. « *Dunque,* dit monsignore Agostino, ce sont les soldats français qui font toutes les ruines? *Si, Signore.* — Et toi, qui es toute *rovinata* ce sont encore les soldats français qui t'ont ruinée? »

La vieille devint aigre. En vain monsignore Agostino lui donna double bonne main; elle lui garda rancune, et le salua pour adieu d'un *Accidente* très serré. *Accidente,* c'est-à-dire: Que tu meures sans sacrement!

Ce fut le seul malheur de ce beau jour. Le dîner de la Sibylle se trouva bon. Le seigneur fourrier l'avait organisé en connaisseur des ressources locales. On ne saurait trop louer les délicats pigeons des cascatelles, les saucisses de *tre qualità,* et le feu doux du *vino aleatico.*

Après le dîner, monsignore Pietro-Paolo lut dans

Chateaubriand la description de la campagne romaine. Il y a des beautés, des enflures et des chutes. Parfois Chateaubriand choppe d'une façon qui étonne.

A Tivoli, il parle d'un « pauvre homme qui *avait l'air très malheureux.* » Cet *air très malheureux* fait l'effet d'un emplâtre sur un visage fardé. Mais aussitôt le poète se relève, jetant de belles fleurs à pleines mains.

Il cite quelques pages de Bossuet sur saint Paul. Nous les lûmes. Quelle différence entre cet homme de lettres qui ne veut rien dire que de beau, et cet évêque qui ne songe uniquement à ne rien dire que de vrai! *Rien n'est beau que le vrai.*

III

SAN-COSIMATO. — PAYS A RÉGÉNÉRER

Nous partons de grand matin pour Subiaco. Le jour nous apparaît dans ces aimables montagnes, et chaque pas nous les montre sous des aspects plus charmants. L'Anio coule au pied des rochers que la main de l'homme a fertilisés par des travaux sans relâche. J'atteste que la campagne romaine est cultivée!

Déjà les cultivateurs besognent. J'atteste que ce peuple n'est pas dévoré par la paresse! Les crêtes sont couronnées de hardis villages dont les vieux remparts font encore bonne mine. L'homme a été longtemps sur le pied de guerre au milieu de ces jardins. Mais heureux les peuples, lorsqu'ils

faisaient la guerre et gardaient leurs murailles! On leur prépare une paix plus gênante.

L'air est tranquille. Malgré le givre qui couvre la terre partout où les rayons du soleil n'ont pas encore touché, il fait frais plutôt que froid. Dans quelques champs on brûle des herbes; la fumée s'élève droite et fine, elle nous fait penser aux sacrifices du patriarche dans la vallée de Mambré.

A San-Cosimato, nous rencontrons celui que nous allons voir et honorer, notre bienheureux père Benoît. Le monastère de San-Cosimato est bâti sur les premières grottes où saint Benoît s'est réfugié. Les Franciscains qui l'habitent n'y sont guère moins pauvres que lui.

Don Luigi nous dit la messe dans l'église du couvent. Après la *cioccolata*, cordialement offerte et cordialement acceptée, nous visitons les grottes ouvertes dans les flancs du roc, sur le bord de l'Anio, à une grande profondeur. Site violent et âpre, plus beau que le précipice soigné de Tivoli.

Et sans vouloir blesser en rien, ni les oreilles longues, ni les oreilles saintes, qui ne peuvent entendre déprécier Horace, — avec le plus grand respect pour les gens de bien qui goûtent la morale d'Horace,

J'oserai dire qu'autre chose est de voir les lieux où acheva de chanter Horace, et les lieux où commença de prier Benoît! — C'est donc ici le premier berceau de l'ordre monastique en Occident.

Ici, déjà, des compagnons de saint Benoît, trouvant que la discipline à laquelle il les soumettait s'éloignait trop de « l'esprit moderne, »

essayèrent de l'empoisonner. A présent on est plus expert; on fait des brochures. Puisse l'exorcisme faire sortir le venin de la brochure, comme il le fit sortir du vase, sous forme de reptile! Et il ne restera qu'un breuvage très plat.

Depuis Tivoli nous trouvons encore du costume. Ces paysans sont réfractaires au goût moderne. Culottes et vestes bleues, veste jetée en manteau, chapeau mou, bas blancs ou bandelettes, souliers carrés et robustes, et le tout de grand style.

L'allure est fière et forte, digne, parfois, jusqu'à la majesté. Donnez à ces paysans le pantalon, la casquette et la blouse, je réponds qu'ils ne tenteront plus les peintres. Le costume est un grand élément de dignité. Il doit dessiner la forme ou l'envelopper magnifiquement.

Nous nous sommes faits des habits qui n'enveloppent pas et qui ne dessinent pas, — commodes seulement pour le travail. Et le travail, qui en a réglé le dessin, en a encore imposé la matière, qui est vile, et la couleur, privée de joie. L'ignoble travail, le dieu de Voltaire!

Ces paysans ne connaissent encore que le travail imposé de Dieu, et ils ont encore des habits nobles et souriants. Tant que Dieu leur sera laissé, ils conserveront leur costume, coloré comme le ciel et comme les fleurs. Je m'attriste à penser qu'ils finiront par prendre aussi la livrée du travail « économiste, » les cotonnades couleur de terre ou couleur de fumée.

Le Piémont leur donnera cela, avec sa cocarde illustre et les journaux à un sou, qui leur appren-

dront que Dieu, s'il existe, ne s'occupe pas d'eux, et que c'est une chose entièrement inutile de prier les saints, et entièrement absurde de les vouloir imiter.

En ce temps-là, on leur mettra un fusil sur l'épaule, et on les enverra passer leurs belles années dans une caserne au loin, ou pourrir dans un camp, ou tuer et se faire tuer ils ne sauront pourquoi ; et ils payeront en impôts un peu plus qu'ils ne toucheront en pension de retraite, s'ils reviennent.

Les femmes sont en robe courte de couleur vive, la taille serrée dans un corset extérieur rouge ou vert égayé de rubans. Un voile blanc à plis et brisures est posé sur leurs cheveux lourds. Elles apprendront à vendre leurs cheveux ; — et si c'était tout !

IV

SUBIACO. — SAINT BENOÎT

Arrivés à Subiaco, tout de suite nous escaladons la montagne. Maintenant nous sommes chez saint Benoît. Il est présent, il est vivant. Je renvoie à l'*Histoire des moines d'Occident* ceux qui voudront connaître la vie du patriarche européen. C'est un beau livre, quoique j'aie mes raisons pour y trouver quelques défauts ; mais les pages consacrées à saint Benoît sont sans défaut.

Nous nous les rappelons en gravissant la montagne. Je les ai relues depuis, non sans pleurer. L'amitié de Benoît et de sa sœur Scolastique est peinte de couleur céleste. Quels adieux se firent

sur la terre ces deux âmes saintes! Elles s'aimaient tant, que la certitude d'être réunies au ciel ne pouvait arrêter le cours de leurs larmes.

Scolastique, pour garder son frère quelques instants de plus, pria Dieu de faire un miracle qui contraignît Benoît d'enfreindre sa règle; et Dieu, docile à l'amour, déchaîna soudain un tel orage, que Benoît fut bien forcé de rester. Il gronda sa sœur, mais je me persuade qu'il ne reprocha rien au bon Maître. O Père qui êtes dans les cieux, que votre douceur est reconnaissable à ce trait!

Il y a deux monastères principaux sur la montagne. Le premier porte le nom de Sainte-Scolastique. Il est très ample, très noble et très beau. Le second est le *Sacro Speco*, la grotte sacrée. Benoît s'était réfugié dans ces hauts rochers; il y avait trouvé un coin où il pouvait se blottir.

Benoît était un jeune patricien qui n'avait rien fait d'éclatant en aucun genre. Il fuyait le monde, uniquement pour n'être pas pécheur. Il jeûnait, il priait, il veillait, il châtiait sa chair. Il ne se proposa ni d'instituer une école, ni de laisser sa mémoire parmi les hommes; il se proposa seulement de vivre pur seul sous le regard de Dieu.

Mais ce qui sortit de là, par la grâce de Dieu, fut plus grand que le chêne sorti de la graine qu'un enfant a jetée sur le bord du chemin; plus grand, plus durable que tout ce qu'ont ouvré le génie et l'épée; après l'arbre de la Croix, Dieu n'a rien

planté sur terre qui soit devenu plus magnifique et qui ait donné tant de fruit.

C'était au cinquième siècle. Dans le monde, il n'y avait plus que des forces destructives. Dieu jeta parmi ces rochers ce jeune homme, cet enfant nu, pour épouser la pauvreté et engendrer d'elle une race de héros qui résisteraient à tout, vaincraient tout, sauveraient ou reconstruiraient tout.

L'on pouvait se demander où serait l'abri de la civilisation, l'outil de l'Église? Tout était là, en germe, dans ces roches de Subiaco. Là s'était élevée une maison de plaisance de Néron. Là, avec Benoît, se formait le grand séminaire de Jésus-Christ; pépinière des évêques, des papes, des docteurs, des conquérants pacifiques, des invincibles martyrs, des civilisateurs du monde.

Voilà pourquoi, autour de la grotte de Benoît, l'amour a bâti, a suspendu ce monastère, sur la paroi du haut rocher, comme l'hirondelle plaque son nid au flanc d'un mur. Construction étrange et téméraire. Puisqu'elle existe, il faut bien comprendre qu'on l'ait faite. Ce qui demeure inexplicable, c'est qu'on l'ait tentée. Il y fallait l'amour.

Tout a fleuri. On a apporté les marbres précieux, les métaux précieux; on a revêtu de toutes les magnificences ces pierres qui ont été l'encensoir où l'âme de Benoît s'est consumée comme un parfum précieux. Voyez ce que peut la prière: elle a tout transformé, tout transfiguré; et voilà que cette tanière est devenue l'une des brillantes demeures de Dieu!

Partout où Benoît a reposé son corps meurtri par la pénitence, il y a une chapelle. On a conservé le lieu où il se roula dans les épines pour vaincre un assaut plus périlleux du démon. Les épines y sont; les siècles n'ont pu arracher ces broussailles. Un jour François d'Assise y vint prier; il pleura, et les épines ont donné des roses.

Que l'âme se sent bien ici, et que Dieu la travaille d'une main forte et tendre! En le remerciant de ces faveurs, il faut lui demander pardon d'en garder si peu le fruit. C'est l'occasion de savourer la miséricorde qui nous fait part des mérites infinis de Jésus et des mérites surabondants des saints: *Filii sanctorum sumus*, nos pères nous ont laissé des trésors. Avec allégresse, nous puisâmes l'indulgence au large trésor de notre père Benoît.

Nous visitons l'intérieur du monastère. Je ne suis jamais entré dans un monastère sans avoir le cœur inondé de délices et de reconnaissance par la pensée du grand nombre d'âmes qui, à l'abri de ces murs, ont trouvé et goûté la paix, et reçu le don de répandre la paix. Le païen disait: *Homo sum*, je suis homme, et rien de ce qui intéresse l'homme n'est indifférent à mon cœur.

C'était un de ces beaux vers comme les païens en savaient faire, et qu'ils se récitaient au cirque, dans les entr'actes. Un instant après, on baissait le pouce pour ordonner au gladiateur vivant de tuer le gladiateur blessé.

Assurément, je me sens homme lorsque je vois souffrir; mais, après tout, la souffrance est le juste lot de l'homme, et même elle est sa grande richesse.

Je me sens plus touché quand je vois comment Dieu a su s'y prendre pour multiplier la paix dans cet abîme de contradictions qui est notre cœur, dans cet abîme de misères qui est la vie. Cette paix, ce bien si peu mérité, cette lumière qui crée l'ordre dans le chaos et la joie dans les ténèbres, il l'a mise ici, pour être goûtée et pour être répandue.

D'une cour intérieure, nous vîmes un quartier énorme de roche qui penche sur le monastère. Le moindre choc le ferait crouler, et il écraserait tout. Les moines ont placé dans la cour une statue de saint Benoît, la main levée vers le péril. Sur le piédestal sont ces mots: « Arrête, rocher, garde toi de nuire à mes enfants! » Résumé de l'histoire monastique et de l'histoire de l'Église. Que d'écroulements imminents arrêtés par une parole désarmée!

Nous revînmes par ces beaux et doux chemins, toujours favorisés du même doux et beau ciel, causant de saint Benoît, remerciant Dieu qui nous avait donné saint Benoît et ces heureux jours. A Tivoli, nous tombâmes d'accord de supprimer la villa d'Adrien, et de ne point faire visite à cette maison morte d'un vieux tyran, lorsque nous venions de goûter la vie du *Sacro Speco*.

V

UTILITÉ DE LA THÉOLOGIE

Si j'ai par hasard un lecteur qui craigne la société des prêtres, je lui dirai en passant qu'il a grand tort. Le prêtre est instruit, il est doux, il est gai.

Il est gai indépendamment de son caractère propre, par la raison qu'il n'a point d'affaires d'argent, ni d'affaires de ménage, ni d'affaires d'ambition; par la grande raison qu'il possède son âme.

Le prêtre est un homme qui ne craint point la banqueroute, ni l'insuccès des œuvres de son esprit, ni le hasard. Ce monstre du hasard ne persécute pas la pensée du prêtre: il ne voit que la main de Dieu. Si elle se cache, il la sent. Le chemin où elle l'engage peut lui être inconnu, le but ne l'est pas; il marche dans la largeur; *ambulabam in latitudine, quia mandata tua exquisivi.* Quelle parole!

La conversation du prêtre est sereine. Tout ce que saint Paul conseille de bannir en est banni, et c'est pourquoi elle est joyeuse. Elle a ce charme fortifiant de l'air pur qui joue autour du visage dans la pesanteur d'un jour d'été; elle est un cordial comme la bonne senteur des champs. Elle ne tarde guère à se diriger vers Dieu; Dieu lui-même y intervient par quelque texte des saintes Écritures, lumière de tout.

Je parle du commun. Chez les esprits distingués, incomparablement plus nombreux dans le clergé que dans toute autre classe, les mêmes vertus, plus douces et plus humbles, la même aménité joyeuse, accompagnent des clartés que n'ont point les intelligences du siècle.

Grâce à Dieu, j'ai pu voir dans le monde à loisir, des hommes non seulement de grand esprit, mais encore de bon cœur, sans quoi nul esprit n'est vraiment grand. J'ai vu dans l'Église des hommes de même ordre: ils sont supérieurs. Tout ce que l'on

sait dans le monde, les prêtres le savent aussi bien; ils savent mieux la vie humaine; ils savent seuls les choses de Dieu.

Un seul laïque, parmi ceux que j'ai connus, possédait cette vue complète et tranquille qui caractérise l'esprit sacerdotal. C'était Donoso Cortès; mais Donoso Cortès était théologien. Toutes ses aspirations le poussaient au sanctuaire, lorsque Dieu l'appela pour lui donner « ce que l'œil de l'homme n'a point vu. »

Peu de personnes en France savent ce que c'est qu'un théologien, et ce que c'est que la religion catholique. La lumière nous est distribuée d'une main parcimonieuse. Nos catéchismes sont à peine le calque décoloré de quelques parties de la divine doctrine. Sans doute, dans cette réduction, la doctrine domine encore toute philosophie, et le moindre commentaire nous porte plus haut que le plus haut vol de l'esprit humain livré à lui-même.

Mais quand le théologien parle, quels horizons par-dessus tous les horizons aperçus! quels torrents! Alors on se sent à l'abri de cette fatigue, pour ne pas dire de ce dégoût, où nous laisse souvent le vide de la parole humaine, même la plus sonore. Ce n'est pas seulement une couche d'or et de lumière qu'on emporte de ce bain de vie: le fluide divin a pénétré dans l'intérieur, allumant des foyers que l'on n'y connaissait pas.

Je ne nommerai point ici les vivants, mais je peux indiquer deux hommes qui ne sont plus, quoique immortels dans le souvenir de ceux qui les ont approchés. L'un était un politique célèbre, l'autre un

prêtre beaucoup moins connu. Je veux parler du prince de Metternich et de M. de Salinis, archevêque d'Auch.

Ils avaient beaucoup de traits semblables. La sagacité, la patience, la connaissance des hommes, le goût des affaires, la bonne grâce étaient caractéristiques en tous deux. Tous deux savaient beaucoup; ils causaient avec un égal agrément. J'ajoute que M. de Metternich, qui ne fut jamais impie, à l'époque où je l'ai vu, était bon catholique.

M. de Metternich a gouverné l'Autriche pendant quarante ans, et son influence a dominé en Europe. Il n'a rien créé, rien amélioré, rien conservé. Arrivé au terme, il en convenait. Il ne niait pas qu'il eût fait des fautes, et il en avouait plusieurs; mais il ajoutait que la grande faute était au temps, et sans remède. Il croyait sincèrement que rien ne pouvait être créé dans l'esprit délétère de ce siècle, rien amélioré, rien conservé.

Questionné sur ce vice du temps, il disait des choses ingénieuses, mais ce n'était point cela. Sur sa propre politique, il expliquait bien ce qu'il avait fait, les conseils qu'il avait pris, l'impossibilité de faire autrement. On ne savait quelle objection proposer: et ce n'était point cela. On s'en allait avec un malaise dans l'esprit. Était-il possible de faire mieux que cet homme si habile, si puissant, si conciliant? Et pourtant il n'avait pas fait ce qu'il fallait faire; car les nations sont guérissables, et pourtant leur maladie a empiré.

Je ne sais pas si M. de Salinis, laïque et ministre, aurait gouverné mieux que M. de Metternich; mais

M. de Salinis, évêque et théologien, savait beaucoup mieux que M. de Metternich en quoi et pourquoi M. de Metternich et les autres régents de l'Europe avaient failli. Il rendait compte des causes du mal et de l'impuissance des remèdes, qui n'étaient souvent qu'un surcroît du mal. M. de Metternich avait manqué de vue, parce qu'il avait manqué de foi; et quand il avait vu, alors la décision lui a manqué avec la foi. Il avait considéré ce que l'on *pouvait* ou l'on ne *pouvait pas* faire; il n'avait pas vu qu'il y a des choses qu'il *faut* et d'autres qu'il ne *faut pas* faire.

C'est à Rome que je racontais à M. de Salinis mes conversations avec M. de Metternich et avec quelques hommes d'une égale renommée qui, accusant un peu les autres, s'excusant un peu, exposaient enfin les mêmes doctrines, confessaient les mêmes impuissances, rendaient le même son d'absolu découragement. — « Et pourtant, disait M. de Salinis, ce sont des hommes de mérite, même des hommes de bien. Rarement l'Europe a vu dans les conseils des souverains un personnel de ministres si généralement réguliers. (C'était en 1853.)

« Tous ces gens-là, poursuivait-il, sont sages, modérés, pères de famille. Ils n'ont pas de violentes ambitions; ils parlent couramment et il y a parmi eux des orateurs. Ils savent beaucoup de choses, du grec, de la chimie, jusqu'à de l'histoire. . . . Mais il leur faudrait de la théologie, et ils n'ont pas même de catéchisme; il faudrait, dans les conseils, des prêtres, et l'on y trouve à peine des chrétiens. Voilà pourquoi les nations ne guérissent pas.

« *Rois, gouvernez hardiment.* Bossuet savait sa langue; il ne voulait pas dire: Gouvernez durement, gouvernez cyniquement; mais: Gouvernez avec la vigueur du bon droit et de la bonne conscience, comme ministres de Dieu pour le bien. Or l'unique source de cette mâle hardiesse, c'est la connaissance approfondie du droit, du devoir, du bien; et voilà où nos hellénistes, nos chimistes, nos historiens, ne sont plus si savants. Ce discernement entier du droit, du devoir et du bien, la seule théologie le procure. Faute de théologie, ils tâtonnent, hésitent, sont durs, sont tremblants; ils brutalisent, ils pactisent, ils succombent.

« Ici, à Rome, dans un état de faiblesse matérielle incomparable et permanent, on s'est tiré d'affaire depuis dix-huit siècles avec majesté et avec habileté, parce qu'on est théologien. Les Papes ont franchi de terribles rencontres, par cela seul qu'ils ont toujours su ce qu'il ne fallait pas faire. *Non possumus, Non licet ;* Nous ne pouvons pas. Il ne t'est pas permis! Deux formules bien brèves, avec lesquelles on encloue le canon adverse, jusqu'à ce qu'il plaise à Dieu de mettre sa propre artillerie en ligne.

« Si M. de Metternich et quelques autres politiques honorables avaient su se dire à propos *Non possumus,* et dire aux autres *Non licet ;* s'ils avaient su parler en théologiens et tenir en chrétiens résolus de n'être pas de craintifs serviteurs du bien, et encore moins de lâches complaisants du mal; s'ils avaient su cela, — certainement, ils auraient sauvé beaucoup de choses qui vont périr, et même ils en auraient créé qui eussent vécu. »

VI

LE CARDINAL

A Rome, plus le rang s'élève, plus la liberté se restreint. Les prélats d'un certain ordre ne peuvent plus se loger à leur fantaisie; les évêques ne sortent plus qu'accompagnés; les cardinaux ne vont plus qu'en carrosse et n'ont le droit de mettre pied à terre que hors les murs.

Le cardinal a deux voitures, au moins deux chevaux, au moins trois domestiques d'apparat, au moins un secrétaire prêtre. Il doit habiter un palais et un appartement conformes à sa dignité, avec un minimum de chambres; il faut que ses meubles soient décents.

Il reçoit annuellement quatre mille écus, environ vingt-deux mille francs; et lorsqu'il est réduit à ce *piatto*, ce qui est le cas du grand nombre, il est littéralement pauvre, pour ne pas dire indigent. Le train réglementaire absorbe tout.

On parlait de la prison cardinalice. — Oh! dit Coquelet, prison dorée! (Coquelet devient amer; j'en conclus qu'il se sent absurde. Puisse-t-il comprendre cette racine secrète de son amertume! Malheureusement Coquelet est sujet à ne pas comprendre tout, et à ne pas se rendre même lorsqu'il comprend.)

— Oui, Coquelet; prison dorée, . . . légèrement dorée! Mais ce qui compense l'or, c'est que, pour

parler français, l'on y meurt de faim, dans cette prison dorée. La cuisine d'un cardinal est rude, et le travail d'un cardinal est plus rude.

Tous les cardinaux sont membres de plusieurs congrégations, et ces congrégations se partagent le gouvernement de l'Église universelle. Ils ont de grandes affaires à étudier, de sérieuses consultations à donner. Je connais plus d'un cardinal dont la lampe est allumée avant le jour et ne s'éteint que tard dans la nuit.

Il est ordinaire d'entendre parler de l'orgueil, du faste, de l'oisiveté des cardinaux. On entend même parler de leur cruauté et de leur stupidité. « La main stupide et cruelle des cardinaux; » j'ai lu cela dans plus d'un journal.

Si l'on offrait, je ne dis pas à nos sénateurs, à nos conseillers d'État, à nos préfets, mais à n'importe quel de nos grands employés le faste et les charges cardinalices, il n'accepterait pas. Nos journalistes non plus n'accepteraient pas, et ils auraient grandement raison.

Dans la prison où la règle enferme sa vieillesse, dans la pauvreté qu'il subit, dans le travail qu'il s'impose, dans ces orages d'angoisses qui traversent les régions supérieures, parce que les proportions colossales de l'erreur y sont mieux connues, le Prince de l'Église possède une force qui manquerait à d'autres.

Il n'est pas fâché que cette pourpre si vénérée soit une gêne et un fardeau, gêne plus âpre, fardeau plus lourd que la bure du *Frate* qui marche pieds nus, mais libre, sous le ciel inclément. Il n'est

point fâché d'être pauvre. L'or, les tapis, la majesté des spacieuses demeures, cela pourrait trop plaire.

Assise parmi ces magnificences, la pauvreté y retient la compagne que Dieu lui a donnée pour être avec elle la vraie maîtresse et régente des choses humaines: et cette compagne est la paix; la paix de la cellule et de la bure, l'humble et grande et triomphante paix!

La paix de l'homme à qui ces jouets et ces hochets du monde n'appartiennent pas et pour qui ils ne sont pas, qui n'a là-dedans rien à défendre et rien à prétendre, qu'on ne peut appauvrir et qui ne veut pas s'enrichir; cette victorieuse paix de la sainte pauvreté!

Le monde apporte ses séductions, elle dédaigne; il rugit ses menaces, elle ne craint pas. Ainsi la sainte pauvreté se rend maîtresse du monde, et tôt ou tard le force à subir les décrets de la vérité. Le gouvernement de l'Église demeure invincible, parce qu'il est un gouvernement de pauvres.

Le Pape est un roi pauvre, élu par un sénat de pauvres. La terreur d'être dépouillé ne le fait pas faiblir, l'ambition d'être riche ne le fait pas gauchir; et le monde, malgré de passagers triomphes, demeure impuissant.

L'Église a passé par la tentation des richesses; les conseils de l'esprit de pauvreté ont prévalu. Il fut un temps où les cardinaux étaient riches; ils se dépouillaient eux-mêmes. Rome en étale partout les magnifiques témoignages. Ces splendides églises, ces hôpitaux, ces bibliothèques, ces villas

si généreusement ouvertes, sont des libéralités de riches cardinaux.

Et alors même, le Sénat sacré, tout plein de grands noms et de grandes fortunes, appelait au trône, plus fréquemment qu'à notre époque, ceux d'entre ses rangs qui avaient fait vœu de pauvreté. Rome, encore aujourd'hui, est toute parée et brillante des dons du pauvre qui devint Sixte-Quint.

VII

CHEZ MONSIGNORE FRANCESCO. . . .

Assurément la rue où demeure Monsignore Francesco, prélat de haut rang, est une rue qui n'a pas le sens commun !

Elle est tortueuse, étroite, pavée, Dieu sait ! Sur une longueur de vingt toises, elle fait deux coudes ; elle a deux descentes et deux montées.

Des masures et des murailles mal rapiécées ; de ces horribles murailles sur lesquelles courent les lézards et poussent les herbes. Pas une boutique !

La maison qu'habite le prélat ne se distingue guère des autres. Une vieille petite porte bâtarde, lourde, délabrée.

On frappe : une vieille tête de servante paraît au second étage et demande ce que l'on veut. — Monseigneur y est-il ? — *Favorisca !* On entre. Quel aspect !

Un corridor mal blanchi, au carrelage usé, sans ornement, fermé d'une grille. A travers la grille,

un jardin, il est vrai: et l'on est sur le Quirinal, je l'avoue.

A travers le jardin, un dôme; au-dessus du dôme, des collines vertes; au-dessus des collines vertes, le ciel bleu. L'on pourrait tirer parti de cela. Nul n'y a songé!

Un oranger coupe la vue, on le laisse; l'herbe envahit les allées, on ne l'arrache pas. On a placé des treillis sans seulement les peindre!

La vieille servante vous sourit comme si vous étiez de la maison ou qu'elle fût votre égale. Elle est négligée en sa tenue. Chez un Monsignore de haut rang! . . .

Escalier roide, étroit, branlant; chambres sans symétrie; logis aussi barbare en sa disposition qu'en son aspect. Pas le sens commun!

Une grande chambre de livres. Oui, ils sont de taille et en nombre; mais misérablement reliés, posés sur des rayons de bois blanc!

Point de parquet, point de tapis; pour meubles, quelques chaises badigeonnées en gros bleu; point de lustres, point de porcelaines. Des livres, des livres!

Dans le cabinet, encore des livres, encore du bois blanc! Point de curiosités, rien! Il est vrai que les fenêtres donnent sur la campagne sabine.

Le prélat est doux, bon et savant. Le Pape l'a appelé au poste qu'il occupe lorsque personne n'y songeait, lui moins que personne.

Il connaît la science et la vie; il aime Dieu et les saints; il écrit le plus beau latin du monde. Quel

sourire d'homme affermi, désabusé de la joie et de la douleur!

Quel entretien de sage patient à l'homme et aux choses humaines, mais inébranlablement épris de la vérité! Rome est le lieu des conversations incomparables.

Comme l'on y a des spectacles que le reste du monde n'offre point, l'on y tient des discours que le reste du monde n'inspire point.

A Rome, naturellement, on voit tout d'une grande hauteur. Les choses prennent leur place bornée dans ce vaste horizon; l'horizon embrasse tout.

L'un de nous dit: « Monseigneur, quand prenez-vous le beau logement affecté à votre emploi? » Il répondit: « Je ne le prendrai point. »

« Ce logement est vaste et magnifique; ma maison est petite et incommode. Mais quoi? Je suis né ici.

« Ici j'ai été baptisé, ici j'ai vu mourir mon père, ici j'ai grandi, ici j'ai vieilli: je veux mourir ici. »

— Eh bien, observa Coquelet, j'aimerais mieux que votre Monsignore eût de l'ambition. Mais avec ces hommes-là, point de progrès. Ces hommes-là n'ont pas le sens commun!

VIII

VILLA MADAMA

La villa *Madama,* à Monte-Mario, fut, nous dit-on, bâtie par Raphaël. Je n'en sais rien. Mais ce nom de Raphaël est toujours agréable à écrire. Ouvrez un *guide,* et vous saurez l'histoire; à moins pourtant que le guide ne soit, comme moi, de ceux qui se bornent à répéter ce qu'on dit. Plusieurs ne s'en gênent point!

En tous cas, il était artiste, celui qui a choisi le site, à mi-côte, dominant l'espace où Raphaël a trouvé bon de placer le champ de bataille de Constantin. On voit le Tibre coupé d'une manière charmante par le pont Milvius, tel absolument que nous le montre la fresque du Vatican. Le Tibre est là très étroit, mais Dieu prit soin d'y mettre assez d'eau pour noyer ce qui restait de César.

D'une terrasse intérieure, l'œil parcourt cette grande campagne, et le Tibre sinueux et les collines. Rome est cachée, c'est la pleine solitude. Du balcon de la grande salle, Rome apparaît. Il semble qu'on ait calculé de se donner la volupté particulière du repos à côté du mouvement.

Tout cela fut très orné de stucs et de peintures dans le goût des tombeaux antiques; et comme si la mort païenne avait été sollicitée par cette demeure, elle y est venue avant même que la demeure fût achevée. Rien n'a été fini, tout

dénonce la main impatiente de la mort. Des fondations à peine creusées elle a fait une fosse, elle y a jeté le squelette de splendeur, il s'est rompu, et la fosse n'a pas été comblée.

Nous frappions, l'on ne venait pas. Par les fentes de la porte délabrée, nous regardions quelques poules béqueter le pavé de mosaïque, sous ce péristyle digne de Raphaël. Aucun bruit, pas même un chien. Enfin, une femme aux yeux tristes, indigente, portant un enfant pâle et sérieux, nous ouvrit. Femme et palais offraient le même aspect de jeunesse morte et de beauté rongée avant le temps.

Mosaïques éteintes, arabesques brisées, stucs éraillés, vasques en débris, tous les haillons de la magnificence. Attachée au torse d'une statue gigantesque de héros, une vache maigre broutait dans le dallage de marbre brisé. Partout un soleil puissant; çà et là des roses, des acanthes, des lierres; mais cette pompe de vie végétale n'ôtait rien à la tristesse de cette mort.

Malgré le soleil, le ciel avait un je ne sais quoi de sombre qui s'accordait à tout le tableau. Sous nos pieds, en plaine, des soldats français s'exerçaient à la cible. Un roulement de tambour saluait les coups qui touchaient le but et caressait le cœur du tireur perdu dans la foule. Railleuse image de la gloire humaine, bien associée à l'état présent de cette maison rêvée si brillante.

C'était une maison des Farnèse. On y voit partout leur fleur de lis. Elle est en bien des lieux dans Rome, cette fleur de lis de Farnèse, et souvent

sans honneur. Elle décore cent magnificences qui n'ont rien de pur. Les Farnèse ont multiplié des témoignages de leur hauteur qui font comprendre leur chute. Passez, justice de Dieu!

Le deuil planait sur nous. Ces bruits français ne l'écartaient pas. Les Français font un étrange bruit dans Rome. Sans cesse on entend leur tambour. Que dit ce bruit militaire? Annonce-t-il que l'ennemi est aux portes? Annonce-t-il que la cité lui appartient déjà? O angoisses d'un cœur catholique et français!

La justice de Dieu passe sur toute force infidèle. Elle passe et l'anéantit et n'en laisse plus trace; ou dédaigneusement elle en emporte la vigueur et la fleur et laisse ces fragments insultés, ces squelettes rompus que nous voyons moisir.

IX

CIMETIÈRE DES CAPUCINS

Le palais Barberini est une masure royale, un manteau de grande pourpre, mais percé, orné de verroteries. Pierre de Cortone a dessiné les escaliers et peint le plafond; il y a un cabinet de tableaux, ou plutôt de chefs-d'œuvre, accrochés sur des murs blanchis à la chaux.

Une des choses que j'admire à Rome, c'est la dignité de certaines décadences de la fortune. Que le nom se garde fier, on tient médiocrement au reste. On ne se croit pas forcé d'être riche, ni

de le paraître ne l'étant pas, ni d'étaler le faste sur la gloire.

Près du palais Barberini est le grand couvent des Capucins. Dans l'église, les autels et les chandeliers sont de bois, mais sur chaque autel il y a un crucifix d'ivoire de grand prix et des tableaux dont quelques-uns sont sans prix. On y voit le Saint-Michel du Guide. Le Christ de l'autel principal est de la main de Michel-Ange.

Toute l'église est pavée de pierres tumulaires et d'épitaphes souvent sublimes. *Hic jacet pulvis, cinis et nihil ;* c'est un cardinal Barberini, grand bienfaiteur du couvent. Un autre cardinal: « Général de l'ordre des Frères Mineurs, évêque d'Ostie et de Velletri, Doyen du Sacré Collège, maintenant poussière; » c'est Micara.

Il n'y a point de lieu sur la terre où la mort soit aussi éloquente qu'à Rome, où les vivants la fassent plus volontiers parler, où elle soit autant honorée, et je dirais volontiers fêtée; il n'y en a point où elle apparaisse aussi vaincue.

Attenant à leur couvent, les Pères ont un cimetière célèbre, qui ne serait guère suivant mon goût. La terre, apportée de Palestine, dévore presque instantanément les chairs et laisse intacts les ossements.

Un bandit s'était réfugié dans l'église. Ayant réfléchi sur ses œuvres passées, il ne vit pas de meilleur parti à prendre que de rester pénitent. Pour occuper ses loisirs, il s'installa dans le cimetière, avec le dessein de le transformer en lieu de plaisance.

De ces ossements il composa une décoration effroyable. Rosaces, lampes, lustres, pyramides, arabesques de tibias, de crânes, d'omoplates, d'épines dorsales. Parmi ces agréments, debout, couchés ou agenouillés, des squelettes entiers, revêtus de la robe de capucin. Quelques enfants des Barberini sont, par privilège, collés en ronde-bosse au plafond des chapelles.

Il faut beaucoup de simplicité pour prendre la chose comme elle est dans l'esprit de ceux qui l'ont laissé faire. Remarquons que les corps des religieux morts en odeur de sainteté ont été soustraits au décorateur et enfermés dans des urnes scellées.

Ce décorateur a fini, dit-on, par se sanctifier dans son travail étrange, et il est mort de manière à ne pas rester en décoration. A coup sûr il avait un certain sentiment de l'horrible; mais ce qu'il a prouvé surtout, c'est que le squelette est fait pour être enterré.

J'accorde que le cimetière des capucins et ses épouvantables enjolivements ne seraient pas un argument décisif en faveur du droit d'asile.

X

DU DROIT D'ASILE

N'IMPORTE, et vous direz ce que vous voudrez, mon cher Coquelet: c'était une belle et bonne institution, ce droit d'asile! On le regrettera.

Pour un peu de coupables que la justice voyait

parfois échapper, mais qui la dédommageaient en se condamnant eux-mêmes à la pénitence, combien de mauvais coups la politique pouvait manquer!

Contraindre la force, toute force, à s'arrêter devant l'homme qui embrassait les autels; la contraindre à lâcher même le criminel réfugié sous leur garde sacrée, cela était légitime et noble, — et sage.

Ainsi la force confessait qu'elle croyait en Dieu. La force ne peut rien faire à quoi elle gagne autant! Il lui est bon de donner cette opinion d'elle-même; il lui est bon de perdre quelques occasions de sévir. La soumission de la force devant Dieu était unc prédication très efficace; il en résultait parmi les peuples un accroissement de foi qui diminuait d'autant les besognes infructueuses du bourreau. Souvent le criminel réfugié se convertissait; le réfugié politique pardonnait.

A Byzance, l'eunuque Eutrope fit rendre une loi qui lui permît d'arracher son ennemi personnel de l'église où il s'était réfugié. Du pied de l'autel il l'envoya à l'échafaud. C'est l'origine de la légalité contre le droit d'asile.

Vos libéraux, Coquelet, sont partout les mêmes. Grands amis de la mitigation des peines, grands partisans de l'abolition des supplices, demandant que l'on fasse des prisons douces et même charmantes; ennemis du droit d'asile, ennemis furieux de toute charité.

XI

LE MENTEUR

Ils sont menteurs, dit Fra Gaudenzio, menteurs et fils du Menteur. Leur généalogie est authentique: *Vos estis a patre Diabolo.* Lignée cruelle de celui qui a menti et qui mentira contre le ciel et contre la terre, contre Dieu et contre l'homme.

Il a dit à l'homme: Tu seras Dieu, tu sauras tout, tu pourras tout, tu jouiras de tout. Et l'homme a perdu le Paradis. Déchu de sa science, de sa force, de sa joie, l'homme est devenu le jouet de l'erreur, la victime de la douleur, le sujet de la mort.

Dieu s'est incarné pour racheter l'homme, l'arracher à la mort éternelle et lui rendre, jusque dans le cours de l'épreuve terrestre, quelque chose des lumineuses sérénités de l'Éden; Il a établi son Église pour cultiver un fruit de vie et distribuer à l'homme une nourriture d'immortalité que l'Éden même ne produisait pas!

Le Menteur a encore séduit le fragile esprit de l'homme. Il lui a dit: « Détourne-toi de ces lumières, elles te trompent; rejette cette nourriture, elle t'amollit; brise ces liens, ils t'enchaînent. C'est moi qui te remplirai de clartés et de délices; moi qui t'affranchirai. »

Le Menteur n'invente rien. La Vérité a tout dit, et il ne peut que la contredire. Mais en la contredisant avec persévérance, il parvient à la faire oublier. Si vous voulez savoir son fond, il est le

contraire de Celui qui a dit: « Je suis la Voie, la Vérité et la Vie; » il est l'Abîme, le Mensonge et la Mort.

Il affirme, mais il n'est que la Négation. Prenez le contraire de ses affirmations, vous trouvez la vérité sur lui-même et sur ses œuvres. Il promet la liberté, ce sera l'esclavage; les jouissances, ce sera le travail servile; l'abondance, vous aurez faim; la concorde, comptez sur les guerres fratricides.

XII

LES CLOÎTRES

Quel galant homme, parlant des monastères et voulant les protéger, je suppose, a dit un jour: — Il faut laisser des refuges ouverts aux grands repentirs et aux grandes douleurs?

Cette sottise a parfaitement pris dans les demi-cervelles. Je regardais passer une procession. Il y avait des capucins chargés de leur lourde bure, pieds nus et tête nue sous le soleil ardent.

Deux graves Français étaient près de moi; l'un voyageur du vin de Bourgogne, l'autre voyageur du vin de Bordeaux, tous deux vendant du vin de Cette. M. Rapet dit à M. Maréchal:

« — Ces capucins doivent en avoir fait pour s'imposer une pareille vie! » M. Maréchal répondit à M. Rapet: « — Il n'y a pas, peut-être, parmi ces hommes, autant de scélérats que nous le croirions.

« J'ai visité quelques couvents: ma parole! on y

voit d'honnêtes figures. » M. Rapet reprit : « — Ce sont des fainéants. » M. Maréchal continua : « — J'avoue qu'ils ne servent à rien. Mais

« J'estimerais qu'on doit les laisser vivre selon leur goût. S'ils se punissent, cela ne nous fait aucun mal : s'ils se consolent, nous n'en sommes pas plus à plaindre. Voyez-vous, Rapet :

« Le monde parle quelquefois sans réflexion ! On a des *tics* contre ceci et contre cela. Planons sur les préjugés ! Ces lieux de la pénitence, ces couvents, ces monastères, — car on les appelle aussi de ce nom :—

« Nous trouvons, nous autres, que ce sont des absurdités. Nous ne voudrions pas vivre là-dedans. Il nous faut l'action ; notre sang généreux nous porte aux entreprises et aux plaisirs.

« Nous sentons le besoin de nous rendre utiles à nos semblables, de les gouverner, de les exploiter, de percer, de primer dans les sciences et dans les affaires, de parler, d'écrire, de penser.

« Tout cela est bon pour nous. Notre conscience est en paix ; nous savons ne nous rien reprocher outre mesure. Si un *sinistre* arrive, eh bien, que diable ! nous remontons sur notre bête.

« Mais avouons-le : tous les hommes ne nous ressemblent pas. Combien de poules mouillées que l'on voit s'abattre pour avoir fait des atrocités, ou compromis leur fortune, ou perdu une femme !

« Que deviendront ces gens-là ? Doivent-ils se tuer ? Non ; soyons justes ! Alors, ça va dans un couvent. *Il faut des refuges aux grands repentirs et aux grandes douleurs !* » Rapet acquiesça.

Il y a de ces idées toutes faites dont on ne voit le fond de sottise qu'en les rencontrant dans certains esprits. J'aurais embrassé Maréchal. Il venait de m'ôter une sottise comme avec la main.

J'ai, grâce à Dieu, connu et pratiqué quantité de religieux, moines, *frati*, clercs de tous les habits et de toutes les vocations. Quelques haltes dans les monastères sont les meilleurs instants de ma vie.

J'ai vu le Moine sous ces nobles cloîtres, solitaire, savant, ouvrier de la terre; j'ai vu le Mendiant, fils de saint Dominique ou de saint François, dans son couvent semblable à une ruche;

J'ai vu le Clerc Régulier, Jésuite, Théatin, Barnabite, dans sa petite chambre encombrée de livres, assiégée de pénitents; j'ai vu le Missionnaire arrivant des antipodes.

Je les ai vus de près, j'en ai vu beaucoup. Il est vrai que ces gens-là mènent une vie laborieuse, mortifiée, sacrifiée; mais aucun ne l'avait embrassée sous la pression d'un grand repentir ou d'une grande douleur.

Ils ont choisi le cloître, non pour avoir commis des crimes, mais parce qu'ils craignaient l'ombre du péché; non pour avoir subi de grandes douleurs, mais parce qu'ils ressentaient un grand amour.

Par crainte du péché, ils se sont mis à l'abri; par amour de Dieu, ils ont voué leur existence pour louer Dieu et faire des œuvres de victimes qui les associent à l'œuvre de la Rédemption.

Ils ont voulu vivre sans tache, dans le travail, dans l'humilité, dans la charité; vivre pour Dieu.

Je ne suis pas étonné que M. Maréchal leur ait trouvé d'honnêtes figures!

Sans doute, les cloîtres ont vu de grands repentirs. Didier, roi des Lombards, cloîtré par la clémence de Charlemagne, se fit volontairement moine. J'en souhaite autant à d'autres rois!

Et l'on peut citer aussi de grandes douleurs, sans ériger en exemples la grosse Héloïse et son chafouin d'Abélard, seule religieuse et seul moine pour qui M. Havin se sente du respect.

Mais s'il n'y avait à peupler les monastères que les grands repentirs (repentirs de grands crimes) et les grandes douleurs, les monastères seraient vides. Ils n'auraient jamais été pleins.

Les vrais grands crimes sont fils des grandes ambitions; ils ont pour objet les grandes fortunes et les grandes jouissances: c'est le contraire de la vocation monastique.

Les grandes douleurs, les douleurs qui poussent des cris et s'arrachent des cheveux, sont le fait d'une âme mal tenue et d'une foi incertaine: c'est le contraire de la vocation monastique.

Les grands crimes parviennent à fleurir dans le grand monde, ou vont au bagne; les grandes douleurs à grands cris finissent à la cuisine, ou à l'opéra, ou aux secondes noces.

Le grand crime qui prend le chemin du monastère est déjà pardonné: il a fait les réparations légitimes. La grande douleur qui court au cloître est déjà consolée: elle accepte la volonté de Dieu.

M. Maréchal et M. Rapet seraient surpris des vrais, grands repentirs et des vraies grandes dou-

leurs du cloître. Quoi! se repentir de ne pas assez se repentir! Pleurer de ne pouvoir assez pleurer!

Les résultats de cette vie pénitente et mortifiée étonneraient bien davantage nos deux honnêtes marchands de faux vins. Comment! point de meubles, point de cuisine, — et néanmoins la joie!

Cela est ainsi pourtant, et la joie habite les cloîtres. Et la vérité est qu'il faut conserver les cloîtres pour laisser en ce monde un asile aux grandes vertus et une source aux grandes joies.

A propos de moines, je reviens à la pensée de ce fier Rousseau, qui ne veut pas que les hommes se mettent à genoux. Entre tous les hommes, les religieux sont les plus incapables d'une bassesse.

Ils passent leur vie à genoux! Ils ne font rien sans prendre à genoux la permission du supérieur; ils s'inclinent devant lui le matin, le soir, s'ils sortent, s'ils rentrent, au moment du travail, au moment du repos.

Ils l'ont élu, mais leur choix a été confirmé par une autorité sacrée. Il a reçu l'investiture du Pape, le Pape est investi de Jésus-Christ. C'est devant Jésus que l'on s'agenouille; c'est Jésus qui bénit.

Ainsi le religieux ne fait rien de bas, ni de nul. Le moindre de ses actions, ainsi bénie, est grande, sainte, surnaturelle. Il agit au nom de Jésus, pour Jésus, avec la grâce de Jésus, roi des cieux.

Ainsi le portier ouvre, et le cuisinier besogne, et le moindre frère accomplit ses moindres offices. Ainsi tout est grand dans ces hommes à genoux, et leur vie agenouillée est déjà le ciel.

XIII

DANS UNE VILLA

La maison est entourée d'un parterre. Les orangers, les citronniers, les camélias fleurissent en plein sol, à l'ombre des chênes verts et des cèdres,

Toutes sortes de belles antiquités sont mêlées parmi ces fleurs toujours jeunes. A travers l'éternelle verdure, on voit le Colisée, Sainte-Marie-Majeure et le Latran.

Le propriétaire passe pour un homme qui s'occupe, parce qu'il donne tous les jours une heure, quelquefois deux, aux intendants qui lui rendent des comptes.

« —Je ne ferai pas le fier, dit le Peintre; je ne ferai pas le fier, bien que je n'aie pas le sou. Le gueux modeste a sa beauté. Mais, certainement,

« Si j'avais cette maison de campagne, et un palais dans la ville, et des champs, et des pâturages, et des rentes, je ne daignerais pas écouter mon intendant.

« Je lui dirais: Pille, mais que je n'entende parler d'aucune affaire! — Et je ferais peindre à fresque toute ma maison . . . par moi!

« — Sérieusement, dit don Agostino, si cette villa et le palais, et les pâturages et les rentes vous tombaient sur les bras, bon peintre, mon bel ami, que feriez-vous?

« — Sérieusement? demanda le Peintre. — Oui, répondit le Prélat. — Manger, dit encore le Peintre,

deux cent mille livres par an? — Davantage, dit le Prélat.

« — Eh bien, reprit le Peintre, sérieusement, je pourrais me trouver embarrassé. Dépenser deux cent mille livres! . . . Je n'ai jamais essayé.

« Commander à mon intendant de me voler, peut-être que ce ne serait pas nécessaire; colliger des curiosités, la maison en regorge.

« Acheter des livres, à quoi bon, si on ne les lit pas? Mais les lit-on, comment alors en acheter beaucoup? Acheter des tableaux semblerait plus sage.

« Cependant, déjà je possède ici vingt galeries magnifiques. Est-ce la peine d'avoir deux cent mille francs de rente pour déplacer quelques peintures?

Une jolie chose serait de tenir table ouverte. Tous les matins, le couvert pour vingt personnes! Viendrait déjeuner qui voudrait.

« — Qui voudrait? dit le Prélat. — Oh! reprit le Peintre, vous entendez bien que je n'inviterais pas les correspondants de l'*Indépendance belge.*

« Recevoir des piémontistes, des libres penseurs, des sots, des *uscoques*, le métier serait triste! J'aime mieux ma *trattoria.*

« J'inviterais qui voudrait d'entre la bonne compagnie. Les savants, les artistes . . . — Enfin, reprit le Prélat, des gens qui travaillent?

« — Voilà! dit le Peintre. — Oui, continua le Prélat, les gens qui déjeunent d'une croûte et d'un œuf, en un instant. Ceux-là vous importuneront peu!

« — De sorte, dit le Peintre, qu'il faut tout bête-

ment se résoudre à *faire du bien ?* — A Rome, dit le Prélat, nul autre moyen de manger spirituellement ses rentes.

« Or, pour faire le bien avec une grande fortune, il faut vérifier les comptes de l'intendant, et ensuite s'occuper de la distribution. Inventez mieux!

« Plusieurs disent: Je voudrais être riche pour faire du bien! Mais les grands bienfaiteurs sont nés pauvres, ou le sont devenus volontairement.

« Le Bienfaiteur suprême disait à ses disciples: « N'ayez pas deux tuniques, n'ayez ni or ni argent. » Ils ont suivi ce conseil, et ils ont sauvé le monde.

« Non qu'on ne puisse faire un grand bien avec une grande fortune. Ceux qui possèdent ce moyen l'ont reçu de Dieu, en faveur d'œuvres qu'il connaît.

« L'on ne fait pas ici tes œuvres préférées; l'on en fait d'autres. L'aumône coule; Dieu dirige les mains qui la répandent, amène à sa portée les mains qui l'attendent. Crois-tu qu'une goutte de l'eau du ciel soit perdue?

« La pluie tombe sur la terre que Dieu veut rendre féconde, le déluge s'abat sur la semence que Dieu veut noyer. Où la fécondité n'a pas son compte, la justice trouve le sien. Ce que tu voudrais faire, prie Dieu de le faire; et, s'il est à faire, Dieu le fera.

« Ta prière est un trésor inépuisable. Imagine saint Jean l'Aumônier ou saint Vincent de Paul à la tête de deux cent mille livres de rente: qu'eussent-ils fait de cette miette? »

Le Prélat, continuant, vint à parler de *Monsieur Chose*, l'ennemi des grands de Rome, j'entends de ceux qui ne sont pas traîtres:

« — J'aime à voir dans la Rome de notre Christ quelque reste du grand état des patriciens de la Rome des Césars. J'aime les vieilles et nobles fortunes.

« J'aime ces maisons où la grandeur et la générosité et un certain dédain de la richesse sont des habitudes de nature, des qualités du sang.

« Vous me direz que le possesseur d'un grand nom et d'une grande fortune n'est souvent qu'un sot. Je ne le blâme que s'il est un ladre.

« Il a le droit d'être sot, comme vous et moi et beaucoup de nos parents et amis. A-t-on décrété que les sots ne posséderont pas de chemise?

« Un beau nom sur la tête d'un sot garde encore sa beauté, conserve encore à la grande fortune sa grande utilité. Le pommier peut traiter de sot le chêne.

« Aux yeux du pommier, le chêne ne produit que du gland. Aux yeux de l'homme le chêne est beau, il donne l'ombre, il brise le vent qui briserait le pommier.

« Par ses fortes racines, le chêne empêche la pluie d'emporter la terre végétale d'où le pommier tire sa sève; ses glands amers contiennent le bois de charpente.

« Quelles pensées règnent dans cette villa? Il n'y a peut-être que des habitudes: l'habitude de la dignité, l'habitude de la prière, l'habitude de la charité;

« L'habitude de ne point chercher la basse gloire, l'habitude de ne point laisser tomber un lieu saint, de ne point rebuter un malheureux.

« Ce sont de bonnes habitudes! Il y en a d'autres: les femmes d'ici ont l'habitude d'aller visiter les pauvres et de les panser de leurs mains.

« Ces femmes ont vendu leurs parures pour payer les remèdes qu'elles appliquaient sur des plaies que les mercenaires ne voulaient pas toucher.

« Ces femmes ont l'habitude d'être de fières et fidèles épouses. — Je ne dis pas qu'elles distingueraient entre un vers de Ponsard et un vers de Musset.

« Entre un commandement de Dieu et une suggestion de madame Sand, elles distinguent, et leur seul regard éloigne tout ce qui lèserait l'honneur.

« Certain faquin de ce temps, un Narcisse déclassé, mais qui se reclassera; un garçon capable de conseiller Claude et d'amuser Domitien;

« Monsieur *Chose*, enfin le fameux *Chose*, a entrevu ces hommes et ces femmes. Il a questionné quelque valet chassé, quelque fille de chambre expulsée:

«Et s'étant ainsi mis au courant de la haute société romaine, l'ayant étudiée ainsi, instruit de tout comme il peut l'être,

« Il s'est donné le régal d'insulter ces patriciens et ces matrones. Il les a déclarés nuls, illettrés. Les applaudisseurs ne manquent pas à monsieur *Chose*.

« Supposez monsieur *Chose* à la place de ces pauvres gens: vous voyez d'un regard le profit, et

comme les biens de ce monde paraîtront mieux partagés!

« Il n'est pas invraisemblable que monsieur *Chose* fasse cette fortune. Quand de certaines éventualités absurdes se posent, on peut les dire accomplies.

« Monsieur *Chose* cessera-t-il d'être un faquin? Je vous laisse à répondre. J'ajoute que *Chose* trouvera ici des âmes plus hautes que son triomphe.

« Ces grands perdront leurs richesses avec moins d'angoisses que *Chose* ne les ramassera. Je ne prétends pas que *Chose* saura rougir, mais il aura peur.

« Ses victimes feront paraître le vieil esprit romain, adouci par la majesté chrétienne. Si l'on est sans littérature dans ces belles maisons;

« Si l'on ne connaît pas les livres nouveaux de monsieur *Chose*, pas même ceux qu'il a écrits pour outrager Rome et les Romains:

« On sait du moins que la figure de ce monde passe, que ses biens sont contemptibles; que l'épreuve purifie le juste, que le succès tue le méchant;

« Que si peu que l'on tienne à ces graisses de la terre, encore est-il bon de les perdre, et que l'injuste qui nous les ôte n'agit que par la clémence de Dieu;

« Que l'injuste ne peut rien contre le salut de ses victimes; que plutôt il ôte une pierre de leur chemin, une pierre qu'il se met au cou.

« On sait cela ici, et l'on regarde en face la destinée. Monsieur *Chose* n'aura pas cet œil affermi devant les rumeurs que soulèvera sa fortune.

« Et quand la tempête viendra au seuil du

seigneur *Chose*, on le trouvera balbutiant il ne saura quelle prière, blotti dans quelque sordide coin. »

XIV

L'INTOLÉRANCE GOUVERNEMENTALE

Eh bien, j'en apprends de belles! En vérité, c'est trop fort! — Contez-moi le cas, Coquelet. Ce n'est pas, peut-être, aussi fort que vous croyez.

— Vous riez! L'intolérance qui avilit, l'inquisition qui tue, cela vous fait rire! . . . Vous ne rirez pas toujours! — Coquelet, contez-moi le cas.

— Oui, et je le conterai à d'autres! Un malheureux fonctionnaire affiché — af-fi-ché! — pour n'avoir pas fait ses Pâques, et destitué! !

Sa famille . . . — Y a-t-il une famille? — Qu'importe! Sa famille sans pain, parce qu'il s'est abstenu d'un acte d'hypocrisie, d'un sacrilège! . . . Ah! vos prêtres! . . .

Ce n'était plus Coquelet, c'était le Vésuve. Je voulus le laisser souffler, mais il avait hâte de me confondre: — Dites-moi, dites-moi ce que vous pensez de cela!

— Moi, je trouve cela très bien. — Ah! ah! reprit-il, très bien? — Tout à fait bien. — Par système? — Non, par raison. — Une raison que vous pourriez dire?

— Oui, Coquelet, et une raison universelle. Partout elle fait agir de même les gouvernements et les particuliers, dans une foule de cas semblables ou moins importants.

Partout on affiche les noms des condamnés, ceux des contumaces, ceux des faillis; on révoque les fonctionnaires dissidents; on fusille les déserteurs.

Osez dire que vous n'avez jamais révoqué, que vous ne révoquerez jamais aucun agent de votre gouvernement, tel que cuisinières, valets, commis.

Osez dire que par influences et votes, jamais vous n'avez demandé la destitution d'aucun employé, tel que commissaires, ministres, princes, etc.

Vous n'osez! Ah! ah! j'en apprends de belles! Vous avez ôté leur pain à des pères de famille: et pourquoi? pour des dissidences d'opinions! ! . . .

Or je vous défie, Coquelet, d'établir votre droit et de justifier votre sévérité, sans justifier aussitôt le droit et la sévérité du gouvernement pontifical envers l'employé dont vous plaignez le sort.

Pour avoir un emploi public en France, la condition première est d'être Français. On demande ensuite la capacité et l'honnêteté. . . . Une honnêteté quelconque sous forme de cautionnement.

Avant d'admettre un domestique, tout bourgeois s'enquiert. Au risque de provoquer l'hypocrisie, il exige des certificats de bonnes mœurs. Il ne veut pas être volé, ni introduire la corruption sous son toit. S'il est trompé;

Si l'employé est joueur, si la cuisinière fait danser l'anse du panier, si la bonne d'enfant est mormone, il avisera. Mais d'abord il doit chercher l'honnêteté. Je pense que vous n'y manquez pas!

A Rome, le certificat nécessaire de nationalité et

la garantie nécessaire de probité, c'est la pratique de la religion catholique, seule religion vraie, seule religion du pays.

Quoi de plus large, de plus beau, de plus légitime? Quoi de plus respectueux envers l'individu et envers le pays? Tout catholique est citoyen de Rome, tout citoyen de Rome doit être catholique.

Que vos fonctionnaires soient protestants, juifs, athées, peu vous chaut. Mais s'ils étaient étrangers, méprisant tout ce qui est encore votre foi? . . . L'étranger, à Rome, c'est le non-catholique.

Vous souffririez qu'un fonctionnaire s'abstînt de la messe le jour de saint Empereur. Mais le Gouvernement le destituerait, et vous pardonneriez au Gouvernement. A Rome, l'empereur, c'est Dieu.

Un employé ne fait pas ses Pâques: ici, cette abstention signifie qu'il ne se croit plus tenu d'observer les Commandements de l'Église. Donc il brise avec la constitution du pays.

Il brise avec la nationalité, il outrage la foi du peuple, il parle au peuple une langue étrangère. Il se met au-dessus de la loi qui astreint le souverain et les sujets, et qui est le salut de tous.

Cette loi, il la connaissait et il la confessait. Elle était son titre indispensable aux fonctions qu'il a reçues. Ou il a été hypocrite, ou il s'est mis en état d'incapacité: qu'il en subisse les conséquences.

S'il n'a pas trompé lorsqu'il s'est donné pour bon catholique, et s'il a sincèrement cessé de l'être, pourquoi, en se retirant de l'Église, ne s'est-il pas retiré aussi de son emploi?

Vous direz qu'il avait besoin de sa place. Et si un serviteur que vous voudriez casser pour cause d'infidélité, d'incapacité, de scandale, vous disait qu'il a besoin de rester chez vous? . . .

Vous répondriez que c'est votre droit de ne pas laisser vos clefs dans des mains peu sûres; que c'est votre devoir de ne pas garder chez vous le mensonge, l'incrédulité et l'immoralité;

Que si l'on peut être trompé par la feinte, il y a plus de chances encore d'être livré et trahi par le vice effronté; que l'hypocrite ne devient pas excusable en devenant scandaleux.

Ces raisons seraient bonnes chez vous; elles sont excellentes ici. Sauriez-vous me dire pourquoi le Pape devrait insulter son peuple en le faisant administrer par des mécréants?

Je ne trouve aucune sécurité, je n'éprouve aucune allégresse, je ne ressens aucune fierté quand je viens à penser que moi, catholique, citoyen d'un pays catholique, enfant de l'Église catholique,

Je suis gouverné, administré, jugé par des hommes qui n'ont pas ma foi, qui méprisent les droits qu'elle me donne et les devoirs qu'elle leur impose, qui peuvent l'insulter impunément.

Quand j'entre dans nos vieilles églises, vrais berceaux de la France, et que je n'y vois aucun de ces fonctionnaires qui tiennent par tant de bouts mes intérêts, ma liberté et ma vie,

Je sens que je suis conquis, que je suis méprisé, qu'une doctrine étrangère est venue, s'est implantée, me domine, et que le sol de la patrie n'appartient

plus sans partage à la véritable race de la patrie.

— Laissez-moi, cria Coquelet roulant des yeux allumés. Vous déraisonnez, et je me sens plein d'indignation!

XV

CE QUI SE DIT DANS LES CELLULES

— Qui sait? dit Fra Gaudenzio, Dieu quelquefois se contente de les tourner en dérision! S'il veut rire, nous pouvons entrevoir le dénouement.

Pour perdre ces fier-à-bras, Il n'a qu'à les laisser aller; pour les tourner en dérision, c'est assez qu'il les suive: son ombre fera fleurir leurs chemins.

Alors les pierres éparses se rassembleront et formeront des édifices; ce qui a été semé pour produire du poison produira des fruits délicieux.

Depuis dix-huit siècles, que font-ils? Ils creusent des fosses. Dieu passe: dans ces fosses, Il jette les fondements des églises, palais de la vie.

Si j'étais l'ennemi de ceux qui nous haïssent, et que Dieu me demandât conseil pour les punir, je répondrais: « Seigneur, comblez-les de prospérités!

« Que leur volonté soit faite; que le miracle de Vos œuvres ne les arrête plus; qu'ils voient le dernier chrétien et le dernier juste!

« Ils vous ont dit: Retire-toi! Eh bien, retirez-vous, et cependant commandez à la nature de leur obéir. »

Oui, que seulement Dieu se retire, et qu'Il fasse couler le lait et le miel! Ce ne sera pas long.

Quand la police atteindra sa perfection, quand la science aura enfanté ses merveilles, quand partout les tables ploieront sous les viandes exquises,

Alors on mangera de la viande humaine. On ne la trouvera pas meilleure qu'une autre, peut-être; mais ne faudra-t-il pas raffiner un peu?

En Chine, pays de grande égalité, où un simple gouverneur peut faire décapiter qui bon lui semble j'ai vu passer le plat favori du vice-roi:

C'était un vers monstrueux, une chose infecte, infâme. On avait fait pourrir plusieurs animaux afin de former ce ver. Le vice-roi seul en mangeait.

Dans les charcuteries de Canton, j'ai vu vendre du cœur humain fumé; un gouverneur de Canton s'est donné la distinction de manger le cœur d'un missionnaire.

Nous savons quelle sera la dernière scène du monde. Le Christ apparaîtra: d'un souffle, il tuera Bélial, plus puissant que jamais, non pas vainqueur.

Donc, jusqu'au dernier moment, Dieu se gardera des fidèles; jusqu'au dernier moment, Bélial, triomphant, rugira de la victoire de Dieu.

Il régnera, il opprimera, il égorgera, il insultera; mais il n'aura pas la joie de se dire qu'il est vraiment le maître, qu'il a enfin chassé Dieu.

Il sera percé de cette flèche qui a tourmenté tous les antechrists: il saura qu'il reste sur terre des hommes qui ne l'adorent pas.

Ses espions lui diront qu'il est encore des antres, des lieux inaccessibles où l'on entend murmurer la prière, où l'on célèbre les mystères de Jésus.

Traversant les foules prosternées, il tremblera de voir un esclave se lever de la poussière, et lui jeter à la face, comme un soufflet, le nom de Jésus.

Il craindra la lumière du jour et il fuira les sérénités de la nuit, car le soleil et les étoiles parlent de Dieu. Le nom de Jésus tintera dans ses rêves.

Il s'éveillera baigné de sueurs, et il enviera les martyrs de Jésus, noyés dans les eaux bouillantes ou étouffés dans la pourpre de leur sang.

Tel sera le triomphe de ces triomphateurs, de ces incarnations de Bélial, têtes couronnées d'un corps difforme et rongé de lèpre.

Mais que Jésus ne les tourmente plus; qu'ils éteignent la race des chrétiens, qu'ils restent livrés au seul supplice de leurs prospérités:

Je dis que rien ne saurait exprimer la décomposition, l'épouvante et le désespoir de cette humanité, désormais privée du sel de la douleur.

N'eût-elle plus de guerres, plus de sacrifices sanglants, elle s'ouvrirait deux gouffres et s'y précipiterait: la volupté et le suicide.

Il n'y aurait plus que deux hommes sur la terre, l'un serait le maître, l'autre l'esclave: et tous deux se craindraient et se haïraient.

Et l'un d'eux un jour, probablement l'esclave, tuerait l'autre pendant son sommeil et le mangerait, et ensuite mourrait de faim.

Ainsi Dieu se vengerait du monde, en l'abandonnant à lui-même. Mais de la folie du monde, Dieu tirera une gloire plus conforme à sa clémence.

L'Enfer fait la nuit, il ne peut faire autre chose. Dans la nuit, Dieu travaille. Quand il a suffisamment travaillé, Il ordonne au jour de paraître, et l'on voit son œuvre.

L'Enfer déchaîne la tempête, la tempête souffle où Dieu veut; l'Enfer allume un incendie, l'incendie devient un phare; l'Enfer fait le chaos, le chaos est un monde.

Il y a, dans vos Pyrénées, ce théâtre farouche qu'on appelle le *grand chaos*. J'en ai vu de plus sinistres, pleins de lions, de tigres et de reptiles géants.

J'ai vu des lieux où Satan semble avoir brisé l'œuvre de Dieu. Il a secoué les montagnes et les a jetées en morceaux dans des abîmes qu'elles n'ont pu combler.

Des blocs noirs et stériles s'entassent jusqu'aux nues; d'autres semblent rouler encore; d'autres penchent sur des gouffres toujours béants.

Il y a des pics d'où bondissent d'inépuisables cataractes; d'autres fument, fournaise éternelle, et leur fumée roule sur des neiges que le soleil ne dissipe jamais.

Ce que j'ai admiré dans ces bouleversements, c'est la force inviolable de l'ordre, la fidélité de la nature aux lois que Dieu lui a données.

Dans aucun chaos les lois de la matière ne sont enfreintes: les torrents suivent leur pente, les blocs roulants descendent et ne remontent pas.

Il y fait jour et il y fait nuit, et l'on y observe le partage des saisons. Les plantes y croissent suivant leur loi; les animaux et les insectes y vivent suivant leur loi.

Et l'homme, suivant la loi de sa nature royale, l'homme nu règne dans ces déserts où le rugissement de la bête fauve se mêle au tonnerre des grandes eaux.

Et moi, qui avais à combattre aussi l'homme, mais qui portais l'Évangile, j'y ai passé sans armes, j'y ai tracé des sentiers; d'autres y feront des chemins.

Le chaos! ainsi notre langue misérable désigne ce qui est pour nous la confusion et l'impossible. Devant Dieu, point de confusion, point d'impossible, point de chaos.

Il a fait des lois qui seront observées jusqu'à la fin, jusqu'à ce qu'Il exécute la loi par laquelle Il est maître de toutes les lois; mais le démon, l'homme et l'ange ont reçu une loi éternelle.

Cette loi ne sera pas enfreinte, et toute intelligence est à jamais soumise à la loi de Dieu. Quand l'intelligence aura choisi entre le bien et le mal, la loi suivra son cours et Dieu sera glorifié.

Le chaos humain ne s'accomplira pas en dehors des lois de la nature humaine. Dieu ne se retirera pas de sa création, et sa création gardera ses lois.

Or, la loi première de la création, c'est de connaître Jésus-Christ, et Jésus-Christ ne peut être

connu que par son Église: donc l'Église ne sera pas écrasée dans le chaos.

Elle domptera le chaos, elle y fera son chemin, elle y ramènera l'ordre visible et sensible. J'ai vu des moissons jaunissantes, des peuples qui attendent l'apôtre.

Les Amériques, l'immense Orient, les terres encore vierges et les terres abandonnées attendent la voix du Christ: la tempête leur jettera des prêtres.

L'émigration future sera catholique; elle s'ouvrira des thébaïdes et fondera des sociétés; elle créera un monde, pendant que l'Europe s'engouffrera dans la nuit.

Et après le troisième jour ou après le troisième siècle, — le Roi que l'on croyait avoir banni rentrera dans son royaume, une branche d'olivier à la main.

Il ramassera les ossements de ceux qui l'ont rejeté et leur donnera la sépulture; et les fils de ses ennemis, à genoux, crieront: — Hosanna!

Et les longs triomphes des destructeurs de l'Église rempliront un demi-feuillet dans l'histoire de ses destinées immortelles.

XVI

LES MADONES

J'AI contemplé longtemps la noble image que l'on appelle la madone de Sainte-Marie-Majeure. De toutes les représentations par lesquelles l'Art a

essayé d'exprimer cette grande idée de Marie Mère de Dieu, c'est, je crois, celle qui me plaît le plus.

Quantité de madones célèbres sont certainement de nobles dames, et plus souvent d'aimables femmes. Il y en a de tout à fait jolies. J'avoue que la plupart me causent un véritable déplaisir. Je ne feindrai pas de dire que quelques-unes me font horreur.

Je déteste véritablement le type dédaigneux adopté par le pauvre Andrea del Sarto. Je n'ai pas été surpris d'apprendre que ce grand peintre a eu le tort de nous donner, sous le nom de la sainte Vierge, les traits d'une femme qui ne méritait pas son amour.

J'ai horreur des belles brunes du Titien, des belles blondes de Véronèse. Les Flamandes de Rubens, les gracieuses demoiselles du Guide, de Sassoferrato, de Mignard et de leurs imitateurs sans nombre, je consentirais qu'elles fussent toutes vendues aux Amériques.

Je mets à part l'*Immaculée Conception* de Murillo. Il a peint cette pensée de Dieu qui sera Marie, cette attente des prophètes et des saints dont rien encore ne pouvait exprimer l'inexprimable beauté, l'inexprimable perfection, l'inexprimable emploi sur la terre et dans les cieux.

L'œuvre de Murillo est une des grandes notes du génie humain. Dans les profondeurs de l'avenir, Isaïe dut voir ainsi la Vierge qui enfanterait. Ainsi ells lui apparut, descendant sur la terre les yeux

tournés vers le ciel, rayonnante d'amour et d'humilité.

Voilà cette âme parfaite, envoyée à la terre par ce Dieu *qui a tant aimé le monde,* pour être unie à un corps parfait et que nulle tache n'atteindra. Dans cette double perfection et dans cette double pureté, elle sera l'instrument du mystère de notre salut.

Elle a toute la candeur de l'éternelle innocence, toute la splendeur de l'éternelle virginité. Ses pieds sont nus, ses cheveux dénoués flottent dans l'air que n'ont pas traversé les haleines humaines, son vêtement n'est qu'un voile; les misères de la nature mortelle lui sont inconnues.

Elle descend portée sur les anges, à travers la lumière divine. Le Ciel pressent un grand dessein de miséricorde sur la race d'en bas. L'Ambassadrice du Créateur remontera pour attirer des légions de saints. Ouvrez-vous, portes éternelles!

Ces anges enfants qui l'entourent, prophétisent les moissons de fleurs pures que la terre, désormais arrosée par les eaux du baptême, germera pour les cieux. Désormais la terre donnera au ciel non seulement des fruits, mais des fleurs.

Tel est le tableau du grand Espagnol, véritable fils de cette nation théologique qui a produit tant de docteurs profonds. Murillo vivait au milieu d'un peuple qui, pour formule de salut cordial, avait adopté une profession de foi à l'immaculée conception de Marie.

Néanmoins le tableau de Murillo est l'idée de Marie, ce n'est pas encore Marie; c'est la Vierge

attendue pour donner le jour au Désiré des nations, ce n'est pas la Mère incomparable, riche de tous les dons, comblée de toutes les grâces, abreuvée de toutes les douleurs.

Mère de Dieu, mère de douleurs! Protectrice des hommes, ennemie victorieuse de Satan! Mère de miséricorde, miroir de justice! Lis de toute candeur, océan de toute science! La Vierge de la Crèche, la Mère du Golgotha, la Reine du Cénacle!

Celle qui a vécu parmi nous dans ce corps où la vie ni la mort ne purent rien détruire: si saint que son attouchement remplit de fleurs le gouffre du tombeau; si parfait et réalisant si pleinement la conception divine de la beauté, que Dieu ne le voulut point laisser à la terre!

Le réunissant de nouveau à son âme, Dieu le revêtit d'immortalité sans rien changer à sa forme mortelle; et telle que les hommes l'ont vue, l'enveloppe virginale de Marie demeure parfaite devant les regards qui découvrent des taches dans les séraphins!

Cet idéal, Murillo ne l'a pas atteint, aucune main d'homme ne l'atteindra. Les madones les plus pures des époques les plus ferventes, celles du *Beato* lui-même, ne présentent que quelques traits fugitifs du rêve qui se forme dans le cœur.

Je n'ose parler de Raphaël. Il a commencé par la Vierge du *Sposalizio*, il a fini par la madone de Saint-Sixte; mais dans l'intervalle, s'écartant du type entrevu, il a pris la voie de la beauté charnelle.

Par cette voie, l'Art est descendu. Que nous donne l'Art, maintenant ?

Des figures mélancoliques, pâles, maladives, des figures à la mode, souvent des figures tout à fait viles. On rencontre de ces dernières jusque dans les églises. Œuvres de peintres impies, qu'acceptent des juges trop peu vigilants.

Beaucoup d'artistes croient avoir atteint le but lorsqu'ils ont composé quelque doucereuse figure de jeune fille, dans les bras de laquelle ils placent un doucereux enfant. C'est une vierge quelconque, une sœur aînée. Ce n'est pas la VIERGE, encore moins la MÈRE.

Le mauvais goût encourage ces fades ouvrages, comme il fait triompher la sotte littérature des « Mois de Marie, » et toute cette mesquine dévotion qui célèbre la sainte Vierge avec une fausse théologie, de fausses fleurs, des mélodies fausses et des vers faux.

De la très auguste Reine du ciel, on fait, — que Dieu nous pardonne,—on fait une « petite maman, » pareille d'ailleurs à beaucoup de mères soi-disant chrétiennes; une petite maman qui n'exige ni travail ni vertu, et qui pardonne tout, pourvu qu'on la caresse.

Oui, Marie est une mère, mère très clémente à ses enfants d'adoption. Devant le trône de Dieu, elle élève sa toute-puissante prière en faveur du pécheur contrit: mais elle n'est pas cette femmelette qui, par un lâche amour, trahit la gloire du Père et l'âme des enfants.

O artistes chrétiens! pour l'honneur de votre art et pour remplir les desseins de Dieu, recourez à l'Église, écoutez ce qu'elles vous dit de Marie, sortez de vos misérables conceptions. Car, en vérité, vous vous égarez et vous égarez les autres.

Marie « est l'ouvrage d'un dessein éternel. » Si Dieu avait, comme nous, besoin de temps, il n'aurait pu se former l'idée d'une créature si parfaite, à moins d'y employer une éternité. Saint Jean de Damas appelle Marie « la bonne grâce de la nature humaine. »

Rien que par sa naissance, elle a été la plus illustre dame qui se soit vue sur la terre, fille d'une longue génération de saints et de rois. A l'éclat de son visage, saint Denys l'Aréopagite l'eût prise pour la Divinité même, s'il n'avait appris de saint Paul le nom du seul Dieu.

D'après saint Épiphane, excepté Dieu, elle surpassa en beauté tout le reste; mais cette beauté était un mélange de douceur et de majesté qui la faisait aimer et *craindre ;* et elle portait ce caractère particulier d'élever à Dieu, d'inspirer de saintes pensées, de faire naître le saint amour.

Ainsi chante le Dante, dépeignant Béatrice, les yeux fixés sur l'image glorieuse de Marie: « L'amour qui la précède glace les cœurs vulgaires et détruit les perverses pensées. Quiconque s'arrêterait pour la voir deviendrait une noble créature ou mourrait à ses pieds.

« Et si elle rencontre un homme digne de la contempler, elle lui fait éprouver son doux pouvoir; car son regard donne la paix, humilie l'orgueil,

fait oublier les offenses. Enfin, pour comble de grâces, Dieu lui a départi un dernier privilège: celui qui s'entretient avec elle, celui-là ne saurait faire une mauvaise fin. »

N'oubliez pas, artistes, qu'il est dit qu'Elle se tint debout aux pieds de la croix; n'oubliez pas qu'Elle présidait au Cénacle et qu'Elle est la mère de la science sacrée; n'oubliez pas que son pied écrase le serpent, et qu'en Elle réside la force qui vaincra toutes les hérésies.

Elle est la Vierge très fidèle, la gardienne très jalouse de la gloire de Jésus; ses yeux ont horreur de toute souillure sur laquelle n'ont point coulé les larmes du repentir. Elle prend toute main qui lui est tendue; mais encore faut-il laver et tendre la main.

Donc, il convient d'abandonner ce style efféminé qui trahit la sévère beauté de Marie. Il faut remonter aux sources, étudier ces belles vieilles images que l'antiquité nous a laissées et dont la Vierge de Sainte-Marie-Majeure est le type à la fois doux, attirant et imposant.

XVII

LE COUVENT ET LA CASERNE

Le beau couvent dominicain de la *Minerve* est en partie occupé par un bataillon français, en partie par les religieux. On y peut étudier, toute vive, la différence du couvent et de la caserne.

Dans les grandes salles, on voit des fusils au

râtelier; dans les vastes corridors, on entend les propos du corps de garde; dans les cellules, les jurements remplacent la prière; dans la classe de philosophie, il y a des maîtres d'escrime.

A cela près, c'est la même chose. Les soldats et les religieux sont une force dévouée, une force militante. Seulement l'obéissance du moine est volontaire et raisonnée, celle du soldat imposée et aveugle.

Le dominicain est essentiellement prêcheur. Avant de prêcher, il étudie longtemps, il prie longtemps. Il se munit de textes, il prépare ses preuves, il leur donne une forme polie. Il s'adresse à la raison des hommes, il s'adresse à leur cœur: il a bien écouté ce que leur raison peut objecter et ce que leur cœur demande.

Le soldat aussi est prêcheur, fait pour persuader. Ses procédés aussi requièrent de l'étude. Il apprend à manier le sabre, à manœuvrer la baïonnette, à faire feu dans toutes les positions. Quand il sait cela, on lui donne des cartouches: le voilà en état de résoudre toutes les objections de l'esprit et du cœur.

Le religieux va seul. Le soldat sort par bandes. C'est une belle chose qu'un régiment. Cela est plus beau que le lion et le grand serpent de mer; plus beau que Léviathan et tout ce que l'on a pu voir ou imaginer de monstres vigoureux et redoutables.

Il a des trompettes, des aigrettes, des pompons. Son corps souple et rapide est hérissé d'écailles aiguës, faites d'acier fin et qui luisent au soleil; et

de chacune de ces écailles, la mort peut s'élancer vingt fois en un instant avec le feu et la rapidité de la foudre.

Ce corps a la faculté de se diviser, de se rejoindre, de faire face partout, de s'éparpiller, de poursuivre l'ennemi qui fuit, d'envelopper l'ennemi qui résiste, de le couper. Il se ramasse, se serre, frappe, écrase. Il a autant de têtes que de membres, et ces têtes ne se contrarient jamais.

Mais une plus curieuse merveille, c'est la conviction où sont aujourd'hui les hommes, que la liberté de leurs opinions est plus menacée d'un seul religieux que de cent régiments; — et cela dit assez quelles opinions les hommes d'aujourd'hui se font de la liberté.

La *Minerve* a une bibliothèque et une église. L'église renferme le tombeau de la dominicaine sainte Catherine et le tombeau du dominicain Angelico de Fiesole, avec l'épitaphe composée par le grand Pape Nicolas V. La bibliothèque est pleine de livres et de manuscrits.

Je ne nie pas la gloire des armes, et les régiments sont des objets respectables et utiles, malgré la facilité d'en abuser; mais il faut de tout. Jamais régiment n'a laissé ni beau tableau, ni bon livre; et les moines sont aussi très utiles pour empêcher l'usage illimité des régiments.

Si les moines étaient tout à fait chassés; si les fusils envahissaient aussi la bibliothèque; si les livres servaient à confectionner les cartouches. les manuscrits à allumer les pipes; si le tambour et la pipe venaient à remplacer la cloche et l'encens

jusque dans l'église, je doute que ce fût grand profit pour la liberté des opinions.

Qu'est-ce qu'un moine? Un homme qui laisse sa part aux autres et qui se donne pour servir les autres. Il vit de peu; sa vie est employée *à bénir et à pardonner.* C'est le rôle que l'on voudrait assigner au Pape. Et ceux qui remplissent ce rôle, on aspire à les expulser pour transformer les monastères en prisons ou en casernes!

Inutiles raisonnements. *Andremo al fondo.* Nous détestons le moine, nous tâterons du soldat.

XVIII

LE « LAMENTO » DU PEINTRE

JOSEPH, le peintre, est un ouvrier généreux, élevé dans les vieilles coutumes, attaché à tout ce qui est ancien. Il a mieux aimé l'Art et le soleil à Rome que la fortune à Paris. Très monarchiste, très aristocrate, très méprisant des fadaises et des bassesses modernes.

« — Mais, me dit-il, nous pouvons nous réjouir d'aimer le Vrai pour le Vrai, à meilleur titre que les butors qui se targuent d'aimer l'Art pour l'Art. Nous n'arriverons à rien et nous ne sauverons rien. Que peut devenir une société où la hiérarchie n'est plus guère aimée que de pauvres diables comme nous?

« Rome était notre planche dans le naufrage d'un monde où nous avons manqué de cent ans notre entrée. La planche enfonce sous nos pieds. Que

Rome était belle au temps de Grégoire! Quel peuple fier et joyeux! En certains jours, vous n'auriez pu trouver un commissionnaire. On chantait, on dansait, et l'on envoyait promener vos baïoques. « Que votre Excellence elle-même se serve! » Mais voici qu'ils deviennent arrogants et serviles.

« Depuis vingt ans, la Révolution a détruit jour à jour la meilleure ville et la meilleure vie qui fussent au monde. Vous voyez Rome mourir. Le luxe a pénétré partout; il a corrompu les mœurs, il a ravagé la magnificence.

« Les Romains se trempent de bourgeoisisme. La liberté vraie n'en a pas moins souffert que la belle vieille simplicité. L'esprit municipal chasse des rues les ouvriers et les petits marchands; on impose des patentes pour se donner des trottoirs. Encore un peu, ils défendront aux arbres des jardins de pencher sur la rue!

« Mais le mal est plus grand! Sans mauvaise intention, Consalvi a perdu l'État en le jetant dans le système moderne. Le gouvernement ecclésiastique est devenu séculier. Ce mérite que l'on prétend vouloir lui donner, il l'a, c'est précisément son défaut.

« Le Pape régnait, il ne gouvernait pas, et l'on ignorait la plaie bureaucratique. Le pays s'administrait sous des légats. Le prélat qu'on faisait ministre prenait un secrétaire, c'était tout le bureau. Maintenant chaque ministère entretient son bataillon d'employés, fort entendus à vexer le contribuable qui les nourrit.

« Ils s'entêtent de la science matérielle; cette

science jadis si justement méprisée, qui machinise tout! Dites-moi en quoi ses adeptes se distinguent du castor, du ver à soie et de l'épinoche? Toutes les bêtes sont très avancées en civilisation utilitaire! Et elles ont sur le matérialiste une grande supériorité; elles ne troublent point les lois constitutives de leur espèce.

« Ah! les barbares imbéciles, qui donnent le pas à la matière sur l'esprit, et qui croient qu'ils vivront et que même ils grandiront!

« Et nous, pauvres artistes, quel sera notre sort? Il nous faudra devenir employés, photographes, dessinateurs de prospectus.

« Si le bon Dieu, pour mes péchés, me laisse vivre encore quelques années, je serai chassé de la campagne de Rome. Cette belle campagne était à moi, ils la couperont de murailles; déjà l'horrible locomotive y jette ses fumées infectes et ses hurlements.

« Avez-vous remarqué comme cette machine déplante les populations? Elle les jette dans la ville, les y laisse pourrir, ou les ramène pourries! Elle arrache les tombeaux, elle arrache les autels; l'homme est déraciné.

« La campagne se hérisse de barrières. Nous serons dépossédés; dépossédés de l'espace, de la solitude, de l'air vivant. Je vous dis qu'il faudra croupir dans un bureau!

« Les belles villas tomberont, les beaux arbres seront coupés. Les riches étaient des gens qui faisaient de belles choses pour nous, et par nous! »

XIX

FRASCATI

Tandis que le Peintre se lamente, nous arrivons à Frascati, non en wagon, mais aristocratiquement . . . presque à pied.

Nous vîmes à Frascati, comme appendice du *débarcadère*, un café chantant en forme de chalet. Le goût moderne, frère consanguin de l'esprit moderne, a fait cette construction et l'a embellie de ces petits arbres qui poussent vite. Un bosquet de bouleaux et un chalet à l'huile, sous les beautés grandioses de la villa Aldobrandini!

On avait de ces villas par centaines, ouvertes libéralement aux petits voisins. Les propriétaires commencent à s'enclore. L'égoïsme de la propriété se manifeste quand la propriété disparaît. Grands chênes verts, cascades, magnificences de l'art mêlées aux magnificences de la nature, adieu! Le Code moderne va dépecer le sol, arracher les arbres, abattre les châteaux, semer des pommes de terre et des cafés chantants.

Nous pénétrâmes dans la ville par les murs crevés. Que de choses cette brèche a laissé sortir! La première chose sortie et qui rentrera la dernière, si elle rentre, c'est la liberté. Frascati qui a tant lutté pour rester une ville à côté de Rome, la voilà faubourg.

Les Frascatanes arborent la crinoline. Les hommes pourtant n'ont pas encore la casquette.

Cela ne tardera guère, et alors on verra dans l'État romain ce qui ne se voyait qu'ailleurs: la figure canaille.

Au café, tapissé de papier peint français fort ignoble, nous trouvâmes un journal, le *Filodrammatico*, consacré à la gloire des acteurs du monde entier. Une correspondance de Paris décrivait avec enthousiasme les mérites variés de la troupe de l'Odéon.

Le débarcadère, la locomotive, le café-chalet suisse, la crinoline, le *Filodrammatico!* Si ce n'est point le progrès, qu'est-ce que le progrès?

« — Et, ajoutait le Peintre, moi j'ai vu la bibliothèque d'une grande maison: toute la *Revue des Deux Mondes*, tout Scribe, et rien qui ne fût de même famille. On s'en va, on s'en va; je vous dis qu'on s'en va! »

Nous baissons la tête, pleins de tristesse. Et cependant les sureaux fleurissent, la neige brille sur les montagnes, le printemps sourit dans les vergers.

O charme de Frascati, qui te saura dépeindre! Ton immense campagne, avec Rome au fond, tes arbres verts en plein décembre, ton soleil doux en plein été, et qui rit sur la tête, et plus encore dans le cœur!

On arrête au couvent des Camaldules, si stable sur sa pointe de colline et si souriant dans son grave silence. Point d'enivrement de la vie qui empêche de souhaiter un peu de rester là.

On traverse les splendeurs sévères des jardins Aldobrandini; on gravit le *Tusculum* de Cicéron,

mais qu'il est peu question des *Tusculanes!* On redescend par *Grotta-Ferrata,* et harassé de merveilles, on admire encore les peintures du Dominiquin.

Rien ne s'oublie: ces images ne s'effacent point, ces parfums demeurent. Je sais où j'ai cueilli cette fleur de chèvrefeuille; je sais sur quel tronc de chêne vert jouait ce rayon de soleil quand je rencontrai ce regard plus clair qui illumine encore mon cœur.

XX

UN TRIOMPHE

« Que mes yeux aient la joie de contempler un peuple fraîchement affranchi! » Et je suis venu voir à Livourne la joyeuse entrée du prince de Carignan, représentant du roi Vittorio. Ce roi ne se donne pas de peine! Il se procure les villes par ses alliés ou par ses sequins, il les épouse par procureur.

Livourne donc est en fête, et en fièvre. Cent affiches crient sur les murs; elles commandent des drapeaux, des fleurs, de la joie. Le général de la garde nationale, signore Bel'uomo, prie ses concitoyens de faire en sorte que certains *traviati* qui se sont mal comportés la veille ne puissent contaminer cet heureux jour.

« — Chose triste, ajoute signore Bel'uomo, qu'il se trouve des gredins (*traviati*) dans un peuple de frères! »

La consigne d'allégresse est obéie. La voie est pavoisée, jonchée de feuilles. Feuilles de laurier, s'il vous plaît! . . . un peu gâtées par le crottin de cheval. — Au milieu, un arc de verdure. Des faisceaux de fusils et des tas de boulets servent de bornes. Excellentes bornes! . . . Et ce sont les boulets qui n'ont pas servi pour prendre la ville, tombée au seul aspect du conquérant.

Nouvelles affiches pour chauffer l'enthousiasme des *Livornesi*. Ils vont être très heureux et très grands! Ils vont voir le cousin de leur bien-aimé Prince, « accompagné des preux de Magenta, » sous les ordres du « grandissime Durando! » Durando en lettres grandissimes, comme les grandissimes acteurs.

Les bataillons toscans étalent des barbes incomparables. C'est une impression pénible de voir une troupe qui a tourné. L'on s'y fera. — Bourgeois en demi-toilette, peuple en grand négligé; haie de garde nationale, la même que partout.

Une file de petites voitures bourgeoises, bientôt terminée en misérables fiacres; c'est le cortège. Les chefs crient *Viva!* On répète *Viva!* — Le Carignan, en habit noir, n'a pas l'air d'un héros. Les princes ont tort de se couler dans l'habit noir.

Durando, en collet d'or, fait plus d'effet. Franche mine de vieux reître. Il y a plus de cris pour le collet d'or de Durando que pour l'habit noir de Carignan. Un jour, j'ai entendu les acclamations qui saluent Léotard. Voilà un triomphe!

Un Livornais se tourne vers moi: — Monsieur, comment cela finira-t-il? Vous voyez, signor,

comment cela commence. Vous avez payé? — *Molto!* — *Dunque, pagarete molto.* — *Lo credo!* — On nous distribue des sonnets imprimés en bleu.

Le batelier, patron du *Dante*, qui me promène dans le port, se déclare patriote, ami des Français. Il me dit que les seuls Français et Italiens, bien unis, donneraient des lois au monde, et que c'est le premier devoir de ces deux grands peuples de se soumettre tous les peuples.

Devoir qu'ils accompliraient, s'ils n'étaient trahis par leurs souverains! . . . Pour lui, patron du *Dante*, il ne fait pas la guerre, parce qu'il a cinq enfants.

Tout sent le mensonge, l'horrible mensonge qui ne trompe personne et qui ne se trompe pas lui-même. L'air est plein de courants de mépris, Manifestement ce peuple n'aime point ce nouveau prince; manifestement le nouveau prince n'a aucun amour pour son nouveau peuple. Peuple et prince font une opération louche en se suspectant réciproquement.

Livourne me rappelle un croquis du Dante, qu'il n'est pas possible de citer en italien et qui perdrait trop de sa couleur en français. C'est à la fin du chant XVIII[e] de l'*Enfer*, où le poète fait apparaître Thaïs la courtisane et son vainqueur. . . .

Et quinci sien le nostre viste sazie.[1]

[1] Et maintenant nos yeux, je pense, en ont assez.

XXI

VIA APPIA

Agnès et Luce, mes chères petites filles, je reviens d'une promenade dans la campagne de Rome; j'ai parcouru l'ancienne route que l'on nomme la voie Appia.

Là sont les tombeaux des païens. C'était la coutume romaine d'enterrer sur les voies publiques. Ces tombeaux se touchent presque.

Plusieurs étaient si grands que de leurs débris on a pu bâtir des maisons. L'un d'eux porte une ferme, son champ et un bouquet d'arbres.

Sous quelques monuments il y avait des chambres; les murs étaient revêtus de stucs, ornés de peintures représentant des fruits, des fleurs et des oiseaux.

Les païens ne connaissant pas Dieu et ne pouvant croire à la résurrection, avaient horreur de la mort. Ils la voulaient farder de ces images agréables.

Nous, heureux enfants de l'Église, nous attendons la vie éternelle, et nous ne disputons pas à la mort sa victoire d'un moment.

Nous ne craignons pas de placer sur les tombeaux des images tristes, et d'y laisser parler la douleur. La mort est la peine du péché, elle doit exciter nos larmes.

Mais nos larmes sont des prières. Montant vers le trône de Dieu, elles ouvrent le ciel aux défunts. Nous chantons: « O mort! où est ta victoire? »

Nous bâtissons des tombeaux vivants: ce sont nos saintes églises, élevées sur les corps des saints. Nous les ornons d'or, de marbres et de fleurs.

Là, l'encens brûle, la prière chante. Ce ne sont pas des souterrains cachés, mais des lieux ouverts d'où l'on sort avec joie, car on y a puisé la vie.

Je me suis donc promené sur ce vieux pavé de deux mille ans, entre ces ruines deux fois solennelles, squelettes de tombeaux!

Le sol est jonché de marbres brisés, de statues mutilées, d'inscriptions effacées. A travers la campagne immense et nue, se dressent d'autres ruines:

Ce sont les restes des aqueducs qui alimentaient d'eau la grande Rome. Ponts sur la terre pour l'eau, comme on jette des ponts sur l'eau pour la terre.

Les aqueducs sont rompus; tant de travaux n'étalent que le rien de l'homme, comme ces tombeaux morts, qui ne disent plus les noms de leurs habitants.

Par-delà les aqueducs, loin, s'échelonnent des montagnes couvertes de verdure et de neige. Rien n'est si grand. Je vous en apporterai quelques dessins; malheureusement le soleil n'y sera pas.

Le soleil n'a point vieilli comme les ouvrages des hommes. Il est jeune et joyeux. Il rit sur ces montagnes, sur ces neiges et sur ces sépulcres; il y fait pousser des fleurs.

J'ai pensé à vous. J'ai prié Dieu de vous donner la jeunesse éternelle sous le soleil de son éternité;

et j'ai cueilli ces violettes au pied du tombeau de Cécilia Métella.

Cécilia Métella était une très riche dame païenne. On lui fit un de ces grands tombeaux. Le tombeau est resté debout, et le nom de Cécilia demeure sur la terre; il y vivra longtemps.

Mais un jour, secoués de la terre renouvelée, les tombeaux disparaîtront, emportant tout vestige de ce qui n'aura pas été à Dieu. Et les fleurs du baptême resteront aux fronts de vos sœurs, mortes dans la grâce du baptême.

Il ne sera plus question de Cécilia Métella, ni de César, ni de tant d'autres noms: les noms de notre Marie, de notre Gertrude, de notre Thérèse et de notre Magdeleine vivront éternellement.

Et puisque nous sommes les enfants du Maître de la vie, si nous lui restons fidèles, nos noms aussi vivront; et, triomphant, dans le sein de la vie, nous perdrons jusqu'à l'idée de la mort.

XXII

LE PÈRE CHARLES

Tous les vendredis de mars, le Saint-Père vient prier dans la basilique Vaticane. Il est sans pompe, escorté seulement des prélats de sa maison. A cause des manifestations révolutionnaires, les Romains fidèles y accourent. De tous les quartiers de la ville on s'est rendu à Saint-Pierre par groupes nombreux.

Les petites filles des écoles pauvres se rangeaient

au bas de l'escalier du Vatican. Combien j'y aurais voulu voir Agnès et Luce! J'allai me placer de ce côté. Je m'attends toujours à retrouver parmi ces frais visages des traits que je ne reverrai plus sur la terre. Dans l'église, il y avait beaucoup de peuple.

Le Pape passa. On recevait à genoux la bénédiction qui tombait de son cœur, et on le suivait en silence. A la *Confession*, je le vis bien en face. C'est la douceur et la majesté d'un ange, mais d'un ange qui est sur la terre et qui en subit les fardeaux.

Tout le temps que le Saint-Père resta dans l'église, la foule y resta. En se retirant, il la vit prosternée. Il passa et bénit. Pas un cri, mais des larmes.

Je me sentais triste. Dans cette foule attendrie, il y avait aussi des visages ironiques et un plus grand nombre de fronts soucieux. La manifestation devait inspirer aux uns peu d'effroi, aux autres peu de confiance:

> Voilà donc quels vengeurs s'arment pour ta querelle.
> Des femmes, des enfants! . . .

Je rencontrai le père Charles, Polonais, vaillant insurgé de 1830, vaillant prêtre aujourd'hui, joyeux toujours. — « Nous sommes malades, me dit-il. Mais qu'est-ce que c'est qu'une maladie pour notre bon Médecin?

« Une maladie est une occasion, une excellente occasion de sonder le mal, de nous bien résoudre à commencer une nouvelle vie. Notre bon Médecin nous guérira ou nous ressuscitera. Il connaît

tous les remèdes; la mort elle-même est remède en ses mains. Il se sert de la mort pour refaire la vie.

« Quand le père Jérôme et moi, nous nous sommes vus couchés sur le champ de bataille, sanglants, vaincus, ça n'allait pas bien. Bah! le bon Médecin envoya ses aides. Quels aides? Les Cosaques qui venaient de nous fouler aux pieds de leurs chevaux:

« Allons, allons Cosaques, relevez-moi ces garçons-là; j'en veux faire quelque chose! » Les Cosaques nous relevèrent, nous pansèrent. Ils m'ont recousu; ils ont remis l'œil du père Jérôme, qui pendait sur la joue; et voilà que nous sommes prêtres, — et ça va bien! »

XXIII

UN RELIGIEUX ET COQUELET

—Je suis né juif, nous dit ce Religieux et j'ai été élevé dans la science des Égyptiens. J'ai commencé par haïr le Christ, j'ai appris à le mépriser. Le mépris raisonné, le mépris savant m'a poussé plus loin; je me suis enfoncé dans l'indifférence.

J'ai lu les impies, j'ai lu les cyniques, j'ai lu les railleurs; j'ai vécu parmi les générations qu'ils ont formées. J'ai contracté les goûts de ces foules sans Dieu; bien plus, j'ai contracté leur orgueil. J'ai cru que Dieu n'était pas, — et je me suis cru Dieu.

Je me suis loué d'être né en ce temps de grandeur, ce temps de la lumière et de la reconstruction; ou

plutôt, ce temps qui verrait l'humanité, employant les matériaux amassés par la série des siècles, construire enfin l'édifice de son repos triomphant.

J'ai dit, j'ai écrit, j'ai même un peu cru que je verrais le dernier jour du Christ, que je verrais à l'œuvre les ouvriers qui arracheront les fondements du dernier temple. J'étais un homme de quarante ans, un lettré, un savant, un homme formé et installé.

Je n'étais point de l'Institut, mais j'avais fait fortune et je ne voyais pas que l'Institut me fût inaccessible: franchement, il ne l'était pas. J'avais hanté force académiciens, force orateurs, même des ministres. Ils ne m'avaient point étonné . . . en un sens.

C'est à cet âge que je suis devenu chrétien, et prêtre, et religieux. Pourquoi et comment? il n'importe. Sachez seulement, excellent Coquelet, que ce fut sans catastrophe dans ma vie ni dans mon cœur. Je n'ai pas été ruiné, je n'ai assassiné personne, enterré personne,

Je n'ai pas été renversé sur le chemin de Damas. Aucune voix inconnue ne m'a parlé en plein jour ni en pleine nuit. Tout ce qui m'a été dit, m'a été dit en français, même en assez médiocre français, par des hommes de chair, — et qui n'étaient pas éblouissants.

Nul miracle sensible dans cette conversion, sauf un seul. — Lequel? dit Coquelet. — L'absence, reprit le Religieux, de tout miracle. — Hallucination! dit Coquelet. — Oui, dit en souriant le Religieux; alors, voilà le miracle que je n'ai pas vu.

J'eus donc, vers quarante ans, cette « hallucination » qui me persuada de lire le catéchisme et de vouloir enfin saisir le dernier mot de l'Institut, malgré les fuites et le silence de l'Institut. Et je devins chrétien, puis prêtre, puis moine. Il y a dix ans.

Et le mot? demanda Coquelet. — Le mot, reprit le Religieux, c'est Jésus-Christ; et il y a un second mot, qui est le même, c'est Pierre; et toute la science est écrite ici près, livrée à tous les yeux: TU ES PETRUS, et la suite. — Nous savons cela, dit Coquelet.

— Hélas! non, dit le moine. Or, dussiez-vous pour savoir ce mot donner votre vie, vous feriez un bon marché. Et moi, volontiers je donnerais ma vie pour vous l'apprendre. — Il vous serait difficile, dit Coquelet.

— Difficile de donner ma vie, non, et elle est déjà donnée; difficile que vous appreniez, non encore, si Dieu le veut. Mais enfin, il ne s'agit pas uniquement de vous. Il y a d'autres hommes. Il y en a qui ne refusent pas Dieu, il y en a que Dieu ne refuse pas.

Qui m'a valu « l'hallucination » dont vous parliez, ce que nous appelons, nous autres, la grâce de la conversion? Pourquoi moi plutôt que vous? Quelque bonne âme aura conjuré Dieu de me prendre, et telle a été la force de cette prière que Dieu a obéi.

Nous prierons pour vous. Souhaitez à nos prières cette force victorieuse; alors vous offrirez peu de difficultés. Quant à vos objections en

elles-mêmes et à l'assurance qu'elles vous donnent de voir les ouvriers qui arracheront les pierres du dernier temple;

Quant à la puissance de vos livres en tout genre, quant à la foule de vos adhérents, quant aux arguments que vous fournissent et le télescope et le microscope, et le compas et l'alambic; quant aux serments que vous avez jurés et aux précautions que vous avez prises:

Je vous plains fort de tant de soins pour vous mettre à l'abri de Jésus-Christ: j'espère qu'ils seront superflus. Mais, en ce qui me regarde, qu'est-ce que cela me fait? Je sais que Jésus-Christ est Dieu, je sais qu'il règne, qu'il commande et qu'il est vainqueur.

XXIV

CONSULTATION POUR UN MÉDECIN ET POUR UN AVOCAT

Que veux-tu que nous disions, docteur qui nous demandes des nouveautés et qui nous presses d'arranger enfin l'édifice chrétien de telle sorte que tu puisses l'habiter à ton aise?

Quelle réponse ferons-nous à tes requêtes, sinon que nous les connaissons mieux, peut-être, que toi-même, qui n'as pas bien sondé ton cœur? Tu exiges de nous ce qui n'est pas à nous.

Ces préceptes que tu veux ôter du Christianisme pour ta commodité, nous en avons été effrayés

comme toi avant d'entrer, et gênés après. Avant d'entrer, nous avions demandé qu'on les ôtât.

Entrés pourtant, nous connûmes qu'il nous était bon d'être gênés, que cette gêne était nécessaire; puis la gêne a diminué, et enfin nous avons éprouvé qu'elle est douce et féconde.

Nous avons souhaité qu'on nous éclaircît les mystères. A la clarté qu'ils fournissent eux-mêmes, nous les avons scrutés et sondés, et il a fallu confesser qu'ils sont inscrutables et insondables;

Mais nous avons vu que leur obscurité est très lumineuse, et que ces choses incompréhensibles expliquent tout. L'insondable et l'inscrutable sont la claire révélation de l'Infini.

Toi-même, concevrais-tu Dieu sans mystère? Voudrais-tu d'un Dieu qui tiendrait tout entier dans ton entendement? C'est ton entendement qui doit tenir tout en Dieu, qui doit partout le sentir.

Dans le mystère, Dieu est évident. Nous le possédons, nous le goûtons. Le mystère illumine partout notre esprit, fortifie partout notre âme, console partout notre cœur.

Nous sommes ravis de la merveille de ces préceptes qui répondent sans cesse au vœu profond de la nature lorsqu'ils lui semblent contraires; qui l'élèvent par ce poids qui semble l'écraser.

Et enfin, nous ne pouvons rien changer à ce qui est œuvre divine, rien concéder de ce qui n'est pas à nous. La foi n'est point notre conception, la religion n'est point notre ouvrage.

Tu voudrais être chrétien? Écoute donc la

parole du Christ; écoute ce qu'il répondait lui-même aux questions que tu nous adresses et aux requêtes que tu nous fais:

« Jésus s'écria et dit: Je suis venu dans le monde, moi qui suis la lumière, afin qu'aucun de ceux qui croient en moi ne demeure dans les ténèbres.

« Celui qui me rejette et qui ne reçoit point mes paroles, il a déjà son juge. La parole que je lui ai annoncée le jugera au dernier jour.

« Car mes paroles ne sont pas de moi-même: mais le Père qui m'a envoyé m'a prescrit ce que je dois dire et de quoi je dois parler,

« Et je sais que ce qui est ordonné de Lui est la vie éternelle. Les choses donc que je dis, comme le Père me les a dites, ainsi je les dis. »

Ainsi parla le Maître, ainsi crurent ceux qui furent sauvés, ainsi se perdirent ceux qui ne crurent point. Nous ne vous apportons pas notre parole, mais celle du Père.

Si nous y changions quelque chose, ce ne serait plus cette parole sainte, mais la nôtre. A quoi vous servirait-elle alors? Vous la rejetteriez; elle nous serait méprisable à nous-mêmes.

Il y a d'autres paroles de Jésus. Écoute ce que tu comprendras quand tu seras pur.

Jésus ayant consommé le mystère de la Cène, avertit les apôtres qu'il allait les quitter, afin de préparer leurs demeures dans la maison de son Père.

Il ajouta: « Vous savez où je vais et vous savez la voie. » Il leur dit que déjà ils avaient vu le

Père. Thomas répondit qu'ils ne savaient point la voie; Philippe qu'ils ne connaissaient point le Père.

Jésus dit à Thomas: « Je suis la Voie, la Vérité et la Vie. » Et à Philippe: « Qui me voit, voit aussi le Père; car je suis en mon Père, et le Père est en moi. » Il attesta ses miracles en témoignage de sa parole.

Tu rejettes les miracles, docteur; et vous aussi, Coquelet; et il est des chrétiens qui voilent les miracles, afin de vous plaire. Mais Jésus a multiplié les miracles; il a dit qu'ils auraient converti Gomorrhe.

Jésus poursuit: « Celui qui a reçu mes commandements et qui les garde, c'est celui-là qui m'aime. Et celui qui m'aime sera aimé de mon Père; et je l'aimerai, et je me découvrirai à lui. »

A une question de Jude, il répond qu'il vient à celui qui l'aime, car celui-là garde sa parole. Celui qui n'aime point Jésus ne garde point sa parole; Jésus ne vient pas à lui.

Et toi, docteur, tu ne vas point à celui qui ne t'appelle pas. — Et s'il t'appelle sans croire, s'il méprise tes ordonnances, en vain il t'appelle: tu n'y vas pas.

Néanmoins, dans tes meilleurs jours, quand tu te trouves aussi excellent homme qu'excellent médecin, c'est-à-dire quand Jésus veut te faire du bien en faisant à quelqu'un du bien par toi:

Si tu rencontres un malade qui ne te demande rien, mais que tu pourrais guérir, tu l'abordes, tu

cherches à éveiller sa confiance. Tu lui dis: Voulez-vous être guéri?

C'est la parole de Jésus; c'est l'œuvre fréquente de sa vie mortelle; c'est l'œuvre permanente de sa clémence infinie. Il va au malade, il le provoque à demander secours.

Il frappe à la porte, il attend qu'on ouvre. Sans doute, il s'éloigne de qui le repousse absolument; mais pour celui qui garde sa parole, Jésus est en lui.

Comme nous connaissons que Jésus est en son Père par l'unité d'une même nature, nous le sentons en nous par l'unité d'un même esprit, nous sommes en lui par l'unité d'un même corps.

Notre titre à nous, notre qualité, notre nom, ce n'est pas le titre, la qualité, le nom d'homme. Nous sommes les « Membres de Jésus-Christ. » Pour nous acquérir cette gloire, le Verbe s'est fait chair.

Nous avons le Consolateur, le Saint-Esprit que Dieu nous envoie dans cet exil. Il nous fait souvenir de Jésus, il nous suggère les œuvres que veut le Père et qui sont la vie éternelle.

Nous avons l'Eucharistie, Dieu parmi nous pour se donner à nous, pour être notre nourriture; et il se donne et nous nourrit. Quelle raison as-tu de ne le pas croire? Aucune, sinon que tu ne crois pas.

Membres du Fils, ayant reçu le Saint-Esprit pour nous conduire au Père, soutenus dans le voyage par l'Eucharistie, que pouvons-nous demander de plus? La sainte Trinité n'est occupée que de nous.

Et que veux-tu que nous changions à cela,

docteur, s'il te plaît? Où serait le gain pour nous, l'avantage pour toi et pour Coquelet, qui exige aussi des modifications, il ne sait quelles?

Voyons, honnêtes gens, réclamez-vous de Dieu la permission de pécher, et n'est-ce pas assez qu'il vous remette vos péchés? Dans vos rapports avec les pécheurs, faites-vous plus? Faites-vous autant?

Toi, médecin, tu imposes à ton malade toutes les vertus d'un moine: tempérance, patience, abstinence, etc. Vous, avocat Coquelet, vous plaidez que votre criminel est excusable; vous n'excusez pas le crime.

Tu trouves, médecin, que ton malade, les trois quarts du temps, a bien mérité sa maladie et qu'il a fait ce qu'il fallait pour mourir. Vous, avocat, si vous étiez chargé de juger votre client, vous l'enverriez au bagne.

Il est un point où l'homme n'a plus le droit de faire miséricorde; un point aussi où Dieu même ne peut plus pardonner: c'est quand l'homme non seulement ne demande pas le pardon, mais le refuse et se proclame innocent.

Vous vous égarez dans des conceptions vaines et folles quand vous vous mettez en tête d'être plus grands, plus sages, plus cléments que Dieu. Efforcez-vous plutôt de connaître et de garder la loi de votre Rédempteur.

Laissez dire ceux qui la trouvent dure, elle ne l'est pas; ceux qui la prétendent obscure, elle ne l'est pas; ceux qui la déclarent caduque, elle ne

l'est pas. Devenez purs, gardez les commandements.

Le Saint-Esprit vous illuminera. Les mystères sont des obscurités, non pas des ténèbres. A présent, oui, vous êtes dans les ténèbres; vous n'aimez pas, vous ne voyez pas.

Abaissez un peu votre orgueil; servez-vous un peu de votre raison dont vous faites si grand état: elle vous dit que vous êtes créés et que la créature doit quelque chose au Créateur.

Toi, médecin, fais l'acte de foi que tu exiges de tes malades; prends le remède qui t'est offert dans les conditions indiquées par l'expérience. Vous, avocat, observez la loi. Alors, vous verrez.

Et vous serez débarrassés de ce souci, un peu ridicule, de vouloir refaire l'œuvre de Dieu. Vouloir refaire le Christianisme, c'est une chose ridicule partout, plus ridicule à Rome.

Ridicule inexprimable de la part d'un médecin, de la part d'un avocat. Comment, médecin, parce que l'Église a reçu un coup de poignard, tu crois qu'elle est atteinte d'une maladie organique et qu'elle va mourir?

Comment, avocat, parce que les repris de justice protestent contre la justice, tu crois qu'il ne faut plus de justice, qu'il convient d'abolir la législation et de renverser les tribunaux? Vous êtes absurdes, mes amis.

Écoutez encore un instant, encore quelques mots. J'atteste que vous avez besoin d'entendre ce qui me reste à dire.

XXV

POUR QUI EST FAIT LE MONDE

Comparez votre situation en ce monde, et celle de ces pauvres catholiques dont les mesquines pensées excitent votre dédain.

Vous nous avez bien ravalés, n'est-ce pas? Vous avez pris la richesse, la puissance, la gloire; déjà nous vous laissions les plaisirs, il ne nous reste que l'entêtement de chanter notre Dieu crucifié. Encore devons-nous chanter à voix basse!

Et avec cela, nous sommes vos maîtres; et ce monde que vous nous avez pris ne laisse pas d'être à nous. Seuls nous en connaissons la beauté; seuls nous savons ce qui s'y passe. Vous n'y faites rien qui ne soit pour nous et contre vous.

Que vous offre ce monde? Un théâtre bruyant, en réalité vide, où des fantômes jouent une scène atroce et grotesque dont ils ne savent ni le commencement, ni le but. Cela sort du néant, s'agite, crie, souffre, se souille, avorte, rentre dans le néant.

Nous autres, nous comprenons le drame et nous connaissons les personnages, surtout Celui qui gouverne tout. Nous avons mis nos destinées dans ses mains victorieuses. Fortifiés par lui, nous remplissons l'emploi qu'il nous a donné; nous triompherons avec lui.

Vous ne le connaissez pas, mais vous savez qu'il existe et que nous sommes siens. Un instinct de

haine vous fait détester Dieu en nous. Pourquoi cette haine, sinon que Dieu a fait le monde pour nous et que nous sommes vos maîtres?

Dieu a fait le monde pour nous, et nous avons tout le meilleur de la vie. Vous vous repaissez de la contrefaçon de nos délices. Nous connaîtrons le dernier amour, le dernier frère, la dernière épouse, le dernier fils, nous serons les derniers amis, et notre espérance ne périra pas.

Nous mépriserons vos rires, vos ivresses, vos couronnes. Nous aurons horreur de cette fange et de ce néant. A nous les immolations radieuses, les fécondes douleurs, les conquêtes éternelles! Jusque dans la mort, étreignant les meilleurs d'entre vous, nous les conquerrons à la vie,

Vous ne pouvez étouffer la nature jusqu'à ne plus sentir le poids du doute et l'angoisse de l'erreur. Vous soupirez du désir d'être chrétiens, vous hurlez la joie de ne l'être pas, vous vous forgez des dieux, vous vous prétendez athées . . . Poids du doute, angoisses de l'erreur!

Nous, nous possédons le vrai, nous avons l'assurance d'être avec Dieu. Premièrement, par les miracles: vous les pouvez nier, nous les voyons! Secondement, par la conscience: vous avez beau changer la morale et le droit: le bien est le bien, le mal est le mal!

Nous savons que l'Église seule a gardé la justice, seule a aimé les pauvres, seule a protégé, honoré, consacré la liberté.

Plus le mal triomphe en ce moment, plus il ronge la chair du pauvre, plus il proscrit la liberté, plus

aussi nous sommes convaincus que la forteresse de Dieu, la sainte Église catholique, est l'abri de tout bien; plus nous sommes catholiques.

Le mensonge est toujours ignoble, l'argument de la force pure toujours ignoble et court. Contraignez-moi de fuir, je garde mon droit, et je reviendrai. Et ceux qui ont déchaîné le tigre pour me chasser, ceux-là se joindront à moi pour se délivrer eux-mêmes.

Vous avez évoqué les forbans, et vous trouvez bon qu'ils appliquent un « droit nouveau. » Ils saccagent, ils oppriment, ils tuent. Applaudissez; moi, j'attends. Un jour, il faudra reconstruire. J'attends ce jour.

Du mensonge vous ne tirerez jamais que le mensonge. Vous parlez d'installer sur la terre la liberté: pas de liberté sans nous! La liberté est le don du Christ. Vous ne serez pas libres si vous n'êtes chrétiens; vous ne serez pas chrétiens si vous n'êtes catholiques.

En dehors de nous, vous ne pouvez que détruire; et vous ne pouvez rien contre nous, car vous ne pouvez pas nous détruire. Parce que vous nous tueriez, vous ne nous détruiriez pas: vos destructions et notre mort seraient autant de démonstrations de la divinité de notre foi.

Et quand vous démontrez la divinité de la foi, vous travaillez pour nous. Vous faites à notre occasion la chose que nous avons à faire, la seule qu'il nous importe de faire.

Si cette démonstration provoque le déluge, nous sommes dans l'arche; non plus l'arche de Noé,

mais la barque de Pierre, dont le pilote est Jésus-Christ. De là, nous vous tendrons la main.

Imaginez que vous fassiez sombrer l'arche. Ce serait la fin. Nous savons que ce monde doit finir; nous savons que le mal est homicide; mais homicide de lui-même et de ceux qui sont à lui, non pas de Dieu et de ceux qui sont à Dieu.

XXVI

ENTRE LA SCALA-SANTA ET SANTA-CROCE-IN-GERUSALEMME

PROFONDEUR de l'humaine misère, poids écrasant du cœur, terreur de l'âme! nous sentons que nous n'aimons pas Jésus-Christ.

Nous ne l'aimons pas, non, nous ne l'aimons pas! Prendre sa loi, lutter pour le servir, persévérer jusqu'à la mort, ce n'est pas l'aimer.

Il y a des tristesses en nous et des fatigues et des craintes; il y a des regards jetés sur le monde et sur nous; nous n'avons pas l'amour.

Comment en sommes-nous là, que le seul nom de Jésus-Christ ne fasse pas fondre nos cœurs, que la seule vue de sa croix ne nous convertisse pas?

Lorsqu'il a monté cet escalier du prétoire, il avait déjà subi l'agonie de nos péchés: et nous avons pu toucher ces pierres sans mourir d'amour!

Lorsque les épines ont percé son front, elles l'ont moins déchiré que la frivolité de nos pensées: et toutes nos pensées ne sont pas pour lui!

Lorsqu'il pendit à la croix, le poids fut moins

lourd à ses mains clouées que les œuvres de nos mains: et nos mains font encore des œuvres mauvaises!

Il avait compté mes pas, et les clous qui percent ses pieds sont les pas que je fais dans le mal: et tous mes pas ne sont point dirigés vers lui!

Pilate, Pilate, de quel droit t'avons-nous méprisé? Tu l'as livré; ne le livrons-nous pas? Ne lui avons-nous pas préféré le pervers?

Pierre, Pierre, faible un instant, donne-nous tes larmes intarissables; obtiens-nous ce regard qui te fit pleurer toujours et aimer toujours!

Jésus, Jésus libérateur, délivrez-nous de nous-mêmes; délivrez-nous de l'amour envers nous, de l'indifférence envers vous; faites que nous vous aimions!

Que l'amour nous éclaire, nous emporte et nous consume! Qu'il nous éclaire des rayons de la Croix, qu'il nous emporte à la Croix, qu'il nous consume sur la Croix!

Alors nous ne tremblerons ni de crainte ni de colère et nous aurons des paroles victorieuses. Alors, au lieu d'un bruit inutile, nos lèvres jetteront la vie.

XXVII

LA PRIÈRE

Il faut prier, dit Fra Gaudenzio, et prier, et prier encore. La prière peut tout.

Dieu veut être prié. Qui l'ignore ne sait rien; rien de l'histoire, rien de la vie.

Pourquoi Dieu veut-il être prié, sinon pour faire grâce? Que notre prière ne cesse point.

Zacharie est inspiré pour tourner au repentir et à l'espérance Israël captif: « Seigneur, jusques à quand?

« Seigneur, quand ferez-vous miséricorde à Jérusalem et aux villes contre qui votre colère s'est émue?

« Seigneur, nous sommes châtiés, nous sommes captifs, et voici déjà la soixante-dixième année! »

Alors le Seigneur fit entendre au Prophète de bonnes paroles, *verba bona, verba consolatoria.*

Paroles du Seigneur: « Je suis plein de zèle, j'ai un zèle de grand amour pour Jérusalem;

« Et je suis courroucé contre les nations qui l'ont affligée au-delà de ma colère.

« Et je reviendrai à Jérusalem dans ma miséricorde et ma maison y sera bâtie de nouveau.

« Et Jérusalem, si réduite et si opprimée maintenant, se relèvera et grandira. »

Lisez, continua Fra Gaudenzio, lisez la suite de cette dictée redoutable et consolante.

Toute force qui s'est levée contre Dieu, a heurté Dieu et a péri.

Nous, quand nous sommes châtiés, quand nous prions, quand nous pleurons;

Quand les ennemis suscités pour nous punir nous affligent par-delà les colères et les justices de Dieu;

Alors nous sommes forts. Que nos voix s'élèvent; répétons la prière de Zacharie:

Seigneur, voici déjà la soixante-dixième année,

Domine exercituum, iste jam septuagesimus annus est!

Quelle force enchaînera notre prière? Qui peut nous arracher cette arme invincible?

Qui peut empêcher que chaque jour et sans cesse nos cœurs crient vers Dieu?

XXVIII

ALEXANDRINE DE LA FERRONNAYS

J'AI lu le plus beau des romans, un roman que Dieu lui-même a fait et que seul il pouvait faire. Quel auteur oserait écrire une histoire de Paul et Virginie, ou de Werther et Charlotte mariés? Dieu a composé cette histoire. Il a choisi deux êtres dignes de son amour; ils se sont aimés, il les a unis. Il a voulu qu'on les pût voir dans cette région de la vie humaine où il semble que la poésie expire et dont l'art n'ose plus franchir le seuil. L'époux et l'épouse ont écrit ce qui débordait de leurs cœurs, une main pieuse a recueilli ces baumes aussi salutaires que charmants.

Je retrouve dans Rome je ne sais quels vestiges de ces âmes aimables et grandes. Je ne les ai point rencontrées sur la terre, mais je les connais et je peux dire que j'ai vécu avec elles, tant leur parole sincère m'a laissé de durables échos. Rome les a vues; là leurs destinées se sont jointes. Il semble qu'un si beau nœud, qui les lia pour l'éternité, ne se pouvait sormer ailleurs. Rome n'est ni trop grande, ni trop fainte pour avoir été le lieu natal d'un pareil amour,

et cet amour fut une leçon de Dieu: la miséricorde l'a voulu donner en exemple aux cœurs abaissés qui nient ou méconnaissent ou déshonorent l'amour.

Albert de la Ferronnays vit à Rome Alexandrine d'Alopéus, qui était protestante. Avant de lui avoir parlé, sentant qu'il l'aimait et qu'il aimait son âme, il fit un vœu. Il demanda à Dieu de la lui donner, et en même temps il offrit sa vie pour qu'elle connût la vérité. Afin d'être exaucé, avec une foi humble et profonde, il fit pieds nus, sous l'ardeur du soleil, le pèlerinage des Sept-Basiliques. Il avait vingt ans; déjà son esprit s'élevait bien au-dessus de la mesure commune, plein et brûlant de tous les grands désirs.

Si Alexandrine d'Alopéus était belle, je l'ignore. Un portrait qui la représente déjà vieillie, en robe de veuve, n'a que l'expression d'une douleur calmée sur un front pur. Ceux qui l'ont vue dans la splendeur de la jeunesse, lorsqu'elle apparut à celui qui devait l'aimer uniquement, disent qu'elle charmait et qu'on ne l'oubliait pas; ils ne savent pas si elle était belle. Elle avait l'inexprimable grâce de l'esprit, de la candeur et de la bonté; elle était un sourire, une prière, une harmonie. L'on m'a dit: « Imaginez que vous voyez passer une mélodie de Mozart, la plus douce et la plus inspirée; et telle était encore Alexandrine, lorsque pâle et étouffée de larmes dévorées, pauvre volontaire, servante des pauvres, vêtue d'une bure de deuil, elle allait mourir. »

En ce temps-là, elle vivait au sommet de la richesse et de l'élégance; elle portait un diadème de

bonheur ingénu. Mais au fond de son cœur, une angoisse s'éveillait souvent. Chrétienne et pieuse, elle s'interrogeait sur sa foi. Le Christ que le protestantisme lui donnait n'était pas celui que cherchait son âme, le Christ de l'amour. Elle ne se contentait pas de ce Dieu qui se contente d'être prié debout; elle se demandait comment ce Dieu, qui n'aime pas sa mère, peut assez aimer ses enfants. Elle priait à genoux dans les églises, elle se tournait vers les autels de la Vierge, elle se sentait catholique, et elle en avait peur. Elle avait peur aussi de manquer de courage, et secrètement elle offrait à Dieu tout son bonheur pour qu'il lui fît connaître la vérité.

Lorsqu'Albert lui dit qu'il l'aimait, elle le savait déjà, et lorsqu'elle regarda dans son propre cœur, elle sut qu'elle l'avait déjà donné. Cependant il y eut des obstacles au mariage. Ils furent longs, ils parurent invincibles. Durant cette épreuve, leur amour se sentit plus fort que tout obstacle humain. On leur montra qu'ils seraient pauvres: Que leur importait? On avertit Alexandrine qu'Albert était malade. Elle répondit: J'aurai donc le bonheur de le servir! Enfin on les unit. Ils eurent huit jours de félicité. Le soir du huitième jour, à Castellamare, sous le ciel brillant, parmi les orangers en fleurs, Albert eut une violente atteinte de toux et porta vivement son mouchoir à sa bouche. Le mouchoir se teignit de sang. C'était la mort qui s'avançait inexorable et prochaine.

Elle ne cessa plus d'apparaître, d'approcher à pas

sûrs. Ils tentèrent de la fuir, elle avança. Toute lueur d'espérance était promptement dissipée. Sous tous les climats, sous tous les soleils, parmi toutes les fleurs, le noir fantôme se montrait. Mais Dieu aussi faisait son chemin. La mort n'eut pas le privilège d'éloigner l'amour ni d'amener le désespoir: et tout au contraire, comme un ange de Dieu, elle apportait le jour. A cette lumière Alexandrine commençait à voir enfin le ciel; Albert déjà voyait Dieu.

Ce bonheur et cette agonie durèrent trois ans. L'heure de Dieu sonna, l'heure de la fin, l'heure du commencement; heure suprême et auguste. Albert mourait, Alexandrine allait naître. Dans la chambre du mourant, on célébrait les saints mystères. Le prêtre rompit l'hostie et en fit deux parts: il donna l'une à Albert qui allait expirer, l'autre à Alexandrine qui faisait sa première communion. Albert avait voué sa vie pour qu'Alexandrine connût la vérité; pour connaître la vérité, Alexandrine avait offert son bonheur en ce monde: ils étaient exaucés tous deux, et Dieu daignait recevoir le prix que l'un et l'autre avaient mis à sa grâce. Mais en même temps, il donnait à Albert la vraie vie, à Alexandrine la meilleure félicité.

Elle resta veuve, épanchant sur ce tombeau sacré ses pleurs, ses prières, son amour que la mort n'avait pas vaincu. Elle pleurait et elle était consolée: elle voyait par-delà la vie. Elle attendait et elle savait qu'elle n'attendrait pas longtemps. Elle se donna au service des pauvres, jetant à larges mains sur eux ses parures, sa

fortune, ses vêtements même, enfin son temps, le temps qu'elle avait d'abord réservé à la prière et à la chère méditation de ses souvenirs. Épouse de Jésus crucifié, elle pansa et baisa ses plaies. Un jour sa sœur lui dit: — Si Dieu voulait te rendre Albert et les ivresses de ton amour? Elle répondit: Immortelle, je serai rendue à mon époux immortel. Lorsque j'ai été dépouillée de tout, c'est alors que mon bonheur et mes délices et mon amour ont commencé.

Qui lira ce poème de l'amour vrai, connaîtra quelques-unes des profondeurs de l'âme chrétienne, entendra quelques accords des grandes poésies du cœur, possédera une peinture des puissances de la passion sous la main de Dieu; et les âmes faites pour ces majestés de la souffrance, du désir, du sacrifice et de la joie, prendront en pitié les mensonges et les trivialités de l'imagination littéraire, savante seulement à enfler et à rabaisser la nature humaine.

Dieu, qui a fait ce poème, a travaillé en artiste; car l'artiste véritable est un envoyé qui porte un message de Dieu. Ici l'artiste divin a groupé les beautés du cœur de l'homme. Autour de ces jeunes gens si purs, il a rassemblé des types augustes et charmants de père, de mère, de frères, de sœurs et d'amis. Il y a des descriptions enchantées des plus beaux lieux du monde, vus par des cœurs heureux; la vie d'affection s'y développe avec une abondance merveilleuse, la vie intellectuelle y coule dans sa plénitude; les aspirations, les doutes, les illusions y parlent leur vrai langage.

Albert, si grand déjà, si homme à vingt-trois ans, épuisé de bonheur, prêt pour le sacrifice, mûr pour la mort, c'est Werther, mais Werther catholique et qui veut être saint. Que la conception de Gœthe est petite, vaine et fausse, à côté de ce caractère à la fois plein de jeunesse et de sérénité! Le roman de Gœthe se dénoue misérablement par le suicide, Werther sort du vague pour retomber dans le néant. Albert, par l'élan de l'amour, entre dans la lumière; et, laissant derrière lui la lumière, sans disparaître lui-même, s'enfonce majestueusement dans l'éternité.

Ces deux amants sont des êtres réels. Ils ont de l'esprit, du cœur, de la raison; ils aspirent à un idéal immense, mais vrai, qu'ils atteignent par le secours de Dieu. Leur passion invincible ne cesse de porter le frein divin et ne songe pas un instant à le rompre. Ils meurent jeunes, mais ils ont vécu toute la vie. Ils n'auraient vraiment plus rien à faire dans le monde. On ne comprendrait pas Albert vieilli. Pour qu'il pût être quelque chose parmi les hommes, il faudrait que la plus belle partie de sa vie, la partie enseignante, fût effacée. Prêtre même, il ne pourrait pas l'être. Solitaire, à quoi bon? Il a fini: il a fait son œuvre et sa conquête le jour qu'Alexandrine est catholique. Et cette lumière que voit enfin Alexandrine et qui la conduit à Dieu, c'est le cierge que tient la main d'Albert mourant.

Les poètes sentent cela instinctivement. Tel est le prix de l'amour, même égaré sur les créatures: l'être qui a éprouvé et inspiré l'amour n'a plus à

prolonger sa vie. Ce serait déchoir, et même la récompense de l'amour est de trop. C'est pourquoi, lorsqu'ils ont créé un être auquel ils ont donné ce privilège d'aimer et d'être aimé, les poètes ne lui laissent pas la vie; il n'a plus rien à donner, plus rien à recevoir; il a tout reçu et tout donné: qu'il soit donc enseveli dans cette clarté et dans ce parfum de l'amour.

Cependant Alexandrine demeure, afin qu'en elle s'accomplisse la perfection de l'amour, qui est de donner sa vie. Albert avait fait ce sacrifice dès le premier moment: Alexandrine n'avait offert que son bonheur. Gœthe fait disparaître Charlotte qui n'est qu'une idole vulgaire; il fait mourir Mignon, qui n'est qu'un rêve de poète; Bernardin de Saint-Pierre noie dans les mêmes flots Paul et Virginie. Le poète divin, si j'ose employer ce terme, n'est pas embarrassé du caractère qu'il a formé. Il prolonge quelques années la vie d'Alexandrine; il lui impose le travail de la sainteté et lui montre le prix de cette vérité qu'elle a désirée sans la connaître. La vérité tient lieu de tout; elle élève, purifie et accomplit l'amour, et le bonheur qu'elle donne est meilleur que celui dont elle fut achetée.

O le beau spectacle! ô la divine histoire! histoire sans fard, belle et divine dans la splendeur du vrai! Ces deux amants se disent des choses d'une éloquence incomparable. Albert dit que son amour « remplit son âme d'une abondance de vie qui le tue. » Il dit, appréhendant de vivre: « Que sera le monde pour moi, maintenant que les joies si

pleines de la vie intérieure m'ont été révélées! » et ailleurs, parlant d'Alexandrine: « Le crépuscule de ma lampe éclairant sa tête chérie, n'est-ce pas préférable à tout au monde? . . . »

Alexandrine n'est d'abord qu'une enfant. Elle aime, elle veut aimer; il n'y a pas, ce semble, autre chose en son âme. Elle a bien oublié cette offre, pourtant sincère, de sacrifier son bonheur pour connaître la vérité. Que lui importe à présent la vérité? Le vérité, c'est son amour, et là-dedans il y a toute lumière, et toute joie, et tout repos. Lorsqu'elle connaît l'état d'Albert, elle perd sa gaieté enfantine, la gravité lui vient, l'amante se transfigure en épouse. Albert mort, il semble, ou plutôt il apparaît manifestement que ce grand esprit a passé en elle.

Qui ne connaît et qui n'admire « la Chanson de Mignon » dans *Wilhelm Meister*, de Gœthe? Ce chant est beau, mais d'une beauté toute sensuelle. Gœthe n'a vu en Italie que le soleil et les parfums. Dans les brumes du nord, orpheline, mourante, Mignon exhale en soupirs ardents son amour pour la belle patrie où elle ne retournera pas et où elle croit qu'elle eût été aimée. Cette plainte est douce et en même temps déchirante; mais il n'y a là, enfin, que le soupir d'une Italienne pour l'Italie. Écoutez ces pensées d'Alexandrine, ô poètes! Comparez-les à celles de Mignon, et comprenez toute la distance qui existe entre une âme chrétienne et l'animal charmant que vous nommez une femme:

« Et maintenant, après tant de douleurs, tant de morts, ma passion pour l'Italie n'est pas éteinte,

elle est même plus forte. Maintenant je sais pourquoi j'aime cette terre charmante, je sais de quelle source s'échappe ce parfum délicieux qui se répand sur l'Italie.

« Là, le peuple croit à une vie éternelle; il est entouré d'âmes invisibles qu'il entretient de ses peines et de ses joies. Là, presque chaque ville voit son Dieu réellement présent, exposé continuellement aux yeux d'une foule qui adore!

« J'aime ce pays qui vit naître François d'Assise, et l'autre doux François, et tant d'autres au cœur brûlant! Ce pays où toutes les fêtes sont religieuses, où l'on rencontre par les chemins l'habit de saint Benoît, et celui de saint Dominique, et celui de saint Ignace, et combien d'autres vêtements de bonté, de gloire et de miracles, laissés au monde par les hommes dont les noms sont écrits au livre de vie!

« Doux pays, où tant d'existences saintes et obscures s'achèvent au fond des villages comme au fond des cloîtres, par une sainte mort!

« J'aime ce pays qui contient la ville du Christ victorieux, la ville sainte, la cité des vertus suprêmes où sont venus se fortifier tous les grands bienfaiteurs de l'humanité.

« O terre incomparable, où le blé et la vigne croissent pour servir au plus sacré des mystères! Pays doux à l'âme, pays enchanteur aux yeux; l'on te contemple et l'on se réjouit de mourir, parce que l'on verra mieux que l'Italie! »

Ainsi chantait cette âme déjà céleste au moment de quitter le paradis d'exil dont elle avait connu et

goûté les charmes puissants. Pour moi quelque chose d'Alexandrine et d'Albert est resté dans la clarté de cet azur, dans ces ombres des sanctuaires, dans ces souffles profonds qui courent avec le vent. Je crois les entendre au milieu du divin silence de la campagne, je crois les voir dans le rayon d'or qui vient baiser le marbre des basiliques, dans la vapeur d'encens qui monte de l'autel. Ils ne gémissent pas comme les âmes adultères dont le poète florentin nous fait entendre les soupirs; leurs mains unies par le véritable amour restent unies devant Dieu, et de leurs lèvres s'élance, joyeux et doux, l'*Alleluia* éternel.[1]

XXIX

L'ADMIRATION ET L'AMOUR

Pour moi, Coquelet, j'ai connu deux choses difficiles en ce monde: la première est d'aimer, la seconde est d'admirer; et il y a une troisième chose plus difficile: c'est de joindre l'admiration et l'amour.

Et pourtant il y faut arriver, il le faut. Oui, beaucoup d'âmes sont ainsi faites, qu'elles ne pourraient supporter la vie sans admiration et sans amour.

On aime donc, on admire. On donne à droite et à gauche son esprit et son cœur. Mais se trouver

[1] Voyez le beau livre intitulé: *Récit d'une Sœur*, par Madame Augustus Craven, née de La Ferronnays.

tout à fait sûr de cette admiration, tout à fait content de cet amour, c'est la difficulté!

Remarquez-vous comme l'on change? Vous dites que l'homme est changeant. J'ai des doutes sur cette vérité reçue. — Vous, Coquelet, vous recevez aisément les vérités reçues; moi pas.

L'homme est changeant. Quel homme? l'admirateur ou l'admiré? Si c'est l'admiré, il n'est donc pas admirable! Si c'est l'admirateur, il n'admirait donc pas pour tout de bon!

Je vous le dis, c'est difficile! Qui change, ne fait, au fond, que chercher; qui cherche, évidemment n'a pas trouvé. Insatiables chercheurs d'admiration et d'amour! Et tous ces chercheurs ont aimé et admiré.

Quand vous les questionnez, ils donnent leurs raisons; raisons de s'éprendre, raisons de se déprendre. Et qui se questionne soi-même a eu toute ces raisons. Certes, elles ne sont pas frivoles!

Nous avons reconnu que les objets de nos admirations et les objets de nos amours, — rarement les mêmes, — subissaient tôt ou tard un grand déchet. Il y avait de l'étoupe, du fard, de l'alliage.

Donc, je m'étais trouvé fort longtemps empêché d'admirer et d'aimer comme je le souhaitais et comme je le voulais, et comme sans cesse je l'essayais. Et j'en éprouvais un extrême ennui.

Eh bien! ne vous étonnez plus que je me plaise tant à Rome. Ce que je cherchais, je l'ai rencontré ici. Ici j'ai résolu le problème; ici j'ai connu l'admiration et l'amour, je m'en suis enivré.

Toute admiration, tout amour, et tout dans le

même foyer! Ce foyer est si puissant qu'il a rayonné sur le monde et sur ma vie. Ici je me suis fait l'œil qui sait admirer, le cœur qui sait aimer.

La beauté matérielle m'est apparue et elle a instruit mes yeux; la beauté morale s'est levée comme une aurore, et elle a transformé mon cœur. Elle y a mis un feu qui brûle les difformités devant lesquelles autrefois reculait l'amour.

La brutale ligne droite, forme suprême, forme démocratique de la laideur, opprimait en moi le sens du beau. Je ne pouvais comprendre cette souffrance irritée qui me poursuivait dans notre sublime Paris.

Nos rues alignées, pomponnées de noms de victoires; nos monuments raides et orgueilleux, nos musées pleins de plâtras, nos balayeurs, nos institutions, nos philanthropes;

Notre gaz méphitique, belle image des flambeaux qui nous éclairent; nos sergents de ville si bien tenus, notre arc de triomphe, ce lourdaud qui déclare la guerre au genre humain; notre Génie de la liberté sur un seul pied, nos orangers dans des sabots.

L'abondance de nos femmes de lettres, la multitude de nos vaudevillistes, les troupeaux sans fin de nos grands hommes en tout genre, le vacarme insolent de nos mille renommées douées chacune de mille trompettes:

Mon Dieu, que tout cela, où j'avais cherché ma pâture d'admiration et d'amour, me parut sot! Et que j'en compris bien le ridicule hideux, lorsque je vis cette sévérité et cette liberté de Rome;

Ces rues où les masures s'appuient aux palais, ce vieux Tibre sinueux dans son vieux lit, ces monuments qui n'insultent personne et qui sont à tout le monde, ces ruines couchées dans l'herbe, ces indigences magnifiques, ces monastères d'humbles savants! . . .

Je sais, Coquelet, que vous n'aimez pas les rues tortueuses. Vous les trouvez contraires à l'ordre: elles empêchent l'*acclimatation* des omnibus, sans quoi un peuple ne saurait vous paraître heureux:

A Rome, les rues tournent, parce que Rome ne méprise ni le souvenir, ni le droit. L'alignement épargne l'œuvre d'un artiste, le souvenir d'un saint, tel débris parce qu'il appartient à l'histoire, telle maison parce que le propriétaire ne veut pas déloger.

C'est barbare, mais c'est respectable, et, de plus, c'est beau. Un bouquet de cyprès, un palmier, un campanile, un obélisque, un portique, un dôme, un sommet vert, un large aspect du ciel bleu, partout les yeux rencontrent quelque chose d'aimable, d'illustre et de grand.

J'avoue que l'ivresse de ce spectacle, grand pour les yeux, grand pour l'esprit, grand pour le cœur, et qui n'existe qu'ici, j'avoue que cette ivresse me console de l'absence des omnibus.

J'aime les églises de marbre et d'or; je les aime remplies de belles œuvres. J'aime les musées restreints où je rencontre peu de flamands, peu de « scènes familières, » et jamais ces ignominies que la corruption des Mécènes commande à la corruption des artistes.

Mais la beauté intérieure de Rome, la beauté morale, présente et frappante partout, voilà l'enchantement de mon cœur. Je vois ici un peuple qui n'est point gouverné par la force, un roi qui ne porte point l'épée.

Rome est la ville des Apôtres. Pierre et Paul sont ses princes. Pierre tient les clefs qui ouvrent le ciel; Paul s'appuie sur une épée, mais c'est l'épée de la doctrine, qui déchire les ténèbres et qui fait entrer le jour.

Rome est la ville de Marie. Elle lui a dédié vingt églises, elle lui a partout consacré des oratoires, dressé des colonnes, décerné des images; elle la chante et l'honore avec l'enthousiasme d'un perpétuel amour.

Rome est la ville du Saint Sacrement. Le Roi d'Amour est son maître adoré; elle n'en veut point d'autre. La force brutale et l'ensorcellement du monde ne parviendront pas à séparer Rome de Jésus-Christ.

Quoi qu'il arrive, cette ville se gardera cœur et âme au roi Christ. Il faudra le lui rendre. Personne, personne ne gouvernera Rome avec un autre sceptre que la houlette de Pierre, vicaire de Jésus-Christ.

Ici un roi coiffé d'une casquette, avec qui l'on fume? . . . Allons donc! On verra la fierté de ce peuple. Force sera de lui rendre le Roi couronné de la Tiare, devant qui le monde plie le genou.

Ici l'évidence et la prépotence des hommes de police? . . . Non! non! Dieu a trop honoré ce peuple, l'a trop aimé, lui a donné en garde une trop

grande chose! Dieu trouve dans ce peuple trop de cœurs fidèles!

Dieu peut châtier ce peuple; il l'aime et lui pardonnera. Il le remettra dans les mains douces qui ont pour fonction en ce monde d'élever l'hostie et de répandre le pardon.

Pour l'honneur de l'espèce humaine, Dieu voudra qu'il reste encore sur la terre au moins un peuple qui n'ait pas absolument besoin du bâton, et qui puisse être régi par la douceur de son prêtre.

S'il en est autrement, si la Force, seule reine du monde, apporte ici pour toujours sa police et ses bureaux, alors, Coquelet, il n'y aura plus d'admiration, plus d'amour sur la terre.

Et l'air vital manquera au genre humain.

FIN DU TOME PREMIER

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE TOME PREMIER

LIVRE III. — PAPES ET EMPEREURS

LIVRE IV. — SAINT-PIERRE ET LE COLISÉE

LIVRE V. — LA QUESTION ROMAINE

LIVRE VI. — ROMA VEDUTA, FEDE PERDUTA

LIVRE VII. — PROMENADES ET CAUSERIES

THE TEMPLE PRESS—IMPRIMERIE DE LETCHWORTH
ANGLETERRE


COLLECTION
GALLIA

COLLECTION GALLIA